

BRAVO !

Vous venez de télécharger la première Partie des mémoires de guerre de Edmond TONDELIER.

Je m'appelle Jérôme MICHAUT. J'ai 36 ans. Je suis l'arrière petit fils de Edmond TONDELIER. Je mets ce texte à votre disposition en plus du site (c'est mon cadeau de Noël 2000). Je vous remercie d'en faire bon usage et de ne pas l'utiliser à des fins commerciales sans m'en avertir au préalable.

Faites le lire, aux petits et aux grands, diffusez-le, vous en tirerez un bénéfice intellectuel.

Le travail de transcription du manuscrit à couru sur une période de 6 années. Il a commencé en 1993. Je m'y suis abîmé la vue. Cela représente ma contribution à la fin de la bêtise humaine qui se traduit un peu partout sur la terre par des conflits inhumains, qui supprime physiquement des individus et qui détruit l'existence des autres. Dans les deux camps.

La vie a pour moi une valeur inestimable et je ne supporte pas que l'on puisse la risquer stupidement comme ce fut le cas à cette époque. A vous de voir.

Voici mes coordonnées

Jérôme MICHAUT
47, rue des Apennins
75017 PARIS
France

Prochaine adresse à partir de Février 2001

107 rue Legendre
75017 PARIS
France

01 42 26 38 38

06 88 05 26 71

Mail :

xmichaut@club-internet.fr

jmichaut@le-public-systeme.fr

jmichaut@lpsimage.net

23 février 1915 - Aujourd'hui je devrais souhaiter la fête à Amante. Incorporé depuis le 1er février 1915 à la Soixante douzième Brigade du douzième régiment d'Artillerie, j'ai été, après des pérégrinations ordinaires, à Vincennes (Fort), à Fontenay-sous-Bois, affecté au cantonnement Anquetil de Nogent-sur-Marne. J'ai attendu, pour noter mes impressions, qu'il fut possible d'apprécier avec un peu de recul les menus faits qui accompagnent l'installation. La formation d'R.A.T. du camp retranché de Paris, mobilisé dès le 13 août, était destinée à établir des travaux de défense supplémentaires, ouvrages avancés s'appuyant sur les forts et redoutes fixes.

Des nombreux renseignements que j'ai recueillis, je dégage que la mobilisation fut très rapide mais subit de nombreux à coups. Les hommes furent pour la plupart habillés tant bien que mal et expédiés dans un village où ils construisirent et établirent une batterie de 90, 120 et 155.

La Soixante douzième Batterie composée d'R.A.T. comprenait huit mille hommes. Les cadres étaient archi-bondés à cause du grand nombre de sous-officiers provenant du régiment de cavalerie et actuellement, les quatre cantonnements de Nogent n'en comptent pas moins de trois cents, qu'on occupe en multipliant les postes, les patrouilles, les rondes.

On organise en outre pour eux deux séries de conférence, faites chaque semaine par des conférenciers bénévoles sur les sujets les plus variés.

Les sous-officiers sont jusqu'ici logés chez l'habitant par les soins de l'administration municipale. Après une recherche et trois ou quatre rebuffades, j'ai trouvé le 1er février un hôte, Monsieur Coiffier, propriétaire 2 avenue Satin qui m'a fourni une chambre propre, un bon lit et une baignoire. Chaque soir, je dispose d'un accueil très sympathique.

Ce régime n'est pas sans inconvénient car il ne laisse pas assez de liberté. On a une chambre dont on ne peut disposer pendant le jour et, depuis mon arrivée, j'ai beaucoup souffert de l'obligation dans laquelle je me trouve d'aller au café, au cercle, parce que je ne puis rentrer chez moi. Je suis à la recherche d'une chambre qui me tiendra lieu de *home*, où je pourrai écrire, lire, penser sans entendre derrière moi des conversations de corps de garde ou de café.

Le cantonnement Anquetil, de formation récente (fin janvier), est installé dans une propriété inhabitée se composant d'une grande maison au milieu d'un jardin ; les différentes pièces ont été successivement occupées par les hommes qui couchent sur la

paille. La cuisine a été aménagée sous un appentis, le réfectoire dans les communs, le corps de garde et la prison dans un petit logement de jardinier. Le bureau est dans la salle à manger et une chambre du premier étage est réservée aux sous-officiers.

Le jardin qui était en friche, a été peu à peu nettoyé, bêché, et aujourd'hui les allées sont refaites, le buis est taillé, les plates bandes plantées. J'admire les trésors d'ingéniosité des hommes qui se sont appliqués à transformer radicalement une habitation désolée et à lui donner cette vie intense de la caserne.

Le cantonnement a pour chef l'adjudant Allard. Le nombre des sous-officiers est très variable, il change d'un jour à l'autre et, après trois semaines, je ne sais pas encore le nom de tous mes collègues. L'un d'eux, Klein, est de Loos. Comme moi, il est sans nouvelles des siens depuis octobre. Souvent, nous sortons ensemble et unissons nos misères. Nous causons de nos chers absents, faisant toutes les suppositions, nous encourageant mutuellement, examinant les chances que nous avons tenté d'expédier une lettre ou des messagers dans le Nord.

24 février - Aujourd'hui le colonel est venu visiter le cantonnement. Gros effort général. J'admire une fois de plus le travail ingénieux de ces hommes qui ont cependant quitté la caserne depuis vingt-deux à vingt-cinq ans. Tout est d'une propreté méticuleuse. La chambrée a un peu l'aspect des jours de grande revue : tortillons de paille, couvertures pliées. Le jardin est d'une netteté qui me rappelle le Cateau. Les hommes de garde ont retrouvé l'allure et la tenue militaire jusqu'au trompette affublé d'un pantalon de fantassin, d'un étui revolver de cavalier, tous ont réellement une attitude digne et martiale. Les cuisines sont méconnaissables, les tables du réfectoire grattées au verre sont blanches ; cela vous a un petit air de ménage soigné. Mais attendons cinq heures du soir ... nous verrons ce qu'il reste de tout ce travail et de tous ces préparatifs.

Conférence - A mon arrivée au corps, ma profession me désignait à l'adjudant chargé de recruter des conférenciers et je fus bientôt embrigadé. Cela me dispense des exercices et manœuvres de la journée. Je prépare d'après la brochure de J. Bédier une conférence sur les activités allemandes par des documents allemands. Auditoire très mêlé, mais attentif en général. Le sujet a intéressé.

J'en prépare un autre sur le livre de Nothomb, *Les Barbares en Belgique*. Ce livre est le récit effroyable des horreurs connues et contrôlées, et dont le sol belge a été témoin. Chaque fois que je l'ouvre une angoisse poignante me serre le cœur et ma peine est immédiatement à ceux que j'ai dû laisser là-bas dans la tourmente. Que faire pour leur

donner des nouvelles ou pour en obtenir d'eux ?

Ronde de nuit - Je suis de ronde, c'est simple ; à vingt-trois heures quinze, accompagné d'un porte falot, je vais déposer un marron à la salle des rapports (le Cèdre) puis je vais visiter deux postes, l'un à l'école des garçons, l'autre à la gare de Nogent-Mulhouse, puis la ronde est faite. Total, une heure de promenade dans les rues noires et désertes de Nogent. Mon porte-falot, un dessinateur, me laisse un petit souvenir de cette promenade, nos caricatures assez bien silhouettées.

27 février - Je vais à la viande. Service assez agréable. A huit heures, départ du Cèdre, en voiture avec un brigadier, deux hommes pour l'abattoir de Vincennes où on nous remet sept cents kilos de viande de bœuf. J'obtiens du sergent préposé à l'abattoir des renseignements précis. Les bouchers militaires tuent soixante-dix bœufs chaque jour pour la troupe cantonnée dans le secteur de Vincennes. Je vois abattre un bœuf - Horrible!

Grande émotion au cantonnement : on fait un prélèvement considérable d'hommes qui vont partir dans la localité de grande banlieue où ont été installés des travaux avancés destinés à la défense de Paris. Cent cinquante aujourd'hui, cent soixante le 3 mars. Les sous-officiers seront désignés ultérieurement et on prévoit d'en vider dans quelques camps. D'autre part, on annonce que la ville de Nogent recevra prochainement un contingent anglais et il y a lieu de se demander s'il n'y a pas de relations entre les deux faits. On verra, mais je crois qu'il faut être prêt à tout événement et s'attendre à partir s'encroûter dans un village isolé.

Où apprendrai-je la libération de l'arrondissement de Lille ? De quel endroit pourrai-je envoyer aux miens ma première lettre ?

J'achète le coffre fort de la baronne J.... Quelle dérision ! Ce sera peut-être le premier meuble que j'aurai après la guerre.

2 mars - Un enterrement musulman - Dix heures : on nous informe qu'un cortège funèbre va passer. C'est un tirailleur marocain mort de sa blessure à l'hôpital. Cérémonial militaire, le corps est sur une prolonge d'artillerie ; autour du corps, tous les musulmans des environs chantent une mélodie monotone sur un ton élevé et nasillard. Je mets mon manteau et pars au cimetière. On forme un grand cercle, les musulmans (des soldats pour la plupart) retirent le corps de la bière et le placent sur la

terre nivelée extraite de la fosse. Prières, chants, incantations à Allah!

Puis deux hommes, dont l'un sert de marabout, descendent dans la fosse, on leur passe le corps qu'ils orientent presque debout vers la Mecque ; puis, ils se hissent dehors et cinq ou six prennent les pelles, se mettent à combler rapidement la fosse pendant qu'un autre groupe d'hommes psalmodient bien vite les prières funéraires.

Quand la fosse est comblée, on place les deux plaques qui limitent la tombe et tous, fossoyeurs et chanteurs, disent en commun une dernière prière ... et on s'en va sans avoir entendu une parole française à cet homme mort sous nos drapeaux: c'était Layachi Ben Allal, tirailleur au Bataillon Marocain, troisième Compagnie.

3 mars - Planton à la gare de Nogent Vincennes. Nous sommes deux sous-officiers pour ce service. A seize heures trente nous allons "au Cèdre" prendre la consigne ; elle consiste à empêcher les hommes (soldats du douzième) de prendre :

1°/ le train à la gare du chemin de fer de Vincennes

2°/ le tramway à l'arrêt de la Place Félix Faure.

Aucun soldat n'a pris le train ou le tramway aux deux points indiqués ; il n'y a pas eu un homme de moins que les autres jours pour Paris. Tous prennent le tramway en ville ou dans le bois et passent paisiblement sous notre nez. Comme nous n'avons pas mission d'arrêter les tramways ni de les visiter, chacun y trouve son compte. Notre service est bien fait et les R.A.T. vont voir leurs enfants.

A huit heures, on enlève la jugulaire et on rentre *chez l'habitant!*

Je prépare ma conférence sur le livre de P. Nothomb, *Les barbares en Belgique*, atrocités sans nom qui augmentent chaque jour mon inquiétude. J'apprends par *l'Humanité* que la Suisse étudie la question d'établir une communication postale avec les régions envahies. Puisse-t-elle réussir!

Monsieur Boucher m'a envoyé quelques poèmes parus dans *La Bataille Syndicaliste*. Je lis peu et ne m'intéresse guère qu'à la lecture du journal où j'ai l'espoir déçu chaque jour de trouver quelque renseignement sur le Nord. André m'écrit chaque semaine. Il avait l'intention de demander à partir au premier appel de volontaires. Je lui ai fait un petit sermon. Ardemment, je ne saurai lui conseiller de manquer à son devoir, mais il ne doit pas oublier sa situation et celle de sa famille. Si le malheur voulait qu'il fut frappé, que deviendraient les siens ? J'espère que la leçon portera.

Et puis, on voit tant d'embusqués ; je suis chaque jour scandalisé par de nouvelles

révélations. L'habillement, l'infirmerie, les bureaux en sont remplis. Il y a ici un homme chargé de contrôler les inscriptions relevés par la Compagnie d'Éclairage sur les compteurs électriques. Tous ces embusqués font leurs petites affaires à l'abri et se cramponnent à leur poste. Il y a un photographe à l'habillement, que peut-il bien photographier pour le plus grand bien de l'habillement ?

6 mars - Je fais ma conférence sur le livre de P. Nothomb et je sais qu'elle a obtenu quelques succès. Vais-je devenir un embusqué malgré moi ? A huit heures j'ai été appelé au Cèdre et l'adjudant D... m'informe qu'il m'a proposé pour un emploi de secrétaire du capitaine d'habillement à Vincennes. Je fais quelques réserves, mon écriture est loin d'être bonne et, d'autre part, je me vois mal en agent comptable de vestes, bottes, chemises, sous-pieds, etc. etc. Néanmoins, l'adjudant insiste et m'engage à voir le dit capitaine avant de refuser. J'irai donc faire une visite à l'habillement.

Mais dans ce bureau en verre qu'est le Cèdre, le bruit s'est déjà répandu que j'hésite et, à peine ai-je mis le pied dehors, que les sous-officiers viennent successivement me demander de les proposer, de les avertir, dans le cas où je refuserai.

Le soir, je vais à Vincennes et j'apprends que la nomination ne sera faite que dans le cas où le personnel de l'habillement, qui se compose comme par hasard de jeunes soldats et gradés de vingt-deux à vingt-huit ans, serait débusqué et envoyé au front.

C'est merveilleux! Pendant que ces jeunes gens s'amuse à l'abri derrière les piles de vêtements, on envoie les hommes de quarante-trois ans dans les tranchées.

Quel beau coup de filet on pourrait faire dans Vincennes, si on voulait vraiment faire la chasse aux embusqués. J'apprends que l'on tient à moi et que je reste malgré tout investit pour cet emploi si le capitaine devait voir s'échapper ses protégés.

8 mars - Encore une illusion perdue. J'assiste à la remise de la médaille militaire à un brave tirailleur, Sergent Petit, de Suresnes, amputé des deux mains.

Cité à l'ordre du jour pour un haut fait accompli le 30 avril. Pour rehausser un peu la cérémonie, on a convoqué des délégations de tous les cantonnements. Il y a une sections de zouaves, une délégation de l'école des Garçons, quatre opérateurs cinématographes. Tout le monde est ému dans la cour de l'hôpital. Le colonel arrive, donne lecture de l'arrêté et la citation à l'ordre du jour, agrafe la décoration, fait présenter l'arme aux zouaves et ... s'en va. Chacun se bat les flancs pour trouver ce qu'il y a d'émouvant dans cette cérémonie qui aurait dû avoir un tout autre caractère. Il semble que les organisateurs et, en particulier l'officier, qui y prennent part ont voulu réduire toutes ces choses à leur plus simple expression. Pas une parole de félicitations

au héros, pas un mot à l'auditoire, pas un mot aux soldats, à la jeunesse. Nous nous retirons navrés. Je rapproche cet épisode de l'enterrement du tirailleur marocain. Ah! Nogent !!!

10 mars - Grande nouvelle, le cantonnement Anquetil est supprimé. Le départ des auxiliaires R.A.T. et des pères de six enfants a éclairci les rangs, et, en se serrant un peu, on pourra supprimer Anquetil et nous verser à la maternelle (École située boulevard des Écoles). Demain matin, nous déménageons, abandonnons un cantonnement bien transformé depuis un mois, où nous étions arrivés à réaliser un confort relatif et surtout paisible. Que nous réserve la maternelle !

Hier, je suis allé à Paris et j'ai vu Darre à la Chambre ; il est pessimiste et redoute des combats terribles dans la région du Nord. Je lui ai remis une note pour qu'il prévienne ma famille aussitôt qu'il le pourra et s'il en a l'occasion. Un Monsieur Piervet de Lille me remet une carte de Suisse que je remplie, lettre qui sera expédiée de Genève à Mouvaux pour Monsieur Suller dont j'ai pris le nom en conservant mon prénom ; si on me répond comme je le demande, je pourrai avoir des nouvelles. Aujourd'hui, on me donne une nouvelle adresse à Saint-Mandé, je tenterai encore ce moyen car je ne veux négliger aucune chance. Je fais prendre un cliché sur la demande d'André qui tient beaucoup à avoir mon portrait en militaire. Le pauvre garçon m'écrit aujourd'hui. Il se plaint un peu, probablement parce qu'il souffre beaucoup de son isolement. Il m'a entendu et ne partira pas comme volontaire et attendra son tour.

12 mars - Appel ce matin, je retourne au cantonnement Anquetil où on me paie le prix et j'y passe la matinée à préparer une lettre pour la Hollande et une lettre pour Saint-Mandé destinées l'une et l'autre à Mouvaux. J'écris en même temps à André et lui donne les renseignements nécessaires pour qu'il écrive de son côté à mes parents. A l'appel de deux heures, on expédie les sous-officiers en promenade, nous partons au Bois de Vincennes ... aux jeux de boules du Nogentais, je m'assieds et tristement je regarde les joueurs tandis que des blessés convalescents coloniaux viennent à travers la clôture causer en sabir avec les badauds et fumer une cigarette. Roncin, beau-frère du Capitaine Blanche (de Lille) et quelques collègues sous-officiers veulent absolument m'enlever à mes tristes pensées et, très amicalement, m'embauchent dans une partie de boules. C'est là le seul fait saillant de ma journée.

Nous avons à la Soixante douzième Batterie une singulière façon de servir la patrie et de défendre le camp retranché.

13 mars - Mauvaise journée. J'arrive le matin à l'école maternelle et j'assiste à l'arrivée des élèves. Cela me reporte à Mouvaux et évoque une foule de souvenirs. Je suis obligé de rechercher la solitude pour cacher ma détresse morale et mes larmes ...

Le communiqué annonce un mieux des anglais du côté d'Aubers-Neuve-Chapelle. J'attends avec une anxiété croissante et je redoute une action qui va toujours aller se rapprochant de Mouvaux. Je passe l'après-midi à Paris où je retrouve Louis Baudouin revenu de Niort où il repart ce soir. Je vois Démaretz qui me donne des nouvelles de Debuyne ; son beau-frère qui part demain en régiment a reçu une lettre de sa femme. Tous auront du nouveau sauf moi ... J'écris à Boulogne pour le cas où une lettre serait au bureau de poste restante. Demain, je remettrai une nouvelle lettre à Démaretz. Elle sera postée dans le Nord par une infirmière qui retourne à Avesnes. Nouvel essai sera-t-il heureux ?

14 mars - Je passe le dimanche à Paris. J'ai retiré au bureau de poste du quai de Valmy une carte que j'avais expédiée à Mouvaux par Pontarlier, Bâle le 26 novembre. Encore une tentative avortée.

16 mars - Ma désignation pour Vincennes était illusoire. Quelques sous-officiers ont intrigué et comme je n'avais montré qu'un enthousiasme mitigé, j'ai été écarté. Aujourd'hui deux marchis sont allés à l'habillement. Je n'en éprouve aucun regret car il n'y a aucune liberté à espérer et on doit vivre là, dans un bureau sale, puant le cuir et la naphthaline. On a fait au cantonnement deux permanences, l'une le matin à Bry et à Villiers. Au cours de cette promenade, nous passons près de deux tombes surmontées de monuments dédiés aux soldats morts au combat de Bry, le 2 octobre 1870. Dans un chemin creux, une plaque rappelle que là furent tués trois cent cinquante zouaves, officiers en tête. A Villiers, nous visitons un vaste cantonnement installé dans une immense propriété inhabitée, véritables pépinières de marronniers de trois et quatre ans.

L'autre promenade de sous-officiers nous conduit au jeu de boules du bois de Vincennes. Je m'assieds et rédige mes notes en regardant et en écoutant les stratèges du jeu de boules.

Le communiqué est long ; action importante sur tout le front. On annonce que l'état-major allemand aurait quitté Lille pour Tournai. Est-ce vrai ? Que deviendra Mouvaux dans cette nouvelle phase des opérations ?

17 mars - Mardi - Journée insipide comme toutes les autres et un jour plus triste pour moi. Nous allons en promenade vers Champigny où nous rejoignons la route de Bry. Un escalier de cent marches nous conduit à la Marne, près de l'île des loups. Cette région est ravissante. Certainement, si je reviens un jour à Paris avec Amante, je la conduirai à Nogent voir ces paysages charmants ...

Nouveau prélèvement d'A.T et R.A.T artilleurs pour aller constituer un parc de munitions et probablement un convoi d'approvisionnement à Grenoble ... ou ailleurs. Une dizaine de sous-officiers et quarante hommes, dont Choquet, du casernement Anquetil en font partie. Le vide se fait peu à peu. A quand mon tour ? Et où irai-je ?

18 mars - Promenade à Rosny par la route stratégique de Fontenay et Montreuil. En rentrant à dix heures et demi, je reçois un télégramme de Weill m'annonçant qu'il est incorporé et part ce soir à Toul. En allant à la poste, l'employé m'offre une adresse pour écrire à Lille. Tentons encore cette chance après toutes les autres.

19 mars - Je fais une conférence sur la vie anglaise. Le lieutenant Jacques assiste à cette conférence. L'après-midi, je vais à la Chambre des Députés. Je vois Delattre, du Cateau, maintenant capitaine et j'apprends par Lourre, des nouvelles qui, dans l'ensemble, sont assez tristes et jettent un jour sombre sur la situation. Une dame qui arrive de Saint-Amant lui a remis un morceau de pain qui constitue la ration quotidienne dans le Nord. Vision infecte, mélange qui a l'aspect du pain d'épices. Les allemands évacuent par la Suisse la population civile des arrondissements de Valenciennes, de Cambrai, d'Avesnes. On en trouve un peu partout, à Evian, dans les Pyrénées orientales. L'arrondissement de Valenciennes ne serait qu'un vaste réseau de tranchées. Je cause avec l'abbé Ternire qui retourne à Hazebrouck et mettra une note dans son journal. Arrivera-t-elle à destination et les miens sauront-ils un jour que je suis à Nogent-sur-Marne ou au lycée Montaigne ?

20 mars - Promenade à Villiers par le Tremblay et, l'après-midi, promenade au bois de Vincennes par Fontenay et la poste Jaune. Je repasse pour la première fois par le chemin que je pris pour arriver à Nogent. Journée riante de Printemps. Pourquoi faut-il que tout me manque ?

En retournant à Nogent, je m'arrête sur la pelouse où de jeunes artilleurs du douzième,

classe 15, jouent aux barres comme des gosses avec un entrain endiablé. Je rencontre un sergent-major du Quatre-vingt-quatrième, convalescent dans un hôpital de Fontenay. Nous causons. Il est de Sobre-le-Château, marié à Landrecies. Il a pris part à la retraite de Charleroi jusqu'à la Marne et me donne des détails sur les engagements auxquels il a pris part, les combats dans les tranchées à quarante mètres du boche. Le Quatre-vingt-quatrième a trinqué. Notre pauvre région a été et sera sacrifiée de toute les façons.

Le soir, conversations très amicales avec le chef Travers. Confidences mutuelles qui me font surtout ressentir la douleur d'une séparation si longue.

21 mars - Dimanche - Je vais à Paris. Promenade avec Démaretz. Nous allons à la gare du Nord où je vois de nombreux réfugiés du Cateau. Grande émotion.

Paris a été visité la nuit par deux Zeppelins qui ont lancé des bombes aux Batignolles et en banlieue à Neuilly-Desnières. Dégâts insignifiants, effet moral nul. Les Zeppelins sont venus de Compiègne, ont suivi l'Oise. Beaucoup de bruit pour rien. On attend des évacués de la région du Nord par la Suisse.

23 mars - La nuit dernière, alerte à dix heures et demi. Les clairons sonnent le garde à vous. Des Zeppelins circulent probablement car le ciel est sillonné par les projecteurs. Quelques minutes plus tard, toutes les lumières sont éteintes et la nuit noire devient plus lugubre car on sent la crainte planer. Mon hôte éveille tout le monde, bruit, appels! Je reste couché attendant la générale qu'on ne sonne pas et je me rendors tranquille. Le risque est infinitésimal. J'apprends que des Zeppelins ont été signalés mais n'ont pas dépassé Creil.

25 mars - Nuit mouvementée. Je dormais d'un sommeil agité comme toujours ; à onze heures, sonnerie de clairon : le *garde à vous*, je me précipite à la fenêtre, aucun projecteur en vue. C'est une alerte, conformément aux instructions qu'on nous a donné hier. Je m'habille et mon hôte me donne ses clefs. Il est plutôt inquiet. Je pars, persuadé que c'est une répétition générale. Tout est éteint, de loin en loin la sonnerie lugubre retentit, les bourgeois apparaissent aux fenêtres, s'inquiètent ou s'affolent. J'arrive au cantonnement. Les hommes du piquet d'incendie sont prêts, en armes. Ceux qui sont logés chez l'habitant arrivent peu à peu mais beaucoup d'absents : quarante et un, dont une vingtaine de sous-officiers. Il faut reconnaître à leur décharge que les sonneries sont insuffisantes, peu éclatantes. Appel, on note les absents, contre appel par le chef. On attend. Je m'allonge sur une paille après avoir constaté une fois de plus

qu'il n'y a rien d'anormal dans le ciel, pas de projecteurs, pas de bruits de détonations.

C'est bien une simple répétition générale. Elle est piteuse. Comme résultat, à une heure vingt du matin, on nous dit que nous pouvons aller nous coucher.

Le matin, les sanctions ne se font pas attendre :

1°/ Les sous-officiers *absents* iront coucher cinq jour sur la paille à l'école des Garçons.

2°/ Les brigadiers et hommes dormiront au cantonnement

3°/ Privations de permission pendant un mois pour tous

Cela se passe bien.

Désigné pour aller à la viande, je suis remplacé par celui désigné d'hier.

26 mars - Je fais une conférence aux sous-officiers sur l'expansion de l'Angleterre.

Dans le cantonnement, on commente bruyamment les mesures prises et les sanctions d'hier. J'assiste à des conversations suggestives. J'ai eu hier avec le chef Travers un entretien dans lequel j'ai essayé de lui expliquer l'état d'esprit des sous-officiers ; ai-je réussi à lui démontrer qu'il y avait plus de défiance que d'animosité ? Certainement, il y aura des froissements plus pénibles et des faits regrettables si cet état d'esprit persiste. Trois sous-officiers ont demandé leur déplacement. Deux ont réussi. Cela sera commenté et apprécié par le chef du dépôt.

Les journaux n'apportent aucun fait qui soit de nature à justifier l'espoir d'une libération prochaine de Lille. Le sixième mois tire à sa fin. Comment vont-ils là-bas ? Comment vivent-ils ?

27 mars - Je suis allé hier après-midi au Cercle des Fonctionnaires, avenue de l'Opéra, où, m'avait-on dit, un Monsieur Baillart aurait des renseignements sur la région du Nord. Je suis tombé dans une réunion où pérorait un Monsieur Ernest de Colmar, sur les questions de l'Alsace. Le dit Baillart ne savait rien, il centralisait seulement les renseignements sur les fonctionnaires évacués. Encore une illusion perdue. Monsieur Dewez, qui a fait parvenir une lettre à Lille et à Roubaix pour moi, ne reçoit rien depuis dix jours, cela au moment même où je commençais à espérer que, par son entremise, j'allais recevoir enfin des nouvelles. C'est navrant.

Du front, rien. Les communiqués sont vides. Qu'attend-on ? La journée est immuable : deux promenades hygiéniques. Demain, pas d'appel (jour des Rameaux), c'est fête pour beaucoup ; vacances pour les professeurs parisiens. Que faire ? J'en viens à envier

le détachement et l'oubli d'un ivrogne.

28 mars - De vagues indices permettaient de supposer qu'une alerte nous réveillerait cette nuit. J'avais prévenu mon hôte. Je m'endormis vers dix heures et demi. Confiant à onze heures. Des hommes envoyés par Klein viennent sonner et m'avertir. On n'a entendu aucune trompette. La population est encore une fois en émoi. A onze heures et demi, le lieutenant vient et assiste à l'appel ; il y a encore six manquants, c'est tout bonnement scandaleux. Si on admet que les hommes et sous-officiers peuvent coucher en ville et si on obtient des logements par voix de réquisition, on doit, en cas d'alerte, employer les moyens - et tous les moyens - réglementaires pour les éveiller.

Je considère l'alerte de cette nuit comme une manifestation intempestive et arbitraire de l'autorité, quand l'autorité s'est exercée de cette façon. Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur la manière dont s'est effectuée cette alerte et sur la portée des déductions qu'on en tirera en haut et en bas.

Je rentre au gîte à minuit et demi et me rendors très tard.

Je vais à Paris chez Weill où j'ai des nouvelles du nouveau militaire, puis au lycée Montaigne. L'après-midi, je vois Démaretz et vais à la gare du Nord où je rencontre beaucoup de Catésiens, dont quelques uns arrivent du Cateau, par l'Alsace et la Suisse, évacués par les boches. Renseignements vagues mais plutôt pessimistes pour la population pauvre. Aucune précisions sur Neuville. Démaretz a, par un tiers, des nouvelles de Roubaix : on n'y manque pas de pain (cent vingt grammes par jour), le moral baisse. Toujours des tuyaux sûrs, chacun a les siens. Tous sont crevés.

Maurice Passaye a eu des nouvelles de sa femme et de son fils. Y en aura-t-il un jour pour moi ?

29 mars - Encore une nuit mouvementée. A deux heures, les trompettes sonnent la générale sur le quartier situé le long de la Marne. Je me lève et part au cantonnement. Nous sommes cinq en tout. Il s'agit en réalité du rassemblement du deuxième Régiment d'Artillerie Lourde qui part au front. Il est fâcheux que l'on ne donne pas des instructions plus précises et que la population civile subisse le contre coup de ces appels et de ces alertes. Je rentre à trois heures, 2 avenue Satin, et la nuit s'achève. Je vais à la conférence de presse où un représentant de commerce nous parle, de la façon la plus incohérente, des installations électriques. Des mots vides de sens et un exposé qui dévoilent une ignorance totale du sujet et des propriétés de l'électricité. Une supériorité s'affirme, qu'on pourrait appeler celle du cynisme inconscient.

30 mars - Hier soir, appel au quartier à huit heures et demi. J'étais de ronde à dix heures et quart. En allant porter mon marron au Cèdre, je rencontre un soldat affolé qui court chercher le piquet d'incendie. Je me renseigne et j'apprends qu'il y a le feu au cantonnement Couvert (Deuxième Lourde), dans une écurie. Cela amène un nouveau branle-bas de combat. Ma ronde faite, je retourne au cantonnement. C'est ma quatrième nuit mouvementée. Tout s'arrange. Je fais mes offres pour remplacer un camarade absent qui arrive peu après et je rentre me coucher à minuit.

Je vais à Paris me documenter pour la conférence de vendredi, *La photographie*, et je passe l'après-midi aux Batignolles où on va emballer mon coffre-fort. A mon retour à Nogent, des soldats me disent que Lille serait occupé par nos troupes. Je suis payé pour n'accueillir des nouvelles de ce genre qu'avec des réserves, et je ne crois plus. Je n'aurai pas de désillusions. J'en ai eu trop en octobre et en novembre.

2 avril - Les calembredaines sur Lille et la prétendue occupation anglaise ne sont pas confirmées. Désigné pour prendre la garde à Nogent-Mulhouse, j'ai passé la journée et la nuit précédente à bouquiner, à regarder passer les trains. La nuit a été tranquille. Couchés dans une salle d'attente sur les canapés de première classe, nous ne pouvons empêcher le vacarme des trains, le va et vient des employés. J'ai peu dormi mais, en fait, je ne suis pas fatigué. On va reconstituer Anquetil aujourd'hui. En ferai-je partie ? L'adjudant me demandera certainement.

Je fais une conférence sur la photographie.

Belle remarque sur les ordonnances médicales militaires. Un sous-officier va consulter le major pour une irruption de petits boutons dans le dos. Celui-ci l'exempte de *marche* et lui ordonne des bains à prendre dans un hôpital situé à une heure et demi de marche de Nogent.

Après-midi. Un concert spirituel à l'église de Nogent est organisé par le curé avec le concours de quelques artistes de l'Opéra mobilisés à la Soixante-douzième Batterie et soigneusement embusqués: Francs, Lasalle, auxquels se joignent un violoncelliste et Delmas de l'Opéra. Le concert est organisé pour célébrer le vendredi saint.

Le programme est assez beau, j'y relève la Huitième béatitude de Franck. Malheureusement, un prédicateur profite de cette manifestation pour se lancer dans une

diatribe imbécile sur la guerre rédemptrice, sur le caractère des luttes futures auxquelles les catholiques seront préparés par la guerre présente, lutte sans pitié contre les ennemis de la religion, le luxe, etc ... Le prêtre fait de l'union sacrée à sa façon. Cela n'aurait pas d'importance si le grand nombre de militaires, le chef du cantonnement en tête, n'étaient présents et ne donnaient une sorte de considération à ces paroles impies et méchantes.

3 avril - Rien à signaler d'intéressant pour cette veille de Pâques qui évoque pour moi tant de souvenirs de famille. Ma pensée me rapporte invinciblement là-bas ... Que font-ils pendant ces vacances si tristes où les causes de douleur et d'inquiétude s'ajoutent... Si seulement j'avais de leurs nouvelles! Vivent-ils tous ? Pauvres parents, pauvre femme, pauvres enfants ... il y a aujourd'hui six mois que je vous ai quittés. Vous reverrai-je jamais ?

6 avril - Deux jours de fête ont passé. Le dimanche de Pâques a été un jour de pluie. Je suis allé en civil à Paris où j'ai déjeuné avec Démaretz. Il m'apprend que son frère est à Bry et doit venir me voir le lundi. Je vais à la gare du Nord où je cause à quelques gens du Nord. Le lundi, j'ai une permission de la journée ; je vois le matin Léon Démaretz. Je retourne à Paris et l'après-midi, je retourne à la gare du Nord et je vois des gens du Nord. Trevet, professeur de violoncelle à Valenciennes me raconte sa vie de prisonnier en Allemagne, où il a passé quatre mois et demi dans différents camps. Il a pu faire réformer son fils et est rentré en France. Il arrache la vie à Paris. Je lui procure par Démaretz quelques adresses et il a des chances d'entrer à la Banque de France ou à la Caisse des Dépôts et des Consignations. Nous causons du Nord. Un tourquennois vient de recevoir une lettre de sa femme. Elle dit que tout va bien à Tourcoing. Elle ne souffre pas de privations.

Depuis huit jours, les communiqués sont insignifiants (*Rien à signaler*). Un progrès du côté autrichien. Tout cela est d'une lenteur désespérante. Lefebvre est incorporé au Huitième Territorial à Dunkerque. Son cousin vient de m'en aviser par une carte. Quel soldat fera-t-il ?

Ici le cantonnement présente une animation de mauvais aloi. Depuis samedi, six hommes, pris de boisson, ont été mis en prison. Deux, et probablement trois, passeront certainement au Conseil de guerre étant donné les voies de fait et menaces proférées. Tout cela aurait pu être évité avec un peu de tact et de mesure dans le commandement. Le soir, en allant chercher mon journal à la gare, je visite un train sanitaire complètement installé ; il part à Neufchâtel, dans les Vosges, chercher des blessés.

Y aurait-il un mouvement offensif de ce côté ? Le communiqué est insignifiant. Je rentre tôt et passe comme toujours une heure à lire mon journal en subissant la conversation de mon hôte.

7 avril - Aujourd'hui, appel à six heures et demi. Nous avons tant à faire! A huit heures et demi, conférence de Monsieur Van Baum sur les tunnels et en particulier le tunnel du Nord-Sud sur la Seine, dont il a dirigé les travaux. En rentrant à la maternelle, on me remet une lettre de Léon Bataille qui me donne des détails sur sa vie aux environs de Soissons. Versé dans la réserve de l'active avec le grade de sous-lieutenant, il me paraît être en danger. Il a appris que Maurice Théry était prisonnier. Ma carte ne lui sera pas remise. Pauvre garçon! De santé plutôt délicate, comment supportera-t-il la privation de la captivité lui qui est déjà débilité par huit mois de campagne.

9 Avril - J'ai reçu hier une lettre de Monsieur Poiret. Il pense à nous, à eux. Les anglais attendent que l'état des routes permettent de lancer l'artillerie. On attend toujours. Je suis allé à Paris donner à Louis Baudouin la nouvelle de la capture de Maurice Théry. Je l'ai aidé à emballer mon coffre-fort. Dans combien de mois ce colis arrivera-t-il et jusqu'à quel point me sera-t-il utile si tout le reste de mon mobilier est volé ou détruit, si mon foyer n'existe plus ?

J'apprends que Monsieur Caron est passé dimanche, se rendant à Saint-Astier, au Soixante-treizième de Béthune. Je rentre à Nogent à cinq heures pour l'appel. Le service me désigne pour commander le piquet d'incendie. Cela me vaudra une nuit sur la paille au cantonnement ce soir.

Je fais une conférence sur la vie d'Arago et, comme je ne dois pas quitter la Maternelle, j'en profite pour mettre ma correspondance en ordre. J'écris à Gérard.

Monsieur Barker m'envoie une longue lettre dans laquelle il me donne des nouvelles de toutes nos connaissances communes anglaises. Visiblement, il cherche à me remonter, mais il n'y a rien à faire. Je n'arrive à oublier momentanément Mouvaux que quand je suis parti dans une conversation animée, et je me reproche cinq minutes plus tard cet oubli.

Aujourd'hui, le communiqué annonce un succès important dans l'Est (région de Verdun), pertes formidables pour les boches. Si mes prévisions se réalisent, on doit attaquer de tous les côtés et les anglais devront marcher vers Lille et je suis

dans cette douloureuse situation: je souhaite l'offensive et j'en redoute les effets qui peuvent être mortels pour les miens. Que font-ils ?

Le bruit du canon doit leur arriver et ils attendent les alliés libérateurs qui vont peut-être tirer sur eux pour atteindre l'ennemi. Est-il possible qu'on détruise ainsi une région, une ville ouvrière sans défense. En y réfléchissant, je sens chaque fois l'inquiétude et l'angoisse augmenter un peu plus.

10 avril - J'ai passé la nuit au cantonnement, couché sur la paille, dans un sac à viande, avec de nombreuses couvertures ; ce n'était pas trop pénible mais je me suis réveillé souvent. Le matin, il pleut ; on doit faire une promenade. Au dernier moment, on supprime la promenade et on me charge de faire *in abrupto* une conférence aux sous-officiers. J'avais heureusement sous la main un résumé d'une conférence faite par Brioux aux États-Unis. Je brode un peu et m'en acquitte convenablement. Avec un laissez-passer, je vais me documenter à l'Odéon en vue de conférences prochaines.

En réalité, je vais assister à une audition de *la Damnation*. L'œuvre de Berlioz m'émeut profondément. D'amour, l'ardente flamme ... me tire des larmes. Encore une évocation de mon bonheur passé ...

12 avril - Je suis retourné à Paris hier, et je suis attiré invinciblement par la gare du Nord qui réunit, surtout le dimanche, tous les malheureux évacués en quête de nouvelles. Un ami de Démaretz a reçu de sa femme une lettre commencée par Madame Démaretz qui ajoute à la fin quelques mots. Nous allons avenue Parmentier voir une dame qui arrive de Lannoy. Elle ne sait rien nous concernant et ne retourne pas. Donc rien à faire. J'ai vu à la gare du Nord Mangin, du Cateau, Pelabon, Proneau de Denain, qui me paraît bien malade. Un monsieur de Tourcoing a des nouvelles assez rassurantes dans leur esprit, mais est-ce vrai ? Je rentre à huit heures et demi à Nogent.

Aujourd'hui : calme plat. J'écris à Barker et le prie de me faire passer une lettre par l'intermédiaire d'une société anglaise, *The Wounded Alliee Committee* 30 Charing Cross SW London. Arrivera-t-elle ? L'adresse m'en a été donnée par ma propriétaire. J'assiste à une conférence sur le Métro par un ingénieur de cette compagnie. Il semble que je suis arrivé à expiration du délai normal pour le retour des réponses à ma lettre au commencement de mars. Tout appel de mon nom me rend nerveux. Je crois toujours qu'on va me donner une lettre des miens.

14 avril - Hier, nous avons fait une marche d'entraînement de quinze à seize kilomètres, manteau roulé en sautoir. Itinéraire : Boulevard de Strasbourg, la Maltournée, Neuilly-sur-Marne, Noisy-le-Grand, Bry, Le Perreux et Nogent. Deux arrêts de dix minutes. L'après-midi, on me demande de faire une conférence. Je parle de Victor Hugo et je lis *Souvenir de la nuit du 4* et *L'Expiation*, avec commentaires historiques.

Mon propriétaire est parti aujourd'hui avec sa famille voir son fils, soldat automobiliste à Epernay. Il me laisse ses clefs. Tous sont très heureux d'aller voir l'absent dont ils ont d'ailleurs des nouvelles chaque jour. Moi, Je reste, je n'ai même pas la consolation de lire une lettre des miens, je ne sais pas si ils sont encore tous en vie, depuis six mois et demi. Ah! si je pouvais avoir un mot d'espoir! Mes jours seraient moins tristes et je serai plus patient. Mais rien !

15 avril - Les hommes disponibles vont en marche d'entraînement à Noisiel. Si j'étais valide et libre d'esprit, je partirais, mais c'est me condamner à entendre chanter et rigoler, puis je serais éreinté.

Mieux vaut rester, j'invoque la préparation de ma conférence et je vais à Paris passer quelques heures aux Batignolles avec une cousine. Je passe chez Weill. Il n'y a personne chez Boucher, personne dans l'avenue d'Orléans. Je rencontre Vache, professeur à la Faculté des Lettres de Lille. Nous causons quand un lieutenant de la garde me fait prendre la fuite. Il est de service et vérifie les laissez-passer. Je l'ai échappé belle mais on ne m'y reprendra plus à Paris en tenue, sans titre de permission.

16 avril - Vendredi - Journée magnifique, temps ravissant, les marronniers poussent leurs feuilles. Je devrais faire une conférence, mais d'un commun accord, on la renvoie à la semaine prochaine et je vais à Joinville chercher Maurice Caron qui a été désigné pour l'école de gymnastique. Je vais au Fort de la Faisanderie, puis à Saint-Maur. Je reviens à la Faisanderie où j'apprends que Maurice n'a été là qu'un jour et est parti à Saint-Cyr, versé dans la cavalerie comme E.O.R.

L'après-midi, nous retournons au champ de manœuvres de Vincennes et visitons un dépôt de voitures automobiles réformées ; nous revenons par le port neuf, bondé de soldats artilleurs au passage à la manœuvre, ruche énorme toute bourdonnante de la vie de la caserne. Je fais cette promenade avec Monsieur Oudinot, juge de paix de la classe 81, engagé pour la durée de la guerre, qui me donne souvent des détails intéressants sur son métier de juge, la mentalité de ses ressortissants. Je change de mess pour me trouver dans un groupe plus restreint dont fait partie Klein.

17 avril - Je passe la matinée à écrire dans ma chambre et, entre deux lettres, je rêve à tous mes chers exilés. Que deviennent-ils ? Cette prolongation de leur silence dans une période où tant de gens du Nord, évacués, reçoivent des lettres permet toutes les suppositions. N'ont-ils pas été condamnés par une tentative infructueuse ? Ne redoutent-ils pas des représailles pour eux ou pour moi ? N'ont-ils pas renoncé à m'écrire, parce qu'ayant des nouvelles fâcheuses, un décès peut-être à m'apprendre, ils remettent à plus tard le moment de me communiquer ces nouvelles fâcheuses, ce deuil ? Toutes ces suppositions me tuent.

Et cette offensive qui n'avance pas, ces anglais qui n'ont pas encore de munitions suffisantes pour commencer et continuer le mouvement en avant. Tout contribue à me démoraliser.

19 avril - Lundi - Je suis allé hier à Paris passer la journée avec Démaretz. Il a vu une Madame Labbe qui arrive de Roubaix. Elle a vu la famille Démaretz, les enfants avant son départ et donne des nouvelles. Son fils sait que la famille Démaretz va souvent à Mouvaux pour voir les miens apparemment. C'est peu, mais je me raccroche à cette nouvelle qui est la première ayant quelque caractère personnel. La vie est chère, les classes fonctionnent, on n'aurait pas logé de boches chez les institutrices ; le moral faiblit car, là-bas, on entend toujours le canon et on ne voit aucun progrès sensible.

Je vais à la gare du Nord, où je vois Vignol, Henri Carond, dont la ferme est brûlée, Beugnier mobilisé à Sarlat depuis sept mois comme instructeur, Madame Vacherand, du Cateau, Poirier. Conversations variées, mais qui ne m'apprennent rien. Je rentre le soir à Nogent. Si on pouvait, même approximativement, fixer une date pour soi à laquelle on pourrait espérer des nouvelles.

L'après-midi, nous allons au Tremblay, où sont les fameuses pièces de 105. Le capitaine, bien aimablement, nous explique le fonctionnement de ces canons qui sont de véritables merveilles de précision pouvant tirer douze coups par minute à dix et même douze kilomètres. Les appareils de pointage sont des instruments très curieux avec prismes qui permettent la visée et le repérage dans tous les sens.

Nous passons là quelques heures intéressantes avec des artilleurs du Deuxième Lourd.

20 avril - Promenade marche par un temps superbe. Nous allons à Joinville par la

Marne, à Saint-Maur, carrefour de Bellechasse près de La Varenne, Champignol, traversée de la Marne, Champigny, le Plant, Tremblay, Nogent. Si, plus tard, les circonstances le permettent, je reviendrai avec Amante voir ces bois charmants de la Marne, que malgré tout je ne puis apprécier maintenant.

Et cependant, toute la campagne n'est qu'une immense gerbe de fleurs. Tous les arbres fruitiers sont blancs. Cela me fait penser à mes abeilles. En ai-je encore ?

22 avril - J'ai eu mardi soir une grosse déception. Klein, que je prenais pour un bon garçon, un peu simpliste mais dévoué, s'est conduit comme un goujat, me prenant à partie sans rime ni raison à propos de conférence. Je renonce à expliquer ses incartades injustifiées. Il n'existe plus pour moi.

Je suis de garde à Nogent-Mulhouse. La nuit a été très mauvaise. Des laitiers bruyants ont fait un vacarme d'enfer pendant deux heures dans la salle d'attente où nous sommes couchés. De nombreux trains passent chargés de troupes se rendant sur le front : trois batteries de 155, longs et courts, du matériel de toute sorte.

C'est un défilé incessant et varié. Où vont-ils ? Peut-être vers Lille, où ils tireront sur Mouvaux.

Je viens de recevoir une carte de Lugiez, comptable au Mongy mobilisé à Dunkerque ; lui a des nouvelles des siens qui sont à Bruxelles. Il me parle des diverses personnalités dont on s'occupait autrefois. Comme tous ces souvenirs semblent loin de nous.

23 avril - Hier, en rentrant de ma garde à Nogent-Mulhouse, on m'a appris que j'étais désigné pour aller à Pontault. Ce matin, je suis allé voir le lieutenant-chef du détachement de Nogent, il m'a donné quelques renseignements complémentaires. Je serai là-bas le secrétaire du commandant, un ingénieur des Ponts. J'ai, paraît-il, tout ce qu'il faut pour cet emploi. Pontault est à une quinzaine de kilomètres de Nogent, sur la ligne de Troyes, près de la gare d'Emérainville, à proximité de bois très jolis. Il est probable que mon emploi me permettrait d'aller à Paris de temps en temps. Je suis désigné et n'ai qu'à attendre.

Je vais ensuite faire ma conférence sur l'année terrible et j'obtiens un assez vif succès. Est-ce la dernière de ma série ? Vais-je quitter Nogent ? Est-ce à Pontault que l'on m'apportera la première nouvelle de Mouvaux ? Si je pouvais avoir la réponse à cette dernière question. Le désespoir arrive, j'espérais tant dans le mois d'avril et nous voilà le 23. Les augures nous prédisent l'offensive pour le 15 mai. Qu'y a-t-il de vrai dans cette nouvelle prédiction ?

24 avril - Je suis à Pontault. Hier à cinq heures, à l'appel, le chef m'a notifié que le lendemain à huit heures et demi, je devais me trouver au Cèdre avec tout mon fournement pour partir à Pontault. Louis Baudouin et Paul étaient venus à Nogent passer quelques heures avec moi. Je leur ai remis mes vêtements civils et j'ai passé la soirée à ranger mon paquetage. Ce matin, j'ai fait mes adieux à mon propriétaire, à mes camarades, et me voilà parti.

Pontault est un triste village situé à trois kilomètres de la gare d'Emérainville. Je serai affecté à un bureau installé dans le château, j'aurai l'occasion de disserter sur la beauté de l'endroit car il n'y a, paraît-il, presque rien à faire. Je suis arrivé avec un sous-officier du cantonnement Kalis qui vient ici avec sa femme. Je déjeune avec lui dans une maison particulière et, à deux heures, on nous présente au commandant Ferney. Mon collègue est reçu plutôt fraîchement. Il a un livret matricule (que j'ai apporté sous enveloppe fermée) plutôt chargé. Je fais connaissance avec le personnel du bureau et prends des renseignements sur le travail à faire, le genre d'occupation, les responsabilités. Ce n'est pas la mer à boire. On pourrait expédier en une heure le travail de quatre scribes. Je vois la concierge qui est la dispensatrice des faveurs (des chambres), et suis autorisé à prendre la chambre de mon prédécesseur. C'est une chambre d'ami, au deuxième, d'où la vue sur le parc est bien jolie ; mobilier sobre mais très propre. Je m'entends avec un planton qui sera mon brossier et m'installe.

25 avril - Je ne suis pas au bout de mes surprises. Après une présentation aux sous-officiers, je dîne avec eux au mess, et le soir, je rentre au château situé au milieu du parc. Chants d'oiseaux, rossignols, c'est calme et reposant. Nous nous réunissons dans la salle à manger avec le commandant et on fait la partie de manille. C'est patriarcal et familial. J'y reviendrais quand les premières impressions seront vérifiées.

Ce matin (dimanche), je me mets en quête d'une blanchisseuse et je fais le tour du village. C'est triste : aucune animation, des maisons blanches, intérieurs sales, auberges peu accueillantes. Depuis huit mois, Pontault est rempli de soldats et les collègues qui surveillent les travaux de construction de batterie, de tranchées, connaissent tous les habitants. Je passe l'après-midi au bureau à envoyer ma nouvelle adresse à quelques correspondants.

26 avril - Le matin, je vais à la visite médicale en vue d'une vaccination antityphoïdique. Je me borne à dire que j'ai fait la typhoïde à douze ans. Un homme qui

est là me raconte son histoire. Elle vaut d'être notée. Envoyé de Pontault à l'hôpital Beghin à Vincennes le 11 octobre pour une fluxion dentaire, il subit l'extraction de huit dents en deux fois ; après quelques jours de séjour, il se remet de cette opération, quand arrive l'ordre d'évacuer de l'hôpital les blessés qui peuvent marcher. Sans se rendre compte de son cas, ni de sa demande (il demandait à passer quelques jours chez lui à Paris et à repartir à Pontault), on l'expédie en taxi avec les autres blessés à la gare Montparnasse, on les fait monter dans un train qui part à Cherbourg ; là, après discussions entre les autorités médicales et militaires, le manque de place les fait évacuer vers Guingamp. Nouveau conciliabule et on décide de le réexpédier avec les blessés à Lorient ; mais la bourse de notre homme étant assez plate, il réclame plus bruyamment, et on décide enfin de le renvoyer à Vincennes.

Le voyage avait duré dix-sept jours.

Un autre me dit avoir vu un ordre de mobilisation qui prescrivait à un homme de Savigny (Loir-et-Cher) de se rendre à Nancy *à pied*. Ce n'était pas une erreur de scribe car le dit ordre prévoyait un voyage de vingt-sept jours avec étape de vingt-quatre à trente kilomètres, avec repos tous les cinq jours, indemnités de vivres, etc. Que penser d'une telle énormité ?

Je change de chambre, du numéro 13 au 19 sur le devant, où le point de vue sera plus joli.

27 avril - J'expédie ma nouvelle adresse à mes correspondants de guerre et je fais quelques lettres. Je fais connaissance avec les collègues et convives du mess. Le séjour ne sera pas gai, je suis condamné à prendre l'apéritif avant le repas. La conversation est pauvre. Je suis ensablé ; si je pouvais ne pas penser ! Le communiqué d'aujourd'hui annonce une offensive allemande vigoureuse sur tous les points, et particulièrement dans la région d'Ypres. Que nous réserve l'avenir et les jours qui vont suivre ? Va-t-on encore perdre un mois ou plus ?

28 avril - J'ai reçu différentes lettres, dont une d'André. Il s'attend à partir d'un jour à l'autre au front. Très résolu, il n'a rien fait pour partir, se conformant en cela aux conseils que je lui avais donnés, mais il est enchanté de quitter Lamballe où il est actuellement. Je souhaite, pour ses parents, qu'il reste à Lamballe chargé de l'instruction de la classe 16. Pierre Lemaire, qui est à Troyes, m'écrit sa réception à Paul Hubert et me conseille lui aussi de ne rien faire pour partir, il s'en va prochainement dans le midi se remettre de sa fatigue. De mon côté, je passe des après-

midi entières à flâner dans la salle à manger du château transformée en bureau : quelques lettres, un communiqué à recopier pendant que les autres scribes et le planton jouent au sou dans le jardin ; je m'ennuie ! Il y aurait beaucoup à dire et à écrire sur mon entourage ! A quoi bon ?

Des aviateurs anglais ont bombardé la gare de Roubaix Tourcoing le 26. Je tremble pour les miens. Que deviennent-ils ? Que font-ils ? On annonce dans *Le Temps* l'évacuation de trois cent mille habitants. Que décideront-ils ? Si je pouvais vieillir plus vite.

29 avril - Je demande une permission pour aller demain à Paris toucher mon mois. Si je pouvais le faire parvenir à Mouvaux. Cette offensive me préoccupe beaucoup. Aboutira-t-elle à un résultat appréciable ? La résistance des miens doit être à bout. Que deviennent, que font les enfants ? Edmond va-t-il en classe ? Travaille-t-il ? Suzanne avance-t-elle dans sa préparation ? Et Jehan, a-t-il encore des maîtres ? Rien, pas un mot qui viendra m'apporter l'espérance, pas un mot qui me dira si tous sont encore en vie.

2 mai - J'ai obtenu ma permission et ai passé la journée de vendredi et de samedi à Paris. Démaretz me donne quelques nouvelles. Les canadiens ont reculé entre Ypres et la mer et les allemands, ayant amené de grosses pièces, bombardent Dunkerque qu'on évacue. C'est inquiétant.

Je vais toucher mon mois au lycée Montaigne et passe la soirée avec Démaretz passage Bertoux, puis je vais me coucher au Nouvel Hôtel, rue Myrha. Monsieur Dewez, qui s'est chargé de me faire parvenir une lettre à Lille vers le 10 mars, n'a encore rien reçu pour moi.

Je fais quelques emplettes. Le journal m'apprend la mort de Bianconi, tué dans l'Argonne. Le *Bulletin de l'Enseignement* est douloureux à lire, et tous les tués et blessés du Nord manquent. Quelle effroyable hécatombe !

Au retour, je passe par Nogent où je vois quelques anciens de la Maternelle. Je n'apprends rien de bien intéressant, sauf le prochain départ d'un détachement de trente cinq hommes et deux sous-officiers pour Pontault. Je vais faire une visite à mes anciens propriétaires qui me reçoivent fort aimablement.

Le soir, je rentre à Pontault et je profite au retour de l'auto de Coinont. Rien de bien intéressant ne s'est passé en mon absence. Je reprends mon service par la manille du

soir.

Aujourd'hui dimanche, je travaille la matinée au bureau à l'expédition des affaires courantes et l'après-midi, on cause de la guerre, naturellement. Puis, les autres jouent au rami sous les yeux du commandant, pendant que j'écris une note.

J'ai reçu une lettre de Weill qui me donne un moyen d'écrire à Lille, de Colson, d'André, d'Evelina qui voudrait que je lui prédise la fin de la guerre. André m'annonce qu'il est désigné pour un bataillon de marche et s'attend à partir dans une dizaine de jours au camp de Mailly. Je vais essayer, une fois de plus, de faire parvenir une lettre à Mouvaux.

Une réminiscence du passé : il y a trente-cinq ans, je faisais ma première communion à Solesnes.

4 mai - Journée de travail au bureau, choses peu intéressantes. Dossiers d'entretien réclamant C.G.T. dédit. Le soir, parties de cartes et conversations. Prouesses des militaires dans la région (*two yards and commandant*). Comment on se débarrasse *of a husband*. Un commandant d'Emérainville est venu dans la journée ; il pense que tous les travaux autour de Paris seront abandonnés prochainement, et on irait en recommencer d'autres beaucoup plus loin, toujours pour la défense de Paris. Belle perspective !

J'écris à Madame Taisne, pour lui demander si elle ne connaît pas un moyen de correspondre avec le Nord. Je lui explique mon long silence car j'étais allé chez elle au commencement de janvier et n'avait plus donné de mes nouvelles. Un collègue attrape un lièvre au collet. Ce sera le dîner du commandant demain !

5 mai - Je reçois une carte de Lemaire, en même temps qu'une autre que je lui avais écrite en mars et qui ne l'a pas atteint sur le front. Je lui écris à Biarritz.

Au déjeuner, je vais visiter les tranchées creusées au château de Pontillaud et les abris près de la route. C'est très curieux et fort bien fait. Le travail ne sera pas utilisé heureusement. La journée entière se passera à ne rien faire car le commandant est absent. Je lis et tue le temps comme je peux. Ma vie est ici tellement vide que je n'arrive pas à détacher ma pensée de ma famille. De ce qui se dégage des journaux anglais, malgré la brièveté des communiqués, je crois qu'il y a actuellement une bataille à Armentières, Houpline. Ou bien on nous prépare à la destruction de ces deux villes.

Un collègue ici m'avait dit qu'il me procurerait des adresses pour écrire en Hollande. Il

me les a données aujourd'hui, je les ai utilisées il y a trois mois sans succès. Nous voici au 5 mai. J'ai reçu le 5 octobre la dernière et unique lettre de Mouvaux. Sept mois de privations ou, plus exactement, de souffrances morales ; et rien ne permet de supposer que ces souffrances prendront fin prochainement. Aurai-je la force de résister encore longtemps à ce supplice ?

7 mai - Démaretz m'a écrit et il a su par un correspondant que sa famille était en bonne santé. Weill m'écrit pour me donner une adresse à Paris d'un monsieur de Lille qui a pu recevoir des nouvelles. J'ai écrit à l'adresse indiquée et j'ai appris par lui que des renseignements obtenus auprès de trois personnes de Mouvaux, qu'il n'y avait aucun dégâts, que la vie y était presque normale pour les personnes ayant des ressources. Mais tout cela ne me donne pas un mot de précisions concernant la famille. Je dois être à peu près seul dans mon cas car tous ceux que je connais savent quelque chose des leurs. Que faut-il faire et à quel saint faut-il se vouer pour obtenir ce que d'autres ont obtenu ? Il ne me paraît pas possible qu'aucune de mes lettres ne soit point parvenue. Enfin, le proviseur a sûrement été avisé de mon séjour au lycée Montaigne. J'ai écrit en Hollande, en Angleterre, en Suisse, et toujours rien. Ma journée du 6 a été bien remplie. J'ai eu à peine le temps de faire une promenade de quarante minutes le soir. J'ai un nouveau *partner* à la manille, le lieutenant Nourrit, ingénieur à la Compagnie du Nord.

Les communiqués sont toujours aussi vides. Aujourd'hui, *Rien à signaler* le matin, *Violents combats* le soir. D'après le commandant, il faudrait s'attendre à partir pour le 15 juin, date à laquelle les travaux doivent être terminés. On s'attend ici à une guerre interminable dont on ne peut prévoir à six mois près la conclusion. Où irai-je le 15 juin ? Encore un saut dans l'inconnu.

9 mai - Dimanche - La journée d'hier s'est passée sans incident notable, c'était samedi. Les heureux permissionnaires ont passé leur dimanche en famille à Paris. Un collègue brigadier, instituteur à Paris, fait venir sa femme qui dîne avec nous. On parle beaucoup du Lusitania torpillé malgré ses neuf cents passagers et chacun renchérit à table sur les dires du voisin. Je fais une promenade à la Garenne en Brie, petit village de Seine-et-Oise, à deux kilomètres de Pontault, avec Schwab, dessinateur au bureau. J'apprécie beaucoup la campagne qui verdit, les bois qui prennent des couleurs variées. Tout cela serait très beau pendant la paix.

Aujourd'hui, nous avons eu revue en tenue de draps. A l'issue de la revue, on se fait

photographier individuellement. Le capitaine nous offre l'apéritif, et on nous annonce au café l'arrivée du détachement de trente cinq hommes, annoncé depuis plusieurs jours. Ce sont deux sous-officiers de la Maternelle de Nogent qui le commandent, Mauduit et Dumont.

Je retrouve dans ce détachement deux roubaisiens et un cultivateur de Mouvaux qui me reconnaît très bien, Liervard, qui habite dans la rue Mirabeau, je crois ; tous trois sont bien heureux de trouver un compatriote. Et je fais des constatations intéressantes sur le caractère des hommes. Les parisiens arrivent en guignant, en récriminant, les gars du Nord ne disent rien mais se mettent en quête pour se débrouiller, disent ce qu'ils peuvent faire, le cas échéant, conduire la voiture, les autos, faire un service d'ordonnance, etc ... ils cherchent, en un mot, à s'adapter aux circonstances et au mieux de leurs intérêts.

Sergiez du Mongy m'écrit, il me donne de Dunkerque quelques précisions sur Mouvaux. Quand aurai-je des nouvelles de la maison ?

On me raconte un fait qui s'est passé ici et dont je vois le héros (?). Un sous-officier, Meunier, fait une chute et se fracture le péroné. Il est couché chez son logeur. Le major vient à Pontault. Sur ces entrefaites, on lui dit qu'un sous-officier a une entorse et on lui demande d'aller visiter le blessé qui ne peut se déplacer. Le major répond par une grossièreté et refuse de se déplacer. *S'il ne peut pas venir à la visite, qu'il se gratte le ...*

Un autre major vient quelques jours plus tard. On insiste auprès de lui pour le décider à aller voir le blessé qui ne peut marcher. Plus humain, il y consent, voit le malade, constate la fracture et fait un pansement sommaire, puis s'en va prévenir le premier major qu'il informe de la gravité de la fracture. En même temps, il lui dit qu'on prépare un rapport au général sur son premier refus. Le dit major accourt, formule son diagnostic et fait évacuer le blessé sur un hôpital (Saint-Maurice), d'où il vient de sortir après un stage de soixante deux jours. Moralité! Je me garderai de la formuler ici, le moment n'est pas encore venu.

10 mai - Un petit fait me reporte invinciblement à Mouvaux. Un essaim d'abeilles est venu se poser sur une des fenêtres du château, je vais le voir se former peu à peu. Moi aussi j'avais des abeilles. Ont-elles survécu ? Que fera-t-on s'il y a un essaim ?

Le commandant dit qu'une action énergique se prépare ou serait même tentée actuellement contre Lille. Est-ce vrai ? Et si c'est vrai, aboutira-t-elle ? Le communiqué de ce matin était assez bon. Prise de Neuville, Saint-Waast et de la Targette. La châtelaine est venue visiter son château. Va-t-elle nous faire déguerpir ?

12 mai - Hier, après une journée passée à gratter du papier, Schwab me propose d'aller à Ozoir-la-Ferrière en bicyclette. J'accepte et nous partons vers cinq heures et quart. Nous allons d'abord dans la forêt cueillir un gros bouquet de muguet des bois qu'on trouve en quantité considérable dans la région, puis, nous partons à Ozoir. Promenade très jolie au cours de laquelle j'entrevois des travaux dont j'entends parler chaque jour au bureau. Fort sud et nord, batterie, tranchée, Maison Blanche, Bois de l'Érable, Château des Agneaux, etc, etc ... Au retour, pendant le souper, on vient nous préciser qu'un Zeppelin est signalé. Je rentre au château et, on joue à la manille jusqu'à onze heures. J'écris aujourd'hui à Barker pour lui demander d'envoyer la lettre que je lui avais expédiée il y a quinze jours, en Hollande à Génétello ; encore un essai qui aura probablement le sort des autres.

Le communiqué d'hier et celui de ce soir indiquent un action très vive du côté de Mont Saint-Eloi, Neuville, Saint-Waast, gare! Oeleung et Bois Bernard. L'action est aussi très vive vers Ypres. Est-ce l'aurore de la libération ?

13 mai - Jour de l'Ascension - Je reçois enfin par Monsieur Dewez une lettre de Virginie destinée à André, mais rédigée pour nous deux. Enfin! j'ai des nouvelles précises (du 11 avril). Toute la famille est en bonne santé. Quelle joie! Pourvu que cela

continue. Papa et maman ont passé un bon hiver.

D'autre part, Démaretz m'écrit pour me dire qu'il a reçu une lettre de sa femme ; elle confirme ce que je sais de la famille et me fait espérer prochainement une lettre d'Amante. Je crois que maintenant je saurai attendre avec un peu plus de patience car je n'aurai plus ces sept mois et demi d'inconnu.

Deux nouveaux sous-officiers arrivent au détachement. Je passe ma journée au bureau à écrire des lettres pour annoncer la bonne nouvelle que j'ai reçu. A cinq heures arrive le communiqué qui donne des détails importants sur une grande bataille qui vient d'être livrée à Carency-Souchy. C'est une victoire.

Va-t-elle faire reculer sensiblement les boches ?

17 mai - Je rentre d'une permission de quarante-huit heures à Paris, où je suis allé annoncer à ma tante et aux amis les bonnes nouvelles que j'avais reçues. Je vais chez Boucher, et le lendemain dimanche je passe la journée avec Démaretz et Marotin. Nous allons ensemble au Trocadéro où j'entends une conférence de Monsieur Henri Robert et de Demblon, député de Liège. Noté chante la *Marseillaise* et la garde Républicaine joue quelques morceaux.

Puis, je vais à la gare du Nord où j'ai donné rendez-vous à Lemaire. Il va repartir au dépôt, puis au front. Il nous raconte sa vie aux tranchées de Mesnil-les-Hurlus. C'est effroyable. Je vois toujours là des gens du Nord. Troupeau moutonnier en quête de nouvelles où fréquemment circulent des renseignements sûrs que les journaux infirment deux jours après.

L'Italie semble enfin se décider, et je crois bien que pour la fin du mois, elle entrera dans la danse.

André m'écrit aujourd'hui pour me remettre une lettre à l'adresse des siens. Espérons qu'elle mette autant de jours que les précédentes, que les anglais nous ouvriront avant les portes de Lille. Je vais en envoyer une également.

Le soir, je vois un originaire du Nord qui me parle longuement de la région. Au mess, nous buvons une bouteille pour fêter les nouvelles que j'ai reçues de ma famille.

18 mai - Les nouvelles, communiqués et dépêches de journaux, annoncent toujours une offensive énergique, mais toujours rien vers Lille.

19 mai 1915 - Pontault est une petite commune située à neuf kilomètres de Champigny, à six kilomètres d'Ozoir-la-Ferrière et à trois kilomètres deux cent de la gare d'Emérainville-Pontault, sur la ligne de Belfort. La commune comprend deux agglomérations, Pontault et Combault, distantes de dix-huit cent mètres. La première est traversée par un petit ruisseau, le Morbras, dans le genre de ruisseau de Richemont, où les moulins sont remplacés par des lavoirs.

Le nain vert Oberon jouant au bord des flots sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots. Les habitations sont groupées autour de la place, adossée elle-même à des prairies et des bois qui entourent un château appartenant à Madame Coppeau.

A deux kilomètres, se trouve la Queue-en-Brie, village de Seine-et-Oise, où l'on trouve quelques châteaux, dont un appartenant à G. Obnet et une vieille église bien endommagée par un curé qui a voulu l'embellir. Le château de Pontault est une belle propriété avec points de vue assez jolis entre des bouquets de bois peuplés de gibier, faisans, lièvres, lapins, perdrix, etc ...dont les artilleurs ont apprécié depuis longtemps la qualité.

Le bureau du Génie est installé dans la salle à manger, d'où l'on a une vue superbe sur le parc. Sont logés dans le château le Commandant du Génie, un lieutenant d'Artillerie du Quatrième, ingénieur de la Compagnie du Nord, un sergent du Génie et moi-même. Dans les communs, les soldats, ordonnances et les plantons cyclistes. La surveillance de la propriété reste confiée à la femme du jardinier - concierge, qui est lui-même mobilisé à Orléans. La propriétaire habite Paris. Nous nous demandons quelquefois si elle nous laissera dans son château jusqu'à la fin de la guerre où même jusqu'à la fin de notre séjour à Pontault.

Le village est mort. On rencontre de temps en temps un militaire, quelques femmes ou enfants, les hommes sont aux armées. Deux fois par jour, à dix heures et demi et à dix-neuf heures, la diligence qui va d'Emérainville à Lésigny, traverse l'agglomération et s'arrête sur la place. C'est le seul fait qui nous rattache à la vie extérieure.

La plaine est assez jolie l'été, car elle est coupée de nombreux bosquets, bois, fermes et châteaux. A six kilomètres se trouve Ozoir, à deux kilomètres et demi, Roissy, château Pathé, à Combault, un château délabré qui a appartenu à la Maréchale Lefebvre (Madame Sans Gêne). Une vue de Pontault sur le petit chemin de La-Queue-en-Brie est particulièrement jolie.

Je prends pension avec les autres sous-officiers chez un particulier qui loue son matériel et sa salle à manger. Il est extrêmement difficile d'y causer de sujets sérieux pour différentes raisons. La contradiction prend une forme agressive ou bien la conversation dévie et dégénère en querelle d'ordre politique.

Le soir, nous prenons avant le dîner l'apéritif dans l'arrière-boutique d'un bistro épicier et on joue une partie de manille. Le dîner se prolonge souvent jusque huit heures et demi en conversation peu intéressantes et sur des sujets peu élevés.

21 mai - Depuis quatre jours, les communiqués sont muets ; le mauvais temps serait cause du ralentissement dans les opérations ; en fait, je crois qu'on s'organise et qu'on se repose après le gros effort de Careney-Souchy. Les russes reculent et l'ennemi bombarde Prozenysl. Les journaux de ce matin donnent la déclaration de Monsieur Salandra à l'ouverture du Parlement italien, et le Livre vert publié. Il apparaît que l'Italie ne peut manquer d'entrer dans la danse dans quelques jours. Que feront la Roumanie et la Grèce ?

J'attends toujours des nouvelles que me faisaient espérer la lettre de Madame Démaretz. Par quelle voie m'arriveront ces lettres, si elles m'arrivent ?

Hier, après avoir expédié quelques broutilles, nous avons bavardé, joué aux cartes, conté des histoires. Reçu une carte de Lefebvre. Il s'ennuie à Dunkerque et ne trouve rien à lire. Il me donne quelques détails sur le bombardement.

22 mai - Un ingénieur, dessinateur au bureau, m'invite à déjeuner avec lui ; il a sa femme et loue deux chambres où il fait son ménage et habite. Je reviens au bureau à une heure et quart et, vers deux heures, nous voyons passer au-dessus du château un dirigeable français à quatre hélices, le Commandant Coutelle. C'est très impressionnant de voir évoluer dans l'air cette masse énorme à belle vitesse. J'apprends d'autre part, de source privée, qu'il y a sous roche quelques anguilles peu comestibles. Nous pourrions bien quitter Pontault dans un délai assez rapproché. Si seulement on avait sur notre future destination quelque indication précise. Mais non ! c'est un nouveau saut dans l'inconnu. Monsieur Dewez me retourne la lettre d'André trop volumineuse. Je la renvoie à André et lui expédie un petit mandat pour arroser les galons de caporal qu'on vient de coudre sur sa manche. Un banquier, scribe au bureau, me rapporte une conversation intéressante. Sa femme tient d'un sénateur qui a eu une conversation avec le généralissime le renseignement suivant : *“La guerre se terminera prochainement à la faveur d'événements et de fait imprévus jusqu'ici”* !!!

Au cours d'une promenade solitaire dans la campagne, je m'assieds sur les bords du Morbras dans une prairie toute fleurie de sainfoin, de trèfle incarnat et j'ai autour de

moi des milliers de musiciens : grillons, bourdons, abeilles, sans compter les innombrables oiseaux qui chantent leurs derniers couplets pendant que le soleil descend lentement sur Champigny. Toutes ces abeilles semblent me demander des nouvelles de leurs sœurs de Mouvaux, si privées de fleurs mellifères, qu'on trouve ici en abondance. Le canon de Vincennes me rappelle que l'heure n'est pas aux bucoliques et si je pense aux abeilles, c'est pour arriver quand même et toujours à ceux qui sont restés près d'elles. Pauvres prisonniers qui, depuis huit mois, entendent le canon, n'ont pas encore vu les libérateurs et se demandent comme moi combien durera cette séparation inhumaine.

23 mai - Dimanche, jour de la Pentecôte - Nous sommes quatre au mess ; tous les autres se sont envolés vers Paris pour passer la journée en famille. Je reste au château. L'après-midi, je vais à La-Queue-en-Brie en auto faire une partie de billard avec Léger, le sergent du Génie, et nous revenons vers cinq heures, car le commandant doit partir avec Léger dîner à Ozoir. Je vais me promener dans les champs et, assis sur une borne de la route Combault, j'écris ces lignes où, malgré tout, perce la tristesse qui m'étreint en songeant aux jours de Pentecôte des années passées.

Le communiqué est bon, il rapporte une action très vive à La Bassée, où nous aurions remporté un succès très marqué. Cette opération nous rapprochera-t-elle de Lille ? Rien ne l'indique. On tue beaucoup d'allemands qui nous tuent beaucoup de monde, puis on y gagne quelques centaines de mètres. Cela s'appelle la guerre d'usure, mais l'usure n'est pas préjudiciable aux seuls allemands. Et nous ? Et nos civils des régions envahies ne s'usent-ils pas d'entendre le canon sans jamais voir de résultat appréciable ? Malheur sur ceux qui ont déchaîné ce fléau ! J'entends les trains qui roulent sur la ligne de Belfort des troupes fraîches vers le front. Encore des soldats, toujours des soldats.

24 mai - Je me lève avec un rhume carabiné après une mauvaise nuit où, si fiévreux, je n'ai pas cessé de m'agiter dans mon lit.

Je me mets au lait chaud. Le temps reste superbe, les avions circulent dans un air très pur. Aujourd'hui, les journaux apportent la nouvelle si attendue depuis des mois : l'Italie a enfin déclaré la guerre à l'Autriche. Sommes-nous à la veille de grands événements ? Les boches, pour restreindre leur front, vont-ils rentrer chez eux ? Si seulement le Nord était évacué !

25 avril - Les avions d'hier étaient montés par des allemands, ils sont allés jeter douze

bombes sur Paris. J'ai passé de nouveau une très mauvaise nuit et je souffre un peu plus de la poitrine. Chaque accès de toux me déchire. Pas de médecin ; à l'infirmerie, il n'y a point de thermomètre et je sens que j'ai la fièvre. Espérons que cette fièvre sera passée demain car je ne puis prendre aucun repos. Les communiqués redeviennent quelconque mais comme il y a un dérivatif dans les opérations en Italie, on attendra plus patiemment, sauf moi, qui n'ai les yeux tournés que vers le Nord. Plus de lettres ; celles d'Amante ont été égarées sans doute. Barker m'écrit une carte postale. Il a envoyé la mienne. Ronald est sous-lieutenant dans une école spéciale.

27 mai - Deux événements.

Hier, vers dix heures et quart, le commandant et le capitaine venaient de partir à Sucy quand, tout à coup, entra dans le bureau un commandant du Génie qui se fit immédiatement connaître comme successeur du commandant Ferney. L'après-midi se passe à la remise des services. J'exprime au nom du bureau nos regrets et nos vœux. C'est un grand changement pour notre vie ordinaire qui commence : adieu les parties de manille du soir, et les flâneries coupées de plaisanteries plus ou moins salées. Le changement marquera davantage quelques autres du bureau. Aujourd'hui, à sept heures, les deux commandants partent visiter les chantiers et les travaux pendant que j'expédie les affaires courantes.

Un maréchal des Logis, arrivé en même temps que moi à Pontault, nous offre un banquet le soir dans l'hôtel de Pontault. Plats choisis, vins fins. Un sous-officier, bien connu ici pour ses aptitudes et ses penchants à l'ivrognerie, se fait remarquer par sa grossièreté. De sorte que chacun n'emporte de cette soirée qu'un souvenir pénible. Je m'éclipse à neuf heures et je fais la causerie avec les deux commandants sur le perron jusqu'à dix heures.

Ce matin, vers dix heures, nous voyons un dirigeable qui passe au sud, se dirigeant vers Villeneuve-Saint-Georges. L'après-midi, j'étais au bureau avec les scribes quand deux hommes arrivent, demandent à être embauchés dans les chantiers de terrassement. La réponse est formelle, négative. Je les fais causer et leur parler m'apprend qu'il sont du Nord. Je les questionne, l'un est de Bondrier (?), l'autre de Mouvaux, habitait en face de la rue de l'Hospice. C'est un nommé Lemay Carlos. Il me reconnaît et me rappelle qu'il était de mon équipe quand nous quittâmes Mouvaux, le 3 septembre. Il me cite quelques nouvelles et me cite, hélas ! des tués. Butruille, Félix, Guermontprez, etc. Je vais essayer de le faire embaucher.

28 mai - Rien de nouveau. Les communiqués signalent toujours des opérations heureuses dans la région d'Arras, presbytère de Ablain, Saint-Nazaire, Souchez, quatre

cent prisonniers, etc. Mais ce ne sont que des actions de détails, dont l'influence sur l'ensemble apparaît insignifiante. Je me décourage. Que doivent penser les miens ? Toujours le petit train-train ordinaire au bureau. Le nouveau commandant voyage beaucoup et visite tous les travaux. Hier soir, nous avons refait la manille classique. Est-ce que cela va continuer comme par le passé? Monsieur Ferney est nommé, paraît-il, à Pierrefyte, au-delà de Saint-Denis, dans le secteur Nord de Paris. On parle d'enquête, d'interrogatoires, de dénonciation anonyme. Je suis arrivé à dévider cet écheveau où l'on trouve encore des preuves de méchanceté et de petites lâchetés. La défense nationale sert de prétexte pour couvrir des manœuvres bien louches.

1er juin - Je rentre de permission à Paris. Je suis parti dimanche matin après avoir fait mes adieux au commandant Ferney. Je passe le dimanche à Paris avec Démaretz ; à la gare du Nord, je vois des gens du Nord ; Mademoiselle Stéfani, Léonard Degrémont, Guillaume, l'amoureux de Valenciennes qui vient de perdre son fils à Perther les Hurlus (?), Philippine (?) Coquetet, qui vient du Cateau.

Le lundi, je suis allé au lycée Montaigne où j'ai touché mon mois, en conservateur où je paie une annuité de retard.

Chez tante Marie, on se prépare au déménagement, et mon coffre-fort devient un objet d'embarras. On va s'informer du prix chez un garde-meubles. L'après-midi, je vais au ministère où je vois Léonard qui me raconte son odyssée. Lui est sans nouvelles des siens qui sont tous à Lille. Le soir, je vais à la Chope de l'Est, mais ne vois point Monsieur Dewez. Pas de nouvelles précises, en somme, et communiqué peu important. Je reviens à Pontault.

2 juin - Rien de bien intéressant. Le commandant introduit quelques changements dans le fonctionnement du service, et me charge de la direction du service intérieur, planton, propreté, etc. Son ordonnance, qui est rentré ivre et a brisé une bicyclette du bureau attrape deux jours de prison. Tout est vu et expédié immédiatement, cela nous change un peu. On met de l'ordre dans les paperasses. Toujours des combats à Souchy et Neuville-Saint-Waast. Résultats ??

Le ravitaillement du Nord serait assuré, mais dans quelles conditions ? Combien de temps encore durera cette incertitude ? Amante m'a écrit il y a près de deux mois, et rien ne m'est encore parvenu.

4 juin - Rien de nouveau, censure dans les rapports de combat (?). La manie paperassière se calme et c'est le repos à peu près absolu au bureau. J'en profite pour classer et répertorier les notes et ordres de service. Evelina m'écrit aujourd'hui pour me demander des nouvelles. Elle croit sans doute la communication établie et se figure que je vais avoir quelque chose dans les huit jours. Elle me demande le moyen d'écrire à

Villerspol (?). Ce serait plus simple d'écrire en Patagonie. Rien à faire que d'attendre. Quant aux plaintes, c'est inutile quand on est entouré de gens qui s'estiment très malheureux parce qu'ils ne peuvent voir leurs familles qu'une fois par quinzaine.

5 juin - Période de calme pour le travail. Rien ou presque rien à faire. D'ailleurs, le commandant a l'excellente habitude de faire expédier toute la besogne aussitôt qu'elle se présente à l'arrivée du coursier. Quelques brèves indications très précises, et chacun sait ce qu'il a à faire.

Cet après-midi, pendant que le commandant va à Vincennes, je vais en auto avec le lieutenant Monsy et Léger visiter quelques travaux à Lésigny et une batterie de 120, près de la chapelle de Monthésy. Cette batterie, œuvre du lieutenant, est remarquablement installée et construite. Plate-forme, abri du commandant et des hommes, magasin de munitions, observatoire, etc, tout cela est parfaitement compris, avec gabions, saucissons, troncs d'arbres. Nous revenons et je visite le cantonnement du planton à qui je paie le litre promis si tout est bien.

Pas de lettre aujourd'hui.

5 juin - Hier soir, j'ai fait la manille avec les partenaires habituels chez Collin. Le commandant, en faisant des confidences et en causant très librement devant moi, me fait confiance. Il s'agit en l'espèce de lettres anonymes. Nous rentrons vers dix heures et demi.

Ce matin de dimanche, le commandant part en permission à Paris. Le capitaine est malade (fièvre paludéenne). Je pars avec Léger en auto à Lésigny, Milly, Beurose. Nous visitons cinq ou six chantiers et abris sous bois. Le service paraît bien mal organisé : ordres contradictoires, pas de consignes pour les surveillants militaires.

Je rentre vers dix heures, et vais voir le capitaine à sa chambre pour les ordres à prendre concernant un pli confidentiel à renvoyer (copie des lettres an (?)), et passe mon après-midi au château, seul ou presque. Je me retire dans ma chambre où je suis plus tranquille pour penser à mes chers absents. Les nouvelles du Nord sont plutôt pessimistes. Il est devenu impossible de correspondre. Les boches, pour saisir les lettres, les font prendre en Hollande par des agents à eux. De sorte que le premier résultat, quand on écrit, est de compromettre le destinataire. Les anglais écrivent que la guerre durera encore un an. On fait des préparatifs pour la campagne d'hiver. Et dire que l'on ne fait rien vers Lille, qu'on laisse depuis sept mois le front au même point. Dois-je désespérer ? Nos armées sont-elles condamnées à laisser l'ennemi chez nous et à regagner un cabaret par jour ?

Neuf heures et demi - je suis seul dans le château. Personne n'est rentré et cette

solitude ne me déplaît pas car je suis mieux à mes pensées. J'ai déjà fait cet après-midi une promenade de deux heures, de cinq à sept, dans les champs et prairies que traverse le Morbras, et je peux dire que le souvenir des miens ne m'a pas quitté. Je songe à nos dimanche de jadis, les promenades en famille sur le boulevard, les après-midi à Roubaix. Que tout cela paraît loin, et je n'ose plus envisager l'avenir tant il suppose d'éventualités funestes, et tant il paraît lointain et irréalisable.

8 juin - Je viens de recevoir une lettre de Démaretz. Il a vu dimanche un jeune homme qui lui a apporté des nouvelles de sa famille qu'il avait quittée à Roubaix le 31 mai. Je n'ai que des nouvelles indirectes des miens. Tout irait bien, on aurait évité le pain KK à Mouvaux, puisque Madame Démaretz s'y procurait du pain blanc. Le ravitaillement y serait assuré, il n'y aurait pas eu de réquisitions. Le moindre billet d'Amante ferait mieux mes affaires. Quoiqu'il en soit, je dois m'estimer heureux de ce peu et je ne puis m'empêcher d'en faire part à tous ceux qui m'entourent et s'intéressent à moi ici. Je lis et relis ma lettre avec l'espoir d'y trouver du nouveau. Démaretz dit que je peux me tranquilliser. La recommandation est facile. Je voudrais avoir plus de travail à faire pour oublier.

Temps très chaud ; le soir, orage, ce n'est pas la pluie de Saint-Médard qu'on maudit dans le Nord.

9 juin - Aujourd'hui, on a enterré à Pontault un adjudant blessé aux combats de (...) et qui était en traitement à l'hôpital de Bourges (?). Nous nous sommes cotisés pour offrir une couronne et, après une démarche auprès du commandant, on a décidé d'offrir cette couronne au nom du détachement militaire de Pontault. La cérémonie avait un caractère à la fois rustique et militaire. Honneurs au cimetière. La petite église était remplie et tous les soldats libres avaient tenu à assister aux funérailles d'un homme qu'ils ne connaissaient pas, mais dont ils avaient apprécié la vaillance (deux citations à l'ordre de l'armée). Le commandant prononça quelques paroles de circonstance. Quant aux naturels de Pontault, il ne s'en trouva pas un seul pour ajouter un mot. Les édiles eux-mêmes restèrent cois. Il y avait des représentants des vétérans de 70, un maire, un adjoint ex-instituteur à Paris, dit-on, un lieutenant de pompier. Aucun de ces crétins ne sut trouver un mot pour la famille, l'armée et la patrie dans les circonstances présentes. Ceci me rappelle Nogent et les deux cérémonies militaires auxquelles j'assistais jadis (funérailles d'un marocain, remise d'une décoration à un mutilé), c'est probablement un genre dans cette région.

Je viens d'aller, sur l'invitation de la jardinière, cueillir des bouquets de pois de senteur pour ma chambre. Puis-je cueillir des pois de senteur sans songer à La Briquette, à Mouvaux, à Canterbury et à tous ceux qui cueillaient des fleurs avec moi et pour moi ?

En ont-ils cette année à Mouvaux ? Papa a-t-il pensé à en planter ? Il est probable que là-bas, les fleurs ne sont pas encore écloses et qu'on les regardera tristement s'ouvrir et qu'on pensera à moi. Si seulement je pouvais les rassurer et leur faire passer le conseil de venir me retrouver, si je pouvais les mettre à l'abri, il semble que je ferais sans sourciller le sacrifice de tout ce qui resterait là-bas.

Démaretz m'écrit "*Tout va sûrement bien chez toi*". Si j'avais cette certitude !!

Il paraît que Monsieur Peltier, Directeur Départemental, est mort, et que Monsieur Connesson le remplace provisoirement. Les classes fonctionnent normalement. Cela est vite dit, j'aimerais à vérifier cette affirmation. Au train dont vont les choses, je m'attends à être encore six mois sans nouvelles. Or, dans six mois, je serai probablement au front.

12 juin - Il est permis de supposer que les travaux ne sont pas près d'être terminés à Pontault, ou plus exactement dans le secteur. La correspondance militaire échangée à (...) depuis quelques jours semble le démontrer. on va construire les réseaux de fil de fer prévus par les travaux de première phase, deux mille huit cent mètres carrés. En outre, hier soir, pendant l'après-midi, nous avons reçu la visite d'un général commandant le Génie. Tous les travaux du secteur sont insuffisants ou mal appropriés. Tout est à refaire, on va tout changer et, naturellement, on s'en aperçoit quand tout est fait. Le général a dit qu'il allait envoyer une division !. Ce n'est pas ce qui nous fera rentrer à Nogent. Il y aurait beaucoup à dire. Mettons un pavé sur notre langue et séchons notre plume sur ce sujet. Mystère et politique démagogique. Plus tard, je tâcherai de rassembler mes souvenirs.

Huit heures - Enfin, je reçois directement une lettre d'Amante et même une photographie. Ce n'est plus par intermédiaire. Quelle joie !

A tous, je vais porter la bonne nouvelle. La lettre remonte au 31 mai. Je consigne mon sentiment personnel sur cet heureux événement. Il me semble que je vais être plus patient. La photo me donne une idée des souffrances morales d'Amante. Elle est amaigrie et sa figure émaciée me fait peine. Je vois que chacun d'eux pensait à moi pendant la pose. Jehan me paraît triste, amaigri aussi. Edmond est grandi, sa figure seule est jeune. Suzanne me semble changée, plus jeune fille, mais quelle coiffure bizarre !

14 juin - J'ai passé ma journée d'hier à Paris avec Démaretz et Lucien. Ma tante déménage, elle met son mobilier à Clichy et va s'installer rue Nollet 55 (?), en

attendant qu'elle puisse repartir dans le Nord. Je vais chez Madame Weill et reprend mon argent et mes papiers car elle va partir pour trois mois au bord de la mer. Je vais écrire à Boucher pour lui demander d'accepter le dépôt de mes petites affaires afin de pouvoir les conserver disponibles.

Démaretz nous donne des renseignements complémentaires sur Mouvaux. Il paraît qu'Amante a eu à loger des tas de boches pendant trois mois, qu'ils ont fait toutes les dégradations possibles. D'autre part, Amante aurait eu sa valise faite pour partir quelque part en France avec les enfants. C'était l'abandon de tout mon travail, de toutes nos années de mariage, mais j'en ferais volontiers le sacrifice pour savoir les miens à l'abri. Que de cauchemars en moins.

Aujourd'hui, je fais toute la journée de la correspondance, longue lettre à Amante, à André, Louis Ball, etc. et je finis complètement fourbu car toute la journée, j'ai eu ma pensée à Mouvaux.

15 juin - Aujourd'hui, j'ai travaillé très tôt à l'établissement du dossier des permissions agricoles, avec certificat de mairie. Un brocanteur de Paris demande la permission pour aller faire la moisson chez sa mère. Je m'estime malheureux de ne pas profiter de cette bonne fortune. Ils voient leur famille toutes les trois semaines, ils correspondent régulièrement. Toutes choses normales qui me sont refusées.

Amante me demande si j'ai reçu une lettre qu'elle m'a écrite en même temps qu'à André, par la Hollande. Celle d'André est revenue par la Hollande, probablement pour adresse incomplète, la mienne pas. Elle doit donc me parvenir incessamment. Une autre lettre m'a été écrite le 27 mai, sans compter celles de mars que je n'ai jamais reçues. Probablement, ces lettres sont égarées et on a payé peut-être bien cher pour les faire parvenir. Quelle guigne me poursuit !

16 juin - Aujourd'hui, j'ai établi les titres de permissions pour cinq canonniers. Heureux hommes. Ma journée a été bien remplie par les écritures du bureau, elle m'a parue plus courte. J'ai maintenant le courant et peux prendre quelques initiatives. Monsieur Boucher m'a écrit, il accepte mon dépôt et c'est lui qui remettrait, en cas d'accident, ma lettre à Amante.

Nouveau bouquet de pois de senteur. Un soldat ordonnance me cueille un panier énorme de tilleul. Je le fais sécher dans ma chambre. Pour qui ? J'en posterai un paquet à Boucher. Si Mouvaux était libéré, et si Amante pouvait venir me voir !! Mais que d'éventualités à envisager pour que celle-là se réalise ! Je n'ose y penser. Je crains toujours que Mouvaux ne devienne un centre de résistance de l'ennemi. Alors ??

18 juin - Travail assez régulier pour la journée d'hier et d'aujourd'hui. J'attends des lettres qui n'arrivent pas et cela me rend nerveux. Le communiqué de ce matin est assez long, il donne quelques détails sur une action violente à Souchy, où les allemands n'ont pas moins de onze divisions engagées - cent soixante-quinze mille hommes. Le communiqué du soir est nul "*Rien à ajouter*" !!! Il est probable que cela ne va pas comme on le souhaite. C'est affreux, on n'en sortira pas. C'est aujourd'hui l'anniversaire de Waterloo.

N'y a-t-il pas de part et d'autre un commun désir de renouveler cette boucherie décisive à cent ans d'intervalle ?

Les travaux ne sont pas finis. On recevra probablement vers le 1er juillet une équipe de cent ouvriers civils qui viendront installer les réseaux de fil de fer.

Démaretz doit venir dimanche passer la journée avec moi et il ne m'écrit pas. Madame Taisne doit me donner des renseignements sur un jeune homme qui doit aller en Angleterre. Pas de nouvelles. Quelle est la raison de ce silence obstiné ?

20 juin - Journée calme hier. Le commandant est parti en permission de vingt-quatre heures. Il a donné ses instructions : je reste seul avec le capitaine à assurer le service. J'ai passé la soirée à jouer aux cartes avec le lieutenant Noury et le capitaine. On a causé de tout après la partie. Aujourd'hui, Démaretz arrive à onze heures. On déjeune ensemble au mess et je le conduis au château où il visite ma chambre, puis nous allons à la ferme de Pontillant pour voir des tranchées. En revenant au village, j'emmène le gars du Nord, Lecroard, Leduc et un réfugié de Banteaux au café où je paie un litre. On bavarde jusque cinq heures du Nord et de la Brie avec les comparaisons qui s'imposent, comparaisons qui ne sont pas toutes en faveur d'un pays que j'habite actuellement. Puis, Démaretz reprend le patache, et je rentre mélancoliquement au château plus seul, plus isolé que jamais.

Communiqué nul. Le fait de remuer tant de souvenirs du Nord me rend mortellement triste. Quel dimanche ! Et à quelle journée correspond-il pour les nôtres, là-bas dans la rafale infernale du canon que j'entends moi-même ici ! Je m'ennuie atrocement et la vue de ma photographie me rend triste à pleurer.

22 juin - Je contresigne les permissions des hommes envoyés à Pontault pour la fenaison. On voit bien comment des maires peuvent faire tourner la circulaire à leur profit. Je fixe ici mes souvenirs pour plus tard.

Depuis lundi matin, les communiqués sont plus substantiels et il semble, une fois de plus, qu'on tente une offensive généralisée sur tous les points du front. J'entends le

canon sans arrêt dans la région entre Soissons et Reims depuis lundi matin, et le communiqué est muet sur toute cette partie du front. Il n'y a rien de bien saillant dans les journaux. Les boches bluffent et parlent d'annexion des régions envahies. Le pape a parlé dans un interview à Latagrie (?), il raisonne en allemand. Encore un qui ferait mieux de se taire s'il connaissait mieux la politique mondiale.

Dans une conversation au bureau, j'ai l'occasion de dire mon sentiment sur le travail des ouvriers civils. Quatre hommes mettent dix-sept minutes pour charger la brouette d'un cinquième.

C'est la pierre dans la mare, et je ne comprends pas pourquoi quelques uns se sentent visés.

Il apparaît comme très probable que nous allons déménager et partir à Ozoir-la-Ferrière. Il ne s'agit que du bureau. Ce serait plus gai, mais je n'aurai plus mon château, ma petite chambre propre. Par contre, les travaux semblent reprendre une nouvelle importance, et on négocie l'incorporation d'une équipe de cent ouvriers civils. Le commandant est parti à ce sujet s'entendre avec un commandant de secteur à Fay au bac (?) près de la Ferté-sous-Jouarre.

En son absence, la jardinière me donne une poignée de fleurs d'oranger qui parfumeront mon linge. J'aimerais tant porter ces fleurs à Amante, de même que les provisions de tilleul cueilli pour je ne sais qui et à toutes fins utiles.

23 juin - Toujours des combats violents et des communiqués détaillés mais où le résultat d'ensemble n'apparaît pas.

Evelina vient de m'écrire. Elle est complètement désemparée parce que son fils vient de quitter le fort de Toul pour aller du côté de Verdun, mais sans destination précise : elle voudrait être rassurée. Je lui écris plus longtemps qu'à l'ordinaire et je fais ce que je peux : c'est bien à moi de rassurer les autres, ne suis-je pas rassuré moi-même sur le sort des miens et sur leur avenir ?

J'ai chaque jour le cœur tenaillé en attendant le facteur. Il semble que les lettres annoncées par Amante, par Madame Démaretz devraient m'être parvenues depuis longtemps. Je n'y compte plus, elles sont depuis des semaines détruites ou passées dans la poche d'un contrebandier, à moins qu'elles ne soient étalées sur la table d'un boche qui se rit de nos peines, en préparant une accusation contre Amante. Et cependant, je les attends.

25 juin - Vendredi - J'écris à Amante par une autre adresse de Hollande. Je redis une grande partie de ce que j'avais écrit la semaine dernière afin que si une seule des lettres doit arriver, elle contienne au moins l'indispensable. Cette situation est par trop

pénible, si on avait au moins la certitude que ces lettres n'entraîneraient pas de difficultés pour le destinataire, ni de frais considérables, j'écrirais tous les jours. Si seulement je pouvais prendre tous les frais à ma charge, mais on ne sait rien, et on ne peut rien savoir.

Notre départ à Ozoir apparaît comme de plus en plus probable. Le bureau et son personnel partiraient d'abord, le détachement suivrait. Comment cela se passera-t-il ? Nouveau saut dans l'inconnu, je me trouverai là dans un fourbis, un peu plus libre, peut-être, mais un peu plus isolé. Enfin attendons !

26 juin - Jour à marquer d'une pierre noire. André vient de m'envoyer une dépêche, il part au front demain. Mon inquiétude n'était pas assez grande, j'aurai maintenant cet autre souci. Je vais lui écrire aussitôt que j'aurai son adresse et son secteur, et je m'arrangerai pour lui écrire plus souvent encore. Pourvu qu'il ne lui arrive rien. Il me faudra lui recommander la prudence, l'emballage inopportun est payé cher sur le front, et son caractère le poussera aux folies héroïques, si je ne lui apporte pas des conseils de modération.

Il passera au Bourget, et peut-être à Noisy-le-Sec, à trente kilomètres de Pontault, et je ne pourrai aller lui dire ce qu'il faudrait lui dire. Pauvre garçon qui n'emporte pour tout viatique moral qu'une seule lettre de sa mère depuis près de neuf mois.

27 juin - Dimanche - Le bureau est à moitié vide ; trois permissionnaires. Je fais seul toute la besogne d'écriture et je n'en suis pas fâché. Ce matin, j'ai fait préparer les dissolutions pour imprégner les sachets protecteurs mis à la disposition des hommes contre les gazs asphyxiants. Au déjeuner, une dame, Madame Hérisson, a un corsage qui me rappelle celui d'Amante. Je reviens au bureau à deux heures et après avoir expédié quelques lettres et états, je rêve seul dans le bureau, remâchant toujours la même pensée. Que font-ils à Mouvaux ? Ils sont sans doute allés à Roubaix, ils parlent de nous, des épisodes de la semaine, de nouvelles plus ou moins exactes qui ont pu filtrer par la Hollande. Ou bien, ils se demandent si leurs lettres arrivent à destination. Pendant ce temps, André quitte Lamballe et va vers sa destinée. J'ai fait ce que j'ai pu pour le retenir. Maintenant, le sort est jeté, la fatalité se prononcera. J'attends la lettre qu'il m'annonce et lui envoie de l'argent le 30, de Paris. On commence à envisager une campagne d'hiver, chacun veut tenir, et le Ministre annonçait hier que les dépenses mensuelles s'élevaient à dix-huit cent trente-deux millions. Que sera-ce quand on estimera les pertes dans les régions envahies. Pauvres parents, pauvres absents, quand vous reverrai-je ? Et vous reverrai-je encore ?

29 juin - J'ai une permission et je pars à Paris tout à l'heure. Je vais porter à Monsieur Boucher une lettre pour Amante et mes valeurs, avec un petit paquet de lettres et

papiers. C'est lui qui serait, le cas échéant, et dans une certaine mesure, mon exécuteur testamentaire.

L'ordre de partir à Ozoir est arrivé ; ce n'est plus qu'une question de jours. Un ouvrier de Mouvaux que j'avais réussi à faire embaucher se voit refusé parce qu'il arrive une autre équipe de cent cinquante hommes, venant de la Ferté-sous-Jouarre. Il me quitte tout marri.

1er juillet - Nous commençons notre seconde moitié de calendrier. J'ai porté hier chez Boucher mes valeurs, lettres et papiers. Je lui ai porté une lettre pour Amante, en cas d'accident. Chez ma tante, j'apprends la mort de Julie, de Lewarde. On est toujours sans nouvelles de Maurice Théry. J'envoie une provision à André qui m'a télégraphié à nouveau son départ du Legné. J'achète deux bouquins, et je fais une petite course avec Démaretz, mon hôte de cette nuit. Le soir, je rentre à Pontault à onze heures ; voyage lugubre dans cette région qui paraît morte. Le retour me laisse tout seul avec mes pensées, et je voudrais pouvoir écrire tout ce qui s'est passé dans ma tête pendant cette nuit de guerre, après toutes mes conversations à Paris, conversations dans des milieux divers où percent la lassitude, le souci du présent et de l'avenir.

Ce matin, nouveau changement. Le commandant a reçu hier soir une dépêche l'avisant qu'il était nommé à Saint-Dizier.

Et à dix heures est arrivé le nouveau commandant. C'est un officier du service forestier qui va commander la position. Achèvera-t-il les travaux ? Je ne sais de quoi sera fait demain.

En attendant, aujourd'hui doivent arriver les sapeurs bûcherons. Les cent cinquante ouvriers civils qui devaient arriver hier sont réduits à soixante-dix, et encore !

3 juillet - Hier, on a pris contact avec le nouveau commandant. Différence notable sur laquelle je ne veux pas m'étendre : l'initiative de chacun grandit. J'ai passé aujourd'hui la journée à prendre des renseignements sur chacun des ouvriers civils de la position. Les équipes qu'on vient de recevoir de la Ferté-sous-Jouarre sont des individus de quatorze nationalités, et il faut se documenter sur chacun d'eux. Je retrouve des Roubaisiens, des tisserands des environs de Bohain, etc, etc ... russes, roumains, levantins, serbes, suisses, etc etc. Cela me procure une randonnée en auto sur toute la position Roissy, Beaurouse, les Agneaux, Monthély, etc ...

Je vais deux fois à Ozoir où j'étais venu hier soir pour retenir un chambre chez Monsieur Parisy, près de l'école. Notre déménagement est fixé à lundi. Je rentre le soir, fourbu mais content car j'ai visité tous les chantiers. Je trouve deux cartes d'André, une de Rennes, une d'Orléans, mises à la poste à la gare des Aubrais. Je ne sais pas encore

s'il a reçu mon mandat, car il ne m'en dit pas un mot.

4 juillet - Je vais retourner à Ozoir et m'assurer de l'état du cantonnement, du bureau. Il y a un peu de fièvre dans tout ce déménagement, et cela m'oblige à abandonner par instants mes souvenirs, mais la nuit je me rattrape. Cette nuit, j'étais éveillé à trois heures et, en songeant que j'allais abandonner ma petite chambre du château, je me demandais si cela me rapprochait vraiment du jour où je verrai tous les miens. Des mouvements de troupes ennemies en Belgique font que l'autorité allemande a complètement fermé la frontière hollandaise. J'ai tout lieu de craindre que mes deux lettres ne soient arrêtées comme celles qu'Amante pourrait m'écrire. Rien ne permet d'espérer en l'avenir.

Je rentre d'Ozoir où je suis allé en auto pour voir les logements possibles pour les plantons dans l'immeuble loué. Je déjeune seul chez un bistro, pendant que le commandant va à l'hôtel. Le capitaine et Léger vont dans une auberge où ils reçoivent depuis longtemps une hospitalité écossaise. Ils ne m'engagent d'ailleurs pas à les accompagner. J'aime autant cela. Nous rentrons vers trois heures et je retombe dans le marasme des dimanche. Je range mes affaires pour demain et j'emballe le fourniment en excédent.

Je reçois de Monsieur Ogden un morceau de journal illustré, qui donne des vues de Lille, et un journal de Barker ; tout cela me montre la lenteur des opérations et le peu de résultats obtenus.

5 juillet - Je suis installé à Ozoir-la-Ferrière depuis deux heures et demi. Ce matin, j'ai achevé mon déménagement du château de Pontault. J'abandonne avec regret ma petite chambrette si propre, si nette, si bien entretenue par mon brossier, Offlard.

Tout est prêt pour le transport en auto. Arrive un bataillon du Deux cent quatre-vingt-deuxième qui vient de Nantes. Le commandant, qui loge au château, passe en me regardant, je le regarde sans le reconnaître ; l'ordonnance m'apprend que c'est Monsieur Deguenou de Valenciennes. Je vais le retrouver dans sa chambre et voilà deux hommes heureux de rafraîchir des souvenirs communs. Il m'apprend la mort de Mademoiselle Barou, du colonel Laffargue, etc. Je le quitte et, dans un café de Pontault, je rencontre Dehauny fils, du Cateau, qui habite Lille. Nouvelles effusions banales, car on se fait à tout, même aux rencontres extravagantes. Nous partons, en auto avec le commandant et l'emménagement commence. Je serai dans le bureau du commandant avec l'officier d'administration. Je dîne seul dans un café et je vais me promener mélancoliquement sur la route de Gretz, tout seul. On est si bien pour penser à son aise. Ozoir est plein de soldats de bataillon du Deux cent quatre-vingt-deuxième

breton et picard. Tous boivent, selon la mode anglaise importée depuis la guerre, une atroce mixture de vin et d'eau-de-vie, de marc ou de rhum !!

Je suis logé chez un Monsieur Parisy chez qui je suis bien accueilli. Mes hôtes ont leur fils à la guerre et souhaitent qu'il reçoive le même accueil où il se trouve. Je m'installe dans ma chambre et j'écris longuement pour donner partout ma nouvelle adresse à mes correspondants.

7 juillet - Deux journées de dur travail au bureau où j'ai beaucoup à faire. Le commandant me charge de l'établissement de nombreux rapports, et comme il y a des mutations, des changements de compagnies nourricières et des états à fournir, j'ai un travail fou. Cela me fait oublier mon isolement. Je mange chez un bistro et après le repas, je déambule dans le pays qui est assez joli. Ozoir est entouré de bois qui ont été en partie défrichés pour la mise en état de défense de Paris. Le village lui-même est fortifié, les abords sont garnis de fil de fer, les murs sont crénelés et des tranchées creusées un peu partout.

Les habitations sont surtout sur la grande route de Paris à Gretz ; la gare est à deux kilomètres au milieu de la forêt d'Armainvilliers, à égale distance d'Ozoir et de Ferrière, où se trouve le château des Rothschild. Aujourd'hui, l'après-midi, est arrivé le détachement de Pontault. Nous avons trouvé une popote et, tant bien que mal, on s'installe.

Je reçois une lettre de Paul, il va partir au front. Que restera-t-il en hommes après cette guerre ? Mon tour de marche viendra-t-il bientôt ? André ne m'écrit plus, je voudrais savoir où il est, et dans quelle région il va se battre. J'ai maintenant une cause d'anxiété ajoutée à toutes les autres. J'essaie de lire *Les souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan. Il est très difficile de suivre les magnifiques raisonnements de l'auteur et j'ai toutes les peines du monde à lire la *Prière sur l'Acropole* quand mon esprit est tant appelé ailleurs.

9 juillet - Toujours beaucoup de travail à cause des mutations, changements d'unités nourricières, états de nouveaux ouvriers, permissions agricoles. Nous sommes à peu près installés. Popote, bureaux, etc. Boucher m'écrit un reçu des objets que j'ai déposé chez lui.

De la guerre. Une offensive allemande qui s'accroît. Pression énorme en Lorraine qui va probablement s'effectuer en Flandre, car les journaux hollandais semblent l'annoncer. De notre côté, on semble tout subir. Qui est prêt ? Les italiens perdent un croiseur.

Des généraux sont venus aujourd'hui visiter les travaux. Rien n'a encore transpiré de

leurs remarques. Verra-t-on les travaux de quatrième phase ou bien sommes-nous ici pour achever la troisième et les réseaux ?

Rien du Nord dans les journaux. Que fait-on à Mouvaux. Il y a un an à pareil jour, nous faisons nos préparatifs de vacances. Je n'avais plus qu'un jour de classe devant moi. Qui aurait prévu qu'un an plus tard je serais à Ozoir-la-Ferrière, et que je n'aurais plus fait de classe, sauf un mois, désolé dans un lycée de Paris. Il me restait alors quinze jours avant d'aller à Blankenberghe, d'où je revins le soir avec la prévision de la guerre imminente. Un an ! Que de deuils et de larmes pour les uns, d'inquiétudes et d'angoisses pour les autres. Si j'avais su ! Les règlements scolaires aurait pesé bien peu de choses à côté de mon désir de mettre la maison à l'abri. Pas encore de lettre d'André, et cependant, il est arrivé à destination.

12 juillet - J'ai enfin reçu une carte d'André, il est dans le Trente-deuxième secteur ; où ? Je lui ai répondu le jour même, le 10, de Paris où je suis allé en permission samedi soir. Le nouveau commandant nous laisse partir à une heure et je suis allé prendre le train à Ozoir. C'est une gare au milieu de la forêt d'Armainvilliers. Les Rothschild, qui l'ont fait créer pour leur château de Ferrière situé à deux kilomètres de là, n'ont toléré aucun café. Il n'y a pas une maison où s'abriter, la route qui y arrive est superbe, quoique le déboisement qu'on y a pratiqué pour la guerre lui ai beaucoup nui. Je vais faire une visite habituelle à ma tante Marie, à Louis, et je passe la soirée et la journée du lendemain avec Démaretz. Nous allons stationner comme de coutume devant la gare du Nord, où je vois relativement peu de connaissances et, le soir, je reviens tristement à Ozoir, n'ayant rien appris.

Les journaux ne disent rien. Victoire russe !? Réponse de l'Allemagne à la note des États-Unis. Dans six mois, nous serons encore au même point.

13 juillet - Le travail des jours d'installation commence à se déblayer un peu et je puis souffler un peu. Je suis installé seul dans la chambre où est le bureau des officiers. C'est plutôt triste car je n'ai plus la conversation variée et permanente qu'il y avait dans le bureau de Pontault, mais je suis aussi plus tranquille dans mon coin, et je peux lire. Il y a une bibliothèque, assez bien pourvue de bons livres, dont je ne vois que le dos, car elle est fermée à clef. Pour le moment, je ne me plains pas, car j'ai un Renan et Rabelais. Cela me fait des provisions car je ne puis lire vite. Nous sommes ici en subsistance chez les forestiers, c'est-à-dire que les forestiers nous délivrent nos vivres de la forêt. Naturellement, il y a des causes de froissement. Ainsi, comme viande, on reçoit les bas morceaux, ce qui amène des protestations. Aujourd'hui, il y a eu un rapport des plaignants artilleurs, et une défense exprimée par le chef des forestiers. C'est l'incident du jour et il n'y en a pas toujours autant.

Je repense à l'an dernier, j'étais en vacances, je me préparais à travailler, j'étais heureux à la pensée de rester à la maison, près d'Amante et de toute la famille, et j'étais loin de supposer qu'une année de misère, de chagrin et d'inquiétude s'ouvrirait, année dont maintenant j'atteinds le terme sans même entrevoir la fin de ma peine. Je revois cette course lente par Armentières, Calais, Rouen, Le Mans, Tours, Poitiers, Limoges, Brive, Vierzon, Paris, Le Tréport, Boulogne, Mouvaux, Boulogne, Paris, Nogent, Pontault, Ozoir, avec un voyage à Troyes entre temps, pendant que les miens restaient rivés à Mouvaux, rongés d'inquiétude au milieu de l'ennemi, sans rien savoir de ce qui se passe de ce côté du pont.

Un incident termine ma journée : une lettre à refaire pour une expression qui n'est pas assez plate, et qui avait été acceptée dans la minute. C'est presque amusant. Et on parle de la psychologie des foules.

14 juillet - Fête nationale à Ozoir et ailleurs. Ce n'est ni un dimanche, ni un jour de travail. Il y a un an, c'était la fête à Mouvaux, nous allions voir Jehan faire de la gymnastique à la nouvelle place et, le soir, nous partions à Tourcoing avec les familles Démaretz et Debuyne. Les hommes de cette équipe sont l'un, aux Dardanelles, l'autre sur l'Yser, l'autre à Paris et moi à Ozoir. Les femmes sont toujours chez elles, en proie aux inquiétudes les plus noires. Aucun de nous ne voit l'issue libératrice.

15 juillet - La journée d'hier s'est terminée dans la pluie et, pour moi, dans la tristesse la plus grande. Je suis allé faire une visite à un réfugié, journaliste à Laon et nous avons parlé de Monsieur Torfer, de la politique dans l'Aisne, mais tout me paraît creux et vide de sens quand je ne parle pas des miens.

Le propriétaire de notre bureau m'a prêté quelques livres, aurai-je le courage de les lire ? Au bureau, je constate que les travaux sont repris et poussés avec une nouvelle vigueur. Il n'y a aujourd'hui que deux cent soixante-douze ouvriers civils, à sept francs cinquante et huit francs par jour, et quatre cent trente-quatre travailleurs militaires à un sou, et ce doit être insuffisant car on va recevoir cent cinquante autres civils. Il y a déjà treize nationalités, c'est la tour de Babel. Quant aux travaux eux-mêmes, on en découvre chaque jour qui sont urgents et indispensables. On ne dit pas si c'est nécessaire au maintien des sinécures militaires, à l'éviction des boches, ou au gaspillage plus intensifs de ressources financières de la France. J'ai reçu, sur le travail des ouvriers civils, les confidences les plus suggestives des surveillants militaires, mais à quoi bon et pour qui en ferai-je état ? D'ailleurs, ces errements font la joie de certains qui ne dissimulent plus l'assurance qu'ils ont de rester encore quelques mois à l'abri derrière les pelles des terrassiers du camp retranché, ou derrière les haches des bûcherons et des sapeurs forestiers.

Je note pour mémoire l'histoire d'une auto qu'on doit rendre au propriétaire et qui reste

à la disposition des officiers, aux frais d'un sergent. Celle-là maintiendra celui-ci.

17 juillet - Journée triste. Je ne puis arriver à chasser mes idées noires. André m'a écrit une carte ce matin. Il n'a pas encore reçu ma lettre, depuis le 1er juillet. Je lui écris à nouveau. Il me dit qu'il va monter là-haut, vraisemblablement aux tranchées, et cela me fait supposer que c'est en Argonne. Je lui donne des conseils et lui recommande la prudence. La journée me paraît si longue que j'écris à Amante, par Monsieur Dewez. Je trouve un dérivatif, car j'ai l'impression de causer aux miens. Certainement je traverse une crise. Que faut-il faire pour ne pas y laisser la raison ? Je sais que je suis injuste et acariâtre. Personne ne m'écrit, tout conspire contre moi en ce moment.

18 juillet - Dimanche - Rien à faire au bureau où je passe cependant la journée qui me paraît mortellement longue. Tous s'en vont. Le commandant à Paris, les autres en permission ou dans les cafés. Je lis distraitement, la pensée ailleurs. Fréquemment l'on m'interroge. Pas de nouvelles ? Non. Et on passe. L'intérêt qu'on me témoigne s'est manifesté machinalement par une question. Et on s'en va, sans se douter qu'on a agrandi le déchirement intime que je porte en moi.

J'ai maintenant fait le tour d'Ozoir. C'est une véritable place forte, avec toutes ses tranchées, ses murs crénelés, ses réseaux de fil de fer et toute cette étendue déboisée du bois Prieur, qui va jusqu'à la gare. C'est ma promenade favorite, le soir, en attendant le dîner, d'aller voir tous ces travaux jugés insuffisants, quoiqu'on sache fort qu'ils sont parfaitement inutiles maintenant. Hier, je visitais le cimetière, qui est d'ailleurs moderne, et tout à fait sans intérêt, l'église sans chaire, dont tous les sièges sont des bancs fermés comme dans les églises normandes ou anglaises.

20 juillet - J'avais écrit samedi à Amante par Monsieur Dewez, avec l'espoir que ma lettre parviendrait. Il m'écrit aujourd'hui pour me dire qu'il n'a rien reçu de Lille depuis un mois. C'est bien ce que je pensais, la voie est fermée et la frontière hollandaise est infranchissable. Combien de temps encore durera cette situation intolérable ? Monsieur Dewez me renvoie ma lettre que je conserverai pour des jours meilleurs.

Dimanche soir, le chauffeur de la voiture, maintenue par le sergent Harmand au service du bureau, était allé vers huit heures du soir à Nogent, mais des libations avaient probablement modifié la fermeté de sa main et étendre un brouillard devant ses yeux, car en descendant la côte de Champigny, une manœuvre malheureuse effectuée à toute vitesse mit la voiture en miettes. Pas d'accident de personne, le chauffeur s'en tire indemne mais la voiture est *comme du tabac à priser*. Lundi matin, Léger attendait la voiture à Vincennes, un cycliste également, le chauffeur attendait encore près des

débris, qu'on vint le relever. Je note pour mémoire le tollé général quand on vint faire connaître l'accident. Le pauvre Harmand, qui avait rendu tant de services, qui avait tant de qualités, devenait tout à coup un ivrogne, un cachottier, etc.

22 juillet - J'ai reçu hier matin une lettre d'André. Quelques mots seulement. Le pauvre garçon est au plus fort de la tourmente en Argonne, au Four de Paris, à l'un des points du front où nous avons perdu le plus de monde. Je lui écrit quelques mots pour le reconforter et lui demande s'il désire quelque chose. Une lettre de Monsieur Roux m'apprend qu'il a reçu des nouvelles de sa fille datées du 10 juin. Elle sait que son mari est disparu et elle se serait même adressée à la Kommandantur, à Tourcoing, pour tâcher d'obtenir des renseignements plus précis.

C'est le jour aux lettres. Poiriel m'écrit, il ne m'apprend guère de nouvelles. Evelina réclame une lettre, elle a une confiance exagérée dans ce que j'écris. A quoi bon des pronostics et des prévisions dans le cauchemar que nous vivons. Aujourd'hui, on nous annonce l'offensive pour octobre, soit dans deux mois et demi.

J'en viens à ne plus m'arrêter à toutes ces billevesées. Tant que ma famille ne sera pas dégagée de ce cercle de fer, je ne ferai état d'aucun fait. Elle est à quatorze kilomètres du front depuis neuf mois et rien n'a été obtenu dans cette direction. Voilà le fait brutal. Les boches tiennent bon et je crains qu'ils ne tiennent aussi longtemps que nous. On aura autant de peine à les repousser qu'on en a eu à les maintenir.

Au bureau, rien de nouveau, sauf des explications aigres-douces avec le colonel (!), gâchis dans les chantiers dont il est impossible d'avoir la composition exacte. Nouvelle tournée des généraux planqués sur les chantiers.

23 juillet - Hier soir, j'ai causé, en rentrant chez moi, avec mon propriétaire qui est un homme de cœur. Sa femme, très sensible, s'apitoie chaque soir sur mon sort et me parle de ma famille.

J'en viens à montrer des photos. Je lis quelques phrases de la seule lettre que j'ai reçue. Cela réagit, et après le départ de mon hôte, j'ai une crise longue à dissiper. Je n'ai qu'un remède, la lecture, et encore faut-il que cette lecture n'ait rien d'émouvant ni de passionnel. Aujourd'hui, je relisais au bureau la *Scène de la vie de Bohème* et quelques pages du *Manchon de Francine* ont évoqué devant moi toute ma jeunesse, mes premières années de mariage, mon bonheur passé. Impossible de mettre de l'ordre dans tous ces souvenirs heureux ...

Les journaux annoncent ce matin que les boches ont emmenés en captivité cent trente

industriels et notables de Roubaix-Tourcoing, qui n'ont pas voulu se conformer aux ordres allemands et faire travailler leurs ouvriers pour l'armée allemande. Je relève quelques noms connus.

Démaretz m'a écrit. Il part s'installer dans une succursale du magasin de gros de coopérative comme chef comptable à Maisons Laffitte. Il voyait tout en noir et sa lettre me montre un sérieux changement. Il entrevoit déjà une situation d'avenir. Très juste au fond, mais quel amour du changement !

26 juillet - Je suis rentré à Paris hier soir malade de coliques. J'ai dû avancer mon retour pour prendre la voiture, de la gare à Ozoir. Permission très remplie comme toujours. Chez ma tante Marie, je n'ai pas vu Louis. Il paraîtrait que Maurice Théry a bien été tué par un éclat d'obus. Un de ses amis de Denain l'a vu tomber, puis enterrer, et l'a dit à Louis. Pauvre garçon ! Pauvre Laure ! Qui lui portera la terrible nouvelle ?

Le soir, je vais me coucher à l'hôtel rue Myrha. J'entre dans un cinéma où on projette des vues d'Arras, c'est effroyable, la ville n'est plus que ruine, la gare est méconnaissable. L'Hôtel de Ville est un monceau de décombres. Je revois les rues Saint Géry, (...), Gambetta, le clocher des Ursulines, le quartier de la gare, la porte Baudémont, les rues où je circulais l'an dernier avec Suzanne. Pour mémoire, rue Saint-Omer. Dimanche matin, je vais retrouver Démaretz et, après le déjeuner, nous allons à la gare du Nord qui est le carrefour des évacués, où l'on est certain de rencontrer des amis et connaissances. Je vois Vignol, Bernnyn de Lille, puis des catésiens Guillaume, les trois Vasseur, Émile Degrémont. Ils reviennent d'Allemagne (brancardiers) après onze mois de captivité. Ils ne se plaignent pas. Ils avaient d'ailleurs des nouvelles assez facilement de leur famille. Je vois un homme de Mouvaux, ancien habitué de l'Étoile. Au restaurant, je rencontre Monsieur Tirlemont, ancien censeur de Lille, qui va voir son frère à Boulogne. Vu également Hubbard du Cateau et d'autres figures de connaissance. Les permissions que je désire tant me laissent chaque fois la même impression pénible : je déteste la foule et maintenant je la recherche toujours en quête d'un renseignement.

Démaretz m'a donné une adresse à Dordrecht pour écrire dans le Nord. J'envoie immédiatement la lettre que j'avais préparé pour Amante il y a huit jours. Je n'ai hélas, rien de plus à dire, ni rien de moins.

Sur les événements, c'est toujours la même chose et rien ne fait prévoir de grands changements avant plusieurs mois. La solution se complique même car je prévois des difficultés d'ordre politique, on parle à mots couverts de débarquement de généraux (Sarrail). Aujourd'hui, il y a une réunion du groupe de gauche où le mien, de la (...) y prendra certainement la pipe.

Je pense retourner à Paris dans la semaine pour toucher mon traitement à Montaigne.

28 juillet - J'ai passé hier une mauvaise journée : la maladie du jour me prend à mon tour (coliques). Il n'y a pas de pharmacien. On est obligé d'aller, comme à Neuville, chez le médecin de l'endroit chercher le médicament convenable. Quant au médecin militaire, il vaut mieux ne pas compter sur lui, il est à Boissy-Saint-Léger. Je me suis procuré de l'élixir parégorique. Aujourd'hui, je suis mieux, j'écris à André et je lui commande de m'écrire plus longuement ; cela n'est pas interdit et je dois convenir que ses lettres depuis un mois sont vides. A un an d'intervalle, je revis les journées qui s'écoulèrent entre mon voyage à Blankenberghe et la déclaration de guerre. Un an ! Que d'événements depuis ! Si j'avais su !!

J'écris à Boutry dont Vignol m'a donné l'adresse. Il est dans l'Argonne, probablement à proximité d'André. Je lui envoie un extrait du *Bulletin des Réfugiés du Nord*. Je ne sais comment m'y prendre pour avoir des nouvelles de Vilain.

Ici, au bureau, ma vie est toujours très calme, trop. Je reste seul des journées entières à lire, quand j'ai expédié en une heure mon travail du jour.

31 juillet - Je suis allé hier à Paris toucher mon traitement au lycée Montaigne. Après cette formalité, qui viendrait si bien à point là-bas, je vais déjeuner avec ma tante Marie. Louis me confirme la mort de Maurice, tué à Beauséjour, le 8 mars. Je pars avec Louis. Sur le boulevard, je rencontre Léon Bésin. Il cause, je réponds froidement. Pas un mot de ma famille, de papa, maman, Faldony etc. Il raconte ses ennuis, son linge est resté à Polesme !! Il parle de Solesmes. Je le quitte pour Delauwereyn (?) avec qui je passe deux heures. Il me raconte sa campagne et me fait un récit vivant de la retraite de Charleroi, de la débâcle effroyable de la f... éperdue de certains. E. Monsieur (...) donne une idée de ces jours atroces, Dinan, Guise, etc. Il me raconte l'épisode de Berry-au-Bac, sa rencontre avec Millot, amené dans son ambulance. Les quatre mille blessés, en dix jours, à opérer, panser, soigner. Le capitaine Gardet me donne lui aussi des nouvelles de Favières, du cent vingt septième, d'amis communs. Que de morts ! Housquaine vient nous rejoindre, nous nous étions rencontrés jadis en septembre 1914 à la gare de Saint-Sulpice Laurière. Évocations de nombreux souvenirs. Je retourne vers la gare de l'Est et j'emmène Louis pour dîner avec moi. Il me raconte sa vie chez ma tante Marie, et ce n'est pas toujours drôle. J'aime mieux la caserne et ne suis pas surpris de la réflexion du cousin Paul qui en avait assez. Je rentre à Ozoir avec une migraine carabinée, mais content de ma journée car j'ai pu causer du Nord. J'en ai même trop causé pour ma tête.

Aujourd'hui samedi, il est trois heures et demi, et je pense que c'est l'anniversaire de la mobilisation. Il y a un an, j'entendais les cloches sonner à Mouvaux, nous étions à la porte de la maison, tous le cœur serré, on assistait à la mise en route de la formidable

machine. J'allais lire à la mairie le décret. Puis, le soir, le journal de Roubaix publiait les paroles de Poincaré "*La mobilisation n'est pas la guerre*". Un an s'est écoulé. Une centaine de milliers de soldats sont couchés dans la tombe, des millions de familles sont dans le deuil parce qu'il a plu à une famille de faire la guerre.

1er août - Dimanche - Une carte de Colson qui est toujours à Lyon. Il me demande d'écrire à Lefebvre, dont il est sans nouvelles. Le communiqué de ce matin dit : "*En Argonne, dans la région de la Fontaine aux Charmes, et au Four de Paris, le bombardement des tranchées de part et d'autre se poursuit d'une façon presque continue.*"

Que devient André dans cet enfer ? Sa dernière carte est arrivée ici jeudi, et il doit m'écrire tous les trois jours.

Je viens de reprendre quelques volumes à la bibliothèque de Monsieur Mitouard, mais je ne puis lire tant j'ai l'esprit ailleurs.

Au déjeuner, je vois au mess un roubaisien, père de notre garçon de table, il a reçu une lettre de sa femme il y a huit jours. Passe-t-il réellement ses lettres à la frontière hollandaise ? En recevrai-je bientôt une de Mouvaux ? Non, je n'ai pas assez de chance.

3 août - Dimanche soir, je suis allé me promener seul (toujours seul) sur la route de Chevry, au-delà du château de la Chauvennerie, dans le bois d'Attilly. Il avait plu, l'air saturé d'humidité contenait en suspension toutes les odeurs de la forêt. Je suis rentré par la pluie et, après le dîner, j'ai lu jusqu'à onze heures. Hier, je suis allé visiter les papiers de tous les hommes des nouvelles équipes qui viennent d'arriver ici de Saint-Souplet. On trouve de tout, un lillois de la rue des Estagnes, à côté d'un ottoman au bureau. *The commandant speaks a little more and I can't understand why.*

André m'a écrit. Il en voit de toutes les sortes et a failli être tué par un crapouillot. Je lui écris et lui recommande toujours la prudence.

Les communiqués sont visiblement destinés à donner le change. Il n'y a aucune action importante. Les boches attaquent faiblement par-ci par-là, on les repousse. Quant à une offensive d'ensemble, rien. Combien faudra-t-il encore de mois pour que les anglais soient prêts et opèrent efficacement sur terre. Toujours des bruits invraisemblables. On serait allé jusqu'à Lille !! Cela vaut la reprise et la perte de Douai à l'affaire de Touchez.

Je reçois aujourd'hui une lettre du commandant du dépôt du Premier escadron du train. Vilain n'a pas rejoint, il est probablement prisonnier en Allemagne ou caché à Crèvecœur.

4 août - Je vais en auto terminer le contrôle des nouvelles équipes d'ouvriers. Cela me procure une promenade au château des Agneaux, au fort sud. De là, nous allons à Pontault un état de cantonnement à Madame Copeaux. Je revois le château qui m'abrita pendant deux mois et demi.

Boutry m'écrit une bonne longue lettre. Il est dans les tranchées depuis dix mois et en a entendu de toute sorte en Champagne, en Lorraine. Il doit être maintenant vers Souchez. Le communiqué de ce soir annonce encore une fusillade incessante au Four de Paris. Pauvre André.

5 août - Je mène une vie abrutissante par sa monotonie. Certes, si je trouvais un moyen d'en sortir, je n'hésiterais pas, malgré le prétendu avantage de cette situation de tout repos. Lettre d'André du 30 Juillet. Il m'écrit qu'il ne dit rien parce qu'il n'a rien à dire, c'est toujours la même chose.

Les journaux sont vides. Perdra-t-on ou ne perdra-t-on pas Varsovie ?

9 août - Je reviens de permission à Troyes. Lundi, j'ai pu partir à onze heures vingt mais pour ne pas passer sept heures en chemin de fer, il a fallu que je retourne à Paris prendre le train de treize heures qui repassant à Ozoir, me met à Troyes à quinze heures vingt. Là aussi, chez Evelina, j'ai trouvé le même sentiment de lassitude. Les pertes sont très grandes aussi dans le village. Revu les vieilles connaissances, passé la soirée et la journée du dimanche à causer du passé et de la famille. Je reprends le train le soir par une chaleur torride, pour repasser encore une fois par Paris, où il est impossible maintenant de se faire servir un verre de bière. Je rentre à Ozoir à onze heures et demi ou minuit, plus triste que jamais car le but paraît s'éloigner de plus en plus. Varsovie est prise. Il est probable que nous allons recevoir une nouvelle avalanche de boches.

Carte de Colson. Toujours caustique, à l'ordinaire. Démaretz m'a écrit samedi. Il trouve des complications à Maisons Laffitte.

Il y a un an, j'étais à Roubaix, malade et détraqué. J'écrivais à Girard. Si j'avais su tout ce qui m'attendait !!

10 août - Un peu de paperasse que j'expédie au plus vite. Une idée m'est venue, j'écris à Monsieur Quartier la Tente, à Neufchâtel, Suisse, pour lui demander de m'envoyer des cartes suisses que je lui renverrai remplies et qu'il expédiera par voie allemande à Mouvaux. S'il veut bien entrer dans ma combinaison, c'est un moyen à tenter. Mais je ne suis pas sûr de son adresse et j'écris au petit bonheur. Réussirai-je à le toucher ? Si oui, il se pourrait qu'il me procure un boche qui, par relations également, ferait parvenir mes lettres ... Mais ce serait trop beau. Enfin, je me devais de tenter cette chance unique. On verra ce qu'elle donnera.

Visite du colonel Gruss qui cause très aimablement, en l'absence du commandant. J'écris à Démaretz, à Louis Baudouin, à Madame Caron. Pas de lettre d'André depuis cinq jours et on se bat ferme dans sa région. Que devient-il ?

12 août - Toujours sans nouvelles d'André et les communiqués indiquent toujours de violentes attaques de ce côté. Aujourd'hui, "*violents bombardements à l'est de la route Binarville, Vienne le Château*", juste à hauteur du Four de Paris. Sa dernière remonte au 1er août et nous sommes le 12. Je m'attends à tout. Je lui ai écrit à nouveau. Si je n'ai pas de lettre demain, j'écrirai à son capitaine. Il est ou tué ou blessé ou dans l'impossibilité d'écrire ou bien on retient les lettres de son secteur pour éviter des renseignements prématurés aux familles. Que faire ?

13 août - Pas de nouvelles d'André, je n'ai plus qu'un espoir, c'est qu'on ait retenu toutes les lettres des militaires de cette région pour éviter des indiscrétions prématurées. Je me donne jusque lundi ; le 16, j'écrirai à son capitaine. Louis Baudouin et Démaretz m'ont écrit. Ils viennent passer la journée dimanche avec moi.

14 août - Rien d'André. Sandras, qui a eu mon adresse à Weill m'écrit à Pontault. Je lui ai écrit longuement hier en lui donnant mon adresse. Il me répondra sans doute dans quelques jours. J'écris quelques lettres pour tuer le temps et chasser mes sombres pensées.

Un ouvrier belge réfugié vient demander du travail. Il a dû quitter Tains en Gobelle (?) bombardé depuis dix mois. Il abritait là-bas une escouade de soldats français, ici on lui refuse du travail, pour en conserver à une bande de vauriens et d'apaches. Je lui donne quelques conseils et le moyen de se faire embaucher à Paris. Réussira-t-il ?

Les journaux sont nuls. L'action semble se ralentir en Argonne, l'offensive boche paraît enrayée de ce côté. On parle de tentative allemande pour la paix. Démaretz m'a écrit, il me dit que Baur a reçu une lettre du 25 juillet. Sa fille viendrait à Vincennes. Comment ? Il semble que la situation là-bas soit sans changement. C'est ce que je puis souhaiter de mieux, mais jamais de lettre, cela est bien dur. Je vis sans but, sans énergie, dégoûté de tout ce qui m'entoure. Si j'en avais le droit, je partirai au front de suite.

16 août - Toujours sans nouvelles d'André, j'écris à son capitaine la lettre suivante : *Sans nouvelles d'André Tondelier, mon neveu, caporal à la quatrième Compagnie du Cent cinquante cinquième Régiment d'Infanterie, je prends la liberté de vous en demander. Mon neveu, originaire de Lille, est complètement séparé de sa famille depuis les premiers jours d'octobre 1914 ; il n'a d'autre correspondant que moi*

depuis cette époque et doit m'écrire tous les trois jours. N'ayant pas reçu de lettre postérieure au 1er août, je redoute un accident. Persuadé que vous voulez, si les circonstances vous le permettent, m'ôter cette inquiétude parmi tant d'autres, je vous prie d'agréer, ...

Il me faudra attendre huit jours pour la réponse. Et, malheureusement, je ne puis rien faire d'autre. Je n'ose penser aux conséquences d'une réponse fâcheuse. Hier, Démaretz et Louis Baudouin sont venus déjeuner avec moi. Nous avons passé notre temps à évoquer les souvenirs communs et, en particulier, les noces d'or d'il y a deux ans, quand nous étions réunis pour cette fête de famille qui provoqua tant de joie chez tous. Je leur ai fait voir les tranchées, réseaux, créneaux, postes de mitrailleuses qui constituent la défense d'Ozoir. Nous avons envisagé l'avenir. Il est sombre, et le changement bien problématique.

Au moment où la lettre à Dessus allait partir, j'ai reçu une carte d'André. Il avait oublié dans sa poche une lettre pour moi. Il me demande de l'argent que je lui envoie immédiatement. Il l'attendra moins que je n'ai attendu sa lettre. Enfin, tout cela est passé. Jusqu'à la prochaine alerte.

17 août - Rien de nouveau, les journaux sont nuls. Quelques saisies, *l'Homme enchaîné*. Guerre sociale. Rappels qui ont trop parlé. Je reçois une lettre de Alfred Lemaire, son père Pierre est encore au dépôt, mais va repartir au front comme mitrailleur. Il a reçu fin juin une lettre de sa femme.

18 août - Lettre de Boucher, il est au Vésinet et je ne pourrai le voir samedi à Paris. J'irai donc à Maisons-Laffitte prendre Démaretz. Je reçois une lettre du concierge de Montaigne. Il me demande l'adresse de Lefebvre pour lui expédier une lettre arrivée de Lille par l'intermédiaire de Madame Colle. Veinard ! Moi, rien. Que faire ? Il y a deux ans, à pareille date, nous fêtions en famille les cinquante ans de mariage de papa et maman. On était gai, heureux. Et je peux, en me reportant à la photo, revivre cette journée au cours de laquelle on ne pouvait prévoir les événements actuels et les séparations cruelles qui en résultent.

19 août - J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Monsieur Quartier la Tente. Il a le moyen d'obtenir des nouvelles et me demande les noms ou personnes à qui je m'intéresse. Il ne m'indique aucun moyen, mais laisse entendre que ce serait par voie diplomatique. Il servirait, dit-il, d'intermédiaire à un grand nombre de personnes. En fait, il ne me donne aucune précision. Je lui réponds en envoyant l'adresse de ma famille à Mouvaux et celle de Faldony. Je suggère l'envoi d'une lettre ou d'une carte, mais il faut attendre sa réponse encore pour les voies et moyens. Le soir, je vais me promener dans la

campagne. Les premiers permissionnaires de quatre jours sont partis aujourd'hui. J'étais en tête de liste, n'ayant pas reçu de famille depuis ma mobilisation mais où irai-je passer ces quatre jours ? J'ai laissé mon tour à un autre et, plus tard, si Lille se trouve débloqué, je serai fondé à réclamer l'utilisation de ces quatre jours avec les deux roubaisiens qui sont ici.

20 août - Rien de bien intéressant. Pas de courrier le matin. Les journaux apportent des nouvelles plutôt tristes. La prise du Kosovo par les boches. Vilna suivra. Un grand navire coulé, l'*Arabia*, avant-hier ; c'était un navire de transport. Que doit-on penser et augurer de l'avenir ? André est probablement fatigué car je ne reçois rien de lui. Et cependant, je crois savoir qu'il est au camp de Châlons. Le fils de mon propriétaire, infirmier près du Four de Paris, est revenu en permission et me l'a dit.

Je pars demain en permission de vingt-quatre heures à Paris. J'irai jusqu'à Maisons-Laffitte et reviendrai à Paris avec Démaretz.

24 août - Quatre jours sans apporter de confidences à mon journal de guerre ! Il est vrai que ces quatre jours ont été remplis. Mettons un peu d'ordre.

Samedi, je suis allé à Maisons-Laffitte où j'ai trouvé Démaretz. J'ai visité le magasin, son logement, et après avoir passé une heure et demi, nous reprenons le train à six heures et quart pour rentrer à Paris, où nous passons un bout de soirée dans un cinéma. Le dimanche, je vais déjeuner chez ma tante Marie, où je trouve Louis Baudouin et Maurice Caron, qui passe actuellement son examen de chef de section. Il me raconte ses déboires à Béthune et son service à Saint-Cyr. Après le déjeuner, nous allons retrouver Démaretz, et on file à la gare du Nord en quête de nouvelles. Toujours de nouvelles figures. Roland fils, du Cateau, Scailleux, un ancien surveillant d'internat de Valenciennes. En somme, peu de nouvelles, pas de changement. On voit que les gens s'habituent à cette existence, chacun semble prendre son parti et fait son deuil pour vivre en conséquence. On s'interpelle par-ci par-là. Le soir, je retourne à la gare, après avoir accompagné Démaretz à Saint-Lazare. A la gare de l'Est, j'assiste une fois de plus à ces départs et à ces arrivées de permissionnaires du front. Spectacle gai et triste à la fois, où le psychologue qui a le temps, peut trouver matière à des dissertations variées et contradictoires ; car chacun voit là tout ce qu'il veut y voir, et même ce qu'il ne voudrait pas y voir. C'est le jeune soldat qui a la croix de guerre et que des parents fiers et anxieux ramènent en se demandant si c'est la dernière fois. C'est un père territorial, que ces enfants embrassent encore, pendant que la mère pleure. Ce sont deux jeunes mariés, le soldat n'ose pas pleurer. Ce sont des groupes qui ont trouvé courage au fond d'une bouteille de vin et s'en vont gaiement.

Je retourne à Ozoir, où je trouve une lettre d'André qui s'excuse

Lundi - Je travaille d'arrache-pied le matin et, l'après midi, je pars avec le commandant et le capitaine à Sucy. Boissy-Saint-Léger, Limeil, Villeneuve-Saint-Georges, Choisy-le-Roi, Créteil, Joinville-le-Pont, Nogent, où nous nous arrêtons pour le service au bureau du lieutenant Lorieux. Nous revenons par le Perreux, Bry, Villiers, Malnoue, Croissy-Beaubourg, Ferrière, où on traverse le parc des Rothschild (faisans innombrables), Ozoir. Tout ce voyage en trois heures.

Avant mon départ, on m'avait remis une lettre de Madame Colle. Elle me fait part d'une lettre de son mari, contenant une phrase pour moi. Ce sont des nouvelles qui remontent au 8 juillet. La voici : *“Meilleur et bien sympathique souvenir de Monsieur Salé. Toute famille de Monsieur Tondelier en excellente santé, sans ennui. Heureux avoir reçu bonnes nouvelles du cher absent qu'elle embrasse bien tendrement”*. C'est court, mais la rareté des nouvelles m'oblige à me contenter de peu. Reste à savoir combien de temps Messieurs Salé et Colle les ont conservé avant de pouvoir les envoyer.

D'autre part, je me demande si ma famille fait allusion aux nouvelles reçues de moi récemment ou aux vagues renseignements que Colson et Lefebvre avaient donnés en février pour moi à Madame Colle. Tout cela est bien obscur, et sera sans doute bien long à élucider.

26 août - Il semble que mes correspondants se donnent le mot pour ne pas m'écrire, et cependant j'écris partout. Hier, j'ai reçu une carte de Weill. Il vient de sortir de l'infirmerie (maux d'estomac) et me donne quelques renseignements sur son travail. Planchettes de tir et levée topographique. Ici, je m'ennuie de plus en plus. Je désespère. On a l'impression, à la lecture des journaux, d'un immense piétinement. On attend des choses extraordinaires, et on ne sait pas lesquelles. Mes nuits sont toujours longues et agitées, rêves et cauchemars invraisemblables. Il me faudrait une vie plus remplie. On annonce de nouveaux ouvriers (cinq cents). Il n'y en a jamais assez, et cependant les travaux sont virtuellement achevés, mais on en trouve toujours de nouveaux et je crois bien qu'on en trouvera jusqu'à la fin de la guerre. Le C.R.P. (Camp Retranché de Paris - ?) sera bouleversé, ceinturé, hérissé sans autre résultat que d'avoir fait des dépenses effroyables.

Journaux - Protestations contre la censure, préparation d'une séance secrète à la Chambre où le Ministre de la Guerre va certainement passer un mauvais quart d'heure. Les communiqués n'annoncent que des actions d'artillerie par-ci par-là. J'espère que les anglais seront prêts à la Noël.

28 août - Le communiqué de ce jour annonce-t-il l'offensive ? *“Sur un grand nombre de points du front, notre artillerie a dirigé contre les positions ennemies une canonnade particulièrement efficace.”* Attendons deux ou trois jours pour nous en

rendre compte.

Hier, un artilleur, surveillant de chantier, a été surpris par un garde, occupé à poser des collets.

Le soir, il y a eu confrontation dans les bureaux. Dénégations énergiques puis aveux devant la menace du conseil de guerre. Finalement, tout s'est arrangé, la plainte n'aura pas de suite et l'artilleur Majoureau sera privé de permission.

Au mess, disgressions¹ prolongées sur les travaux et les incohérences dont on a chaque jour des exemples. J'assistais il y a deux jours à une conversation dans laquelle on disait que les travaux de défense étaient loin d'être achevés. Il serait question d'une ligne de Beauvais à Villers-Côteret et d'une de Melun à Orléans. Ici même, on en prévoit encore pour trois ou quatre mois. Comme tout cela tiendrait peu de place dans mes préoccupations si j'étais enfin en communication avec Mouvaux. Il y a un an, nous vivions là-bas des jours d'angoisse, les dix-huit Uhlans sillonnaient la région, on se sentait à la veille d'événements imprévus et graves, mais nous étions réunis. Aujourd'hui, je me ronge à trois cents kilomètres et, pour seule consolation, j'ai mes six photographies et la carte postale du 10 juin. Rien ne me dira s'ils vivent tous à l'heure présente.

29 août - Journée agitée. Je suis éveillé à cinq heures et demi par un planton qui vient me réclamer. Un télégramme, arrivé cette nuit, prescrit l'envoi d'un certain nombre (trois cent) d'R.A.T. à Vincennes pour le parc d'Artillerie de place. Il faut prévenir les hommes et, surtout, les empêcher de filer. Dépêches, messages, courses de planton, bref, à quatre heures, il en part vingt. Le chef de ce détachement, un sous-officier, est ivre mort quand on va le chercher pour le départ. Il arrive en retard à la gare et manque deux trains. C'est du propre. Un pauvre bougre peu chanceux serait cassé. Lui s'en tirera. Je vais moi-même à Paris pour toucher mon mandat.

31 août - Hier, j'ai déambulé un peu partout. Au lycée Montaigne, le censeur, qui arrive d'Amiens, me dit que trois corps d'armée sont retirés du Nord et passent chez lui. Ils sont remplacés par des anglais qui restent encadrés par notre artillerie. Leur front, destiné à s'allonger, va jusqu'à la Somme. André m'écrit de son côté qu'il y a à Châlons des accumulations formidables d'obus ... Aux communiqués, toujours des actions d'Artillerie. Il semble bien qu'on amorce une offensive, jusqu'au jour où on verra à quel point elle a le plus de chances d'aboutir. Après quoi, ce sera la ruée. Que deviendra Lille dans ce chaos ?

Le commandant me propose pour l'atelier de réparation de l'aéronautique militaire à

¹ disgressions *sic*

Saint-Cyr. On demande là, probablement en application de la loi Dalbiez, des sous-off R.A.T. (Réservistes de l'Armée de Terre - ?) pour un stage, avec nomination de sous-lieutenant. Réussirai-je ? Je n'y attache pas d'importance car je n'ai d'autre ambition que d'avoir une vie plus active, et ce serait certainement au détriment de ma liberté.

J'ai vu hier Deyrine, toujours le même bon garçon. Sans pose, nous avons causé longuement. Il a sa famille avec lui, mais ses parents sont dans l'Aisne. Il est sans nouvelles d'eux. Maurice Passaye ne sait rien non plus. Son beau-frère était à Paris depuis dix mois. Il n'a pensé à s'informer que le 17 août, si son beau-frère, vérificateur des douanes, était encore en vie. C'est beau la famille. Je ne vois rien venir de Monsieur Quartier La Tente. Combien de jours faudra-t-il attendre de ce côté ?

2 septembre - Toujours des actions d'artillerie aux communiqués. Rien de précis concernant l'offensive dans les Balkans. L'attitude de la Bulgarie reste équivoque. La situation reste trouble, et rien ne permet d'émettre une hypothèse raisonnable. Les temps ne sont pas encore révolus.

2 septembre, il y a un an, les quatre-vingt allemands qui prirent Lille, arrivaient à dix heures du matin. Je restai le cœur serré, pressentant l'avenir. Le soir, on avait l'impression d'être à côté d'une ville morte. Silence pénible et poignant. Puis, la nuit, on ramena les enfants de Roubaix, qui étaient au sanatorium de Zuydcoote. Dix heures et demi, puis, à minuit, on vint me dire qu'il fallait fuir. Je me rappelle avec émotion cette animation silencieuse des rues. Ces adieux à Amante, papa, maman, ces enfants que je ne voulus point éveiller, ce voyage dans les ténèbres par Bondu (?) Frelinghien, Quesnoy, rue Deute (?), Houpline (?), Armentières. C'était le commencement de mes malheurs. Le crépuscule d'une nuit de séparation qui dure toujours et dont je n'entrevois pas la fin. Un an ! Sans nouvelles des faibles. Un an de privations pour eux, de supplices et de tortures morales.

Un an entier passé à me demander ce qu'ils font, comment ils vivent, et rien qui permette d'entrevoir la fin de ce drame horrible.

Ici, je m'ennuie toujours. Aurai-je des nouvelles de cette proposition pour les ateliers d'aérostation de Saint-Cyr ? Cela me changerait et je suis prêt à tous les sacrifices s'ils doivent me procurer un dérivatif à mes sombres pensées, en attendant que je puisse les vérifier.

3 septembre - Triste journée, j'ai passé tout mon temps à penser à l'anniversaire de ma fuite de Mouvaux, et je suis complètement désemparé. J'écris une longue lettre à Barker, une autre à Léon Bataille qui m'a envoyé de ses nouvelles il y a deux jours. Je ne sais que faire et voudrais ne plus penser.

Il est arrivé quatre nouvelles équipes pour les travaux à faire autour d'Ozoir, et celle

que j'ai visité comprend un grand nombre de gas (*sic*) du Nord. Il y a beaucoup de Lillois, Roubaisiens. Je cause à un ouvrier de Saint-Bénin, d'Haussy (?), un d'eux est de Mouvaux, où il habite le petit Tourcoing, mais ne me connaît pas. C'est une joie pour eux de me causer.

J'entends avec un certain plaisir le parler traînant de tous ces gaillards, et leur lance un mot patois, de temps en temps, qui les amuse.

6 septembre - Samedi (le 4), je m'apprêtais à partir en permission dans la matinée quand le commandant m'offrit de m'emmener à Paris en auto. J'acceptai, et nous voilà parti par Sucy, où on a affaire, puis par Chenevière, Champigny, Joinville-le-Pont, Saint-Maurice, le bois de Vincennes, le lac Daumesnil. Je quitte l'auto au Châtelet, et vais déjeuner avec Maurice Passaye au Saulnier, rue Montmartre. A deux heures, je vais chercher Démaretz qui arrive à Saint-Lazare. Il va acheter des vêtements et faire des courses. Nous allons le soir au cinéma, où il n'y a rien de bien fameux quand on a retiré du programme les actualités de la guerre.

Le dimanche matin, course rue Saint-Maur aux bureaux du Ministère de la Guerre. De là au Père Lachaise, où Démaretz désire voir le mur des Fédérés. Remarqué quelques tombes ; nous allons au four crématoire où l'on opère précisément l'incinération d'un mort. Nous assistons aux funérailles et à la mise en place des cendres dans le *columbarium* et nous visitons ensuite le four crématoire. Réflexions philosophiques.

L'après-midi, nous allons comme de coutume à la gare du Nord, où je vois d'ailleurs peu de connaissances. Je vois cependant une institutrice du Nord (Capelle) qui a pu fuir. Elle est venue voir son mari. C'est une compagne d'Ecole Normale d'Amante, et elle me donne des détails sur la vie là-bas. Inspection allemande, vaccination. Puisse-t-elle faire passer de mes nouvelles à Amante ? Car elle va repartir. Si je pouvais me dissimuler dans sa poche. Un autre, Monsieur Lepaut (?), de Roubaix, me donne quelques renseignements sur la vie, le mécontentement qui gagne de plus en plus nos populations urbaines. D'autre part, on parle beaucoup de l'offensive prochaine, mouvements de troupes pendant les opérations d'artillerie, déplacements. André m'en donne confirmation de son côté. Je suis toujours stupéfait du détachement qu'affichent un grand nombre de réfugiés qui, peu à peu, se fait à cette vie désœuvrée. On ne parle plus des nouvelles militaires, personne n'y croirait. Il semble toutefois, qu'on est dans la grande attente. Je compterai les jours après un an. En voilà trois. Jusqu'où irai-je ?

Le soir, en rentrant, je trouve une lettre de Maurice Caron, reparti comme sergent à Saint-Astier, une carte de Barker qui essaie de me reconforter et, ce matin, je reçois une lettre de Sandras. Toujours léger, spirituel, mais, cachant mal sa tristesse, il raconte sa

fuite émouvante. Je vais finir la visite des papiers des hommes des nouvelles équipes. Je trouve toujours des réfugiés du Nord et un anglais de Londres, South Kensington, comptable sans travail, échoué aux tranchées. Je vois le plan des nouveaux travaux, ce sera de plus en plus fort.

8 septembre - Rien d'intéressant. Je me suis fait proposer hier pour le personnel susceptible d'être affecté au contrôle des correspondances en langues étrangères. C'est peut-être un moyen de rentrer à Paris, au Ministère de la Guerre ou ailleurs. Le commandant me donne une appréciation favorable et flatteuse. Cette proposition ira à la Division le 10, au gouvernement militaire le 13 au plus tard. Je serai fixé vers le 20 ou le 25. Démaretz m'informe que Lucien est nommé élève-aspirant. Il part à Saint-Cyr prochainement.

Au moment où on croit que l'offensive est commencée, on apprend que Joffre est parti en Italie. De plus en plus, je crois à la campagne d'hiver. Espérons que d'ici là, j'aurai quitté Ozoir, où je m'ennuie de plus en plus. Dimanche, on a fait un état de prévision de fin des travaux. Ce serait pour le 15 octobre. Un autre état (matériel et personnel) semble bien indiquer que l'on s'attend à un déplacement inopiné du personnel.

Il y a un an, je voyageais du côté du Mans. C'était la nuit qui commençait, et je n'entrevois pas l'aube de cette nuit d'un an.

9 septembre - Journée passé à travailler pour moi, comme hier d'ailleurs (cinq chiffres pour le bureau). Hier soir, je suis allé faire une promenade jusqu'au passage à niveau de Gretz. Promenade magnifique où l'on voit la ferme Péreire, le château du même, et cette magnifique route de Meaux à Melun qui, entre Gretz et Pontcarré, est couverte de gibier, de faisans par milliers. Je suis si bien seul que ma pensée n'éprouve aucune contrainte, et les détails de ma vie reviennent en foule. Je redoute le malheur et me demande si ma part de joie n'est pas complètement arrêtée et si, quand la guerre sera finie, je dois encore compter sur une heure de contentement. Cette séparation inhumaine bouleverse toute ma vie et je suis, en somme, plus malheureux que le prisonnier de droit commun qui peut, à jour fixes, voir les siens, recevoir leurs lettres. Si j'étais seul à souffrir ainsi, mais eux, là-bas, sont plus à plaindre que moi car ils ignorent tout ce que m'apprennent chaque matin les journaux et les lettres.

10 septembre - Aujourd'hui, quelques lettres, une de Colson, Boucher, André, Evelina, Paul.

J'écris à Émile Macarez et à Madame Seydoux. A cette dernière, je demande si elle peut me procurer un moyen d'écrire à Mouvaux. Qui sait ? Sa maison a certainement des correspondants boches et il se peut que, par des intermédiaires, elle me fasse

parvenir une lettre. Mon seul passe-temps intéressant est d'écrire, et j'écrirai au pape si le pape avait quelque pouvoir dans les affaires de ce genre. Et puis, écrire maintenant, c'est encore penser à ma femme et aux miens

12 septembre - C'est aujourd'hui la fête Solesmes, d'Arleux (?). Je ne pense aux fêtes que pour les souvenirs qu'elles évoquent. Hélas ! Hier, le commandant partait à dix heures et demi en permission. A midi, un message annonçait l'arrivée du commandant du secteur à trois heures et demi et du général à quatre heures. J'étais seul au bureau avec le capitaine à cinq heures. J'apprenais le départ du commandant et la nomination du commandant Tur à la tête de mon service (c'est le quatrième depuis quatre mois et demi). Le commandant Thiollier part près de Clermont Oise, à Airions, dans un secteur nouveau d'une ligne qui ira de Beauvais à la Fère-en-Tardenois (?). J'apprends en même temps qu'on vide le camp retranché. Cela sent mauvais et je m'attends à des changements plus importants d'ici quelques temps. Ces changements ultérieurs reposent d'ailleurs sur une offensive fructueuse, et il faut attendre des résultats problématiques.

Les sapeurs bûcherons sont partis aujourd'hui vers Villers-Côteret. Les artilleurs du château de Romaine également. Enfin, on expédie demain cinq cent outils de terrassiers à Longpont. J'apprends également l'envoi de mille cinq cent artilleurs du camp retranché vers Senlis.

Cette journée du dimanche a été bien remplie. J'ai dû aller retenir un wagon à la gare d'Ozoir, téléphoner, rédiger des notes de toutes sortes et il se pourrait que demain, je sois obligé de partir en auto à Villiers pour chercher des outils. C'est un travail fou pour lequel je suis seul car tous sont partis en permission. Un sous-officier est désigné pour convoier l'outillage qu'on envoie à Longpont près de Soisson. Je serais allé volontiers faire cette promenade là-bas.

Sur la guerre : toujours des actions d'artillerie qui ont leur écho jusque dans les communiqués russes.

A cinq heures et demi, je pars à Villiers chercher quelques outils, voyage intéressant et mouvementé. Je passe par Ozoir-gare prendre l'heure du train de demain puis, en route pour Ferrière, Croissy-Beaubourg, Malnoue et Villiers. Mais dans ma précipitation, j'ai oublié un laissez-passer. Heureusement, les gas des voies présentent les armes comme si j'étais un simple général, et je passe. A Villiers, on me dit : *Ce n'est pas ici, c'est à Emérainville et Combault qu'il faut aller*. J'achète du carbure et après le dépôt de la voiture nous partons à Emérainville où on me remet une herminette (?). Je repars pour Ozoir en passant par Pontault, il est sept heures et demi du soir.

Je rends compte de ma mission et me voilà tranquille.

13 septembre - Journée bien remplie. Le matin, je vais au bureau à six heures et quart, il y a beaucoup à faire pour cette expédition d'outils. J'accompagne le nouveau commandant pour une courte tournée. Vers dix heures et demi, le commandant Thiollier me fait ses adieux, il part à Airion avec son ordonnance et sa voiture. L'après-midi, il y a un nouvel état à produire ; il va falloir neuf cent à mille hommes pour les convois de ravitaillement (autos) et beaucoup partiront faire leur apprentissage.

Je vais faire une magnifique promenade à bicyclette à Gretz, Armainvilliers. On nous autorise à traverser le parc d'Edmond ! de Rothschild, où il y a de nombreuses statues et une prise d'eau immense, des arbres splendides. Le château est une ambulance. Nous sortons par la porte du Puits carré et nous tombons (?), sur la route d'Herrières, sur une jolie ferme qui fait l'effet d'un décor de féerie, mais ce que nous voyons surtout c'est du gibier, faisans innombrables. Nous partons toujours en forêt à Ferrière, dont le parc est entièrement entouré de murs. Je peux néanmoins voir la façade et une vue de l'entrée de ce château historique où fut signé l'armistice de 1870 par J. Favre (?) et Bismarck. J'entrevois au-dessus des haies une roseraie immense, des serres nombreuses. Si papa pouvait visiter tout cela !! Nous retournons par Pontcarré et, sur la route, je lance quelques mots lillois à un groupe de gas du Nord que j'ai reconnu à leur parler en passant. Nous rentrons à sept heures (?).

14 septembre - Je reçois deux lettres. Une de Madame Seydoux qui est très aimable et une d'Émile Maccary qui est très réconfortante. Il rappelle notre amitié d'enfance et me donne rendez-vous pour demain. C'est très joli, mais un peu trop rapproché pour qu'il me soit possible d'obtenir un laissez-passer. Je vais lui écrire.

16 septembre - Il y a un an, je me morfondais à Brive avec l'espoir de retourner bientôt dans le Nord. Les classes territoriales n'étaient pas toutes appelées et je voyais quelque répit avant mon incorporation. J'avais en outre l'espoir de pouvoir communiquer car on recevait des télégrammes pour Lille. Que d'événements depuis ! Hier, il y a eu une visite générale des auxiliaires. Celui d'ici, Gort (?), a été versé dans le service armé. Je suis maintenant plus inquiet que jamais. Une note du *Temps* d'hier annonçait que la misère était affreuse à Lille-Roubaix-Tourcoing, que la population était évacuée peu à peu. Qu'attend-on pour l'offensive ? Depuis dix jours, on n'a pas dit un mot du front anglais et je me demande si on essaiera quelque chose pour dégager notre malheureuse région.

17 septembre - Toujours du changement. Le capitaine Dart s'en va et on adjoint au commandant celui de Lésigny, qui doit venir à Ozoir. Il se pourrait, si cette affirmation se vérifie, que ma situation soit modifiée car le dit commandant peut conserver son

personnel de bureau et me remettre dans le détachement. Attendons la vérification de tous ces ragots.

20 septembre - J'ai passé ma permission à Paris et à Clichy. J'aurais beaucoup à écrire si je devais raconter l'emploi de mon temps. J'en donnerai seulement un sommaire. Vu Madame Seydoux qui a été extrêmement aimable et qui a mis sa bourse à ma disposition. Elle n'oublie point papa et maman. Elle me donne quelques détails sur le Cateau, me parle de la guerre, mais pas moyen d'écrire dans le Nord.

Je vais chez ma tante Marie, à Clichy. Rien à signaler. Albert Machuet (?), versé dans le service armé, fait sa marche d'entraînement à Guéret. Louis travaille rue de l'Ourcq, comme magasinier dans une usine. Le soir, je rejoins Démaretz gare Saint-Lazare. Le dimanche, nous allons à la Bastille puis, l'après-midi, gare du Nord où je vois Jules Vasseur qui me donne une adresse pour écrire dans le Nord. Entrevu différentes connaissances. Soupé avec Démaretz, Lucien, Louis et je rentre à Ozoir.

Aujourd'hui, j'écris à Amante. Serai-je plus heureux ? Aurai-je une réponse dans cinq ou six semaines ?

Des nouvelles, ici. Bitard (?) s'en va au Génie. Leçon de chimie de guerre avec le capitaine Masson. Des nez s'allongent. Difficultés nombreuses sur les chantiers. Rapports divers. Cela promet. Des instructions vont surgir mais les difficultés augmenteront. Ce serait amusant si on ne voyait pas tant de fantoches inquiets parce qu'ils sentent leur situation ébranlée et la dissolution prochaine du bureau, du détachement, etc ...

Des radiations sont proposées. Chez les embusqués, on va rire jaune dans quelques petits groupes.

21 septembre - Encore une date historique mais qui, cette année, ne se signale par rien. J'ai écrit longuement à Amante et versé sept francs vingt dans un mandat destiné à couvrir les frais d'envoi à domicile et le retour d'une réponse. Quand aurai-je la réponse ? L'adresse doit être bonne car Vasseur a eu une lettre récemment, et Maurice Caron me l'avait donnée en affirmant qu'un sergent de Saint-Cyr avait régulièrement des nouvelles par cette voie.

Hier soir, j'ai lu un peu et rangé des papiers dans ma chambre. Les soirées s'allongent déjà, mais où ira-t-on quand Ozoir sera fini ?

La lecture des journaux n'apporte que le découragement car les russes reculent toujours. Vilna est occupée par les boches et, de ce côté, en dehors des luttes d'artillerie, rien de remarquable et aucun résultat. Il va falloir se préparer à la campagne d'hiver et, comme je ne serai plus à Ozoir, il y aura bien des difficultés à tourner (?) si on nous expédie à Soisson.

22 septembre - Mon petit Jehan a aujourd'hui onze ans. Il semble vraiment que je sois condamné à n'être jamais auprès de lui à ses anniversaires successifs. Je ne l'ai pas vu naître et, les autres années, je me trouvais presque toujours à Paris. L'an dernier, j'étais encore à Brive, et, depuis un an, je n'ai pu l'entrevoir que du 28 septembre au 3 octobre. Une année entière, non seulement sans voir ses enfants, mais sans en entendre parler ni en avoir de nouvelles. Et toujours rien. Il semble que pour le reste des français, pour le gouvernement, nos malheureux n'existent plus. On prend tout doucement les mesures utiles à la guerre d'usure, à l'offensive lointaine. Mesures qui permettent à l'ennemi de renforcer toutes ses positions et de les rendre imprenables. Notre état-major juge-t-il y gagner dans l'esprit du monde des alliés et estime-t-il que les régions envahies n'ont aucune valeur ? Je me désespère de la situation et me demande si je saurai encore passer un hiver entier dans le même état d'esprit et, si je ne savais pas faire plus de peine aux miens en m'exposant à disparaître, je n'hésiterais pas à partir pour le front.

23 septembre - Je reçois aujourd'hui une lettre d'Achille Party. Versé dans l'Auxiliaire l'hiver dernier, il travaille à Paris. Il voit le chômage arriver. Il a reçu une lettre de sa femme. Tout le monde en reçoit sauf moi.

Rappel pour mémoire. Demande Lamouroux. Réponse N°8307. 20 septembre “ *La consigne est de garder les ouvriers*” malgré conclusion (...) du commandant du secteur. Travail, (...), débauchage, désorganisation. A rapprocher, rapports Guérin. Panet.

Après la guerre, on se plaindra des impositions.

Je voudrais tant avoir un travail utile et intelligent à faire, mais non. Les travaux devront être finis le 15 octobre. Nous en reparlerons le 15 novembre. Le capitaine part demain vers Longpont avec le commandant Fromheim qui va à Artenne (?), toujours sur la nouvelle ligne Beauvais, La Fère. Paris sera imprenable jusqu'à la prochaine guerre mais on aura masqué le vide des opérations sur le front par des travaux.

25 septembre - Je suis un peu souffrant. L'intestin est pâle (?) et je souffre de coliques probablement dues à la viande frigorifiée, qui n'est pas toujours de bonne qualité.

Ici, toujours des changements, le commandant est parti hier pour quatre jours, reconnaître une ligne de chemin de fer à Miramar, près de Marseille. On a expédié les affaires en cours. L'après-midi s'est passée à flâner, et j'ai joué aux cartes dans la cuisine. Le soir, je suis allé faire une visite à Monsieur Cortillot, journaliste de Laon, réfugié ici et malade. Ce matin, on nous annonce l'arrivée du commandant Goury du Rostan, chargé maintenant de commandement du cinquième secteur. Je crois qu'il va y avoir des changements peu agréables à beaucoup, car c'est un chef exigeant et peu commode quand il y a des infractions aux règlements. Tenue, café, service, etc.

Lefèbvre m'écrit enfin. Je suis rassuré. Il est versé dans l'Auxiliaire et reste à Dunkerque comme secrétaire. Il vaut mieux cela pour lui.

Hier, j'ai écrit à nouveau à Faldony, par l'intermédiaire d'une dame à qui Jules Vasseur doit remettre ma lettre. Cette lettre arrivera-t-elle ?

Au point de vue général, la situation se complique encore du fait de l'attitude de la Bulgarie, qui mobilise probablement contre la Serbie. Va-t-on prendre l'offensive une bonne fois ? Les journaux, comme *Le Temps*, semblent le suggérer. Tout cela est bien obscur et laisse peu d'espoir de voir se dénouer ces difficultés.

Bientôt, le temps sera mauvais, on ramènera des troupes ennemies contre nous, et je me demande quand on en sortira.

26 septembre - Dimanche - Le communiqué semble indiquer l'offensive en deux points, l'un au Nord de Lens à Loos en Gohelle et Hulluch, l'autre en Champagne entre l'Aisne et la Suippe, où l'on occupe les tranchées ennemies, et où la progression continue Attendons les autres communiqués.

Depuis trois jours, aucune lettre n'est arrivée du front. Je m'ennuie et suis très anxieux. Mon état général est plutôt mauvais et nous sommes dans des conditions déplorables pour nous soigner ici. La situation du bureau paraît de plus en plus précaire, car il n'y aurait plus, dit-on, qu'une position dans le secteur. Le commandant serait donc inutile et le service serait centralisé entre les mains du commandant Goury du Rostan qui a son personnel. Rien d'étonnant à ce que j'aie prochainement surveiller un chantier. Je vois avec inquiétude l'avenir si sombre et la vie de famille si loin, si même je dois la reprendre.

Reçu aujourd'hui une lettre d'Émile Macary, qui compte me voir mercredi. Dans quel état serai-je mercredi et pourrai-je aller à Paris ?

27 septembre - Toujours du changement. Aujourd'hui sont arrivés des bureaux de Sucy. Le sergent Philippon me dit qu'en application de la loi Dalbiez, on va remplacer les employés par des militaires et que, vraisemblablement, les bureaux vont être supprimés. Ceci suppose ma rentrée dans le rang. Attendons le retour du commandant qui rentre demain pour se faire une opinion. D'ailleurs, tout semble indiquer que la situation va se trouver modifiée du fait des événements. Le communiqué de ce jour est le plus beau depuis la Marne : *vingt mille prisonniers en deux jours*. L'offensive semble déclenchée en deux points. Arras, la Bassée et Champagne. Pas encore de lettre du front. Que devient André ? Il est probable qu'on veut impressionner la Bulgarie. Notre situation ici serait vivement réglée si les boches rectifiaient leur front. Mais que feront-ils ?

Pas de lettres aujourd'hui. Je suis sur des épines et je lis tous les communiqués et tous les journaux pour chasser mes idées.

30 septembre - Nogent-sur-Marne. Me voilà redevenu nogentais et ces deux derniers jours sont fertiles en épisodes mouvementés. Mardi matin, le commandant Goury du Rostan arrive à huit heures et demi et me dit sans ambages “- *Vous partez, vous ! - Bien ! - Vous dites ? - Je dis : Bien ! Mon commandant !*” Puis, il s'en va et revient une demi-heure plus tard et me dit : “*Je vais vous renvoyer à Nogent où l'on pourra tirer meilleur parti qu'ici de vos connaissances. Ici, vous devriez faire du pointage, et on peut vous utiliser beaucoup mieux.*”

J'en profite pour demander un laissez-passer et le commandant me donne une permission de quarante huit heures. Je fais mes adieux partout. C'est une stupéfaction générale car on s'attachait à moi. Ma propriétaire, la bonne Madame Parisy, en est toute désolée. Je vais serrer la main de Monsieur Cortillot. Au mess, on est inquiet car les menaces du nouveau commandant pleuvent dru. Les camarades m'assurent de leur sympathie. Je paie la bouteille classique et je pars à quatre heures à Paris, car le lendemain, je dois toucher mon traitement et voir Émile Maccary. En passant, je dépose mon barda à la gare de Nogent.

Le mercredi 29, au lycée Montaigne, je donne ma nouvelle adresse et je vois le proviseur qui me lit une circulaire nouvelle en vertu de laquelle il est autorisé à me redemander. Je lui donne tous les renseignements nécessaires et il me promet d'écrire pour me réclamer au ministère. Le pauvre proviseur ne sait comment s'y prendre pour sa rentrée. Il a de nombreux élèves, et pas de professeurs. Il se pourrait donc que je fusse partiellement démobilisé pour aller faire classe à Montaigne, ce qui n'est pas pour me déplaire.

Je suis arrivé à midi à la gare de Lyon et je déjeune avec Émile Macary. Nous avons bavardé comme jadis, et fait pas mal de courses ensemble. Puis, le soir, j'ai dîné avec Passaye qui, lui, a eu des nouvelles de sa femme et de sa mère. Le communiqué du soir est très bon, mais rien ne se décide encore pour la région de Lille, malgré le succès anglais à Loos Vieny (?).

Aujourd'hui, je me présente à Nogent à dix heures et demi et suis reversé à la Maternelle, et je ne trouve plus qu'un seul sous-officier connu et un vague embusqué pompier. Tous les anciens sont partis, dispersés un peu partout. Je retourne à mon ancien mess Cavanna, et j'ai l'impression très nette d'entrer dans l'inconnu encore une fois. Attendons pour vérifier nos impressions.

D'André, rien encore. Une note laconique annonce qu'il ne faut pas attendre de lettres

du front. Il est temps, je n'ai rien reçu depuis plus de huit jours et je me demande la part que le pauvre garçon a pris à cette tuerie effroyable, dans laquelle près de cent mille allemands ont été tués, blessés ou fait prisonniers.

J'ai toujours mon esprit tendu vers lui et vers les miens. Et rien pour me rassurer. Que faire dans mon désœuvrement qui va encore marquer mon séjour ici ? Mais n'anticipons point sur le troisième chapitre qui sera presque le troisième volume de mes mémoires militaires.

1er octobre 1915 - Nogent-sur-Marne - Me voilà donc revenu à Nogent. Les bureaux de la mobilisation m'ont appelé à l'école maternelle, où je ne retrouve qu'un vague embusqué parmi l'équipe de sous-officiers que j'y ai connus. C'est le pompier. Lui seul a survécu. Tous les autres sont partis à tour de rôle. Il y en a partout. A Dijon même. Je suis un peu perdu. Le vaguemestre Conrat fait fonction de chef. Je ne connais pas l'adjudant Fabiani. Mon premier soin est de chercher un logement à proximité du détachement. Je trouve une chambre nue dans une maison neuve. On me la meuble sommairement. Une table, deux chaises, un lit garni et un petit buffet. Je m'installe le soir même. Je suis allé revoir ensuite mes propriétaires du début qui me font bon accueil et sont toujours les mêmes (!). Le service n'a plus rien de comparable à ce qu'il était pendant l'hiver. Quand on n'est pas de service, on est libre. J'en profite et je passe la journée dans ma chambre à écrire. J'ai vu aujourd'hui l'adjudant Albert qui me demande d'aller à son mess. On verra.

J'ai fait une visite au lieutenant commandant le dépôt pour lui annoncer la demande du proviseur de Montaigne. Il m'a reçu extrêmement bien et ne mettra sûrement pas opposition, si la demande arrive jusqu'à lui. Je passe à la visite du major. Cela se borne à une conversation aimable.

2 octobre - Je suis désigné de patrouille de dix-sept heures à vingt heures trente. En attendant, je remplace un collègue qui part en permission et je vais prendre le service au Cèdre. J'ai reçu une carte d'André datée du 22 septembre. Qu'est-il devenu depuis ? Sa carte me dit qu'il fait partie d'une division d'attaque. Je viens de finir ma patrouille. Elle consistait à circuler en ville, la jugulaire au menton, avec deux poilus, et à m'assurer de la bonne tenue des hommes. Nous sommes peu nombreux comme sous-officiers et, demain, je prends la garde au jardin colonial où se trouve un hôpital. J'espérais voir Démaretz et Louis, mais je suis refait.

Nous sommes aujourd'hui samedi. C'est l'année dernière à pareil jour, mais le 3, que j'ai quitté les miens et, depuis un an, les allemands sont toujours à Reims et à Noyon et je me demande combien de temps durera encore cette séparation. trois cent soixante-cinq jours d'inquiétude. Si je n'avais pas l'espoir si solidement ancré, même sans savoir ce qu'il vaut, je serai mort depuis longtemps.

4 septembre - Hier, je suis allé à Paris le matin et j'ai vu Démaretz chez lui. Nous avons déjeuné ensemble et à deux heures et demi, je repartais à Nogent, où je suis arrivé juste, bien juste pour emmener ma garde au jardin colonial. Ce jardin est une

propriété du Ministère des Colonies, dans le genre de Kew Garden en moins beau et dont les pavillons ont été transformés en ambulances - surtout par les tirailleurs algériens, marocains et sénégalais. Peu de français. Nous sommes dans un poste en planches, où il fait froid. Heureusement, on a des couvertures mais quand même, il y fait froid la nuit.

Je reconnais le service à faire : trois rondes de nuit à des postes de contrôleurs dans le parc puis inscrire les entrées et les sorties des blessés. Je passe une nuit assez mouvementée car, avec les rondes, il y a vers deux heures et quart un arrivage de blessés. Dans la journée, je vais visiter quelques salles où souffrent les malheureux. On m'apporte mes deux repas du mess. C'est froid et insipide. J'ai une équipe de braves types qui sont presque amusants. Un normand et un montreuillois ont joué aux cartes jusque deux heures du matin et je les entends déclarer les roués, noué, torré ! La journée se passe sans incidents. A cinq heures, on vient me relever et, en rentrant au cantonnement, j'apprends que je suis encore de service demain à six heures du matin à la cartoucherie. On sue vingt heures. Je vais à la manutention des obus. Si cela continue, je ne m'ennuierai pas mais ce sera plus dur qu'à Ozoir.

Deux lettres, de Louis Baudouin et Maurice Caron. Communiqués insignifiants. La Grèce se prépare à répondre à la Bulgarie qui n'a pas encore déclenché le mouvement.

Les journaux sont vides. Va-t-on continuer l'offensive ? Tout est là !

J'ai passé la journée d'hier en pensée avec les miens. Il y avait hier un an exactement que j'avais quitté ma famille, et je suis toujours séparé d'eux. Cette journée a dû être bien triste là-bas. Il est probable que les renforts amenés d'Allemagne occupent encore les écoles et qui sait si les malheureux n'ont pas été chassés de la maison pour faire de la place à quelque arrogant officier boche.

5 octobre - Hier soir au mess Jeanne d'Arc, l'adjudant Allart me dit qu'un maréchal des Logis Tondelier de la septième Batterie du douzième est mis à la disposition de l'A.L.V.F. à La Varenne Saint-Hilaire. Il n'y a qu'un Tondelier maréchal des Logis au douzième, c'est moi. D'autre part, qu'est-ce que l'A.L.V.F. ? Personne n'en sait rien. Je vais à Fontenay, où est le bureau de la mobilisation du douzième ce matin. Là, on me conseille d'aller jusqu'à La Varenne. Je prends le train et y arrive à neuf heures et demi. L'A.L.V.F. signifie Artillerie Lourde Voies Ferrées. Le commandant ne sait encore rien. Il pense qu'il y a lieu de téléphoner au secrétariat pour s'informer.

En y réfléchissant, et après avoir vu la note me concernant, je crois que cela tient à ce fait que nous avons envoyé pour proposition à l'atelier de réparation de l'aéronautique de Saint-Cyr n'a pas été utilisé pour cet atelier mais retenu pour une formation

analogue. Et cela me vaut une désignation pour le moins surprenante. J'aurai probablement ce soir le mot de l'énigme. En attendant, je file à Clichy porter mes livres et papiers encombrants. Ce sera cinq à six kilos de moins à porter. Chez ma tante Marie, rien de nouveau. J'écris pour elle à André dont je suis toujours sans nouvelles depuis l'offensive du 25. Qu'est-il devenu ?

6 octobre - J'attends toujours. On a essayé vainement au bureau de Fontenay de téléphoner au sous-lieutenant pour s'assurer qu'il s'agissait bien de moi et aujourd'hui, au matin, on n'a pas encore pu obtenir la communication. Il faut attendre, et je n'ai rien à faire. On dit que la Soixante douzième Batterie qui est à Nogent depuis quatorze mois va partir à Vincennes où elle va réintégrer le fort, où elle remplacera le Deuxième Lourde, devenu Quatre-vingt deuxième.

Toujours rien d'André. J'ai bien peur pour lui, car j'ai vu aujourd'hui des lettres venant du front écrites le 25 septembre. Il semble que tout ce qui était retenu est maintenant envoyé. Au mess, je vois un adjudant de Lille qui, avant la guerre, était fixé à Bruxelles. Il est comme moi, sans nouvelles. N'ayant rien à faire, j'écris dans ma petite chambre, ayant sous les yeux les six portraits aimés. Et il faut tenir bon pour ne pas m'affaler sur mon lit et pleurer mon bonheur perdu.

Les journaux d'aujourd'hui sont peu rassurants. La Bulgarie va tomber sur la Serbie. Le ministère grec, Venyelos (?), favorable à l'Entente, est démissionnaire. Les complications ne manquaient cependant pas.

Je m'ennuie chaque jour un peu plus et j'aimerais mieux, certes, une occupation plus estimable.

7 octobre - Je suis à La Varenne Saint-Hilaire depuis ce matin. Hier soir, à l'appel de cinq heures, on m'a remis l'ordre de partir. Je règle rapidement les petites affaires. Propriétaire, mess, et je fais mes adieux à tous ceux que j'ai connus si peu. Le mess de Nogent, bien que très confortable, ne me plaisait guère. On passait le temps à table à se lancer des boulettes et à infliger des amendes de cinquante centimes. Ce matin, je suis allé au Cèdre faire régler mes affaires, prêt, livret, etc. et à neuf heures cinq, je partais pour La Varenne où je suis arrivé à neuf heures et demi. Je prends des renseignements. Il paraît que la liberté y est relativement grande, les permissions faciles, mais je dois m'attendre à partir au front d'un moment à l'autre, car la fonction du parc est de fournir du personnel pour poser des voies ferrées pour l'Artillerie Lourde. De temps en temps, on forme un groupe qui va en renfort quelconque du front travailler plus ou moins longtemps.

Le détachement de la douzième Batterie du neuvième Régiment d'Artillerie à pied est hétéroclite. Beaucoup de méridionaux, des corses, etc. Réception bizarre. Je trouve

assez rapidement une chambre, Café de Paris, et fais mon emménagement.

C'est aujourd'hui le 7 octobre, et je ne puis m'empêcher de songer à ce qu'évoque cette date, anniversaire de ma naissance. Certes, on a pensé beaucoup à moi aujourd'hui là-bas et je suis bien sûr qu'Amante est triste à mourir. L'an dernier, à Boulogne, j'étais avec Monsieur Passaye et l'on prit un café. Cette année, je suis seul dans une chambre d'hôtel et je me désole, parce que je ne vois pas le terme de cette période de malheur. Rien d'André. Qu'est-il devenu ?

8 octobre - Pas de nouvelles d'André. Il faut m'attendre à un malheur car, après les recommandations que je lui avais faites au mois d'août, il m'aurait sûrement écrit s'il avait pu le faire. Et il est impossible qu'il soit resté, même involontairement, sans me faire passer un mot. Je vais écrire demain à son capitaine. Il est vrai que sa lettre peut avoir été à Ozoir, d'où elle serait renvoyée à Nogent et à La Varenne.

Ma première journée à l'A.L.V.F. est bizarre. Je suis allé ce matin au terrain de manœuvre. C'est un terrain nivelé sur lequel on pose des voies de garage pour la Compagnie de l'Est. Les hommes travaillent de sept heures et demi à dix heures, et de une heure et demi à quatre heures.

En dehors de ces heures, on est libre. Je suis affecté à la onzième pièce et me voilà maintenant à la douzième Batterie du neuvième Régiment d'Artillerie à pied. Ma fonction consiste à assimiler le travail de la pose des voies, ce qui est assez facile. Aujourd'hui arrive un maréchal des Logis, professeur au lycée de Pontivy. Il revient du front, rappelé ici dans les mêmes conditions que moi, sans savoir pourquoi. Il avait envoyé une note pour le tir sur avion, et son nom a été retenu comme le mien. Il loge au même hôtel. Je fais la connaissance d'un autre professeur du collège de Montbéliard, également sous-officier. Ce sera une société.

Aujourd'hui, les communiqués annoncent la prise de Tahure, et les combats pour conserver cette position importante.

Reçu une lettre d'Achille Pachy, qui redoute le chômage de l'hiver.

11 octobre - Samedi, j'ai obtenu une permission que j'ai passée à Paris. J'ai pu prendre le train à quatre heures vingt-sept, et suis allé attendre Démaretz et Louis, à qui j'avais télégraphié. Nous avons dîné ensemble et, Louis parti de son côté, je vais coucher avec Démaretz.

Dimanche ordinaire avec séjour classique à la gare du Nord, où j'ai toujours l'espoir de voir arriver je ne sais qui de la famille. Une dame Lemaire me dit qu'il est dangereux d'écrire dans le Nord (amendes, emprisonnement). Et moi qui ai écrit deux lettres récemment. Que faire ? Je vais essayer par un prisonnier, mais je n'en connais pas

personnellement. Jules Vasseur m'assurait qu'il ferait quelque chose auprès d'un Monsieur Pollet. Je vais lui écrire pour lui demander s'il a écrit et l'adresse exacte du Pollet en question, qui pourrait bien être de Mouvaux. Je rentre le soir à onze heures à La Varenne.

Aujourd'hui, surveillance au chantier de l'A.L.V.F., qu'un loustic traduit "à la vaste fourmilière". Rien encore à notre sujet. Que veut-on faire de nous dans une unité où les cadres regorgent : vingt-six sous-officiers plus deux adjudants plus deux chefs plus deux sous-lieutenants plus un lieutenant plus un capitaine plus un commandant ?

L'offensive va-t-elle continuer ? Pas encore de lettre d'André. Je n'ose y penser, et puis-je écrire à son capitaine ?

12 octobre - Enfin, une carte m'arrive d'André. Elle est datée du 3 octobre. Il ne me dit que quelques mots, la carte étant censurée. Tout va bien pour lui. Espérons que depuis le 3, il ne lui est rien survenu de mauvais. Quel poids de moins sur le cœur ! Une carte de Colson, soldat interprète au vingt-et-unième Chasseurs à Limoges. Une lettre de Boucher qui m'attend. Une lettre du proviseur de Montaigne qui est prêt à me demander quand j'aurai moi-même fait une demande ici, ce que je vais me hâter de faire. Une lettre de Weill qui est chargé à Toul de six heures de physique-chimie au collège.

Ce matin, revue de cantonnement. Le mien, qui est installé chez un marchand de charbon, est tout à fait remarquable de saleté. Je suis chef de pièce en l'absence du chef en permission. C'est presque amusant. Et dire qu'on veut faire de moi un chef de cantonnement !!

A deux heures et demi, je vois le capitaine au sujet de la demande du proviseur de Montaigne. Accueil correct mais froid. Le capitaine ignore l'esprit et la lettre de la circulaire invoquée et me demande de la lui procurer. On me prévient que je prends la garde ce soir et, à quatre heures et demi, on m'informe que je suis nommé chef de cantonnement.

13 octobre - Je prends la garde à cinq heures, avec douze hommes et un brigadier. Le poste est installé dans un dortoir de mécaniciens du chemin de fer et j'y ai passé une très mauvaise nuit, car il y a des puces et les paillasses à terre sont dures comme du bois. J'ai rêvassé tout le temps, l'esprit à Mouvaux. Le matin, on m'apporte le café à sept heures, et me voilà assis sur le banc du poste jusqu'à cinq heures. Que me réserve cette fonction de chef de cantonnement. Plus de service mais moins de garde. Des responsabilités qu'il faudra faire préciser. On parle de l'arrivée de cent cinquante hommes, venant de Cherbourg pour former une batterie nouvelle. Il y a ici autant de potins que partout ailleurs.

On m'amène un prisonnier dont la punition mérite d'être relevée. Planton à la porte du

cantonnement, il avait trois boutons de sa veste déboutonnés. Sa tenue parut incorrecte à un adjudant qui passait et qui fit un rapport. Résultat, trois jours de prison !! Or, la prison est un cabanon fermé avec une paille. Comme il y avait déjà un prisonnier, l'homme aurait couché à terre si je n'avais pas pris sur moi de le coucher au poste.

Mon équipe du poste se compose de franc-comtois et de jurassiens qui racontent leurs petites histoires sans émotions apparentes. Beaucoup reviennent du front en Champagne où ils sont allés construire des voies. Ils parlent des bombardements de Suippes par les marmites (?).

15 octobre - J'ai reçu une carte d'André datée du 9. Il va bien et me demande de l'argent. Il va probablement être nommé sergent. Je souhaite qu'il soit mis au repos bientôt ; et cependant les journaux annoncent que l'offensive allemande continue. Les communiqués redeviennent quelconques. D'ailleurs, toute l'attention se concentre sur la Serbie et les Balkans. On entend parler que de départs de troupes à Salonique.

J'ai pris hier ma fonction de chef du cantonnement Faucher. Ce cantonnement est installé dans l'immeuble d'un marchand de charbon, les hommes couchent dans des hangars fermés tant bien que mal. Ma pièce est dans une écurie. Les hommes ont des pailles sur la grève, tout est sale, noir, poussiéreux. Les sous-officiers mangent dans la maison où ils ont installé leur popote. C'est beaucoup plus sale qu'à Nogent et je regrette Pontault à ce point de vue. Il viendra peut-être un temps où je regretterai La Varenne, car nous ne sommes pas au bout.

La fonction de chef de cantonnement me dispense de la garde, quelquefois du travail, mais me donne des responsabilités nouvelles, d'autant que j'ai avec moi des jeunes soldats du midi souvent flemmards et carottiers (sic). Je tâcherai de les avoir par la justice et la complaisance.

Aujourd'hui, j'ai passé la matinée à faire des étiquettes. L'après-midi, il y avait revue de linge. C'est le train-train de caserne, avec l'absence de confort en plus. Des lieutenants qui font du zèle à tort et à travers. Il y a surtout, à quatre heures et quart, un rapport quotidien qui est une bouffonnerie. Espérons qu'il ne présentera pas de difficulté qui m'empêcherait de coucher en ville.

18 octobre - Lundi - Samedi, j'ai eu vingt-quatre heures de permission après une journée bizarre. Un adjudant d'esprit étroit, très embêté de me voir au cantonnement, où je devais rester pour l'organisation, au lieu du travail où je pourrais être une cherche-noise devant les hommes. Puis, comme mes réponses le mettent en vilaine posture, il tourne court et me renvoie.

Le soir, je pars à Paris où je passe la soirée avec Louis Baudouin et Démaretz. Le dimanche, je vois Déroide, officier d'administration. Depuis huit jours, il me parle de

Lille. Rien de neuf. La journée se passe comme un dimanche à Paris, partie de billard de deux heures à trois heures et demi, puis deux heures à la gare du Nord où je vois Mangin, Monsieur Bayard, de Wassigny et quelques inconnus. Je n'ai rien appris de nouveau mais, malgré le supplice de cette cohue d'évacués, de réfugiés, j'y vais car j'ai toujours l'espoir de trouver quelqu'un qui me dira ce qui m'intéresse et que j'ignore. Tout cela est toujours bien douloureux mais, dans ma situation, on se plaît dans sa douleur car on n'est pas seul. Je rentre à neuf heures à La Varenne où, pendant une semaine, je vais voir passer des trains.

La journée se passe avec le train-train de la caserne : matin, changement d'effets, et soir, travail au terrain de manœuvre. Cela consiste pour moi à regarder quelques vagues terrassiers. On a amené une pièce de deux cent quarante, un truc (?), et je regarde la mise en batterie effectuée par des artilleurs du Septième. C'est intéressant. Huit véris descendent et pincent les deux rails de manière à rendre le wagon immobile. La pièce est énorme, dix-neuf mille sept cent quatre-vingt kilos à elle seule. Un enfant la mettrait en batterie à la position de tir. Elle lance un pruneau de cent quatre-vingt six kilos à quinze kilomètres.

A ce sujet, j'ai oublié de noter que j'ai vu hier aux Invalides le matériel rapporté de Champagne à la suite de l'offensive du 24 septembre. C'est (...), canons de soixante dix-sept, obusiers de cent cinq, de cent cinquante, mitrailleuses, lances-bombes, mortiers, etc. (...). Tout y est représenté. On voit même un obus de quatre cent vingt non éclaté.

J'écris aujourd'hui à Monsieur Pollet, prisonnier à Munster, pour le prier d'écrire à Amante et lui donner des nouvelles. Mais ma lettre parviendra-t-elle ? J'écris également à Brive pour demander au capitaine Gérard de rechercher Rémy. Comment faire ? Je ne sais où m'adresser, ne connaissant pas le régiment où il sert.

20 octobre - Ma journée d'hier a été occupée par la manœuvre à pied à laquelle il faut me mettre au courant. Car les cantonnements sont tout changés. Le soir, marche. Rassemblement sur le bord de la Marne en manteau roulé et en arme (fusil Gran (?)). Nous allons à Chenevière où, derrière l'école, se trouve une terrasse dominant la vallée. Point de vue superbe, gâté par le brouillard. De là, nous partons sur la route de Pontault et Ozoir, et nous rentrons par Ormesson.

Cette marche n'est pas longue mais m'a fatigué beaucoup et je décide d'aller voir le major. Il m'a reçu ce matin, et m'a exempté de marche après m'avoir ausculté. Il m'ordonne du quinquina. Serais-je faible ? Les palpitations sont peu sensibles quand je suis reposé, mais la transpiration est abondante aussitôt que je fatigue. J'ai remis une demande pour aller faire classe à Montaigne, car le proviseur a écrit de son côté. Qu'est-ce que cela donnera ?

Reçu une carte d'André. Il est sergent. Sa carte est du 14. Il ne me dit rien, naturellement. Je me demande s'il a jamais rédigé dix lignes de ce qu'il a fait. Enfin, l'important est qu'il s'en tire.

Cet après-midi, revue en tenue de campagne dans les cantonnements. Les officiers arrivent à deux heures et demi et le capitaine me dit qu'il a reçu la lettre du proviseur de Montaigne. Il est d'accord en principe et me permet d'aller demain à Paris pour m'entendre avec Monsieur Robineau (?) sur l'emploi du temps. La revue se passe sans incident notable car, le capitaine étant présent, les adjudants, lieutenants et sous-lieutenants ne disent rien.

22 octobre - Je suis allé à Paris hier, on m'a donné un horaire. Cinq heures par semaine. Reste à savoir s'il sera accepté par le capitaine quand le proviseur le lui enverra. Je déjeune avec Maurice et les douaniers, et je vais voir Boucher avec qui je passe deux heures. Il me ramène à pied jusqu'à la gare de l'Est, en causant de différentes choses. Je lui ai remis une lettre pour Amante et des valeurs (trois bons et deux obligations). Je reprends le train à la Bastille à sept heures quarante et rentre à La Varenne à huit heures et quart.

Ce matin, manœuvre à pied et service de place. Le soir, marche ; j'espère en être dispensé.

Je reçois une lettre de Gérard qui me donne l'affectation de Rémy. Enfin ! Classe 1909, numéro de matricule 477, inscrit au répertoire du vingt-huitième Régiment de Dragons avec le numéro 08.515, et une lettre d'André. Par le langage convenu, je sais qu'il est entre Saint-Souplet et Saint-Hilaire-le-Grand, à dix kilomètres de Tahure, environ. Je vais immédiatement écrire au dépôt de Rémy pour avoir des nouvelles.

25 octobre 1915 - Samedi dernier, j'ai fait de la manœuvre à pied et commencé à commander. Le matin, il y avait travail et j'ai fait la connaissance du sergent-major Tatin, qui est l'ancien élève de Weill à Tournon. Une explication un peu vive avec l'adjudant Dubey (?) me cause quelques inquiétudes, car il est bien évident que mon gîte à l'hôtel est irrégulier, surtout étant chef de cantonnement. Enfin, on verra. Le soir, j'ai une permission et je pars à Paris où je vais au cinéma voir représenter quelques épisodes de la bataille de Champagne. Je couche à l'hôtel, rue Myrha. Le lendemain, je vais à Clichy voir ma tante Marie, et j'y trouve Louis Baudouin qui va se fixer à Paris. L'après-midi, je vais avec Démaretz et Lucien à la gare du Nord. Il fait un temps abominable, mais quand même nous restons là. Toujours les évacués ou les fugitifs qui s'interpellent. Tout le monde semble se faire à la situation. Depuis un an que cela dure, on s'habitue et, sous prétexte de prendre son mal en patience, on se fait à sa vie, on

s'adapte. Je fais tache, certainement, dans cette ruche car je ne ris pas et les taquineries des uns et des autres finissent par m'agacer. Aussi, c'est presque avec un sentiment de soulagement que je repars à La Varenne.

Je ne reçois rien du proviseur de Montaigne ! Il se pourrait que le Recteur trouvât mon déplacement inutile pour si peu de temps (cinq heures). Néanmoins, j'écrirai ce soir au lycée pour savoir quelque chose. D'ailleurs, je ne sais pas si je pourrai continuer la manœuvre à pied qui m'épuise vite, et je retournerai prochainement voir le major.

Ce matin, j'ai assisté à un cours sur la construction des voies ferrées fait par un ingénieur. Ce n'est pas difficile, peu de théorie. Depuis trois jours, il passe de nombreux trains d'anglais partant sur Marseille.

27 octobre - J'ai reçu hier une lettre du proviseur de Montaigne. Il me donne mon emploi du temps que j'envoie par lettre au capitaine, avec demande pour commencer mon service au 1er novembre. Hier, le collègue Sayour a été affecté à Paris pour le service Central de l'A.L.V.F.. On lui a enfin dit pourquoi nous étions ici. Il s'agit de calculer des tables de tir. Cela va permettre d'établir et de préciser notre situation ici. On va mettre à notre disposition une salle de l'infirmerie. Nous ne serions plus au service de la batterie, ce qui présenterait un avantage considérable car les fonctions de chef de cantonnement ne procurent que des ennuis lorsqu'on a affaire à des officiers et des adjudants comme ceux que nous avons ici. Quoiqu'on fasse, il y a toujours quelque chose qui cloche, et c'est prétexte à observations blessantes ou à rebuffades peu polies. Nous avons chiffré toute la journée et il est probable que nous continuerons, mais j'aime autant cela que le travail inepte et la manœuvre à pied abrutissante, sans compter le voyage au front d'ici quelques jours ou quelques semaines.

Les journaux sont pleins de l'exécution de Miss Cavell (?) à Bruxelles. On n'avance plus. Nous voilà repartis pour un hiver entier, hors préjudices des difficultés croissantes dans les Balkans.

Les trains d'Anglais continuent de passer à La Varenne, probablement se dirigeant vers Marseille. En attendant, je ne reçois rien du Nord. Le journal d'hier donnait quelques détails sur le ravitaillement des régions envahies.

28 octobre - Reçu une carte d'André. Il est en première ligne et doit revenir à l'arrière aujourd'hui. Il commence déjà à souffrir du froid et nous ne faisons qu'aborder l'hiver. Il a reçu de sa tante un mot l'avisant qu'elle a su par un brésilien rapatrié de Lille que toute sa famille était en bonne santé. Tant mieux. Recevrai-je bientôt quelque chose du même genre ?

Ma situation ici se précise. Je suis maintenant exempt de tout service à la Batterie et relevé de ma fonction de chef de cantonnement. Ouf !

J'ai passé une très mauvaise nuit. Rêves abominables de la famille, d'Amante. Je ne m'arrête guère aux rêves mais celui-ci m'avait laissé une impression d'horreur dont je ne savais me débarrasser.

Ce matin, le capitaine doit s'informer si je puis être autorisé à faire classe à Montaigne. J'aurai probablement une permission de quarante-huit heures à la Toussaint, que je passerai soit à Paris, soit à Maisons-Laffitte.

29 octobre - Je suis allé ce matin à Paris par le tramway. Il était nécessaire d'aller à Montaigne car demain, je ne pourrai m'y rendre avant la fermeture de l'économat. Rentré à onze heures et quart, j'ai déjeuné au restaurant et suis allé à notre bureau où j'ai trouvé une lettre du dépôt du Vingt-huitième Dragon. Rémy est en bonne santé apparemment car on a rien reçu le concernant. On me donne une adresse postale complète, secteur postal 37. Je lui écris à nouveau et lui offre de l'argent. Il est probable que le pauvre garçon n'en a pas vu beaucoup depuis un an, s'il n'est pas ordonnance d'un officier.

Nous n'avions rien à faire et j'ai passé mon après-midi à rêver. En fermant les yeux, je me revoyais à Mouvaux et je voyais papa, allant et venant dans le jardin, maman dans la cuisine, Amante à l'école, les enfants ?? où ? Suzanne ? Edmond ? Jehan, probablement en classe. Et tous ces malheureux se demandant quand finiront ces horreurs, pendant que, de mon côté, je n'ose envisager l'avenir ne sachant si je les reverrai jamais.

Et dans tout cela, c'est moi le moins à plaindre car, jusqu'à présent, j'ai eu de la chance et n'ai encore couru aucun risque. Il se peut que je n'en courre pas davantage. La liberté relative dont j'ai joui jusqu'à présent rendait toujours ma situation militaire supportable. Rien ne fait, hélas ! prévoir le moindre changement.

30 octobre - Reçu, avec une carte de Colson, une lettre de Rémy. Il est au front mais ne me dit même pas dans quelle région. Il était marié depuis deux mois et demi quand la guerre éclata. Sa femme, évacuée, serait à Ablon.

Mon collègue Sayour est à Paris. Il doit tout à l'heure me dire si je vais faire classe à Montaigne car il va le demander au capitaine Gérardville, dont nous dépendons maintenant. J'ai en poche ma permission de quarante-huit heures et je me demande ce que je vais en faire, car le résultat le plus clair est dans la dépense que je fais.

La situation dans les Balkans empire plutôt qu'elle ne s'améliore. Que sortira-t-il de tout cela ? Est-ce la prolongation de la guerre ou, comme les journaux allemands l'annoncent, le cheminement vers la paix ? C'est déprimant au possible.

2 novembre - Samedi, à trois heures, Sayour revient avec l'autorisation du capitaine Gérardville et le capitaine de la Batterie me la communique. Il m'établit un laissez-

passer permanent pour trois jours par semaine - lundi, mercredi, vendredi - pendant lequel je pourrai aller librement à Paris, pour mon cours. Je pars ensuite à Paris, où je trouve Démaretz à sept heures et quart et Louis. Nous dînons ensemble et finissons la soirée au cinéma : c'est là qu'on voit le mieux les actualités de la guerre.

Démaretz m'emmène coucher boulevard de Grenelle, où on trouve le lit occupé par Lucien qui a, lui aussi, une permission de quarante-huit heures. Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur et on se couche à trois dans un lit heureusement assez large. Le dimanche, nous partons à Saint-Germain par la pluie. Nous pouvons visiter la ville, mais le château est fermé. Ce sont trois gardiens qui nous en informent. Il vaut mieux voir les soldats au café. Nous allons voir Vulstecke d'Haumont qui est aide-pharmacien et, avec quelques évacués, on cause du Nord. Mais il faut repartir à Maisons-Laffitte (sept kilomètres). On ne connaît pas la route et Démaretz n'est jamais pressé. Aussi, on part à cinq heures et quart par des chemins inconnus en forêt. Nous arrivons à Maisons à sept heures et quart. Je suis fatigué à cause de ma nuit précédente et la soirée se passe à boire du café et à causer à trois. Démaretz a peur de l'hiver et de la solitude qu'il subira.

La journée de la Toussaint est pluvieuse. Nous ne savons où aller. Je vois sommairement la ville où l'on rencontre des quantités de jeunes soldats (Dragons) qui sont là depuis un an. Visité une écurie, le château est fermé, naturellement.

Enfin le soir, je pars à huit heures cinquante et rentre à La Varenne à onze heures. Ce matin, j'ai trouvé quelques lettres. Maurice Caron me demande de l'argent, je lui envoie vingt francs. Evelina réclame des nouvelles. Je passe la journée à notre bureau à ne rien faire. Nous avons un adjudant, professeur au Prytanée de La Flèche qui va travailler avec nous.

Ces trois jours m'ont paru interminables. Demain, j'irai faire classe à Montaigne. Cela procurera une diversion que j'attends. J'aimerais savoir combien durera cette vie nouvelle mixte.

Rien de nouveau encore de Mouvaux, soit par la Hollande, la Suisse ou l'Allemagne (prisonnier). Je voyais hier tant de gens avec leurs enfants, et moi j'étais dans la foule comme un corps sans âme, n'ayant envie de rien, la pensée là-bas, indifférent à tout. Je trouve Démaretz curieux dans ces circonstances tragiques. Jamais il ne parle de sa famille, et, quand j'en parle, il laisse tomber la conversation comme s'il valait mieux n'en point parler. Est-ce à dessein ? *I believe that he is thinking the only and the most to grudge and commiserate for himself not for his dear own.*

3 novembre - Je suis allé faire classe au lycée Montaigne (Sixième B). On me donne mes élèves, quarante-six. Il y aura à faire. J'aurai trois heures par semaine, et comme

j'ai du temps de reste, j'offre du dessin. Je me procure une table de logarithme - il y en a deux à la maison - et, après avoir déjeuné au lycée, je rentre à La Varenne à une heure. Je trouve une lettre de Sandras. Lettre charmante que je conserverai. L'après-midi se passe à calculer. Et là-bas, comment s'est-elle passée ? Je songe aux mercredi et samedi soir, quand j'avais la perspective du lendemain à passer auprès d'Amante. Pourvu qu'elle ait la force de vaincre son chagrin. Tout est là. J'espère qu'au moment du danger, il trouveront un abri à Roubaix. Je passe par des alternatives d'espoir et de découragement. Il semble parfois, après examen des faits, que la guerre ne peut se prolonger, puis, le lendemain, les illusions tombent devant une dépêche ou un examen plus sain des réalités.

5 novembre - Démaretz m'écrit qu'il a reçu une lettre de personnes habitant Chaville. Sa femme serait en bonne santé et, dans l'ensemble, la situation serait assez rassurante. On n'aurait pas de nouvelles de nous depuis le 7 juillet. Ce soir, je retourne à Paris pour une classe à faire de deux heures et demi à trois heures et demi. J'irai voir ma tante Marie qui me répare mes chaussettes. Je dois, en outre, acheter du linge car le mien est en mauvais état et s'use. Mon collègue Auzemberger vient de me communiquer un document officiel qui a été lu aux troupes il y a quelques mois. Tableau des pertes, au 30 mai 1915 (non compris celles de la bataille d'Arras, ni celles de Galicie, les pertes italiennes, serbes, monténégrines et japonaises).

Alliés

Nation	Tués	Blessés	Disparus	Total
France	460 000	660 000	180 000	1 300 000
Angleterre	184 000	200 000	90 000	474 000
Belgique	49 000	49 000	150 000	248 000
Russie	1 250 000	1 680 000	850 000	3 780 000
	1 943 000	2 589 000	1 270 000	5 802 000

Ennemis

Allemagne	1 630 000	1 580 000	490 000	3 700 000
Autriche	1 610 000	1 865 000	910 000	4 385 000
Turquie	40 000	144 000	95 000	279 000
	3 280 000	3 589 000	1 495 000	8 364 000

Total	5 223 000	6 178 000	2 765 000	14 166 000
-------	-----------	-----------	-----------	------------

9 novembre - J'ai passé mon dimanche comme de coutume avec Démaretz. A la gare du Nord, j'ai revu quelques évacués connus, dont Achille Pachy, qui a reçu des nouvelles de chez lui ; Lemaire, contrôleur au Mongy, également. Tous en reçoivent, sauf moi. Vu aussi Marotin, dont la femme et les enfants sont venus le rejoindre de Bruxelles. Je n'ai pas de chance. Si seulement je savais qu'il vont bien et sont toujours sains et saufs. C'est à désespérer. D'autre part, pour faire classe le lendemain à Montaigne à huit heures et demi, j'ai dû coucher à Paris, rue Myrha, et suis rentré à La Varenne à une heure, après avoir déjeuné au lycée.

Aujourd'hui, Auzemberger a été appelé à Paris à la section technique. Il vient de rentrer avec un travail considérable pour la préparation duquel le capitaine Gérardville veut que nous allions passer huit jours auprès de lui. Dès demain matin, nous partirons. Comment allons-nous vivre là-bas ? Rentrerons-nous chaque jour à La Varenne ? Problème qui va me faire dépenser plus d'argent qu'il ne faudrait.

Enfin autre chose à noter. J'ai quitté le Café de Paris où j'avais ma chambre. Nous avons pris des chambres dans une villa tranquille de la paisible rue Lecerf, non loin de la Marne. Chambres très avantageuses et bien meublées. C'est le douzième lit que je vais essayer, je ne compte pas les lits de camps, canapés de gare, paillasses à terre, occupés pendant mes gardes, à Nogent ou ailleurs, ni les lits d'hôtel ni la brouette de la gare de Calais maritime. Et ce n'est pas tout.

Le détachement auquel j'étais affecté est parti aujourd'hui à Wissous près de Palaiseau ; le collègue Bricourt, de Bevillers, est parti. Ne nous attachons à personne. Qui sait de quoi sera fait demain, qui sait, dans les circonstances actuelles, où on va ? Les journaux sont insipides et me déçoivent. Je n'y peux rien trouver de ce que j'attends ou espère.

11 novembre - Depuis trois jours, nous travaillons à la section technique de l'Artillerie, place Saint-Thomas-d'Aquin. C'est un ancien couvent ou séminaire qui a depuis longtemps été mis à la disposition de l'Artillerie. Les nombreuses cellules ont été transformées en bureaux d'officiers de toute sorte, relevant du service de l'Artillerie, et là s'élaborent les plans des nouveaux projectiles de nouveaux canons, etc. C'est dans une de ces cellules que le capitaine Gérardville nous a réunis pour nous faire vérifier une série interminable de calcul de balistique. La théorie est un peu obscure mais, quand on a le courant de ces formules trigonométriques où entrent des facteurs de calcul intégral et différentiel, on en sort et je calcule comme un autre avec ma table de logarithmes. Nous devons rester une huitaine de jour, après quoi, quand

nous aurons le courant nous reviendrons à La Varenne.

Nous partons ce matin à sept heures et demi et déjeunons à Paris. Ce sont des frais auxquels s'ajoutent les déplacements. Nous seront-ils remboursés ?

Hier soir, en rentrant, Auzemberger et moi avons pris le thé dans ma chambre. Son père alsacien a opté en 71 et sa famille était restée en Alsace. Actuellement, mon collègue a des cousins germains dans l'armée allemande ! L'un d'eux est même prisonnier en France dans l'Allier. Sa qualité d'Alsacien l'a fait interner dans un camp spécial. Quelles situations étranges on eût trouver dans cette guerre.

Nous déjeunons au Saulnier, rue Montmartre. Ce fut mon restaurant l'an dernier pendant quelques mois. On m'aurait cassé bras et jambes si on m'avait dit alors qu'un an après, j'y reviendrais sans en savoir davantage sur l'issue de la guerre et les privations que je ressentirais encore après un laps de temps aussi prolongé. André m'a écrit quelques lignes. Il va bien mais, vraiment, il ne sait pas raconter la moindre chose des événements auxquels il est mêlé. Reçu également une lettre de Guérin, l'ingénieur que j'ai connu à Ozoir et Pontault. Il est maintenant aide-contrôleur des forges (?) à Fumel, Lot-et-Garonne.

15 novembre - Après une série de calculs à la section technique de l'Artillerie, je passe la soirée du samedi à Paris où je vais dîner chez des amis de Démaretz, Madame Boulangeot. Démaretz trouve chez lui, boulevard de Grenelle, une carte de Mademoiselle Lagillière qui lui donne des nouvelles des siens. Il a reçu des nouvelles par Monsieur Larivière, celles-ci plus récentes. Pour moi, pas un mot ...

Le dimanche se passe comme de coutume. Il pleut. Je ne sais que faire de onze heures et demi à trois heures et demi car Démaretz est allé dîner avec Lucien chez Goisne (?). A la gare du Nord, où nous arrivons assez tard, je ne vois que de vagues connaissances.

Le soir, je passe mon temps au cinéma ! Quelle existence ! Quand tant de réfugiés semblent s'adapter à leur genre d'existence. Aujourd'hui, au lycée, on me colle une nouvelle classe (Cinquième B).

Je rentre à La Varenne où j'apprends de nouveaux départs à Wissous.

17 novembre - Depuis quelques jours, je n'étais pas bien. Pourtant hier, j'ai dû revenir à Paris à une heure et demi avec la fièvre et une grippe intestinale qui se traduit par une diarrhée très vive et des troubles de l'estomac. Cela doit tenir à l'alimentation infernale et à tous les déplacements qui la causent. La nuit, je suis fiévreux et je dors très mal. Je pense à la classe du lendemain et les inquiétudes générales ne suffisent pas à me troubler ! Aussi, aujourd'hui, je reste à La Varenne et je me mets à la diète et je prends un purgatif léger. D'ailleurs, c'est le dernier jour de travail à la section technique. Nous

allons nous réinstaller à La Varenne.

Une journée comme celle-ci me montre tout ce que j'ai perdu. Malade chez des étrangers, il nous faut payer pour tout, feu, thé, tisane, lait, pain, etc, etc.

Et quels soins ! Néanmoins, je préfère cela à l'infirmerie et à un cortège d'ennuis. J'ai télégraphié au proviseur de Montaigne, car j'avais classe ce matin.

Reçu hier une lettre de Barker. Ronald est toujours dans un camp d'instruction pour officiers, et il est engagé depuis plus d'un an.

Les journaux sont toujours absurdes et n'apprennent rien. Quelle vie sans issue ! Je ne sais plus que faire. Dimanche, on me disait qu'il était arrivé un certain nombre de lettres par Tordent (?). Moi, je n'ai rien. L'adjudant Pollet a-t-il maintenant reçu ma lettre ? A-t-il écrit pour avoir des nouvelles à Mouvaux ? Je vais écrire à Madame Duestberg Largillière pour lui demander si elle en sait un peu plus que ce qu'elle a dit, sur les miens en particulier, dont elle n'a pas dit un mot.

18 novembre - La nuit a été meilleure, bien que toujours agitée. Je me lève avec un peu de fièvre et je passe la journée dans ma chambre. J'ai pu manger un peu de bouillon et un œuf. Malgré tout, je grille d'impatience et voudrais aller à Paris. Peut-être y a-t-il quelque chose pour moi au lycée Montaigne et ma stupide indisposition m'empêche de l'avoir immédiatement.

Les journaux sont pessimistes et laissent entrevoir l'écrasement de la Serbie et du corps expéditionnaire que nous avons là-bas. Pour la première fois, quatre ministres anglais viennent délibérer à Paris dans une sorte de grand conseil de guerre.

Sur le front, rien ! Des coups de mines (?). Je vais écrire à André pour l'engager à venir passer sa permission ici. S'il peut en avoir une, il me sera toujours facile de lui accorder du temps et de le promener. En outre, il pourra aller voir son oncle.

19 novembre - Huit heures et demi - Je suis presque guéri et j'ai passé la journée à notre bureau avec les collègues. J'ai pris mes deux repas à notre popote et je ne sens presque plus rien. Pas de toux. Je pourrai aller à Paris demain. Nous allons au bureau pour tâcher de faire changer nos vêtements qui sont un peu mûrs. Ce sera pour demain. En rentrant à mon ancien hôtel pour prendre un paquet de linge, j'assiste à une petite manifestation de clients qui a pour résultat de me rappeler à nouveau ma situation. Ces gens souhaitent la Saint-Edmond à un camarade. Hélas, moi aussi, autrefois Aujourd'hui, on pense à Saint-Edmond là-bas et on se désole.

J'ai essayé d'écrire par une adresse nouvelle qu'on m'a donnée, Dyselink à Ternenzen, sans grand espoir, néanmoins. Je promets dix francs si je reçois la réponse.

22 novembre - Lundi - Je suis rentré de Paris à une heure et demi. J'ai fait ma classe au lycée après un dimanche passé comme tous les autres, sans incident notable. Je n'ai rien appris. Si, encore une déception. Samedi, j'étais allé à Montaigne voir s'il n'y avait pas de correspondance pour moi et j'ai trouvé une carte de Quartier La Tente m'informant que ses tentatives pour m'avoir des nouvelles avaient échoué. Il a protesté auprès de l'ambassadeur, mais en pure perte. Je suis fixé, il n'y a plus rien à faire. Envoyé dix francs à Rémy.

22 novembre, c'était jadis la foire Sainte-Catherine au Cateau. C'est Sainte-Cécile. Je ne puis souhaiter la fête à Suzanne mais par les pensées, je lui envoie mon souhait en regardant sa photo. Pauvre enfant ! Pauvre femme ! Pauvres parents !! Que devenez-vous ?

23 novembre - Reçu une carte d'André. Il pense à la permission, son tour approche. J'espère que bientôt il pourra venir passer quelques jours avec moi. Il me dit qu'il se porte bien malgré le froid et qu'il grossit.

J'ai passé aujourd'hui la journée à chiffrer. Demain matin, classe à Paris.

De la guerre, rien. Communiqués nuls ou bien, rien à signaler. Une lueur d'espoir en Orient. Paroles réconfortantes de Kitchew (?), mais à quoi bon se leurrer quand l'issue est si éloignée. Je perds l'espoir de revoir les miens et mon foyer, et je ne me pardonnerai jamais d'avoir quitté Lille sans les avoir emmenés tous, quand tant d'autres l'ont fait sans risques ni reproches. J'entends ici bien des conversations sur le front et la guerre. Aucun de tous mes camarades n'est dans une situation analogue à la mienne, le seul qui était de Cambrai est parti à Wissous. Ces gens ne peuvent ni me comprendre ni compatir.

24 novembre - Je suis allé faire classe au lycée. On me donne une nouvelle classe, Quatrième B, dessin. Je rentre à une heure pour recommencer à chiffrer. Rien à noter sur ma journée, comme sur les événements d'ailleurs. Calme plat. Barker me disait dans sa dernière lettre : *These terrible times are certainly teaching us the lesson of patience and calmness and of still greater fortitude until the final victory*. Hélas, oui ! mais c'est dur, et que sera la victoire pour moi ?

29 novembre - Lundi - J'ai laissé passer quatre jours sans venir consigner mes notes, et cependant j'en ai quelques unes.

Vendredi, en allant au lycée, je fais route dans le Luxembourg avec un de mes élèves qui a de la famille à Lille. Sa mère venait de recevoir une lettre par la voie Tordeur (?). Les renseignements qu'elle me donne sont, sinon rassurants - car rien ne peut me

rassurer - du moins pas plus inquiétants. Le charbon ne serait pas augmenté, les pommes de terre bon marché mais la ration de pain n'est pas forte, deux cents grammes. En entrant au lycée, on me remet une carte de Monsieur Pollet, l'adjudant à qui j'ai écrit. Il va essayer d'avoir des nouvelles. Puisse-t-il réussir !

Le samedi, je vais à Paris et le dimanche, je vais voir Boucher pour retirer mes valeurs afin de souscrire à l'emprunt. Sur le conseil de Boucher, j'essaie d'aller au Trocadéro où l'on va organiser une manifestation en l'honneur (?) de Miss Cavell. Il n'y a plus de place. J'entrevois Buisson, Painlevé le Président, les gros de la Ligue des Droits de l'Homme.

Reçu une lettre de Rémy qui m'envoie l'adresse de sa femme.

Du dimanche à Paris et de la gare du Nord, rien à signaler.

30 novembre - Suzanne a aujourd'hui vingt ans. Encore une fête de famille que je passe dans le chagrin. André m'a écrit. Il pense avoir sa permission prochainement. Je lui écris pour lui dire que je l'attends.

1er décembre - Je souscris à l'emprunt en transformant mes bons du Trésor, et je verse cent cinquante francs d'or, contre lesquels on me délivre trois vignettes au nom des enfants.

J'espérais avoir quelque chose au lycée, lettre ou carte, mais rien, rien. Je désespère.

Les opérations militaires sont nulles. Nous en avons comme cela pour trois mois au moins. J'en viens à me demander si, dans un an, la situation ne sera pas identique à ce jour. Et je m'engourdis de plus en plus.

2 décembre - Je reçois deux lettres. L'une, de la femme de Rémy qui sera demain à Paris pour me voir, l'autre, de Démaretz, qui a reçu des nouvelles de Madame Duestberg Largillière. Elle lui dit quelques nouvelles de Mouvaux. Tout irait bien ! Papa et maman étaient en bonne santé à son départ, à fin avril. Oui, mais maintenant ?

9 décembre - Depuis huit jours, je n'ai eu guère de temps pour mon journal. Il y a eu des événements multiples et variés et, de plus, mes soirées ont été toutes très remplies au point que je me couchais très tard.

Le 9 décembre, j'ai vu la femme de Rémy qui m'attendait au rendez-vous que je lui avais donné. C'est une femme assez accorte, avenante. Avec elle, je vais au Bon Marché voir une de ses cousines chez qui elle est à Ablon. Je l'emmène ensuite dîner au restaurant et la quitte à sept heures à la Bastille et je rentre.

Le lendemain, je retourne à Paris en permission, puis lundi je dîne au restaurant à La Varenne avec quelques amis. André m'annonce son arrivée pour mardi soir. Il est à

Freinville chez son oncle. Je l'attends avec impatience. Il arrive et nous lui faisons fête comme nous pouvons. Le mercredi, je l'emmène à Paris, il se promène pendant ma classe et, à dix heures et demi, je vais déjeuner au restaurant. Je lui donne une paire de guêtres et lui achète différentes choses. Puis, nous allons voir ma tante Marie et le soir, nous rentrons à La Varenne. Aujourd'hui, je le fais photographe. Il est bien portant, et me raconte sa vie de tranchée. C'est terrible. Il me quitte à deux heures et demi, triste et démonté. Je fais mon possible pour le réconforter, mais c'est pénible de le voir s'éloigner en se demandant si nous nous reverrons jamais. Sa permission expire demain et il va rentrer dans la fournaise. Depuis trois jours, on se bat furieusement dans son secteur de Saint-Souplet et je souhaite que, quand il arrivera, tout soit apaisé pour qu'il soit au repos.

10 décembre - Rien d'intéressant à noter. Je suis allé faire classe à Paris entre deux trains et je rentre en nage. Toujours pas de lettre à Montaigne, je me désole. Est-ce le voyage d'André qui me rend si triste ? Son départ si peu rassuré qui m'enlève tout ressort ? Le communiqué de ce soir dit que l'ennemi est refoulé dans le secteur de Saint-Souplet.

J'ai oublié de noter que Démaretz m'a communiqué dimanche dernier une lettre de Madame Duestberg Largillière. Elle lui dit que les miens étaient en bonne santé en août à son départ de Roubaix, il y a quatre mois de cela. Ce sont les derniers renseignements que j'aie de mes chers absents. Et dire que depuis, j'ai écrit cinq ou six fois.

14 décembre - Ma vie est de plus en plus remplie par le travail, et je ne saurais m'en plaindre car cela m'empêche de penser pendant le jour. Mais il reste les nuits, et elles sont longues ...

Samedi, au moment de partir pour la permission, un coup de téléphone de la section technique nous a réclamé pour un travail inachevé. Nos sommes rentrés le soir et avons passé une grande partie de la nuit puis la matinée du dimanche à chiffrer. L'après-midi, je suis quand même allé à Paris car il y avait une réunion rue Cadet, où Detienne nous a donné des détails sur la vie dans le Nord. Il paraît que la conduite des femmes n'y est pas exemplaire. La vie est très chère. Detienne nous donne en outre des explications sur la politique et la guerre. C'est effroyable et désolant. Je ne puis écrire tout ce qu'il nous a dit sur le haut commandement, le ministère et l'administration militaire. Je sors de la réunion désespéré et abattu.

Au lycée Montaigne, pas de lettres ! Je vais donner quelques renseignements au Proviseur sur ma situation militaire pour l'administration.

A La Varenne, travail interne au bureau. On a heureusement Sayour pour se dérider.

15 décembre - J'ai remis aujourd'hui une note trimestrielle au lycée pour mes trois classes. Encore un petit fait qui me rattache à la vie universitaire.

Notre collègue Auzemberger est nommé sous-lieutenant depuis quelques jours. Je suis curieux de savoir s'il dira le mot *utile* pour nous à la section technique. Cela n'aurait d'importance que si nous devions partir au front. Or, je suis maintenant, à peu de choses près (quinze jours), dans les mêmes conditions que les hommes de la classe 87 au jour de la mobilisation.

Sur la guerre, rien qui annonce un prochain changement. Aujourd'hui, les journaux rapportent l'interpellation Symian (?) sur les malfaçons, la gabegie, les fautes de l'intendance. Je me demande où nous allons. Les malheurs de la guerre, la honte de l'invasion ne suffisaient pas. Si, à toutes ces causes de désespoir, ne s'ajoutaient pas mes angoisses intimes. On parle d'évacuer encore trois mille personnes du Nord. Si seulement les miens pouvaient venir !!!

16 décembre - On me rend les photos que j'avais fait faire quand André vint me voir. J'en envoie immédiatement. Celle de notre équipe est assez réussie.

J'écris à Sandras que j'irai le voir la semaine prochaine à Mont-Saint-Sulpice. Je n'ai plus de famille qui puisse me recevoir et, depuis un an que je suis soldat, je n'ai pas eu de permission dépassant trente-six heures. Plus j'interroge les événements et moins j'ai d'espoir car je doute de *tout*. Nous nous acheminons peu à peu vers le désastre irréparable. Je vois autour de moi une foule de gens qui s'adapte de toutes façons à ce genre de vie et moi, je reste triste à mourir aussitôt que l'isolement se produit. Malheur sur ceux qui ont déchaîné cette guerre ! Malheur sur ceux qui, la construisant si mal, sont pour une large part responsables de nos souffrances et de nos deuils !

Demain, je retournerai à Paris comme de coutume, en attendant je ne sais quel événement nouveau qui me démoralisera un peu plus.

20 décembre - Et les jours succèdent aux jours sans approche de changement. J'ai passé mon dimanche à Paris, partie avec Démaretz, partie soirée avec Sayour. Je suis allé à l'Eldorado entendre les inepties de Dranem et autres et je suis rentré plutôt écœuré. Le cinéma est moins bête que ce genre de spectacle par le temps présent. Une chose m'étonne toujours - et, de plus en plus, je constate qu'elle paraît toute naturelle à la masse - c'est la facilité avec laquelle les femmes jettent leur bonnet par dessus le moulin. J'ai vu des veuves en bonne fortune dont les maris sont victimes de la guerre, d'autres dont les maris sont au front et qui ne se refusent rien du plaisir. Je connais, entre autres, quatre sœurs. Deux sont veuves depuis la guerre, ayant perdu leurs maris au front, la troisième y a un mari, la quatrième est une jeune fille, vingt-trois ans. Et tout cela s'amuse, a des amants militaires du Neuvième d'Artillerie, découche ou reçoit à domicile. L'un de nous y couche quotidiennement, est chez lui en un mot. Et certes, il

ne tiendrait qu'à moi d'avoir pareille bonne fortune.

Ce soir, nous entrons dans un café à quatre heures. Comme il est trop tôt pour s'y faire servir une consommation, nous allons dans une chambre réservée et trouvons là une femme mariée qui attend un petit jeune homme de dix-sept ans et demi, un boulanger. Elle nous le dit, accepte une cigarette et montre d'une façon non déguisée qu'elle prend celui-là à défaut d'un autre. Le grave journal *Le Temps* dans une chronique donnait hier la raison de cet état d'esprit qu'on remarque surtout dans les théâtres, et semblait le trouver tout naturel. C'est étrange.

J'ai vu hier Louis Baudouin. Il a reçu des nouvelles de sa femme par un prisonnier qui lui annonce que Maurice, qu'on croyait tué depuis le 8 mars, était lui-même prisonnier en Allemagne. Si cela pouvait être vrai.

Pour moi, toujours rien au lycée. Je verrai toutes les connaissances en possession de lettres et moi, je suis condamné à me passer de nouvelles, jusqu'au jour où j'apprendrai quelque malheur.

21 décembre - L'hiver astronomique commence demain. Encore une raison qui s'ajoute aux autres passées et aucun changement. On annonce une offensive boche entre la Bassée et Ypres. Le centre d'attaque est donc Lille. Quelles nouvelles horreurs sont condamnés à subir mes chers absents ? Occupation des classes à Mouvaux, logement de boches, etc. réquisitions, vols.

Aujourd'hui, je reçois une lettre de la femme de Rémy. Elle m'invite à l'aller voir à Ablon. Une carte de *Christmas* de Ronald. Il est à la citadelle de Douvres comme second lieutenant et il est soldat depuis quatorze mois. Il partira sans doute dans un an, comme capitaine !!

Je vois à tout ce qui m'entoure et tout ce que j'apprends que l'année prochaine ne verra pas la guerre se terminer. Pourrai-je vivre jusque là ? Je constate *de visu* l'influence que peut avoir un galon d'officier sur l'esprit d'un collègue et le changement que cela produit. Le fossé se creuse tout doucement. Différence d'attitude, plus de confidences, la camaraderie s'atténue, les poignées de mains sont molles et embarrassées. Tournier s'en aperçoit, de même que Sayour. C'est l'esprit militaire qui s'affirme.

27 décembre - Je rentre de Mont-Saint-Sulpice dans l'Yonne. J'ai pu obtenir une permission de quatre jours la veille de Noël et suis allé passer deux jours avec Sandras. Parti le 24, après une journée mouvementée, je suis allé me coucher près de la gare de Lyon où je devais prendre le train le 25 à sept heures et demi. Mon voyage s'est bien passé. En arrivant à Laroche, je m'informe et prends la route de Mont-Saint-Sulpice par Cheny et Ormoy, neuf kilomètres. Au sortir de Cheny, un homme m'offre une place dans sa voiture et je peux faire la route dans de meilleures conditions par la pluie

et le vent. J'ai trouvé aisément Sandras, il est installé chez un bourrelier. Son caractère est resté le même, jovial et bon enfant. Il me raconte sa fuite en voiture devant l'ennemi. De sa maison, il ne reste plus que les murs. De tout le mobilier qu'il y avait (trois familles), il ne reste rien. Heureusement, ses valeurs ont été sauvées. Elles étaient dans un coffre-fort à Reims. Marcel est prisonnier en Allemagne, à Friedsiechfeld (?)? Nous évoquons le passé et parlons beaucoup de Vilain, de ma famille, des amis communs, de lui-même dont la marche, hélas, ne fait aucun progrès. Je passe près de lui deux journées paisibles dans ce village perdu où toute une colonie d'Ardennais entretiennent le culte du foyer perdu.

Je suis reparti aujourd'hui après le déjeuner par Briennon. En changeant à Laroche, j'ai pris un train express qui m'a amené à Paris à six heures et quart et je suis revenu coucher à La Varenne. Avec toutes mes pérégrinations, j'ai oublié de noter que j'avais reçu une lettre d'une demoiselle Tonilhet (?), évacuée de Lille le 13 décembre, et actuellement dans l'Ardèche. Elle me donne des nouvelles de Lille, de Faldony, chez qui tout irait bien, mais sa lettre est rédigée de telle façon que je vois qu'elle ne connaît pas Faldony. Je lui demande un supplément d'information pour Mouvaux.

30 décembre - J'ai passé la journée du 28 à Maisons-Laffitte et suis revenu hier déjeuner chez Madame Taisne à Neuilly. A quatre heures, j'étais à La Varenne. Reçu diverses lettres sans intérêt. Aujourd'hui, je reçois une lettre de Madame Garraud qui s'est fait rapatriée. Enfin, j'ai des nouvelles de tous, et des récentes. *Tous* bien portants. Suzanne reçue au B.S.² en juillet. Edmond suit les cours d'électricité. Jehan prépare son examen de bourse.

Papa, maman, toujours valides. Amante a reçu cinq ou six lettres de moi. Elle me sait sans nouvelles et en souffre. Lettre très explicite que Madame Garraud m'offre de compléter. J'écris immédiatement pour demander des détails sur des points que je précise. Attendons. La lettre est venue par le lycée Montaigne.

Les événements militaires sont sans changement. On attend pour attaquer Salonique. Action en Alsace, sans importance. De mon voyage, après conversation avec Sandras, je dégage que la guerre sera très longue encore et que rien ne permet d'en fixer le terme à six mois près. De plus en plus consolant !! Quelle tristesse de passer cette fin d'année comme l'autre et d'entrevoir une semblable, l'an prochain, avec un peu plus de misère et de désespoir. Lucien Démaretz m'écrit, il est reçu aspirant et va partir à son corps.

Colson m'écrit que le recteur fait passer des examens avec le concours d'un recteur boche.

² *Baccalauréat Scientifique ? NDLR*

1916

2 janvier - J'ai passé ma soirée du 31 décembre à Paris avec Démaretz, Lucien et Louis. Soirée habituelle.

Restaurant et cinéma. Le 1er janvier, après une nuit passée rue Myrha à l'hôtel, je vais souhaiter la bonne année à Démaretz, à Madame Weill, au Proviseur de Montaigne et à ma tante Marie, chez qui je déjeune avec Louis. Hélas, c'est là toute ma famille actuellement et pour longtemps encore. Je parle longuement des nouvelles reçues, des absents mais à quoi bon geindre ? Je vais le soir à la gare du Nord, et j'y trouve Madame Vasseur. Elle a pu revenir avec ses enfants. Amante ne peut pas, probablement parce qu'Edmond est porté sur les listes allemandes.

J'ai passé ma journée du dimanche ici à me ronger. Nous attendons le coup de téléphone qui va nous appeler sous peu à Paris. Que devenir encore ? Si on nous installe à la section technique, place Saint-Thomas-d'Aquin avec le prêt franc, je tâcherai de me faire héberger à Montaigne. Cela m'évitera la vie d'hôtel et la gargote horrible à trente-cinq sous. Je me tourmente *beaucoup* pour toutes sortes de raisons, redoutant l'inconnu, comme si mes peines présentes ne suffisaient pas.

J'écris à Madame Seydoux pour lui donner des nouvelles de papa et maman et je lui offre mes souhaits de bonne année.

5 janvier - Encore un changement, et ce n'est pas le dernier. Hier, nous avons passé la journée au bureau avec la menace imminente d'un déplacement à Paris, section technique de l'A.L.V.F., quand, à six heures, le planton est venu nous prévenir qu'un coup de téléphone avait notifié la décision. Je suis parti comme d'habitude faire ma classe du mercredi et, pour changer un peu, je suis allé prendre le train à Champigny à six heures et demi, car j'étais en avance. Après le déjeuner, je suis allé place Saint-Thomas-d'Aquin, où nous sommes installés.

Que vais-je faire ? J'ai une bonne chambre à La Varenne, je paie dix sous de train aller et retour. A Paris, je n'aurai rien de comparable pour ce prix (vingt-cinq francs par mois). D'autre part, au lycée, on se refusera peut-être à me loger comme l'an dernier. L'envie de conserver ma chambre me tracasse et Paris me dégoûte. Rien ne m'attire plus là-bas et, ce soir, je reviens avec plaisir. Notre jeune collègue, moins favorisé, doit coucher dans une caserne, rue de Babylone. Tout cela est bien compliqué. Quant à la guerre, elle dure toujours sans changement ni fait notable. Les journaux n'ont que la prétendue maladie du *kaiser* à nous offrir avec la baisse du mark, avec lesquelles ils épiloguent, sans succès d'ailleurs.

8 janvier - Nous sommes à Paris, et cela ne me sourit guère car le travail ne cesse pas. On trouve toujours quelque chose en retard à nous donner. Jusqu'ici, je suis rentré à La Varenne pour me coucher, sauf hier où j'ai voulu voir jouer une revue jusqu'au bout !! Cela m'a obligé à coucher à Paris dans un hôtel près de la Bastille. Aujourd'hui, je rentre car Démaretz veut dîner chez des amis de son beau-frère et demain, il va à Bry-sur-Marne. J'ai tellement peu le désir d'être libre à Paris, que j'ai préféré revenir me coucher. J'ai trouvé ici une lettre très aimable de Madame Seydoux et une autre de Madame Taisne que j'avais tenue au courant des nouvelles reçues de Mouvaux. J'ai beaucoup à écrire et mes déplacements m'en empêchent. A peine puis-je trouver le temps de reprendre mon journal pour y jeter quelques lignes de temps en temps. Et cependant l'envie ne m'en manque pas. J'ai laissé passer l'anniversaire de mon mariage tant j'étais triste. Voilà vingt-deux ans !! A pareille époque, j'étais dans l'ivresse. Qui aurait pensé qu'après vingt et un ans et vingt-deux ans, je subirais des tourments semblables à ceux que je souffre actuellement.

Et rien ne vient plus. Je ne sais pas s'il ne faudra pas attendre dix autres mois avant de recevoir d'autres nouvelles !! J'avais écrit à Madame Garraud pour lui demander des nouvelles supplémentaires, mais rien ne vient. Peut-être n'ose-t-elle pas me le dire.

12 janvier - Journée très remplie à cause du voyage à Paris qui prend chaque jour deux heures. Auzemberger émet la prétention de nous faire rester jusque six heures et demi, alors que notre meilleur train part à la même heure de la Bastille. Tant pis, on passera outre.

Reçu hier la visite de Louis Ball, venu en permission voir sa sœur. Je prends rendez-vous avec lui pour déjeuner et aujourd'hui il est venu me chercher à Montaigne. Nous déjeunons dans un Duval, grand luxe pour moi maintenant. Il a le mal du pays (*homesick*, plus exactement). A deux heures, il me quitte. Il repart demain. Hier, j'ai soupé dans une autre auberge de La Varenne où j'ai touché un piano. Vieux souvenir de la maison. Où êtes-vous ?

André m'écrit. Il est au repos et me demande de l'argent.

De la guerre, rien de saillant sur le front français. En voilà jusque Pâques ou la Trinité comme cela.

17 janvier - Mes journées sont extrêmement remplies maintenant car je rentre chaque soir à La Varenne tardivement, et je pars tôt à Paris, soit pour aller au lycée, soit pour le bureau de la place Saint-Thomas-d'Aquin. Et, ne pouvant écrire le soir, j'en suis réduit à emporter mon carnet si je veux y consigner les menus faits qui marquent mes journées.

Madame Garraud m'a enfin écrit, elle me donne les renseignements que j'attendais. On

a dû loger l'hiver dernier un sous-officier à la maison. Il n'y a eu aucune réquisition, les précautions étaient prises. Edmond n'est pas inscrit. Faldony et sa famille sont en bonne santé. Madame Garraud me charge d'une mission financière qui ne me va guère, mais il faut savoir s'entraider.

Louis Baudouin, que j'ai vu dimanche, a eu lui aussi des nouvelles d'Hélène. Maurice serait bien prisonnier. Il n'écrit pas en France vraisemblablement parce qu'il travaille dans une usine Allemande.

De la guerre, rien de saillant. Le Monténégro capitule. On nous fait avaler la pilule en nous donnant de fausses nouvelles sur la mort de Guillaume.

23 janvier - Je n'ai plus de temps à moi. Au bureau, on travaille d'arrache pied à des trajectoires et on sort de là abruti et fourbu de calcul. Cela ne peut durer car c'est un surmenage fou. Le dimanche même, il faut donner comme les autres jours et, depuis que nous sommes installés à Paris, je n'ai pas eu un dimanche entier. Aujourd'hui même, je passerai ma journée au bureau après une mauvaise nuit à l'hôtel. Je rentrerai à La Varenne à neuf heures dix et demain, je reprendrai le train à six heures trente-neuf pour revenir faire classe à Montaigne à huit heures et demi. Ma santé se ressent de ce surmenage et, si j'ajoute les préoccupations de famille, dont le souci me revient aussitôt que je cesse d'être absorbé, il en résulte une dépression physique et nerveuse qui ne laisse pas de m'inquiéter. Il serait grand temps de mettre fin à cette manière de vivre, d'enrayer la machine si je ne veux pas la voir s'user trop vite et surtout si je veux revoir les miens.

De cette semaine, rien à noter. Jeudi, j'ai dû rester à Paris et coucher dans un hôtel près de la Bastille.

Vendredi, je suis allé voir Boucher dont la conversation est toujours si amicale, si précise. Je voulais lui communiquer les nouvelles reçues des miens. Le soir, en rentrant à La Varenne, je trouve au restaurant un groupe de soldats du Premier d'Artillerie à pied, venus pour former un train blindé. Ce sont des gars du Nord, l'un est de Tourcoing, l'autre de Lille, un autre de Mouvaux, rue Marceau (Cossin ?). On cause un peu et je me retrempe dans les souvenirs évoqués par un compatriote perdu comme moi dans l'immense armée. Ce doit être un membre du cercle catholique civil car il ne me parle que du curé, du vicaire. Je ne le connaissais pas même de nom.

Hier, je comptais passer la soirée avec Louis Baudouin et Démaretz mais le premier n'est pas venu et le deuxième devait dîner à Grenelle. Je passe tristement mon temps au cinéma où je vois dérouler un beau film, "*Alsace*", avec Réjane comme principale interprète. Je vais ensuite me coucher avec Démaretz à l'hôtel, rue Myrha, pour passer ma journée au bureau. Sayour est parti en permission hier pour huit jours.

28 janvier - Vendredi, j'ai fait classe à Montaigne et j'ai pu reprendre le train de quatre heures dix à la Bastille pour rentrer à La Varenne un peu plus tôt. J'en profite pour jeter quelques lignes sur mon journal que je délaisse, faute de temps. Je n'ai rien à noter cependant. Parlerai-je de notre travail au bureau de la place Saint-Thomas-d'Aquin, il est de plus en plus assommant, toujours des trajectoires, à raison de six cent logarithmes par feuille. En outre, notre chef de file, qui se prend de plus en plus pour un grand homme, s'isole dans sa chambre. On est toute une journée sans le voir. Impoli et distant, il croit sans doute que la guerre durera toujours. Comme je rirais de tout cela si, comme tant d'autres, je n'avais pas de soucis écrasants.

Il y a aujourd'hui un an que le concierge de Montaigne m'a avisé qu'il y avait un ordre d'appel pour moi à la gendarmerie, boulevard Exelmans. Un an. Nogent, Pontault, Ozoir, La Varenne, Paris. Où s'achèvera le cycle de mes pérégrinations ? Que trouverai-je au bout ? La ruine, le deuil, la mort ? Qui sait ?

Reçu quelques lettres cette semaine dont une d'André qui m'inquiète. C'est la première dans laquelle il paraît hanté de tristes pensées. Je lui ai répondu immédiatement pour le secouer un peu, d'une façon toute paternelle d'ailleurs. Moi aussi j'ai des pressentiments funestes, motivés plus par la crainte que par les faits. Comment ferais-je si je devais être un jour le messager funèbre ?

Les journaux comme *La France Militaire* annoncent que l'Allemagne cherchera sûrement la solution de ses difficultés sur le front français. Cela paraît en effet assez probable et, dans un temps rapproché, deux ou trois mois, il y aura de nouveau des pertes effroyables de part et d'autre. Que restera-t-il après cette hécatombe, *qui ne sera pas la dernière*.

Je n'ose plus écrire à Mouvaux après ce que m'a dit Madame Garraud, et n'ai même plus la mince satisfaction de penser que j'ai écrit. Que font-ils là-bas ? Toute pensée, toute conversation m'y ramène. Ce matin, je parlais d'abeilles avec Fournier, et je me demandais ce qu'il restait de mon rucher après ce deuxième hiver ?!

3 février - Le dimanche a été ce sont mes dimanche maintenant, travail au bureau une partie de la journée. La veille (samedi), Louis Baudouin est arrivé dîner avec Auguste This, revenu en permission de six jours. Nous passons la soirée au cinéma quand, pendant la projection, j'entends un bruit inaccoutumé. Je sors et j'entends les pompiers. On annonce des Zeppelins sur Paris. Vers dix heures et demi, des bombes ont été jetées sur Belleville. La voûte du Métro est crevée près de la station des Couronnes, quelques immeubles détruits près du Père Lachaise. Vingt-six tués et une quarantaine de blessés. Le lendemain, nouvelle tentative au Bourget et dans la banlieue, sans incident notable, au moment où je rentrais à La Varenne avec Sayour et Fournier. Une troisième tentative a avorté, ainsi qu'une quatrième.

Des faits de guerre, rien d'intéressant. Aujourd'hui, on donne quelques détails sur l'explosion de Lille, qui aurait eu des effets terribles et qu'on attribue aux avions alliés ?? Ce qui me paraît douteux.

De ma vie si remplie, que dirai-je ? Je m'engourdis de plus en plus, je trouve à peine le temps d'écrire et de tenir mon journal. Je n'ai d'ailleurs rien à relater.

Une petite affaire bien militaire chaque jour. Nous portons le courrier de La Varenne à Paris pour le bureau du parc. Hier, le colonel n'ayant pas reçu son courrier des mains du planton, téléphone à La Varenne (...) de le demander à son bureau. Grand émoi. Mesure d'ordre, l'une de service, avec note au lieutenant, toute la gamme de l'absurde qu'on ne peut pas arrêter parce qu'il n'est pas permis d'intervenir si on n'est pas appelé. De même, le colonel Gérardville demande en vertu de quelle circulaire je suis autorisé à quitter mon service trois fois par semaine pour aller faire classe à Montaigne. D'un mot je pourrai le renseigner mais il est plus simple pour ces messieurs de mettre en branle la voie hiérarchique aller et retour. Naturellement, notre sympathique lieutenant ne bouge pas. Quelles hautes préoccupations pour les temps de guerre. Comme on voit que les boches sont à Noyon ! Comme c'est bien le moment opportun de dire *"Faites-moi tenir la circulaire autorisant le dénommé Tondelier à quitter trois fois par semaine le bureau (où il ne fait rien depuis huit jours) pour aller donner des cours à Montaigne et contribuer à la réorganisation d'un service public !"*

6 février - Dimanche - Je pensais hier matin passer la journée avec Démaretz mais il m'a écrit puis télégraphié qu'il avait un lumbago et était immobilisé pour quelques jours. J'ai quand même couché à Paris dans un hôtel voisin de la Place d'Italie, quartier où Sayour est très connu. Pour passer le temps, nous sommes allés à l'Alhambra, ancien théâtre du Château d'Eau puis de la Place de la République, quartier que j'ai fréquenté beaucoup jadis. Aujourd'hui, j'ai travaillé au bureau jusque trois heures et demi. C'est de plus en plus désagréable d'être sous les ordres de notre sous-lieutenant et je prévois des difficultés dans un jour prochain, car Sayour n'est pas tendre à son égard et il ne sera pas commode.

Plus jamais rien du Nord, c'est navrant. Que deviennent mes pauvres chers ? Je me désole et n'ose plus y penser. Il y a plus de seize mois que je les ai quittés et j'ai beaucoup moins d'espoir qu'il y a seize mois. Les événements n'annoncent rien et il semble que nous n'aurons de bataille et d'actions vigoureuses que dans six mois. Suis-je condamné à mourir sans les revoir ou à vivre encore longtemps dans cette situation militaire déprimante et pénible pour un homme de quarante-six ans et demi.

9 février - Hier, j'ai reçu coup sur coup deux visites à mon bureau de Saint-Thomas-d'Aquin. Paul, le mari de Berthe, et Henri Pachy. Tous deux sont en permission de six

jours et je n'ai pas pu les accompagner car le travail ne chôme pas. Même expression de lassitude et d'inquiétude pour les familles restées au pays, et dont ils sont, l'un et l'autre, sans nouvelles.

André m'a écrit, il pense revenir en permission dans quelques semaines. Je ne vois pas comment je pourrai lui donner autant de temps qu'à La Varenne.

Il est triste de n'envisager l'avenir qu'en rapportant tout à la guerre. Peu à peu, on ne voit plus la vie autrement qu'en soldat. Je ne me vois plus avec ma femme et mes enfants, comme dans le passé. L'avenir est noir, opaque. Le proverbe anglais dit bien que les images *les plus noires ont des revers d'argent* mais, jusqu'à présent, je n'ai pas encore pu voir ni le revers ni même le bord.

Hier, je suis allé avec Paul chez ma tante Marie. J'ai appris qu'Albert était infirmier au front, mais je ne sais où. Le soir, j'ai couché à Paris. Aujourd'hui, je rentre seul à La Varenne.

16 février - Je néglige mon journal. Est-ce le temps qui manque ? Est-ce le vide de ma vie ? Je ne sais.

Vendredi dernier, on m'amène un nouvel élève au lycée. En le questionnant, j'apprends qu'il est d'Anzin et habitait rue Saint-Waast. Il vient d'être rapatrié et me donne des nouvelles de Berthe et de ma tante Hélène, qui se portaient bien à la fin de décembre. Je peux rassurer Paul jusqu'à cette date. Démaretz a reçu des lettres de prisonniers lui donnant des nouvelles de sa famille. Les journaux annoncent qu'on va pouvoir correspondre avec les régions envahies, mais chaque fois qu'une note paraît sur ce sujet, elle est démentie le lendemain.

Dans un restaurant du boulevard Saint-Germain, je rencontre des lillois, et même un habitant de Mouvaux, qui habite rue du Congo. Mais personne ne peut rien m'apprendre. Je suis allé comme de coutume à la gare du Nord dimanche mais je sors chaque fois du café ahuri par le bruit et les conversations.

Lundi soir, je suis allé à l'Alhambra, où l'on change de programme assez souvent.

Mais ces distractions m'écoeurent à la longue car il semble qu'elles sont faites des tristesses des miens. Je suis jaloux de cette liberté d'esprit de mes collègues qui peuvent faire tout ce qui leur plaît comme Sayour, très occupé avec ses aventures avec L... et qui se libère avec un billet de cent francs.

Weill m'avait écrit qu'il espérait être à Paris du 12 au 17. Je suis allé chez lui, mais sa permission est retardée. J'écris à Madame Garraud pour lui envoyer cinq cent francs et lui demander encore quelques renseignements complémentaires.

Le nombre de soldats du parc de La Varenne diminue tous les jours. Tous sont maintenant dispersés à Caen, Montchanin, Langres, Wissous, Paris. Que vont devenir tous ces camarades de trois mois. De la guerre, il n'y a pas grand chose à dire. Les

boches ont attaqués sur divers points du front et, en particulier, près de Saint-Souplet, région d'André. Est-ce à une attaque que je dois attribuer le silence de celui-ci ? Il ne m'a pas écrit depuis huit jours.

Au bureau, un peu d'accalmie mais cela ne durera pas. On peut d'une heure à l'autre être replongé dans les logarithmes jusqu'au cou.

Vendredi 18 février - Soirée d'apaisement. Après ma classe au lycée, je prends le train de quatre heures dix à la Bastille et rentre dans ma chambre où je peux passer une heure et demi avant d'aller au restaurant. Je corrige des copies et puis mettre mes paperasses en ordre. J'ai vu hier Deguise à la Chambre mais, réflexion faite, je lui écrirai pour lui dire de ne pas donner suite à ma demande, d'ailleurs absurde et qui n'est fondée que sur le sentiment. Il faudrait d'ailleurs faire des démarches qui me répugnent.

Et pendant cette existence déprimante, les jours succèdent aux jours, les semaines aux semaines, les mois aux mois sans jamais apporter d'espoir notable. On fait aujourd'hui grand bruit autour de la prise d'Eizeroum (?), mais cela se passe en Arménie (!). J'aimerais mieux la reprise de Lille et de l'arrondissement de Cambrai. De tout le fatras des journaux, il est impossible de dégager une lueur d'espoir. On a tellement été trompés par la presse que, maintenant moins que jamais, j'ai confiance dans l'avenir. Heureux celui qui peut se dégager l'esprit de toutes ces contingences du malheur présent et s'amuser comme je le vois faire autour de moi. Hier, nous soupions au restaurant à trois avec Sandras et Li. Cela pourrait être plaisant en effet si l'on était quatre, mais pour cela il faudrait noyer tout le passé. Vingt-quatre ans d'affection, d'intimité tendre et ce n'est pas possible, je n'ose même pas y songer. Il semblerait que mon passé est mort et je n'est d'autre satisfaction que quand mon esprit s'y reporte.

André ne m'écrit pas. Voilà plus de dix jours que je n'ai rien reçu de lui. La dernière est du 5 courant et on s'est battu à Saint-Souplet la semaine dernière.

21 février - Aujourd'hui, je trouve au lycée le Bulletin qui annonce au Livre d'Or la mort de mon pauvre ami Léon Boutry (?), tué le 25 septembre dernier. Je conserverai la belle lettre qu'il m'avait écrite à Ozoir. Pauvre ami. Notre dernière longue conversation, en octobre 1914 avait roulé (?) sur la guerre. Il la sentait venir déjà et ne se doutait pas qu'elle l'emporterait. Un surveillant qui est de Lille me donne des nouvelles qu'il vient d'obtenir. Les anglais auraient bombardé deux usines électriques rue Auber et rue de La Barre, qui fournissent la lumière en ville et la force motrice au tramway. Ces bombardements auraient été effectués les 10 et 11 février. Madame Garraud m'écrit et répond aux questions que je lui avais posées. Amante aurait bien l'intention de se faire évacuer, mais elle est retenue par la présence de papa et maman.

Madame Garraud me conseille d'écrire le plus possible mais je n'ose plus. On déconseille nettement de le faire à cause des amendes et emprisonnements qui frappent les destinataires quand les lettres sont interceptées.

22 février - Aujourd'hui, je devrais souhaiter la fête d'Amante car c'est demain son anniversaire. J'y penserai toute la journée. Certes, elle connaît les vœux que je forme de tout mon cœur, mais ce qu'elle ne connaît pas, c'est la souffrance que j'éprouve à la pensée de ne pouvoir lui en faire part et de ne savoir quand il me sera possible d'y parvenir.

On vient de m'interrompre pendant que j'écrivais ce qui précède au bureau. C'est un sergent du Régiment d'André qui est venu m'apporter le bonjour de son camarade et me donner de ses nouvelles. André était avec son régiment en réserve d'armée à Pogny depuis deux mois. Il vient de remonter aux tranchées mais pour remplacer momentanément un régiment disloqué. Ce sergent me dit que le Cent cinquante cinquième serait appelé à rester régiment de réserve et à marcher en avant après le premier choc.

Je reste à peu près seul à La Varenne. Sayour va donner congé à notre propriétaire.

24 février - Triste journée. Les allemands attaquent Verdun avec une vigueur effroyable. On cède du terrain. Depuis quatre jours, la bataille fait rage. Je crois que l'on tiendra, mais quelle hécatombe. Un ordre du jour boche dit que c'est la dernière offensive, mais il s'agit de galvaniser les hommes, et cet ordre du jour n'a pas d'autre but. Il ne faut pas compter sur une retraite même si l'on échouait dans cette tentative de percer le front français et de prendre Verdun.

Sayour a fait son déménagement ce matin. Je reste seul au logis, mais jusqu'à quand ?

28 février - La bataille continue, violente autour de Verdun. La ville est probablement détruite. Le fort de Douaumont a été pris, repris. Nos troupes se sont repliées sur la seconde ligne et gardent la crête des Hauts-de-Meuse. La situation reste grave, bien que le public n'est pas l'air de s'en douter, si l'on en juge par les conversations entendues en chemin de fer et au café. Des renforts énormes sont envoyés. Le premier corps serait parti. Malgré le pessimisme noir de Démaretz, je veux espérer mais quelles pertes effroyables de part et d'autre. Il est impossible que la guerre se prolonge longtemps si l'on va dans cette voie. On sent chez tous les esprits cultivés une angoisse sourde qui perce pendant toutes les conversations.

Rémy m'a écrit hier qu'il était en permission à Ablon. Je lui écris pour l'inviter à déjeuner mercredi. Hier, à la gare du Nord, Carvo (?), de Neuville m'a dit qu'il a eu des nouvelles de sa mère. On me reparle de Madame Dundre (?) morte à Chartres depuis son évacuation. J'ai reçu des anciens élèves du Cateau, Monfroy, Griselin,

Fontainier. Degrémont me parle de la dernière réunion rue Cadet. On n'y fait rien, naturellement.

Hier soir, je reprends le train à huit heures dix à la Bastille mais à dix heures quarante, j'étais encore au parc de Saint-Maur. Je partis à pied et arrivai à La Varenne à onze heures. La ligne était encombrée de trains (renforts, matériels, blessés, etc. ...)

1er mars - Nous commençons notre vingtième mois de guerre, et la victoire totale, définitive ! qu'on nous promet paraît toujours aussi éloignée ! La bataille qui se livre depuis dix jours autour de Verdun semble se ralentir et subit un temps d'arrêt. Qu'est-ce que cela nous réserve ? Il serait difficile de le dire. Les journaux allemands sont de lecture bizarre et embarrassée. C'est pour eux la victoire, naturellement, mais les pertes sont tellement fortes qu'on ne peut pas s'en réjouir. Chez les neutres, on conclut nettement à un échec boche car le front n'est pas percé et Verdun n'est pas prise, tant s'en faut.

Aujourd'hui, j'ai fait venir Rémy et sa femme et j'ai déjeuné avec eux. Puis, je les ai promenés autour du Louvre. Rémy a le petit air suffisant, détaché, connaisseur de celui qui n'a plus rien à apprendre de Paris. Il est presque amusant.

Barker m'a écrit une longue lettre. Il me dit beaucoup de choses aimables et est presque lyrique en parlant de la France. Il est réconfortant car il me donne bien une idée de la pensée dominante anglaise.

Hier, je suis allé au Nouveau Cirque. J'avais un billet de faveur que Sayour m'avait donné. C'était idiot et je regrette bien les vingt-deux sous que j'ai payés.

J'espère avoir des nouvelles d'André prochainement. Pourvu qu'il n'ait pas été envoyé à Verdun. Son secteur a été attaqué également (...) de Navarin. Je tremble toujours pour lui

Ma chambre à La Varenne, 7 rue Lecerf (*Croquis N°1*).

2 mars - Un temps d'arrêt dans la bataille de Verdun mais le calme paraît annoncer un autre orage, probablement sur un autre point du front. Lequel ? Une concentration allemande en Belgique laisse supposer que ce sera en Flandre.

Mes amis disparaissent l'un après l'autre. Après Bianconi, Boutry ; après Boutry, c'est Babut, dont *Les Débats* de ce jour m'annoncent la mort. Pauvre garçon ! Quel malheur ! Que nous restera-t-il après la guerre ? Et dans cette hécatombe, les miens seront-ils épargnés ? Je n'ose plus y penser tant j'ai peur du réveil.

6 mars - Vendredi dernier, je suis allé revoir Monsieur Boucher. Il doit subir une opération à la fin de la semaine et je lui ai offert de transmettre des nouvelles de sa santé à ses amis pendant qu'il sera dans l'impossibilité de le faire lui-même. Il m'a remis un paquet d'adresses, nous avons causé assez longuement de la guerre, de Babut, etc. Il se fera opérer dans une clinique rue Monsieur.

Le samedi se passe comme les jours précédents. Depuis une semaine, nous n'avons plus rien à faire et on tue le temps. Dans la matinée, vers dix heures, on entend une formidable explosion.

Par les journaux de midi et du soir, on apprend qu'un dépôt de grenades a fait explosion à Saint-Denis. Il y a de nombreux morts et beaucoup de blessés. Le soir, je vais avec Démaretz voir une pièce de cinéma au Vaudeville Cabiria. Louis Baudouin vient nous rejoindre.

Le dimanche, je ne vais pas au bureau. C'est la première fois depuis deux mois. Voyage traditionnel à la gare du Nord où je vois des gens de Saint-Python (?) qui me donnent des nouvelles de l'endroit. Nouvelles qui sont en contradiction avec celles que publie *Le Bulletin des Réfugiés*. On annonce de nouveaux trains d'évacués, mais quand ? Et puis Amante ne reviendra pas. Edmond est probablement inscrit maintenant et jamais elle ne partira sans lui. Ce matin, je trouve dans le train de La Varenne un contrôleur de Lille avec qui je faisais route fréquemment, il y a trois ans, quand je retournais chaque jour à Valenciennes. Il me dit ce qu'il sait (fort peu de choses).

La bataille de Verdun se prolonge mais les boches semblent bien avoir échoué. C'est l'impression qui se dégage des extraits de la presse étrangère. Je dis *la presse étrangère* car nos journaux ne peuvent dire qu'une faible partie de la vérité.

9 mars - Période de tranquillité relative. Notre sous-lieutenant est parti pour quelques jours en permission et, sans abuser, on respire un peu et on se retrouve à l'aise.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'André. Il est en repos, et s'attend à partir à Verdun, où la bataille fait rage sans que la décision soit encore bien dessinée. On a des communiqués hauts et bas. On tient bon mais en perdant pied de temps en temps sous la poussée allemande. Ce départ possible pour Verdun d'une division généralement en réserve fait prévoir que ce n'est pas près de finir. Barker m'a écrit il y a quelques jours. Il m'annonce que Ronald est toujours à Douvres. Alan passe l'examen pour l'école de Cadets. Rien d'intéressant.

Nous venons de passer la semaine de carnaval. Comme tous ces jours qui rappellent des souvenirs de fêtes sont tristes et me sont pénibles ! Démaretz est venu me voir avec Lucien à mon bureau de Saint-Thomas-d'Aquin. Il m'a donné des renseignements obtenus par Larivière, prisonnier en Allemagne. Ils confirment ceux que m'a donnés Madame Garraud et sont beaucoup plus brefs sur mes enfants. D'Amante et de papa et

maman, pas un mot. C'est désolant. Et rien à faire. Je n'ose plus écrire malgré le conseil de Madame Garraud. Il semble bien qu'il soit d'ailleurs impossible de faire passer une lettre en fraude puisque je ne reçois rien.

14 mars - Mardi - Après quatre jours, je reprends mon journal. Pas de nouvelles d'André. Est-il parti à Verdun, comme sa lettre le fait craindre ? Evelina m'écrit aujourd'hui. Elle est, elle aussi, sans nouvelles de Gaston et très inquiète. Le malheur plane sur toutes les familles. Samedi, j'ai soupé avec Démaretz et Louis Baudouin. Louis part rejoindre son bataillon du côté de Soissons et Démaretz est insupportable, taquin, sarcastique. Nous avons passé la soirée chez Madame Boulengeot et j'étais excédé. Le dimanche classique maintenant : travail et promenade à la gare du Nord. Nous avons cependant assisté à la Mairie du quatrième à une manifestation de la Ligue des Droits de l'Homme, à la mémoire de Jacques, fusillé à Lille pour avoir favorisé l'évasion de prisonniers et d'aviateurs anglais. Lundi, je suis allé à la maison de santé rue Monsieur où Boucher vient de se faire opérer, samedi dernier. L'opération a été réussie, tout va bien. J'écris treize lettres pour en aviser ses amis. Je repasse à la caserne rue de Babylone, avec l'intention de voir mon collègue Mourret, malade. Mais il est à l'infirmerie de l'École Militaire et je ne puis le voir. Le soir, je dîne avenue Louis Blanc avec Finet.

Le Bulletin des Réfugiés signale un moyen de faire parvenir des nouvelles dans les régions envahies, par la Croix Rouge de Francfort. Je vais encore essayer, mais sans grand espoir.

Ralentissement et calme à Verdun, mais pour reprendre dans quelques jours.

19 mars - Dimanche, neuf heures et demi - Je rentre de Paris où j'ai passé comme de coutume la soirée de samedi avec Louis Baudouin et Démaretz à broyer du noir dans le pessimisme du dernier. De la semaine qui vient de se passer, je n'ai rien à noter que les trois visites à la maison de santé où je suis allé prendre des nouvelles de Monsieur Boucher pour les transmettre à ses amis.

Ce matin, j'ai trouvé au bureau une lettre de lui. Il va bien et ne souffre que de l'estomac.

Toujours pas de nouvelles du Nord. Le cercle de fer est infranchissable. Que deviendront mes chers exilés et combien de temps encore passerai-je dans cette situation misérable ? Je n'ose plus écrire mes pensées et je fais les plus noires suppositions. C'est à pleurer.

21 mars - J'écris par l'intermédiaire d'un bureau suisse et de la Croix Rouge de Francfort ³ une courte lettre de vingt mots. Encore faut-il que certaines conditions

³ Réponse obtenue le 26 août (Note de l'auteur)

soient remplies : lettre écrite à la machine, coupon réponse, disposition spéciale. Réussirai-je à la faire parvenir et, surtout, à avoir une réponse ? J'en doute, car il y a des mois, j'ai essayé par le Ministère des Affaires Étrangères et je n'ai jamais rien reçu. Enfin, il faut tout tenter pour n'avoir rien à me reprocher.

André m'a écrit hier, il est à Vacheranville (?), près de Verdun, en plein dans la fournaise. Cette bataille qui dure depuis plus d'un mois ne paraît pas près de se terminer.

Des faits de guerre, on ne peut rien dégager de rassurant, pas d'espoir. On est toujours aux visites officielles. Cadorna et le Prince de Serbie sont à Paris ; mais les boches sont à Noyon et rien ne permet d'espérer que ce n'est plus pour longtemps.

Je viens de recevoir une nouvelle carte d'André, du 18. Il est bien à Verdun et me dit que son secteur est assez calme. Il me demande des nouvelles des nôtres ... hélas !

24 mars -Vendredi - Après ma classe à Montaigne, je vais chercher des photos pour Démaretz et je passe à Clichy pour voir ma tante que je ne trouve pas. Elle est au Sacré Cœur. Je rentre à La Varenne le soir comme de coutume. Seul, toujours seul, comme Werther.

J'ai fait une découverte désagréable avant hier ; la promiscuité, le voyage, la foule convoyée (?) m'a procuré une vermine répugnante. Je m'en suis aperçu à temps. Une application de pommades et quelques bains me débarrassent rapidement de parasites encombrants. Nos officiers, qui étaient partis essayer des pièces sur affût turc (?) à Quiberon, sont rentrés ce matin. Que va-t-on faire de nouveau ? Dans ce bureau qui commence à me peser.

Ronald m'a écrit. Il est inapte à cause de sa lésion d'un muscle de la cuisse. Il est quand même premier lieutenant. Boucher va mieux. Les nouvelles que je suis allé prendre aujourd'hui sont bonnes.

27 mars - Lundi - J'ai reçu une lettre de Guérin qui, l'an dernier, fut envoyé en même temps que moi à Pontault, mais comme dessinateur. Il est maintenant contrôleur pour le service des munitions à Tumel (?), et il vont en permission à Paris. Il me demande de lui consacrer une soirée. Je lui écris pour lui donner rendez-vous demain soir.

Samedi, je suis allé dîner avec Démaretz chez le Docteur Lable de Roubaix, actuellement major à Paris, après quatorze mois de front. Nous avons remué quelques souvenirs du Nord et on a eu l'occasion de parler de quelques fantoches politiques du Nord qui actuellement s'enrichissent à faire des obus.

Le dimanche, je m'octroie l'après-midi, et après le tour classique à la gare du Nord, je rentre à La Varenne par le tramway. Je vais être obligé avant peu de quitter car on fait des difficultés pour donner des billets à la gare et, d'autre part, on va nous relever du

service du courrier. D'ailleurs, j'ai constaté que mon temps de guerre se modifie tous les trois mois, et après trois mois à Nogent, trois à Pontault, trois à Ozoir, trois à La Varenne, trois à ce secteur technique, il faut bien changer pour m'installer à Paris pour faire un nouveau changement.

Si je puis aller jusqu'au 25 avril, je le ferai car je me plais à La Varenne et les soirées à Paris ne me disent rien qui vaille. Enfin ! on verra ...

Aujourd'hui, Monsieur Boucher m'a reçu dans sa chambre. Il va mieux mais son organisme général reste détraqué, et il a hâte de quitter la maison de santé pour rentrer chez lui. J'ai expédié les dernières lettres que j'avais à envoyer et il me prévient quand il rentrera chez lui.

Aujourd'hui a lieu la grande conférence des Alliés à Paris. Qu'en sortira-t-il ? Va-t-on se décider à une offensive avant le dégel, mais j'en doute. D'ailleurs, toute appréciation sur ces faits est hors de notre portée. On subit les événements, et c'est tout !

29 mars - J'ai reçu quelques lettres. Madame Garraud m'offre ses services amicalement pour le cas où j'aurai besoin d'un concours féminin dans mes travaux d'aiguille. Elle me dit que la récolte de miel à Mouvaux a été plus faible, que mes appareils photographiques sont en lieu sûr. Démaretz a reçu par le Ministère des Affaires Étrangères des nouvelles du Cateau et de sa mère. Evelina me demande des nouvelles et mon opinion sur les événements, la guerre, etc. Qu'ai-je à dire ? C'est bien à moi de remonter les autres !!

Hier, j'ai passé la soirée avec Guérin, et j'ai couché à Paris. Nous avons pris un bock au cabaret de Bruant en causant d'Ozoir et de différentes choses. Il m'a parlé du travail dans les usines. Là aussi, il faudrait un contrôle plus actif et on en charge des contrôleurs peu qualifiés. Il me cite un chef, rengagé de la classe 1905 qui, au lieu d'être au front, se fait paisiblement des mois de quatre cent Francs à vérifier le calibre des obus à Fumel (?).

Je cherche un appartement ou une chambre à un prix abordable, car je vais quitter La Varenne vers le 9 avril. D'autre part, un mot du sous-lieutenant cet après-midi semble indiquer qu'on va me déplacer. Pour aller où ? Bah ! Ici ou là, c'est toujours comme soldat et j'ai si peu de désirs en dehors de mon retour dans le Nord que je me désintéresse de tout. Qu'on fasse de moi ce que l'on voudra.

30 mars 1916 - Il y a trois ans, à pareille date ! nous faisons notre emménagement à Mouvaux. C'était des projets d'avenir de toutes sortes et, certes, l'hypothèse d'une guerre venant bouleverser notre vie ne fut jamais envisagée. De tout cela, que reste-t-il ? Des craintes, des inquiétudes et une séparation totale, cent fois pire que celle qui résulte de l'emprisonnement. Je souffre à la vue de tout ce qui m'entoure, le printemps

qui est si beau dans cette banlieue parisienne me fait plus cruellement sentir l'absence des miens. Les anglais ont un mot qui exprime bien mon mal, c'est le *homesick*. Et cependant, personnellement, je n'ai pas à me plaindre, si je compare mon sort à celui des soldats du front. André est au Mont Homme (...) Verdun dans une position effroyablement bombardée depuis un mois. Que devient-il ? Je lui écris de me renseigner souvent et, quand je lis les communiqués, je tremble toujours d'apprendre que des positions importantes sont prises.

3 avril - Lundi - Samedi dernier, j'ai passé la soirée avec Démaretz et Louis Baudouin qui m'apprend qu'Albert Machuet serait prisonnier à Münster. Il aurait été pris il y a un mois à Verdun avec tout son bataillon. Je pense immédiatement à la possibilité qu'il y aura de faire passer de mes nouvelles à Mouvaux quand on sera fixé.

Le dimanche, je travaille au bureau toute la journée, et vers quatre heures je vais rejoindre Démaretz rue Cadet où a lieu une réunion des T.M. (?) des régions envahies. Accambray nous fait un exposé de la situation militaire. C'est impressionnant, lamentable et douloureux. J'ai bien peur que nous n'allions tout droit à la révolution. Le soir, je rentre à La Varenne.

Aujourd'hui, j'ai parlé au proviseur de Montaigne et lui ai demandé de m'héberger à nouveau, car l'hôtel me dégoûte. Je retrouverai là Léonard qui a eu la même pensée et qui est là depuis trois jours. Cela ne paraît pas facile. J'aurai une réponse mercredi. Je n'ai pas encore de nouvelles d'André. Que lui est-il arrivé ? Sa dernière carte est du 24 mars.

7 avril - Je reçois une carte d'André. Il semble toujours gai, mais je me demande dans quelle mesure il est exposé. Son engouement sonne un peu faux et cela se comprend.

J'ai commencé mon déménagement hier, et je le continue pour l'avoir fini lundi. Je tâche au surplus de voir ce que je pense de la région de La Varenne que je ne connaissais pas. Hier, je suis descendu à Saint-Maur Créteil et suis reparti à pied en longeant la Marne jusqu'au pont de Bonneuil, en rentrant par la rue Louis Blanc. Ce soir, je descendrai au Parc.

Je suis installé à l'infirmerie dans la chambre qu'occupait Colson. Pour combien de temps ?

8 avril - Ce matin, j'ai porté mon sac au lycée. Il ne reste plus là-bas que ma valise. L'installation au lycée se fait lentement. Au bureau, on copie une table de logarithmes spéciaux, travail assommant qu'on fait en attendant mieux. Entre temps, les deux jeunes racontent des épisodes de leur vie au front. Épisodes lugubres dans lesquels il y a toujours une note comique.

On rit, mais on reste le cœur serré devant la somme d'horreurs que représente la guerre depuis vingt mois.

9 avril - Je suis allé vendredi voir ma tante Marie. Elle me donne des nouvelles d'Albert Machuet, prisonnier au camp de Friedrischfeld bei (?) Wesel, après être passé par Münster. Il a écrit à Suresnes, d'abord, puis à sa tante. Il réclame de l'argent. Je n'ai pas d'inquiétude à son sujet, on pourvoira à tous ses besoins. Je donne des indications pour que ma tante fasse passer nos nouvelles à Mouvaux, mais le fera-t-il ? En tout cas, je lui écrirai de mon côté et tâcherai de lui faire passer ma photo et celle d'André. Puisque cela se fait, ce sera un moyen à tenter.

J'ai passé la soirée d'hier avec Louis Baudouin et Démaretz. Maurice Caron est souffrant à l'infirmerie (rougeole et bronchite). Espérons que ce ne sera rien.

11 avril - Me voici de nouveau installé à Montaigne. Rentré à La Varenne dimanche soir pour la dernière fois, j'ai bouclé ma dernière valise et, lundi matin, je suis parti après avoir fait mes adieux à Madame Buch. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que je quitte ma chambre où j'ai trouvé tant de fois l'isolement et la tranquillité. J'avais, plus que dans différents logements, l'impression du "home". Ma propriétaire s'était ingéniée à me rendre tous les services d'usage, et j'étais parfaitement tranquille. Encore une personne à ajouter à la liste des gens qui se sont intéressés à moi, et ont voulu rendre mon sort moins triste.

J'ai repris la chambre de Colson et j'y ai installé tout mon fourniment. Je vais y passer des heures paisibles et n'aurai plus à me préoccuper du voyage, du repas, etc. Mais c'est toujours la même question qui se pose, pour combien de temps ?

Léonard s'est installé à côté de moi. Nous mangeons avec les surveillants d'internat avec qui il est impossible de lier conversation. Je regrette notre table séparée de l'an dernier, avec Colson, Lefebvre, Deleuze où l'on causait de tant de choses.

Dimanche, je suis allé me promener l'après-midi avec Démaretz aux Buttes Chaumont.

En rentrant vers cinq heures, à la gare du Nord, j'ai rencontré Armand Guillaume. Il est téléphoniste à Saint-Denis et savait que j'avais été à Pontault. Il me donne quelques nouvelles de Valenciennes et m'apprend la mort de son frère. Le pauvre homme n'a pas supporté la mort de sa femme, il l'a suivie à quelques mois d'intervalle. J'ai ressenti un choc au cœur quand il m'a annoncé cette nouvelle. Qui sait si, à l'heure présente, je n'ai pas quelqu'un des miens disparu pour toujours. Moi aussi, j'ai des vieux parents ...

Je vais avoir une permission de quatre jours et je ne sais pas où aller la passer.

12 avril - Pas de lettre d'André depuis le 4 et la bataille fait rage autour du Mont Homme. Je voudrais être sûr qu'il a été relevé le 8 comme sa dernière carte l'annonçait. J'ai écrit aujourd'hui à Albert Machuet et je lui envoie une photo en lui demandant de l'envoyer à Mouvaux. Réussirai-je à faire rassurer les miens ? J'ai écrit au capitaine pour solliciter une permission.

13 avril - André m'écrit aujourd'hui une carte datée du 7. Il espère être relevé le 9. Je voudrais le savoir hors de la fournaise. Démaretz me propose un voyage à Pâques. J'irai probablement à Chevreuse, mais il faudrait pour cela qu'il prit sa permission en même temps que la mienne. Je n'ai pas le courage d'aller loin malgré le désir de sortir de Paris. J'irai également à Ozoir voir ce qui reste des anciens.

Le courage me manque également pour noter les faits de guerre. On est au cinquante cinquième jour de la bataille de Verdun. Le monde entier a les yeux sur nous mais on ne voit pas encore les interventions simultanées des alliés. Le dégel russe n'est pas achevé. L'armée anglaise n'est pas encore au point, mais il tombe des milliers de français chaque jour à Verdun et nous nous enorgueillissons des appréciations flatteuses des journaux étrangers.

Au bureau, un temps d'arrêt. Les chefs sont partis faire des essais et le travail à faire est terminé.

16 avril - J'ai obtenu ma permission hier matin et suis allé l'après-midi à Clichy chercher mes effets civils chez ma tante, pour le cas où je voudrais sortir le soir. J'ai passé la soirée comme de coutume avec Louis Baudouin et Démaretz au cinéma. On ne sait où aller puisque les cafés me sont interdits et, rentré au lycée, j'ai passé la matinée d'aujourd'hui à ranger mes affaires car mon ménage augmente toujours, et je vois le moment où il faudra acheter une malle pour tout fourrer, au cas où je devrais partir encore une fois pour une autre destination militaire.

17 avril - Lundi - Je reprends la vie civile pour quelques jours, et j'ai endossé avec une satisfaction évidente mon costume civil. Hier, j'ai passé l'après-midi comme les autres dimanche. Promenade, partie de billard et gare du Nord, où je n'ai d'ailleurs vu personne. Démaretz a reçu une lettre de Dehaut, par l'officier des familles dispersées, renseignements obtenus par le ministère des Affaires Étrangères. Je vais essayer aujourd'hui d'écrire encore une fois par la même voie, mais je n'ai pas grand chance d'aboutir. J'ai écrit il y a cinq ou six mois et n'ai rien reçu. Je vais aller me promener en civil à Nogent où j'ai un parapluie à reprendre, puis, si le temps le permet, j'irai le long de la Marne jusque Joinville et Champigny, pour aller ensuite à Saint-Maur Créteil et Alainville (?). Demain, j'irai voir Madame Seydoux et Madame Taisne.

19 avril - Ma permission se passe. Lundi après-midi, j'ai vu Madame Seydoux qui ne m'a rien appris. Hier, j'ai vu Madame Taisne qui attache beaucoup d'importance, selon moi, aux racontars. Je suis revenu au lycée en passant à proximité de Saint-Thomas-d'Aquin à l'heure de la sortie du collège. Vu Fournier qui m'apprend qu'on va peut-être partir pour une destination inconnue. L'A.L.G.P. s'en va et l'A.L.V.F. suivrait, et ce départ serait imminent. Qu'y a-t-il de vrai ? Cela ferait une complication imprévue au moment où je viens de m'installer à Montaigne. Madame Garraud m'écrit qu'elle vient vendredi à Paris et me donne rendez-vous rue de Varenne où elle va au Ministère. Aujourd'hui, je suis allé à Maisons-Laffitte et, avec Démaretz, je pars à pied à Saint-Germain-en-Laye déjeuner avec Vulstecke (?). Nous refaisons en sens inverse la promenade de la Toussaint par la terrasse. Je rentre à Paris vers six heures, et je trouve une dépêche de Mouger qui me prévient qu'il n'est plus à Ozoir. La dépêche vient de Feucherolles ! Que faire demain ? Je n'ai de goût à rien et ne sais plus où aller. Démaretz a reçu une lettre de l'officier des familles dispersées. Par le Ministère des Affaires Étrangères, il a des nouvelles de sa femme. Amante est en bonne santé au 23 mars. Pour moi, les renseignements se bornent à cela. C'est peu et c'est beaucoup. Rien des enfants, rien des parents. J'espérais trouver quelque chose au lycée en rentrant, mais il est écrit que je n'aurai jamais rien et cependant, j'avais envoyé bien avant Démaretz une demande au Ministère des Affaires Étrangères. C'est désespérant.

21 avril - Ma journée d'hier est une journée perdue si je veux évaluer ce que j'en ai tiré en tant que permissionnaire.

Je suis allé à Clichy où je n'ai trouvé personne. Le soir, j'ai battu le boulevard et ai rencontré Henri Cardon de Saint-Python et Vignol. Ni l'un ni l'autre ne m'ont rien appris. En rentrant au lycée, je rencontre Fournier qui m'apporte trois lettres dont une de Poiret. Rien à noter. Je passe la soirée avec Léonard.

Aujourd'hui, après bien des allées et venues je vois Madame Garraud. Pendant qu'elle va au Ministère, je fais une visite à Dérou (?) puis je retourne pour déjeuner avec Madame Garraud qui me donne des détails sur la vie dans le Nord et à Mouvaux. J'ai enfin des certitudes, mais que d'épreuves, que d'émotions pour Amante et tous les miens. Malheureusement, je perds Madame Garraud au moment d'entrer dans le Bon Marché. Après avoir attendu une heure et demi, je m'en vais, désolé de n'en avoir appris davantage.

De la guerre : on annonce le débarquement russe à Marseille, le quasi ultimatum des États-Unis à l'Allemagne, mais tout cela ne paraît pas avoir une répercussion sur les hostilités. On m'a dit (Derou(?)) que l'Allemagne avait offert l'Alsace-Lorraine, moins Strasbourg, à la France pour une paix séparée, mais je n'y crois pas.

23 avril - Jour de Pâques - J'ai passé la soirée d'hier avec Démaretz, Louis Baudouin ; Labaeye, directeur d'école du Blanc Seau et son fils sont venus à Paris et on va au cinéma. Aujourd'hui, le temps, plus beau que ces derniers jours, me fait sentir plus durement mon absence de la maison. Je suis venu au bureau, il n'y a personne. Les chefs sont absents et je suis seul, triste et désespéré. Les journaux publient une note officielle sur les moyens de correspondre avec les régions envahies. Une carte tous les deux mois, avec vingt mots. Je ne sais comment les militaires s'y prendront car les explications données jusqu'à présent sont obscures à leur endroit.

Mon collègue a des aventures mouvementées. L.I. (?) est malade, délivrée, mais gravement atteinte. (?)

25 avril - Le lundi de Pâques s'est passé comme le dimanche. Bureau le matin, et après-midi libre. J'ai dîné le dimanche chez des amis de Démaretz après avoir passé quelques heures avec Labaeye et son fils. Le lundi a été un peu plus monotone. J'ai vu Lenne du Cateau, instructeur adjudant à Tourcoing. Il a lui aussi sa femme là-bas. Versé dans le service auxiliaire pour affection cardiaque, il est au quarante et unième d'Artillerie de la Braconne. Il m'a dit cette phrase : "*Où sont nos rêves d'autrefois ?*" Hélas !

Aujourd'hui, rien à faire au bureau, on se rase.

carnet IV

Mercredi 26 avril - Je commence mon quatrième carnet de guerre et ce n'est probablement pas le dernier. En vacances à Montaigne, rien à faire. Depuis que je suis rentré de permission, au bureau, je perds mon temps et ne ressens que plus durement mon isolement. Il y a un an à pareille date, j'arrivais à Pontault et on m'aurait bien déçu si on m'avait dit que douze mois plus tard, je serais toujours soldat à Paris et séparé des miens, que le front dans le Nord serait au même point. Mais peut-être valait-il mieux que je n'en sache rien.

Sandras m'écrit une longue lettre, il m'invite à l'aller voir avec Léonard. C'est fini, en voilà pour trois mois au moins. Il compte lui aussi sur l'offensive prochaine!!

Weill m'envoie un mot m'annonçant qu'il est à Paris. J'irai le voir ce soir.

28 avril - J'ai passé la soirée de vendredi chez Weill qui me raconte sa vie militaire au parc d'Artillerie de Toul où, avec sa haute conscience et sa probité accoutumée, il travaille avec zèle à des besognes rebutantes et peu intéressantes.

Léonard a été chercher une carte pour écrire dans les régions envahies. Il en a même obtenue une seconde en s'adressant à la mairie d'un arrondissement voisin. Cela me donne envie d'essayer, bien que militaire. Je vais à la mairie de Saint-Sulpice où l'on m'en donne une sans difficultés. J'écris les vingt mots suivants : *“Suis bonne santé comme André, Louis, Juvénal, Lucien, tante Marie. Écris bientôt. Bon courage et affectueux baisers à toi, parents, enfants.”*

Ce soir, j'essaierai d'en obtenir une autre à la mairie du septième, et j'écirai dans quelques jours. Dans deux mois, on recommencera, car ce n'est pas dans deux mois que l'on pourra écrire librement quoiqu'en pense les optimistes et les stratèges en chambre.

Des complications surgissent en Angleterre où il y a, en Irlande, une tentative de soulèvement qu'il faut réprimer et dont le premier résultat sera d'immobiliser des troupes qui seraient beaucoup mieux au front au moment de l'offensive.

André m'a écrit hier. Il a compris la petite leçon que je lui ai donnée et sa lettre en témoigne. Il est toujours là-bas, aux abords de Verdun, et subit un bombardement effroyable. Combien de temps encore durera cette débauche infernale de munitions ?

30 avril - Dimanche - Hier nous avons procédé à un déménagement. Nous reprenons les locaux occupés jusqu'à ces jours derniers par l'A.L.G.P., partie aux armées G.Q.G. Cela fera un changement sérieux car nous allons être réunis tous dans la même chambre et, si la combinaison évite le renouvellement des incongruités et des propos malsonnants de l'ancien local, nous serons sous la surveillance constante des manitous.

Par contre, vue sur la cour où il y a toujours du matériel varié.

Hier soir, je suis allé avec Démaretz à une réunion des évacués, rue Cadet. Detienne nous a fait des déclarations très sombres et tristes à pleurer sur la situation, la trahison en Russie, l'inertie et les difficultés intestines en Angleterre. Chez nous, c'est autre chose : absence de volonté dans le gouvernement, abdication du parlementarisme. Je ne puis rien dire du monde militaire. L'offensive semble se reculer encore et le public y compte cependant beaucoup. On s'accoutume à l'état de guerre, les malins font des fabriques d'obus et monnayent la situation ; seuls le pauvre bougre, le soldat, me paraissent admirables. Je crains la révolution quand le peuple connaîtra les responsabilités et pourra se rendre compte de tout ce que l'on a pas fait en temps opportun. "*On est sûrs de la victoire*" et cette seule vision suffit à endormir la nation, qu'une censure rigoureuse empêche de se renseigner. La presse ne présente tous les événements militaires que vus par des vainqueurs présumés. Quel réveil nous attend !

3 mai - Mercredi - Les deux jours passés n'ont été marqués d'aucun incident. Les classes sont recommencées à Montaigne. C'est le dernier trimestre mais ce n'est certes pas le dernier trimestre de guerre. Qui sait si dans ce trimestre aura lieu une offensive sérieuse.

Je suis allé ce matin à la mairie du septième, rue de Grenelle, pour tâcher d'obtenir une nouvelle carte à envoyer. Mais une circulaire nouvelle est venue, interdisant de délivrer des cartes aux militaires de la zone de l'intérieur, de sorte que j'en suis réduit à écrire au capitaine de ma Batterie - Quatre-vingt-cinquième du Troisième à pied - pour en demander une ; c'est navrant. Je n'ai pu m'empêcher de dire son fait à un jeune employé qui, d'un air détaché et excédé, me refusait la carte demandée.

Madame Taisne m'écrit pour m'inviter à dîner jeudi à sept heures. Aujourd'hui, le capitaine Gérardville, qui vient au bureau l'après-midi quand il n'a pas autre chose à faire, a dit que nous devions être présents au bureau jusque sept heures. C'est de plus en plus joli. Il y aurait matière à discuter longuement sur ce zèle qui se manifeste soudain après une période de trois semaines pendant laquelle on n'a pas fourni une heure de travail suivi et soutenu.

Lundi, mon collègue Four est venu passer la soirée dans ma chambre au lycée. Hier, j'étais sorti après le dîner pour prendre un peu l'air quand, en passant devant un cinéma, près de la gare Montparnasse, j'eus l'envie d'entrer. J'y passais la soirée sans enthousiasme.

Aujourd'hui, Démaretz vient de m'écrire, il va très probablement quitter son emploi. On sent depuis longtemps qu'il en a assez. Il m'envoie une adresse en Hollande où l'on peut écrire. *Je vais encore essayer*, mais je n'ai guère confiance. Si l'on pouvait

s'endormir et ne se réveiller qu'à la fin des hostilités, quelle somme de souffrances et d'inquiétudes on éviterait. Ce ne serait guère courageux, mais ai-je encore du courage ? Une lettre d'André arrivée lundi me donne des détails intéressants. Il est en repos pour quatre ou cinq jours à Charny ou Chattancourt, à deux kilomètres des lignes, dans une cave de garde-barrière exposée à un bombardement qui ne cesse pas.

J'ai oublié de noter que, dimanche soir, j'avais passé la soirée avec Démaretz qui, à cause du 1er mai, ne travaillait pas le lendemain.

4 mai - Reçu une lettre d'Evelina, toujours aussi déprimée.

Colson m'écrit longuement, il me donne quelques vagues renseignements sur les lettres de prisonniers. Il paraît que c'est la misère et la famine. Les soldats du front eux-mêmes n'ont plus le nécessaire et se plaignent amèrement. Il a des ennuis avec son chef de dépôt, un capitaine qui sabre à tort et à travers et nourrit une haine féroce contre les universitaires. Il est sous le coup d'une punition de huit jours de prison. Motif : "*a demandé inopportunément une permission*". C'est une véritable gageure de l'esprit militaire contre la raison.

Combien de temps encore durera cette stupide manière de vivre pour des hommes de quarante cinq à quarante huit ans !

7 mai - Dimanche, quatre heures - Je suis au bureau où je passerai toute la journée à copier une table de tir. Travail fastidieux et qui me paraît d'une utilité contestable.

Démaretz, que j'ai prévenu hier soir, est allé à Chaville. Je ne sais pas si je pourrai sortir assez tôt pour aller à la gare du Nord. Le capitaine de ma batterie m'a raconté qu'il n'avait pas reçu d'instruction concernant la correspondance des militaires avec les régions envahies, et quand on sait que la question est réglée administrativement depuis plus de quinze jours, on est en droit de se demander ce que les ronds de cuir ont à la place du cœur.

Il faudra attendre que tout le monde ait écrit pour que les militaires, qui ne sont pas les moins intéressants individus actuellement, puissent envoyer un mot à leur famille. Nouvelle carte d'André qui est toujours sous les bombardements. Il attend impatiemment la relève. Louis Baudouin me disait hier que les nôtres étaient avisés par affiche de la possibilité de correspondre. Est-ce vrai ?

Vendredi soir, après ma classe, je me suis mis en civil et suis allé me promener au pont de Bonneuil. Revu Sucy et les confins de la Brie. Promenade solitaire, la seule façon de me promener qui me convienne maintenant car l'esprit peut s'arrêter ou errer où il veut.

8 mai - Rien de nouveau. Hier dimanche, je suis resté au bureau jusque six heures quarante et n'ai pu aller à la gare du Nord, faute de temps. Reçu aujourd'hui une lettre de Colson. Il me donne carte blanche pour agir en sa faveur. Réussirai-je ?

Léonard a reçu deux cartes de sa famille. Moi, j'attends toujours et n'ai encore rien reçu des nombreux correspondants qu'on m'a signalé un peu partout en Hollande et en Suisse.

Hier, j'ai reçu la visite de Debuyne qui arrive de Mytilène en permission après un voyage en bateau extrêmement mouvementé, qui a failli être coulé par une torpille en Méditerranée. Son bataillon est à Fréjus (Tirailleurs Sénégalais) et ne tardera pas à être envoyé sur le front où, de différents côtés, j'apprends que se fait une concentration importante. Je suis allé déjeuner avec lui et Démaretz, puis dîner. Le soir, en civil, je vais avec eux passer la soirée à l'Olympia. Nous avons évoqué le passé et parlé de nos femmes. Lui a reçu une photo de sa petite fille qu'il ne connaît pas encore. Il est parti ce matin à Dunkerque.

André m'a écrit ce matin, il est enfin au repos pour quelques jours. Ce n'est pas trop tôt après les bombardements qu'il a subi sans interruption. La compagnie revient avec quatre-vingt hommes probablement sur deux cent cinquante.

Accambray m'écrit de lui envoyer une note au sujet de Colson. Je vais la préparer. J'ai appris hier une bien fâcheuse nouvelle. Rigauumont, commis de perception à Jeumont, qui avait quitté Lille avec Maurice Passaye et était resté à Paris avec moi en octobre 1914, incorporé au Quatre-vingt quatrième, puis envoyé au front, blessé légèrement avait été, à la suite de démarches, démobilisé et affecté à une usine des Charentes où on fabrique l'acide piérique (?) et les explosifs. Il se croyait à l'abri. Sa femme était venue le rejoindre de Jeumont après mille péripéties, par la Belgique, la Hollande et l'Angleterre..., était restée à Saint-Germain-en-Laye avec son beau-frère. Elle était rassurée au sujet de son mari. Une explosion résultant d'un accident, d'une négligence, a détruit l'usine en faisant trois cent victimes, dont le pauvre Rigauumont. *Où est-on en sécurité ?* L'Europe n'est plus qu'un volcan aux multiples cratères. Le pauvre garçon s'en serait peut-être tiré sans accident aux tranchées du front !

16 mai - Mardi - Vendredi matin, j'ai eu l'agréable surprise de voir arriver André. Il avait obtenu une permission de faveur. Sa division est au repos du côté de Bar le Duc, après un séjour de deux mois à Cumières (?) et au Mont Homme. Je l'ai fait beaucoup causer. Heureusement, j'avais classe à Montaigne l'après-midi. J'ai pu lui donner une grande partie de mon temps et, le soir, il est reparti à Freinville. Nous avons pris rendez-vous pour le samedi soir. J'avais prévenu Démaretz et Louis Baudouin et nous avons dîné tous quatre au restaurant. Puis nous avons achevé la soirée au cinéma. Au

lycée, j'ai fait coucher André dans une chambre voisine et, le dimanche matin, nous sommes allés voir ma tante Marie qui était prévenue. Après le déjeuner, j'ai reconduit André à son oncle et j'ai ensuite passé l'après-midi avec Démaretz et Louis. Démaretz a encore reçu des nouvelles de sa mère. Moi je n'ai jamais rien. Une note parue dans *Les Débats* annonce que les militaires vont pouvoir écrire, mais rien n'est encore venu confirmer cette note et j'attends toujours. J'achète d'occasion une magnifique montre. Ce sera pour Jehan, plus tard. L'occasion était trop belle, je n'ai pas cru devoir la laisser passer malgré la dépense pour le moins inutile.

Léonard repasse devant une commission médicale demain. Il vient de passer une crise d'angine et sera certainement dans des conditions favorables à son maintien.

Au point de vue militaire, rien de nouveau. Les bruits les plus contradictoires circulent. Tandis que les uns annoncent des préparatifs d'offensive prochaine, d'autres disent qu'il n'y en aura pas cette année. On n'en sait rien et je pense qu'on attend des circonstances favorables, qu'un incident peut révéler ou hâter. En général, on croit chez les réfugiés que, pour le mois de septembre, beaucoup pourront rentrer chez eux !! Si c'est en septembre 1917, on verra. En attendant, on taxe le sucre, on ne fait plus que du pain uniforme et la vie est horriblement chère. Si c'est la misère en Allemagne, c'est la gêne générale en France - malgré la bombance et la vie déréglée qui se manifestent à Paris dans les lieux de plaisir.

19 mai - Travail assez actif au bureau où on établit les tables de tir d'un obusier de 200, dont il n'existerait que deux ou trois pièces en action sur le front. Tir d'un obus de cent kilogs. Portée, onze kilomètres. Charge 6 kg 50, Vo 428, T = 42'. Après cela, on fera les tables du 19 et du 32.

Au lycée, on fait les préparatifs variés qui annoncent les prix, composition finale, etc. Je redoute les vacances qui vont me priver des trois demi-journées par semaine qui me rattachaient encore à mon métier. Si encore il y avait un changement dans la situation militaire d'ici là, mais je n'y compte plus. *Les Débats* ont bien annoncé que les militaires des régions envahies allaient enfin pouvoir écrire chez eux, mais rien encore n'est paru et j'attends toujours que mon capitaine m'envoie des cartes.

Barker m'écrit que son fils Allan est reçu à l'école militaire mais aucune appréciation sur les faits de guerre. Il a peur de la censure.

J'irai voir Boucher ce soir. Je n'ai plus guère de temps et, depuis plus d'un mois, je n'ai pas eu de ses nouvelles.

Nous voilà au moment de l'année où mes abeilles me donnaient beaucoup de travail. C'était la période de l'essaimage. Que tous ces souvenirs sont loin ! En passant près du rucher du Luxembourg, j'ai toujours le cœur serré, car cela me rappelle la maison, les souvenirs, la cour de l'école, le jardin, la famille ...

22 mai - Lundi - Toujours la même vie, les mêmes préoccupations et soucis. Samedi, soirée passée avec Démaretz et Louis Baudouin. Dimanche, je travaille au bureau jusque quatre heures. Puis, je vais à la gare du Nord où je n'apprends rien de nouveau. Le *Bulletin des réfugiés* donne le texte de la circulaire pour la correspondance des militaires avec les régions envahies. J'écris au capitaine pour avoir des cartes. Comme je n'avais pas grand chose à faire au bureau, *j'écris longuement à Amante* par une voie que m'a signalée Démaretz et qui a fait passer différentes lettres à Lemaire. Si seulement ma lettre pouvait parvenir. Moi, je ne compte plus que sur la correspondance officielle car là-bas, si on peut se faire payer une lettre qu'on remet ici, les hollandais sauront très bien qu'une fois la lettre affranchie remise, ils n'ont rien à attendre du destinataire généralement inconnu.

Aujourd'hui, Louis Ball, adjudant arrive me voir à Montaigne. Il est en permission. Nous causons longuement dans ma chambre et prenons rendez-vous pour mercredi. Il est comme moi sans nouvelles ; confiance plutôt pessimiste.

25 mai - Jeudi - J'ai passé hier une partie de la matinée à faire des courses. Gare du Nord pour Madame Garrand. A dix heures trois quart, Louis Ball vient me chercher au lycée et nous allons déjeuner. L'après-midi, je fais mon travail au bureau. Trajectoire d'un canon de 32 dont nous préparons les tables.

Ce matin, je vais au sous-secrétariat de l'artillerie et des munitions aux Champs Élysées pour porter un renseignement. C'est somptueux et on y entre plus difficilement qu'au paradis. Fiche, contre fiche, appel. L'après-midi, je vais à La Varenne voir enfin si je pourrais obtenir des cartes pour correspondre avec ma famille. Mais là, on me dit qu'on n'a pas encore de cartes ; il faut les demander. Je montre les pièces d'identité établissant que j'habite le Nord et que j'y ai de la famille, et le capitaine Guérin, très aimable d'ailleurs, me dit qu'il les fera envoyer. Je profite de mon passage au bureau pour me faire habiller et demander du linge et je rentre avec un ballot. Me voilà en bleu horizon comme les jeunes soldats. Toutes ces libéralités n'annoncent pas la fin.

Les journaux sont stupides, les communiqués n'annoncent que de mauvaises nouvelles.

Les boches nous ont repris le front de Douaumont que nous avons repris il y a trois jours. Il ont pris Cumières (?). Il tiennent maintenant trois côtés du Mont Homme. Les italiens ont reculés de douze kilomètres dans le Trentin. Les Alliés vont-ils encore longtemps laisser l'initiative des opérations à l'ennemi ?

C'est navrant. A La Varenne, parc de l'A.L.V.F., il y a une quinzaine de locomotives pour les trains blindés mais pas un canon. Nous ne serons donc jamais prêts !

28 mai - Dimanche - Bureau. Je suis allé chercher mon paquet et les papiers déposés chez Monsieur Boucher. Il me parle de sa santé qui est meilleure. Je lui demande de

reprendre en dépôt une lettre pour Amante en cas d'accident. Je la lui porterai quand j'aurai ajouté quelques lignes à ce que j'avais écrit l'année dernière. Je vais, après ma visite, me promener dans la campagne du côté de Créteil.

Hier, samedi, j'ai passé la soirée comme de coutume avec Démaretz et Louis Baudouin. Toujours pas de cartes pour écrire dans le Nord. Ce matin, je reçois une courte lettre d'André ; il est cité à l'ordre du régiment et va porter la Croix de guerre. Sa citation est très élogieuse, je la conserverai. *Tondelier André, Matricule 10098, sergent à la 4^o compagnie du 155^o régiment d'infanterie, sergent digne de tout éloge, s'est distingué comme grenadier, puis comme sergent grenadier en Argonne et en Champagne. A conduit plusieurs patrouilles extrêmement périlleuses. Ordre du régiment n^o 28, 22 mai 1916. Le lieutenant-colonel commandant le 155^o. Signé Letellier.*

Je suis bien heureux et j'espère qu'il n'en restera pas là. Je vais lui écrire pour le féliciter.

Il y a un commencement de campagne de presse pour renvoyer les R.A.T. et les auxiliaires de l'enseignement à leurs écoles. Des vœux ont été émis dans ce sens par des conseils généraux.

29 mai - Aujourd'hui, le proviseur de Montaigne me demande si je suis de l'auxiliaire et je crois bien que c'est pour cela. Si on se limite à l'auxiliaire il n'y aura rien pour moi et j'aurai quarante-sept ans en octobre.

Hier, j'ai vu Verplacke, capitaine au Deux cent quatre-vingt cinquième. Il est maintenant au Bourget avec une compagnie pour le camp d'aviation. Il me signale le désordre coûteux qui règne là et parle de cent mille francs par jour. De la noce qu'y font les aviateurs avec les femmes. Une qui a eu deux amants tués est obligée de partir car elle porte la guigne.

2 juin - Vendredi - La situation militaire est toujours la même. La bataille fait rage et les allemands gagnent par-ci par-là un bout de tranchée, mais ils gagnent pourtant du terrain. Les italiens cèdent devant l'offensive autrichienne et leurs lignes arrivent à la plaine. Les anglais ne bougent pas. De ci, de là, ils perdent une tranchée. Et l'opinion, dans laquelle se fait jour de plus en plus un mouvement pour la paix, attend l'offensive des Alliés avec une impatience qui se change peu à peu en désespoir.

Hier, avec Louis Baudouin et Démaretz, nous sommes allés faire une promenade à la campagne. Descendus à Joinville-le-Pont, nous avons longé la Marne jusqu'à Champigny puis La Varenne, Chenevières. Il faisait un temps magnifique et je rappelais à Démaretz une autre année, il y a dix-sept ou dix-huit ans, où, à pareil jour,

nous nous étions rencontré à Ors et nous avons passés l'après-midi au bois. Rencontré le Docteur Labbe de Roubaix avec sa femme. Ils sont venus voir le député. Du bled, il n'en sait pas plus que nous. Pendant notre promenade, Paris fait au général Galliéni des funérailles magnifiques. Toute la population s'est portée sur le parcours du cortège.

André m'écrit une courte lettre ce matin. Retourné au front, il me dit que c'est plus terrible que jamais et, au moment où il m'écrit, il n'a bu ni mangé depuis deux jours⁴.

4 juin - Hier samedi, les journaux annoncent une grande bataille navale entre les flottes anglaises et allemandes devant le Jutland. Les renseignements précis manquent encore aujourd'hui mais ce que les allemands - profitant de la loyauté anglaise qui publie ses pertes - annoncent comme une victoire y ressemble de moins en moins.

Démaretz qui est arrivé avec une humeur massacrant ne manque pas de dire que la suprématie anglaise n'existe plus, que c'est une défaite, que Verdun sera prise dans quinze jours, etc... Au restaurant, un mot malheureux de Louis Baudouin provoque une colère et des phrases d'une violence inouïe. Il y faut toute ma diplomatie pour empêcher une rupture. Malgré cela, Démaretz, intraitable, refuse de passer la soirée avec nous et s'en retourne seul à Grenelle.

Deux autres incidents avaient aussi marqué la soirée. L'un à propos de Lucien sur lequel j'avais un renseignement qu'il ne connaissait pas et qui m'avait valu un démenti. L'autre à propos de la fréquentation du restaurant par des femmes de mœurs plus ou moins légères, ce qui avait provoqué des réflexions à haute voix et des injures à leur adresse.

Louis Baudouin me donna l'explication de cette humeur. On a mis Démaretz en demeure de faire une besogne déterminée et qu'il ne veut pas faire, et son administration, qui le connaît, veut l'obliger à faire cette besogne ou à partir.

Ma journée d'hier a été mortelle. Pas de travail sérieux au bureau et cafard invincible. J'écris à Weill une lettre pessimiste. Pas encore de carte pour écrire à Mouvaux. Je crois qu'on ne m'en donnera que quand Lille sera évacuée.

Je passe l'après-midi au bureau où, après avoir collationné une brochure de tir, je me roule les pouces en attendant sept heures. Rien à faire pour le moment, chacun pense à ses affaires et on ne parle pas. Les relations sont si peu cordiales que la conversation ne peut jamais se généraliser. Le temps me pèse horriblement et cela continue dans une forte mesure à augmenter le cafard. Je vis dans mes souvenirs, et je revois les années d'avant-guerre. A cette période de l'année, je m'occupais beaucoup des abeilles. Les dimanche après-midi, on partait en famille faire une promenade, les enfants allaient devant et nous causions de nos soucis, de nos préoccupations scolaires, des petits

⁴ C'est la dernière carte reçue; André est signalé présumé prisonnier depuis cette date. [NDA]

aménagements appelés à rendre le foyer plus confortable. Nous avons ainsi des moments heureux pendant les belles promenades dans la campagne. Tout cela m'apparaît maintenant si lointain, si perdu dans des souvenirs surchargés par les événements de guerre. Que ma vie d'alors semble être d'un autre monde et, quelques soient mes espérances, j'ai le vague pressentiment que l'avenir est maintenant gâché, que je ne retrouverai plus ma maison avec ses habitants, que tout sera bouleversé, qu'il y aura des disparus ... lesquels ?

Retrouverai-je ma situation au lycée de Lille ?

6 juin - Vendredi - Deux jours d'activité à tirer des épreuves en polycopie puis plus rien. Au lycée, travail de fin d'année, feuilles de notes, examen de passage, compositions et nous sommes au commencement de juin. Je ne reçois rien d'André et sa dernière carte remonte au 27 mai. Qu'y a-t-il ?

Léonard, qui a passé devant un conseil de révisions, est convoqué comme garde-voie, service auxiliaire à Conflans-Sainte-Honorine pour le 17 courant. Je vais rester seul au lycée, pour combien de temps ? Et serai-je encore longtemps dans mon service ? Pour la première fois, je redoute les vacances qui vont m'enlever les quelques heures de détente qui me rattachaient à mon métier.

La grande bataille navale est décidément une victoire anglaise. Les allemands avouent leurs pertes une à une. Le front autrichien est percé sur une grande étendue. A ce jour, les russes ont fait cinquante et un mille prisonniers et ce n'est pas fini. Est-ce le commencement de l'offensive ? Chez nous la lutte est toujours acharnée à Verdun. Le fort de Vaux est perdu. Léonard nous avait dit que les anglais auraient pris l'offensive mais j'en doute, et rien, dans les communiqués anglais, ne justifie l'offensive, au contraire.

Chez nous, depuis des mois, nous travaillons sur le canon de 32 et le type de projectile n'est pas encore arrêté. Pas de trains nouveaux à La Varenne. Alors quoi ? Il est vrai que nous ne voyons qu'un petit côté des préparatifs.

L'anxiété augmente à mesure que les jours passent. Ce soir, j'irai voir Boucher. Me dira-t-il quelque chose ?

Lundi 12 juin - Samedi dernier, Louis Baudouin n'est pas venu à notre rendez-vous habituel. Son bureau s'installe à Puteaux, et il est probable que le soir après son déménagement Louis, profitant du congé de Pentecôte, est parti en Normandie. Démaretz et moi passons la soirée ensemble. Le dimanche, je ne vais pas au bureau l'après-midi et nous allons ensemble à Suresnes voir un ami de Démaretz - M. Martel, vétérinaire départemental de la Seine, originaire de Bamet (?). Promenade superbe par la Porte Maillot, Bagatelle, La Muette, mais il est à remarquer que toutes mes

promenades me laissent une impression d'amertume et de souffrance intérieure. Je m'en veux de profiter seul des belles choses que je vois, et je suis triste à pleurer. Le soir, nous entrons au Variétés où je vais voir jouer *La Belle de New York*. Aujourd'hui, lundi de Pentecôte, je passe la journée au bureau à ne rien faire, mais le principe est sauf : les bureaux de la guerre sont ouverts.

Marotin me disait hier qu'avec vingt-cinq autres auxiliaires, il avait été réclamé par la Société Générale pour trois semaines. On laisse l'enseignement périr. Périssent l'enseignement et le service public plutôt que la finance. Néanmoins, il paraît qu'au ministère on s'occupe de préparer la demande de libération des R.A.T. auxiliaires et inaptes pour le mois d'octobre. Je doute fort qu'on réussisse. Les autorités militaires sont trop heureuses d'avoir le dernier mot pour une question intéressant un service public.

La victoire russe sur les autrichiens prend plus d'extension. On annonce à ce jour cent six mille prisonniers, un butin immense et le front reporté très loin en arrière. Et ce n'est pas fini. On persiste à prédire l'offensive prochaine ; des indices laissent croire qu'elle est commencée. J'en doute. Le *Bulletin des Réfugiés* annonce que les boches réquisitionnent des femmes, des jeunes gens pour tous les travaux. Va-t-on les laisser enlever des récoltes qui commencent à mûrir, foins, etc ... dans notre région ? C'est vraiment inconcevable. Ne serons-nous donc jamais prêts ? Les arguments de simple bon sens n'ont probablement aucune valeur au point de vue militaire.

Monsieur Martel, que nous avons vu hier, pense que cela finira en octobre. Les privations en Allemagne sont de plus en plus grandes. Albert Boulogne, interné en Suisse, lui écrivait récemment que les soldats allemands ramassent en cachette les débris de cuisine (couenne de lard, de jambon) des prisonniers français pour s'en nourrir. Mais ce peuple d'esclaves est tellement domestiqué qu'il ne se rebellera jamais et l'on aurait tort de compter sur des émeutes et une révolution. Il se fera tuer pour obéir et laissera les femmes et les enfants mourir de faim.

L'explosion de Lille a dû être formidable et dépasse tout ce qu'on peut imaginer car le *Bulletin des Réfugiés* dit que des vitres ont été brisées jusqu'à Douai (!!). Que reste-t-il de la maison de Faldony ?

J'ai oublié de noter le plus important. Samedi matin 10 juin, j'ai enfin reçu du capitaine Guérin les deux cartes pour correspondre avec Mouvaux. Je les ai rédigées immédiatement et les ai fait mettre à la Poste le soir même. Elles arriveront dans deux mois et j'aurais peut-être une réponse dans quatre.

André ne m'écrit plus. Sa dernière carte est du 27 mai. Je lui ai réclamé une lettre il y a huit jours et pas de réponse. Où est-il ? N'a-t-il pas eu un accident ? Est-il prisonnier, blessé,

ou ?

15 juin - Toujours rien d'André. J'ai écrit à son oncle Alfred pour lui demander s'il est plus favorisé que moi. Aujourd'hui, j'écris à son sous-lieutenant. Les communiqués nous disent si peu de choses sur Verdun. Jamais un mot de nos pertes, de nos régiments engagés ! Je ne vis plus que dans la crainte d'un malheur, ceux qui m'accablent ne suffisent sans doute pas.

Colson m'a écrit hier soir qu'il avait satisfaction. Il est nommé à Carcassonne un peu grâce aux démarches que j'ai fait faire par Accambray en sa faveur. Je n'en ai fait faire aucune pour moi-même et cependant je n'ennuie prodigieusement au bureau où le travail devient fastidieux et assommant l'après-midi. J'envisage les vacances avec terreur car je n'aurai plus les trois demi-journées par semaine qui font diversion dans cette stupide existence militaire en me rappelant mon métier. Aujourd'hui, Fournier me dit qu'il tient de quelqu'un qui approche l'État major que l'offensive anglaise est imminente. Il y aurait en ce moment de gros mouvements de troupe par voie ferrée. On a déjà annoncé tant de choses ! Je n'y croirai que devant le fait accompli.

C'est aujourd'hui qu'on a adopté la nouvelle heure, le changement n'est pas appréciable pour nous. La soirée est plus belle et plus longue. Au lycée, j'établis mes feuilles de prix. Dans un mois les élèves seront en vacances et moi je continuerai mon service, à moins que ...

17 juin - Rien d'André. J'ai écrit à son oncle Alfred. Il me répond que lui aussi est sans nouvelles depuis la même date, 27 mai. Il a envoyé des colis. Une ou deux lettres sont restées sans réponse. Il a écrit au capitaine et au sergent-major et attend !! C'est angoissant et j'ai peur d'une fatale nouvelle. Maurice Caron m'écrit. Il part en renfort, vraisemblablement à la boucherie de Verdun. Cela ne finira pas. Toute notre jeunesse y passera.

19 juin - Le silence d'André se prolonge et j'ai perdu tout espoir de recevoir une lettre de lui. S'il était blessé ou dans un hôpital, il aurait pu me faire écrire. Restent deux hypothèses : il est prisonnier ou tué. S'il est tué, je le saurai prochainement par la voie officielle ; s'il est disparu ou prisonnier, je ne saurai rien de longtemps car il ne pourra pas écrire avant un mois. Que faire ? J'ai une peur terrible d'être obligé d'apporter une nouvelle fatale à sa famille et à la mienne. S'il est prisonnier, il est probable que les siens le sauront avant moi. Et je me demande si ce n'est pas ce qui pourrait lui arriver de mieux dans les circonstances présentes.

Samedi soir, j'ai trouvé Lucien Démaretz avec son père au restaurant. Il a une permission de six jours qu'il va passer à Maisons-Laffitte. Maurice Caron a pu le voir quelques fois à la Ferté-Milon.

On persiste à annoncer l'offensive et rien ne permet, à ma connaissance, de la croire imminente. D'ailleurs, l'A.L.G.P. n'est pas prête : onze groupes (quarante quatre canons) de 32 sont seulement en formation, les tirs d'essai ne sont pas faits et je n'oserai pas dire que le matériel est au point. Il se peut toutefois que ce matériel ne soit appelé qu'à remplacer celui qui est en usage. D'ailleurs, que pèsent l'anxiété et l'impatience du public à côté des préparatifs d'une opération d'aussi vaste envergure. Mais, à côté de ces questions sentimentales, il y a d'autres raisons politiques qui assurent l'opportunité de l'offensive. Récolte des régions envahies, secours à l'offensive russe et occupation de l'ennemi sur tous les fronts pour faire une saignée énorme simultanément. Les journaux y ajoutent une autre raison aujourd'hui. A Lille-Roubaix-Tourcoing, on emmène tous les gens valides à des travaux quelconques, cultures probablement, dans des régions et pour des destinations inconnues. Tiendrait-on en France à la dépopulation de nos régions après avoir constaté la ruine totale ?

Soir. Un officier, pendant que j'étais dans le bureau du capitaine, rapporte que l'offensive anglaise serait commencée. On le saurait par un radio allemand ... Attendons.

21 juin - Mercredi - Rien d'André. Qu'est devenu le pauvre enfant ? Je ne puis plus espérer. Il est prisonnier ou tué. Quand serai-je fixé sur son sort ? Je ne me charge pas d'annoncer une nouvelle fatale à sa famille, non !

Au bureau, nous n'avons rien à faire et je crois bien qu'il y a de sérieux changements en perspective. On commence à nous utiliser comme convoyeur de confiance, l'un a été à Quiberon, deux autres au Hâvre.

Il est question de me nommer au bureau du lieutenant-colonel, quelque chose comme chef de bureau - ? - car il faut un sous-officier pour remplacer Clément qui, fatigué, a demandé à partir au front dans un groupe de 32 avec le capitaine Charet. Cela ne serait pas déplaisant si l'on n'était pas si tenu. Je tâcherais de conserver mon emploi à Montaigne si cela se prolongeait au-delà des vacances qui, vues de maintenant, me paraissent si longues.

Démaretz m'a écrit pour me demander de me renseigner sur une prétendue marraine de Lucien dont je ne connais même pas le nom. Je n'ai d'ailleurs aucun moyen d'investigation. Louison R. Jean de Beauvoir ??

J'avais raison de me méfier de l'annonce d'une offensive anglaise. Les communiqués sont quelconques et le front anglais ne paraît pas témoigner d'une activité plus grande. Et cependant, tout paraît indiquer que c'est imminent. J'y croirai quand ce sera fait.

22 juin - Une nouvelle saison commence aujourd'hui. Elle n'apportera pas grand chose. Les russes évaluent leur butin, ils ont la Bukovine presque entière. Les anglais

attendent leur heure et nous faisons tuer du monde.

Au bureau, rien à faire. Deux collègues, Sayon et Fournier, sont au Havre, le lieutenant va partir à Quiberon. On ne parle plus de me mettre au bureau du colonel. Il est probable que si l'équipe est dissoute, on nous versera dans le groupe de 32 en formation. Quelques uns n'existent encore que sur le papier et sont encore à l'usinage au Creusot.

Evelina m'écrit ce matin pour me demander des nouvelles d'André. Hélas !!. Léonard m'écrit qu'il est à Triet, il paraît content.

24 juin - Je suis au Havre depuis hier. Jeudi soir, le lieutenant me dit à six heures : "*Vous partirez au Havre demain à sept heures et demi*". On m'a remis un petit paquet de crushers (?) avec l'ordre de me mettre à la disposition du Capitaine-Lieutenant de Varman-Héritier avec l'autorisation d'assister au tir d'essai du canon de 32. J'ai bâclé vivement un sac et je suis parti par Argenteuil, Mantes, Vernon ; avant d'arriver à Sotteville, je vois un chantier de prisonniers travaillant pour la Compagnie de l'État. Je suis arrivé au Havre à onze heures.

L'après-midi, nous allons voir la pièce monstrueuse de 32, sur son affût (cent soixante neuf tonnes : poids du tube, quarante huit tonnes, poids affût et pièce, cent soixante neuf tonnes). Elle est haguée (?) sur un épi de tir parallèle au canal de Tancarville. On tirera sur les prairies dans la baie. Le sous-lieutenant me donne des instructions pour l'observation.

Nous prenons nos repas dans un mess de sous-officiers du Premier Régiment d'artillerie à pied. Inoccupés, nous visitons, Fournier (?) et moi, le port où travaillent de nombreux prisonniers sous la surveillance de vieux territoriaux. Le soir, en me promenant sur la digue, je rencontre Vandacle qui promène son chien. Nous faisons ensemble le tour de nos connaissances communes.

Le samedi, on décide, après l'arrivée des obus, que le tir aura lieu le dimanche matin. Mais à neuf heures du soir, tout est décommandé parce que le capitaine est rappelé d'urgence au front. Certains y voient un indice de l'offensive.

L'après-midi, je vais me promener à Saint-Avène (?), campement belge, siège du gouvernement. La ville est remplie d'anglais et de belges. J'ai admiré sans réserves des batteries merveilleusement équipées.

Dimanche matin, 25 juin - Nous allons avec un lieutenant reconnaître le champ de tir à vingt kilomètres par la route qui longe l'ancienne falaise de la baie de Seine, le long du canal de Tancarville, à l'endroit où il débouche dans la Seine. Promenade en auto à grande vitesse. Le soir, après une flânerie prolongée à Saint-Avène, je décide de rentrer à Paris. Le tir est renvoyé à je ne sais quand.

J'assiste à des reconnaissances en dirigeables et hydravions sur la rade. Vu entre autres

choses les navires coulés dont on aperçoit les mâts. L'un a été ramené dans la jetée et n'a pu aller plus loin.

La ville a un air anglais. Très grand nombre de soldats qui circulent. J'admire des compagnies de cyclistes, des régiments qui défilent dans un tohu-bohu de curieux, de belges, d'ouvriers en débardeurs.

On entend le canon du front. Est-ce l'offensive ? Toujours cette pensée obsédante. Et là-bas, que deviennent-ils pendant que j'ai ici toutes les apparences du bien être et de l'agrément ?

Je suis rentré à Paris par le train rapide de cinq heures vingt-trois (arrivée à neuf heures à Saint-Lazare).

28 juin - J'ai fait classe à Montaigne lundi. L'après-midi, je retourne au bureau où l'on me prévient que je dois repartir le soir même au Havre, le tir ayant lieu le lendemain. J'ai trouvé une lettre de Maurice Caron. Il est à Verdun lui aussi et croit qu'il est prêt d'André. J'ai repris le train à cinq heures six, et me voilà reparti au Havre où j'arrive à neuf heures. Je soupe rapidement et me couche à l'hôtel Terminus. Je suis très enrhumé et malade. Après une nuit très mauvaise, je me lève à quatre heures pour partir au champ de tir comme observateur. Temps exécrable ; on installe le téléphone sur la ligne et nous nous plaçons à cinq cent mètres les uns des autres. Je suis au poste court et, pendant le premier tir, je n'ai pas grand chose à voir. C'est bien curieux. Malheureusement, il pleut et je peux m'installer dans une cabane de berger. Les obus tombent au milieu des vaches. On est prévenu par téléphone du départ du coup et quarante huit secondes plus tard, on entend un sifflement comme un coup de tonnerre et immédiatement on voit en un point de la prairie une gerbe de poussière et de terre soulevée. Il s'agit de situer le point dans sa mémoire pour le retrouver plus tard. Les six premiers coups sont tirés à seize mille deux cent mètres, les six derniers à quinze mille deux cent dans un espace de quarante ares environ. C'est remarquable de précision. A la fin du tir on va dans la prairie relever les points de chute dans un terrain piqueté jadis par le cadastre ; promenade très fatigante qui dure jusqu'à trois heures et demi, puis on repart en camion. Je suis fourbu, néanmoins je prends le train de cinq heures vingt-trois et rentre à Paris le soir même, fatigué, malade et inquiet.

De la guerre. Je crois que les anglais ont commencé leur grande canonnade. Briand est allé sur le front anglais probablement pour dire sur quels points on pourrait tirer. Pauvre région du Nord. Que nous restera-t-il ? J'ai peu de confiance, on parle de pression lente et continue, offensive économique à laquelle les allemands répondent sans se gêner.

Naturellement, les bruits les plus invraisemblables circulent. Trois ou quatre fois, on m'a dit que Lille-Roubaix-Tourcoing était repris, qu'on s'y battait dans les rues, que

Lons était en flammes. Je ne puis rien croire de ces calembredaines.

30 juin - Je ne suis pas allé au bureau hier ; malade, grippé, je suis incapable d'un effort et ai passé la journée sur mon lit. Ce matin, je trouve une lettre d'Alfred Lantoine. Il a reçu une réponse du cent cinquantième corps concernant André. Il est présumé prisonnier à partir du 29 mai. C'est bien ce que je pensais en ne recevant pas de lettres de son lieutenant. Pourvu qu'il soit réellement prisonnier. En arrivant au bureau, je rends compte de mon absence et vais voir le médecin qui me diagnostique une insuffisance aortique et m'interdit une foule de choses : marche rapide, port de sac, fardeaux, gros livres, escaliers. Il m'engage à voir le médecin du corps et à me faire verser dans l'auxiliaire ou réformer, ce qui lui paraît inévitable si je n'ai pas affaire à un homme prévenu ou buté.

Je vais ce soir à La Varenne et me ferai porter pour la visite du lendemain. De l'offensive anglaise, je ne dégage rien. Il semble que nos alliés veulent procéder méthodiquement et reconnaître l'état des tranchées et les défenses avant de lancer l'infanterie.

4 juillet - J'ai enfin reçu une lettre de Mouvaux le 2 juillet. Elle est du 29 mai. Tous sont vivants et bien portants. Amante est maigre. J'ai des nouvelles de chacun, inutile de les répéter ici. J'ai écrit immédiatement une longue lettre par la même voie, Spareboon (?) à Rotterdam. Maurice Passaye, que j'ai fait prévenir, vient me voir. Je lui donne des nouvelles de sa mère.

L'offensive anglo-française est commencée depuis quelques jours. Elle se dessine du côté de Péronne. Aujourd'hui, on nous dit que nous aurions fait huit mille prisonniers valides. Il faut attendre pour évaluer la portée de ces opérations qui prennent bonne tournure mais qui n'intéressent qu'une faible partie du front. Il est probable que l'on va recommencer la danse du côté d'Ypres où nous aurions des forces imposantes.

Le médecin de La Varenne propose de me mettre en observation dans un hôpital à Bégin (Vincennes). Je lui demande de surseoir une quinzaine de jours pour que j'ai le temps de finir mes cours à Montaigne. Son diagnostic est moins affirmatif que celui du major Hirschasser de Paris.

J'ai de nouvelles difficultés. Un urticaire fréquent, dû certainement à des troubles de l'estomac, et je passe des nuits déplorables.

Dimanche, je suis allé avec Démaretz à Bourg-la-Reine et Robinson pendant l'après-midi. Le soir, retour à la gare du Nord où l'on sent une certaine effervescence résultant de l'offensive qui s'annonce, comme toujours, très favorablement.

5 juillet - Mercredi - Je fais ma dernière classe aux élèves de Quatrième B, car les prix

seront donnés le 12. Je vais ensuite à Clichy lire la lettre d'Amante à ma tante Marie. Elle me dit qu'Albert a écrit et envoyé ma photo à Mouvaux. Je suis toujours fatigué et il ne faut pas compter me reposer avant d'entrer à l'hôpital.

Reçu une carte de Rémy. Je vais lui écrire les nouvelles reçues.

Rien d'André. S'il est en Allemagne, il a déjà pu écrire plusieurs fois et je ne reçois rien. Albert Machuet a écrit à Mouvaux. Il a dit qu'il enverrait ma carte photo. Je m'explique la phrase d'Amante qui dit qu'elle l'attend.

7 juillet - J'écris à Colson, à Madame Taisne et à Madame Seydoux pour leur annoncer les nouvelles que j'ai reçues de Mouvaux. Le mouvement offensif du côté de Péronne se tasse ; on organise les positions conquises et on se défend contre les réactions de l'ennemi. L'action va-t-elle reprendre sur un autre point du front ? C'est pourtant le seul moyen d'obtenir quelque chose, car si l'ennemi peut se ressaisir chaque fois, s'il peut faire jouer ses réserves en temps opportun on n'en finira jamais ; et mesurer l'importance de la victoire par les quelques kilomètres conquis sur un point exposé à voir la guerre durer cent ans, ceci dit sans diminuer le mérite des soldats. Il faut des opérations de grande envergure répétées. Sommes-nous en mesure de les entreprendre ? Toute la question est là.

Démaretz, qui vient me voir de temps en temps au lycée, le soir, depuis qu'il habite Paris, nous voit déjà à Péronne avant la fin de la semaine. Un succès local modifie son état d'esprit et lui fait perdre de vue le reste du front.

9 juillet - Vendredi soir, je suis allé à La Varenne chercher une paire de chaussures que j'avais en réparation. Hier, passé la soirée avec Démaretz et Louis Baudouin au petit casino où l'on voit en plus mal, d'une façon très incommode, le spectacle idiot du café-conc. L'optimisme règne partout, tous les gens du Nord espèrent et croient à la reprise prochaine de nos régions. Je voudrais partager le sentiment général, mais on n'a pas encore tué assez de boches pour cela. Le resserrement du front ne s'impose pas malgré les succès russes.

Sandras m'écrit aujourd'hui une lettre gentille ; naturellement, il blâme mon pessimisme. Il me donne des nouvelles de Vilain qui serait resté à Crèvecœur avec toute sa famille. Le père Nizol serait mort. Il y a deux ans, à pareil jour, j'assistais à la distribution des prix au lycée de Lille. Deux ans.

Que d'événements, et que de chagrins, de deuils, de malheurs depuis et rien ne permet d'en entrevoir la fin.

Ma journée n'a pas été gaie. Démaretz devait venir me prendre au lycée à une heure. J'avais demandé l'après-midi et, ne sachant que faire, je vais visiter l'exposition de la *Cité reconstituée* aux Tuileries. C'est une exposition de maisons à bon marché, mais dont les prix feront fuir tous les réfugiés et sinistrés indistinctement. Les parisiens, qui

ont l'extase facile, admirent et envient les habitants futurs de ces maisons de poupées. Le jardin des Tuileries est noir de monde. Il y a concert avec chant Hérodiade (?), mais il faut payer pour bien entendre. Je fuis vers la gare du Nord où je ne vois personne. Je reviens au lycée et je finis mon dimanche dans ma chambre.

11 juillet - J'ai fait hier ma dernière classe au lycée et les élèves manifestent quelque surprise en voyant que l'heure se passe sans le moindre incident. Démaretz vient me voir le soir. Il m'explique qu'il est allé à Versailles et n'a pas eu le temps de venir me prévenir. C'est gentil. J'écris à Sandras, Barker, H. Pachy. Dans la journée, je suis allé au Conservatoire régler toutes mes affaires. La répartition ne peut se faire cette année plus que la précédente parce que l'on ne peut se procurer les certificats de vie d'assurés restés dans les régions envahies. La Compagnie versera-t-elle aux assurés l'intérêt de l'argent retenu jusqu'à la fin des hostilités ? Je crains bien que la répartition ne nous réserve des surprises désagréables.

Colson m'écrit et m'envoie quelques cartes de Carcassonne.

J'envisage avec une certaine répugnance ma visite médicale et mon entrée éventuelle à l'hôpital militaire de Vincennes et je me demande combien de temps on me tiendra là, si je dois y entrer.

13 juillet - La distribution a eu lieu hier. Elle ressemblait à toutes les autres avec moins de toilettes claires et sans musique. Organisée dans la salle des fêtes du lycée Louis-le-Grand. Elle réunissait la plupart des élèves, les familles tassées dans la galerie supérieure. Le proviseur présidait assisté d'un Inspecteur Général (Potel) et du Proviseur de Louis-le-Grand. Il prononça un petit discours de circonstance et un professeur, Monsieur Sicart, dans le discours d'usage, prit comme thème l'une des œuvres de bienfaisance fondée au lycée à l'occasion de la guerre : les filleuls des classes. Par des citations, il montra le sentiment qui se faisait jour dans la correspondance émouvante des parrains et des filleuls.

A onze heures et demi, tout était terminé et je rentrais mélancoliquement au lycée. Les vacances jadis si attendues, si désirées m'apparaissent sous des couleurs sombres. Jusqu'à ce jour, j'avais par mon travail supplémentaire au lycée quelques heures de liberté et une soirée que je n'aurai plus. En outre, comme on a demandé au bureau dimanche du travail à six heures du soir au moment où la plus grande partie de l'équipe était sortie, le lieutenant a dit qu'il ne prendrait sur lui d'accorder des permissions, qu'il faudra dorénavant s'adresser au capitaine. J'aime autant cela mais les autres, lieutenant en tête, n'oseront jamais demander de permission, par crainte de déplaire ou d'être envoyé plus loin. Ô courage humain ! Si seulement après ces deux mois de purgatoire ou d'enfer, je pouvais savoir les miens dégagés et les revoir, ne fut-ce qu'un jour, ou bien les faire venir à Paris !!

J'ai oublié de noter que mardi 11, Monsieur Debuyne était venu me chercher à Saint-Thomas-d'Aquin avec Démaretz. Il est maintenant lieutenant, légion d'honneur, croix de guerre, médaille militaire. Nous avons déjeuné ensemble au restaurant puis il est parti à Dunkerque.

14 juillet - Neuf heures du soir - Ce matin, nous sommes venus au bureau comme les autres jours malgré un note d'Albert Thomas donnant congé à tous les services de l'artillerie, sauf à travailler dimanche toute la journée ; mais les officiers, gênés de constater que nous sommes les seuls dans tout l'établissement à travailler le jour où l'on a voulu fêter le 14 juillet pour la première fois depuis la guerre, nous renvoient à dix heures jusqu'à trois heures. J'en profite pour aller voir le défilé, sur les grands boulevards, de toutes les troupes qui ont participé à la revue aux Invalides. C'est une foule et une cohue indescriptibles. Placé près de la Porte Saint-Denis, je peux facilement voir passer des détachements de toutes les troupes alliées. Belges, anglais, écossais, irlandais, canadiens, australiens, néo-zélandais, hindous, russes formidables et enfin les troupes françaises, alpins, chasseurs à pied qui défilent aux sons entraînants de la marche de Sidi Brahim. Infanterie de ligne, le Cent dixième de Dunkerque, dont la musique joue un pas redoublé (?) où l'on retrouve "*Les enfants de Valenciennes*", Saint-Cyriens à cheval, mitrailleurs algériens et marocains, sénégalais avec leur nouba, annamites, infanterie de marine, fusiliers marins. Tous arrivent du front et y retournent ; ils ont la figure tannée et une mâle énergie paraît sur leurs visages. Défilé émouvant qui me met à chaque instant les larmes aux yeux. La foule est délirante et les événements récents font passer sur le spectacle un vent de victoire.

A trois heures, je retourne au bureau pour le travail urgent et je passe mon temps à rédiger des notes en attendant six heures pour faire une vague besogne de copiste pendant trois quarts d'heure.

L'an dernier, à pareille date, je promenais ma mélancolie dans le bois d'Attilly à Ozoir. Il y a deux ans, j'étais à Tourcoing avec les familles Debuyne et Démaretz, Amante et les enfants étaient avec moi. Papa et maman étaient partis à Lille ou à Anoy (?).

Que tous ces souvenirs apparaissent lointains, il semble que ces deux années ont duré autant que toute ma vie.

Evelina m'a écrit ce matin. Elle me demande instamment de lui écrire. Elle "*aime à lire mes lettres*". Je ne lui écris sur la guerre que mes prévisions et comme elles se sont trouvées souvent vérifiées par les événements, elle me prend pour une manière d'oracle. Je la mets d'ailleurs en garde contre toute espérance prématurée, contrairement à tout ce qui s'écrit dans les journaux. Je lui donne cette fois un résumé de la lettre d'Amante.

Toujours rien d'André. Louis Baudouin a dû écrire à son ami Coussemaker qui est de la même compagnie mais il n'a pas encore pu me donner la réponse car il est parti voir son patron, Monsieur Moglia, à Saint-Malo, profitant ainsi du pont 14, 15, 16 juillet.

Ce soir, en revenant du bureau, j'ai rencontré dans le Luxembourg le Lieutenant Noury que j'avais connu à Pontault. Il est commissaire de gare à Montparnasse et, pendant la journée, assure son service au contrôle commun des Compagnies de chemin de fer. Il me donne quelques renseignements sur les ordres de transports qui vont atteindre la somme formidable d'un milliard payée par l'État aux Compagnies. Lui voit la guerre se prolonger jusqu'à l'automne 1917. C'est rassurant !!

Nous avons évoqué nos vieux souvenirs de Pontault, le commandant Fernez, le capitaine
Masson,
etc ...

16 juillet - Les succès des anglais se continuent au nord de Péronne, mais ils ne peuvent décrocher Villers. C'est long ! On arrive à vingt mille prisonniers faits par les alliés dans cette région. Au bureau, on ne fait pas grand chose ; il est question de retourner au Havre, puis à Quiberon pour de nouveaux tirs d'essais. Je pars ce soir à La Varenne pour assister à la visite médicale de demain matin. Que va décider le major ? Mon urticaire me gêne beaucoup, surtout la nuit et j'ai le corps couvert de petites écorchures faites en me grattant.

Il faudrait un régime suivi et régulier, mais allez concilier cela avec mon genre de vie. J'ai reçu il y a deux jours des lettres de Madame Taisne et de Madame Seydoux ; échange de politesse. Le moindre billet d'André ferait mieux mon affaire. J'écris à l'Agence des prisonniers de guerre à Genève. On va me répondre qu'on ne sait rien, qu'on prend note de ma lettre et qu'on me communiquera les renseignements recueillis à ce sujet et, comme pour Maurice Théry, je ne recevrai plus rien. Démaretz vient me chercher au lycée à une heure, nous faisons une partie de billard en buvant notre café et, à deux heures et demi, j'entre au bureau pour continuer à ne rien faire. C'est charmant ! Si on voyait que cette présence au bureau est nécessitée par un travail utile, personne ne songerait à se plaindre car on comparerait l'effort personnel fourni à la grandeur de la cause. Mais, de constater qu'il faut être présent pour ne rien faire, sans avoir jamais la moindre trace de liberté, c'est plus fort que toute la dose de philosophie qu'on peut avoir amassée depuis dix-huit mois de mobilisation à l'âge de quarante sept ans.

19 juillet - Parc Saint-Maur, hôpital auxiliaire, numéro cent quatre-vingt quatorze - Je suis à l'hôpital. Pour combien de temps ? C'est la question que l'on pose lorsque l'on entre dans ces lieux de souffrance et de misère. Lundi, le médecin de La Varenne que

je suis revenu voir me dit qu'après m'avoir revu et examiné "à distance", "*Le médecin d'un hôpital peut seul prendre la décision que comporte votre état et votre maladie ; moi, je ne pourrai que vous exempter pour un ou deux jours. Lui pourra soit vous envoyer devant une commission de réforme, soit vous donner une convalescence qui vous permettra de suivre un régime approprié*".

Il me signe un billet pour l'hôpital cent quatre-vingt quatorze qui se trouve à vingt minutes de La Varenne, au parc Saint-Maur, boulevard National, 81. Je lui demande de la dater du 19 pour avoir le temps d'aller régler mes affaires à Paris. Il accepte et je repars prévenir au bureau. Le lendemain, mardi, je passe la journée avec Démaretz ; le matin, nous nous faisons photographier pour trente sous et l'après-midi, nous allons au parc de Saint-Cloud, que Démaretz ne connaît pas ; puis, nous revenons par Auteuil et, après avoir dîné ensemble, je le quitte pour rentrer à Montaigne et faire mon sac. Ce matin, je viens à La Varenne où l'on procède à la dernière formalité et me voilà parti à l'hôpital.

C'est un petit château (des Oiseaux) bâti dans un petit bois très joli. On me donne une petite chambrette où je serai seul, ce qui n'est pas pour me déplaire. Je vais me promener dans le parc pour reconnaître le pays et j'attends le major qui doit venir ce soir. C'est d'apparence familiale. Attendons pour nous faire une opinion.

20 juillet - J'ai vu le médecin hier soir ; il reconnaît la nature de l'affection cardiaque, insuffisance aortique. Pour l'urticaire, il hésite et se demande s'il n'y a pas de la gale. Il remet le diagnostic au lendemain quand le deuxième médecin sera présent. Je cause un peu avec lui. C'est un ami de Detienne et je me fais connaître. Il serait assez d'avis de me faire réformer ou tout au moins me faire verser dans l'auxiliaire. Nous avons des peines communes, son fils est porté disparu depuis dix-neuf mois.

Ce matin, je repasse une seconde visite. Le second médecin vérifie le diagnostic des trois médecins qui m'ont ausculté antérieurement et ses constatations sont plus affirmatives. Pour l'urticaire, mêmes hésitations. On parle de prurigo et on envisage de m'envoyer à Saint-Louis, chose à laquelle je ne tiens nullement. On me met au régime, suppression du vin, un litre de lait par jour. Pourvu qu'on ne me garde pas longtemps ; cette existence est assommante malgré la liberté assez grande et les égards qu'on me témoigne.

Je passe mon temps à observer et à me documenter sur la vie dans les hôpitaux. Certaines conversations avec les malades sont bien intéressantes.

J'ai été placé dans une petite chambre où je suis seul, ce qui présente un avantage sérieux pour la suite.

21 juillet - Journée monotone et paisible comme doit l'être une journée d'hôpital. Le

matin à sept heures, déjeuner, café au lait puis toilette en attendant les docteurs qui passent vers huit heures et quart. Le Docteur Crouzet me donne des indications. Demain, j'irai au bain puis, après un savonnage soigné, je m'appliquerai de la pommade, fleur de soufre et oxyde de zinc dans du *cold cream* (?) médicament à deux fins. Il m'ordonne un second litre de lait et je supprimerai toute viande.

Très obligeamment, il m'offre une permission avant que j'en demande. J'accepte pour dimanche. J'irai à Paris et rentrerai le soir au train de neuf heures. J'ai reçu une lettre de Barker à qui j'avais écrit pour procurer une pension à un surveillant d'internat du lycée. Il offre de le prendre à des conditions très avantageuses. Lettre très affectueuse. Il a bien de la chance avec ses enfants. Tout lui sourit.

Je passe une partie de la journée en promenade dans le Parc Saint-Maur. Hier, j'ai visité le quartier du vieux Saint-Maur où se trouve l'observatoire annexe de Paris. Aujourd'hui, je vais au cimetière et l'après-midi, je vais le long de la Marne, vers Bonneuil, où le génie installe une voie ferrée qui part de Sucy et aboutit à un quai qu'on établira sur la Marne. Il y a là un chantier d'Annamites qui naturellement ont une bonne fortune auprès et parmi les femmes de La Pie et Adamville (?).

22 juillet 1916 - Samedi - Journée morne. Le matin, visite des docteurs. Je vais prendre un bain et me savonne au savon noir selon les recommandations puis je rentre dans ma chambre et je reçois la visite de Cornilleau à qui je donne les renseignements nécessaires sur la famille Barker. Je le reconduis au tramway et vais me promener le long de la Marne par le Pont de Bonneuil, le pont de Chenevières, La Varenne, Champigny, Les Plantes et je rentre par le Parc. Je ne me fatigue jamais à faire cette jolie promenade ; seul, sans conversation à soutenir, je laisse aller mes pensées toujours tristes vers le Nord. Aujourd'hui, elles sont plus tristes que jamais car mon séjour à l'hôpital les assombrit encore. Amante me recommande de me soigner et je ne puis que me laisser soigner. Je redoute un exéma qu'il faut attribuer à l'alimentation infernale à laquelle j'ai été soumis depuis neuf mois au restaurant et même au lycée où on nous sert trop de viande frigorifiée. Il faudrait le retour à la maison, la vie plus douce, et je n'en suis pas là. Lundi, je demanderai au Docteur combien de temps il compte me conserver, car je crois bien que si mon séjour se prolonge, je deviendrai plus malade.

Les malades et blessés me paraissent tous être de braves garçons. La plupart viennent de l'hôpital de Pantin. L'un a reçu un éclat d'obus à la tête il y a quinze mois et a été paralysé. Il marche comme Monsieur Passaye. L'autre a le bras coupé, deux autres une jambe, un autre des fractures mal remises, un autre a eu le corps traversé de part en part à hauteur du poumon par une balle. Tous parlent de la guerre, des tranchées, sans

forfanterie, des scènes auxquelles ils ont assisté, aucune gloriole car tous savent ce que l'on peut voir. Un amputé me raconte qu'il a vu un culot d'obus ouvrir en deux un soldat de la clavicule au ventre.

On m'annonce qu'un lillois vient d'arriver. Je vais le voir. C'est un employé de la ville, un R.A.T. du Vingt-septième versé au Quinzième puis au Troisième à La Varenne. Parti de Lille le 9 octobre à la grande évacuation, il n'a pas eu de lettre de sa famille depuis et ne sait rien de particulier sur la ville. Impossible de savoir si c'est l'arsenal ou d'autres dépôts de munitions qui ont sauté. C'est toujours la question que je pose à ceux qui sont lillois et qui ont pu en entendre parler.

Lundi 24 - Hier, j'ai passé ma journée à Paris. Parti de l'hôpital à sept heures, je vais chez Démaretz et, à neuf heures et demi, nous allons rejoindre Labaeye et son fils qui sont à Paris. Ils m'accompagnent au Luxembourg pendant que je vais au lycée chercher quelques petites choses qui me manquent. Nous déjeunons ensemble et, à trois heures, je vais avec Démaretz rue Cadet où a lieu une réunion de maçons des régions envahies. C'est toujours la même chose, constatation pessimiste à mon point de vue. On sent que la foi est absente. Nous en sommes au cinquante quatrième milliard et des exemples montrent bien que le moral de l'armée s'affaiblit. On voit des unités se rendre et, d'autre part, rien dans le gouvernement ne démontre l'énergie ni le désir de rechercher les responsabilités de certains manquements graves. Du haut en bas, on attend la victoire comme une chose inéluctable qui fera passer tout le reste.

A six heures, je vais à la gare du Nord où je trouve Achille et Henri Pachy. Ce dernier, en permission, est actuellement aux environs de Comircy (?). Achille réclame la paix à tout prix ! Peu lui importe le vaincu ou le vainqueur !! Et ce qui est tragique actuellement c'est que ceux qui pensent comme lui sont légions. Je rentre au Parc à neuf heures.

Hier, à la réunion de la rue Cadet, Détiéne nous a donné des explications sur les réquisitions de travailleurs et de jeunes gens fortifiant les allemands dans la région du Nord. Il paraîtrait que c'est une manière de représailles et que les boches ont amené trente mille hommes travailler un peu partout, dans les Ardennes et jusqu'en Pologne pour protester contre l'envoi de nos prisonniers au Dahomey et au Maroc. Une délégation est allée voir le président du Conseil pour lui demander de protester par la voie diplomatique. Monsieur Briand a reconnu le fait, il a dit qu'il protesterait avec énergie, énergie coutumière dont nous connaissons la mesure ...

Aujourd'hui, j'ai fait ma promenade favorite sur la Marne mais d'un autre côté, par la passerelle qui traverse l'été (?) des peupliers et je suis revenu le long du petit bar (?) de la Marne jusqu'au Pont de Créteil. J'ai vu le confluent de Morbras, la rivière de Pontault, il y a deux mètres de largeur à peine.

Ces promenades si belles me laisseront un bon souvenir de l'hôpital. D'une durée

moyenne de trois heures, le matin et le soir, elles me font beaucoup de bien.

En outre, elles me permettent de suivre mes pensées sans aucune contrainte, pas de conversation, un peu de lecture dans un livre souvent refermé.

N'empêche que le temps me paraît bien long.

Rencontré le Docteur en ville et causé quelques minutes avec lui. Demain, visite plus minutieuse en vue de la suite à donner à mon séjour.

26 juillet - Mercredi - Ma visite d'hier a dicté la décision du docteur qui, après m'avoir ausculté longuement, m'a proposé à l'examen d'une commission de réforme siégeant à Vincennes vendredi. Il me propose pour le service auxiliaire ; la commission décidera. Je vais me promener l'après-midi du côté d'Orniemon Ormesson(?) et je rencontre au château de Graival (?) le camarade Meunier de Pontault-Ozoir. Il est là chef de cantonnement et de popote pour le personnel d'aspirants officiers qui suivent le cours de chemin de fer à voie de soixante centimètres et me donne des nouvelles de ceux qui faisaient partie de notre mess l'an dernier. Les uns sont sur le front, les autres au petit chemin de fer de Bonnières, Jouy-en-Josas, Boissy etc...

La nuit dernière a été très mauvaise ; mon urticaire m'a fait beaucoup souffrir et je n'ai pour ainsi dire pas dormi.

Reçu un mot de Démaretz, il est à la préfecture de police. Nous verrons pour combien de temps.

Les journaux redeviennent ternes. Les renforts allemands amenés sur la Somme ont enrayé ou, pour le moins, ralenti l'offensive. Il faut attendre, comme toujours. Pas de fait dont on puisse dégager un pronostic.

27 juillet - Hier, j'ai passé l'après-midi à Paris. Je suis allé au bureau où je n'ai trouvé que les jeunes. Les gradés sont au Havre pour des tirs. J'y serais aussi si je n'avais dû entrer à l'hôpital. Au lycée, on fait passer les examens d'agrégation pour les jeunes filles. Je me promène sur les quais et, à cinq heures et demi, je vais prendre Démaretz à la préfecture de police. Je passe par un dédale de couloirs, d'escaliers dérobés dans des montagnes de dossiers, de cartons verts. Nous allons dîner ensemble et, à sept heures et demi, je retourne au Parc.

Ce matin, le docteur ne vient pas me voir. Je vais le trouver pour lui demander à quelle heure a lieu la visite de demain à Vincennes. C'est l'après-midi et j'y serai accompagné !!!

Il me passe cette petite pièce de vers de Richepin que je copie textuellement.

Le kaiser, furieux de l'attitude de J. Richepin, a traité celui-ci de voyou ; l'auteur des *Blasphèmes* et de *La Chanson du gueux* lui a répondu par ces vers :

*Fantôme-roi, tête de mort que cale un trône,
Empereur vérolé, de sceptre couronné,
Animal vil et bas, spectre à la face jaune,
Prussien, je te méprise et je te crache au nez.*

*Le chancre mord ta chair et le remords ton âme ;
A peine à cinquante ans, le siècle te maudit,
Écoute cette voix qui dans le lointain clame :
Tu n'es plus bon à rien, meurs donc enfin, pourri !*

*Oui, crève ainsi qu'un chien au bord d'une ornière,
Crève ainsi qu'un crapaud dans le fond d'un fossé !
Que la race des loups s'en retourne en poussière
Et qu'il ne reste rien de tout ton sang passé !*

*César, encore un mot qu'il ne faut pas qu'on perde,
Retiens-le pour le dire à tes preux, à tes amis,
Je ne suis qu'un voyou de notre grand Paris !
Mais je suis un français, galeux ! Et je t'emmerde !*

Signé Jean Richepin
De l'Académie Française (!)

Ce n'est pas très élevé comme sentiment mais cela exprime la pensée populaire à l'égard de l'auteur responsable de tous les maux dont nous souffrons depuis deux ans.

28 juillet 1916 - Hier après-midi, promenade très longue route de Bonneuil et au Bois du Chapitre sur la Marne. Je rentre assez tard le soir et on cause entre malades des malades absents. Une infirmière passe la soirée avec nous. Ce matin, je mets en ordre mes affaires pour partir à Vincennes à l'hôpital Bégin. Il est onze heures et on ne m'a encore rien dit. Quelle sera la décision de la commission ? Maintenu, probablement, on a besoin d'hommes. Et, d'autre part, le dernier mot là-bas n'est pas dit par un médecin mais par un officier de gendarmerie ; c'est plus militaire. D'ailleurs, que me procurerait ma libération ? La liberté. Je ne sais qu'en faire puisque je ne puis revoir les miens.

Sept heures, soir - Retour de Vincennes, ou plus exactement Saint-Mandé où se trouve l'hôpital Bégin. On m'avait fait accompagner par un petit jeune homme réformé qui fait le *factotum* à l'hôpital. La visite médicale se passe très rapidement, le médecin m'ausculte très sommairement après lecture de la feuille du docteur de l'hôpital. Il

confirme la proposition, le général dit *oui* et me voilà instantanément versé dans l'auxiliaire.

Retour au Parc après la remise du livret. Là on m'apprend que dès demain je serai renvoyé à La Varenne. Pourvu qu'il ne leur prenne pas fantaisie de m'envoyer à Brest ou à Cherbourg pour me faire désarmer ou bien de faire traîner les choses en longueur. Demain je vais à Paris toucher mon traitement à Montaigne et voir ma tante Marie qui m'a écrit une gentille lettre ce matin.

2 août - Brest - Ce que je redoutais est arrivé. Samedi, je suis allé à Paris, à Vincennes (Fort) pour les formalités relatives à ma sortie de l'hôpital. Deux bureaux, l'un pour me sortir de l'hôpital, l'autre pour me réexpédier à mon dépôt de La Varenne. Je repars à La Varenne où on m'apprend qu'il faut aller à Brest. Si j'étais réformé, on pourrait me déshabiller, mais étant versé dans l'auxiliaire, je dois aller à Brest. On me paie mon prêt et on me remet un ordre de transport pour Brest valable à partir du 31 juillet et je file à Saint-Maur pour remettre un papier à l'hôpital et à Paris où j'arrive à cinq heures. Je vais ensuite me mettre en civil et je vais rejoindre Démaretz et Louis Baudouin pour le dîner au restaurant.

Le dimanche matin à neuf heures, je pars au bureau où je vois tous les ex-collègues ; on croit que je viens travailler et l'annonce de la décision qui me concerne fait l'effet d'un pavé dans une mare. Je prends quelques renseignements utiles pour mon voyage auprès de Le Menu. Je serre la main à tous sauf à la brute malfaisante qui est d'ailleurs assez estomaqué et bave de jalousie impuissante. Je reprends ma table de logarithme. Ce pauvre lieutenant va être obligé d'en acheter une ! Fournier m'accompagne jusqu'à la porte et cause de l'équipe ; nous nous reverrons d'ailleurs.

Je retourne au lycée et passe l'après-midi en promenade avec Démaretz. Je suis un civil et c'est une sensation extraordinaire de soulagement que j'éprouve. Quel malheur de ne pouvoir en faire profiter aucun des miens.

J'ai décidé de partir lundi soir à huit heures vingt de Montparnasse d'où un express commode part à Brest et permet de faire les six cent vingt trois kilomètres en douze heures. Je vais prendre mesure pour un vêtement car celui que j'ai est invraisemblable pour l'été (vareuse molletonnée). J'achète un paletot d'alpaga et j'expédie quelques lettres. Je fournis les renseignements utiles à Cornilleau qui part le 1er août chez Barker et, à six heures et demi, je pars avec Démaretz (...) de Montparnasse. J'emporte dans mon sac tout mon barda et dans ma valise mes effets civils. A sept heures quarante, je vais essayer de prendre le train mais il y a une telle affluence que je dois y renoncer. Je prends le suivant, une heure plus tard, qui est heureusement aussi rapide. Je ne mets pas moins de douze heures pour arriver à Brest et on n'arrête qu'aux Préfectures. Versailles, Chartres, Laval, Le Mans, Rennes, Saint-Brieuc, puis Guingamp, Morlaix et Landerneau. J'arrive fourbu à neuf heures trente et je vais

directement au bureau de la mobilisation où on m'apprend que pour me libérer, il faut d'abord m'incorporer à la Cent troisième Batterie. C'est à cette Batterie qu'on fera le nécessaire pour ma libération. Avec ma nouvelle feuille, je pars au Treillis Vert (?), quartier Saint-Pierre. On prend mes papiers, mon livret et on me dit de repasser à une heure et demi pour être déshabillé. Je vais chercher un hôtel et déjeuner. Je restitue tout mon barda et me mets en civil pour aller au bureau chercher mon ordre de transport et mon livret. A trois heures, tout est fini. Ouf ! Je vais alors me promener en ville et au port. Du pont National, je m'oriente dans l'arsenal où on ne peut rentrer à cause de la guerre. Puis, je visite le château, très intéressant, et vois le court d'Ajot qui domine le port de commerce et la rade. J'assiste là à un débarquement de russes. Au même moment, passent deux détachements de prisonniers boches : ils font plutôt grise mine.

2 août - Le Conquet - Ce matin, j'ai achevé la visite de la ville et j'ai pris le tramway du Conquet situé à vingt trois kilomètres de Brest, près de la pointe Saint-Mathieu. C'est ici, à l'extrémité du continent, assis sur une énorme roche, ayant sous les yeux devant moi l'île Moline, Ouessant, Sein (?), que je terminerai mes souvenirs militaires de la guerre. Certes, mes soucis ne sont pas finis mais, si les faits m'intéressent toujours, ils ne sont plus examinés de mon point de vue militaire.

Rentré à Brest, j'assiste à l'arrivée d'un second contingent russe qui vient de débarquer. Ils se rendent à leur cantonnement en chantant une mélodie dont la ritournelle est reprise par tous. Marche au pas ralenti, c'est très impressionnant.

J'entre dans un café où arrive peu après un groupe d'officiers russes, des infirmières, un pope. On leur fait une ovation, et un petit groupe vient s'asseoir près de moi, avec un interprète. Immédiatement, trois horizontales se trouvent là pour faire leurs offres ; j'assiste à leurs manœuvres qui ne sont pas des plus propres. Cela ne traîne pas.

8 août - Mardi - Installé à Montaigne. Vie calme, mais désœuvrée. Je réponds à quelques lettres et envoie ma nouvelle adresse. Démaretz a reçu une lettre de sa femme samedi dernier 5 août. Elle est du 3 juin. Il y a quelques mots pour moi des miens. Difficultés du ravitaillement, chaussures ; pommes de terres y sont à un franc le kilo. Je vais écrire et envoyer ma photo.

11 août - Je reçois une lettre de Louis Baudouin m'annonçant la mort de Léon Bataille. Une lettre de Laure à ma tante Marie lui apprend la nouvelle et demande mon adresse pour m'écrire. Léon a été blessé à l'attaque de Fay dans la Somme le 2 juillet et est mort à l'hôpital de Harbonnières des suites de ses blessures. Encore un ! Hélas ! Laure a l'intention de venir s'installer à Paris, sans doute à cause de Louis et de moi. Attendons un complément d'information.

13 août - Hier, Démaretz est venu m'apprendre au lycée qu'il avait reçu une lettre de sa femme. Elle lui donne beaucoup de renseignements sur la vie là-bas. Elle lui dit qu'à la maison, tous sont en bonne santé et que cela va bien. La lettre est du 15 juin. Amante m'écrit en même temps, mais avec la veine qui me suit partout, je n'ai pas reçu la lettre et comme il y a déjà trois jours de différence, il semble bien que je ne la recevrai pas. Ma photo avec André est arrivée, vraisemblablement celle que j'avais envoyé à Albert Machuel, car je n'en ai envoyé une autre qu'en juillet et une troisième avec Démaretz que la semaine dernière.

14 août - Je reçois une carte de Genève, Agence des Prisonniers. On ne peut me fournir aucun renseignement positif sur André. Cela doit tenir à une orthographe défectueuse sur la liste donnée par l'Allemagne. J'écris immédiatement pour préciser d'après la lettre du Cent cinquante cinquième et je demande qu'on écrive à Inn Hôpital 13 A.K. Une lettre de la Croix Rouge peut aller où la mienne ne passera pas. Pas de lettre de Mouvaux, je reconnais bien là ma veine.

17 août - Je passe mon temps à des courses plus ou moins urgentes et je m'ennuie ferme, n'ayant rien à faire. Tout ce que je voudrais voir est fermé. Il y a bien longtemps que les magasins et la foule ne m'intéressent plus. Le dimanche 13, j'ai passé l'après-midi au Bois de Boulogne où nous avons visité Bagatelle et la Roseraie ainsi que le Pré Catelan où est installée une ambulance néerlandaise. A cinq heures et demi, nous retrouvons Louis Baudouin à la gare du Nord. Lundi, je suis allé dîné à Clichy. Mardi 15 nous sommes allés à Chevreuse, magnifique excursion sur la ligne de Limours par Bourg-la-Reine, Antony, Palaiseau, Orsay. Chevreuse, dans la vallée de l'Yvette, est l'ancienne résidence de la Duchesse de Chevreuse. On y visite encore les ruines de son château de la Madeleine, détruit sur l'ordre de Richelieu. Ruines qui rappellent de très loin Concy. De là, nous partons à Port Royal des Champs, à neuf kilomètres. Il ne reste que peu de vestiges de ce qui fut un temple de l'intelligence et du goût sous Louis XIV. C'est un désert où les fidèles ont élevé un oratoire sur l'abside de l'ancienne église, musée où l'on rassemble tout ce qui touche à l'histoire de l'abbaye - Gazier (?). Buste de Racine et de Pascal, portrait d'Armant, etc ... Nous revenons, toujours à pied, par Saint-Lambert, Melon-la-Chapelle, Saint-Rémy-les-Chevreuse à la gare.

A Paris, je trouve une lettre de Laure qui est à Paris. Je lui envoie un mot pour fixer un rendez-vous le lendemain.

Elle me dit ce qu'elle sait de la mort de son mari, tué le 2 juillet, dont elle n'a appris le décès que le 22 juillet, ses intentions etc ... Je m'entends avec elle pour la conduire chez ma tante Marie vendredi.

Il n'y a rien à lui conseiller, elle a son siège fait (?) et elle veut s'installer à Paris, près

de son beau-frère.

J'écris à Louis Baudouin et à ma tante Marie pour les mettre au courant.

Ce matin, je suis allé au Bois de Vincennes, jusqu'au plateau de Gravelle et Joinville où s'installe une ambulance canadienne de mille cinq cent lits fondée par l'Université Laval de Montréal. Je cause à deux canadiens.

J'écris à Evelina pour l'informer que j'irai la voir lundi et que je passerai la semaine chez elle. Cela me changera un peu car je m'ennuie trop et tomberai malade si cela dure.

19 août - Je suis allé hier avec Laure et ses enfants chez ma tante Marie et, le soir, j'ai dîné chez son beau-frère ; on n'a pas dit un mot du défunt pendant le dîner et Laure plaisante avec un détachement qui m'écoeure.

Les journaux semblent cacher quelque chose ; *L'Œuvre* dit qu'il est "moins cinq" à son horloge. C'est une offensive de grand style préparée avec l'Angleterre ; c'est possible, car on en parle à mots couverts. D'autre part, il se peut que ce soit, l'entrée en scène de la Roumanie dont l'attitude inquiète les empires centraux. Il se peut qu'il n'y ait rien.

J'ai écrit aujourd'hui, par le ministère de l'Intérieur, à Mouvaux et à Lille mais je doute fort que cela donne un résultat. On devait avoir une réponse en deux mois et mes cartes du 28 avril ne m'ont encore rien procuré. Sinistre plaisanterie. J'ai peu d'espoir et je crois bien que nous allons recommencer un hiver sur les mêmes positions. L'Allemagne n'est pas encore assez atteinte, l'Autriche n'est pas encore à genoux et nous n'avons pas encore assez souffert.

22 août - Crenay (Aube) - Je suis arrivé à Pont-Sainte-Marie hier à cinq heures et demi et je commence ma cure au grand air. Après avoir causé longuement avec Evelina de nos chers absents, je m'installe. Ce matin, je suis allé à Troyes chercher une carte d'État major mais on n'en peut pas vendre dans la zone des armées. La ville est remplie de soldats car Troyes est une gare régulatrice d'où l'on dirige les hommes sur leurs régiments respectifs au front. Il y a des hôpitaux importants et c'est un spectacle pénible de voir les nombreux blessés ou éclopés se promener en groupe sous la surveillance d'un gradé. Les malheureux font l'effet de prisonniers et ne jouissent d'aucune liberté.

L'après-midi, je vais à Crenay voir un apiculteur nommé M. Beuve. Il a une jolie installation de gros apiculteur. Il n'a plus actuellement que trois cent ruches de type layen (?) et type mixte (paniers à cadres). Je m'intéresse surtout à ses extracteurs, presses à cire et à son matériel. Il voudrait céder, mais à qui ? Si j'étais à Troyes, je n'hésiterais pas, il y a de l'argent à gagner, du temps agréable à passer et la région nourrit bien les abeilles. Mais je ne suis pas à Troyes. Tout ce matériel me reporte par la pensée aux jours heureux de notre récolte de miel à La Briguette. Ce M. Beuve me

dit qu'un officier lui a dit récemment que pour le 15 septembre nous serions à Lille (!). Les officiers sont pleins de présomption. Savent-ils quelque chose ? L'offensive va se porter sur de nouveaux points et, après quelques jours, elle sera à nouveau enrayée parce que, toujours, l'ennemi a le temps de faire arriver ses réserves. Il dispose du meilleur réseau de chemin de fer qui existe et, en vingt-quatre heures, il peut toujours boucher les trous. D'ailleurs, une offensive sur Lille serait néfaste et ferait plus de victimes dans la population civile que chez l'ennemi, sans compter des dégâts immenses et irréparables. Je crois de moins en moins à la rupture du front. Les abris sont plus profonds, les mitrailleuses plus nombreuses et je ne compte plus sur l'invraisemblable recul volontaire des boches qui restreindrait leurs lignes.

Quand ?

23 août - Promenade dans la campagne à Lavau, dans la prairie et les bois. Je visite l'église de Pont-Sainte-Marie et le clocher ; l'après-midi, promenade à Argentolle et Lavau. Toutes ces promenades sont coupées à l'heure du repas par de longues conversations sur la famille du Nord.

24 août - J'écris à Sandras que j'irai le voir d'ici car je ne suis guère qu'à cinquante kilomètres environ de Mont-Saint-Sulpice et ce sera une économie d'une dizaine de francs sans compter l'ennui d'un interminable voyage à vingt-cinq kilomètres à l'heure.

25 août - Visite d'églises à Troyes. Très curieuses, elle caractérisent bien leur époque XVIème siècle, Saint-Pantaléon, Saint-Nizier, Saint-Pierre, Saint-Jean. Je vais à Crenay pour chercher du miel pour Evelina et je tombe dans un incendie qui consume une écurie et une remise de ferme.

26 août - Je retourne à Troyes où je visite deux anciennes églises, Saint Rémy et Saint Nicolas. Ces églises en Angleterre seraient remplies de visiteurs. Chacune d'elle offre une particularité curieuse. Ici, on passe sans les voir ; il en est une qui tombe en ruines comme Saint-Jean. D'autres ressemblent à des remises. Je fais l'effet d'un phénomène auprès des curés quand je me promène et que j'examine des détails d'architecture ou des statues ...

Dans une librairie, je rencontre deux anglais qui font partie de la société envoyée en France pour rebâtir des villages détruits.

Malgré la variété de mes promenades et l'intérêt qu'elles présentent, les jours me paraissent interminables ; mon esprit est toujours là-bas. A chaque repas, la conversation revient fatalement sur ma famille. Combien de temps encore durera cet exil ? Les journaux ne sont pas rassurants. Le dictateur des vivres (?) en Allemagne aurait l'intention d'appliquer le régime intérieur de l'Allemagne aux régions occupées.

Il n'y a d'autre part rien dans les communiqués qui permette d'escompter une avance dans le Nord. C'est désespérant.

27 août - Dimanche - Cette date me rappelle le dernier dimanche passé en famille il y a deux ans. L'inquiétude était générale, les autorités avaient fui à Dunkerque, l'armée avait évacué Lille. Le canon tonnait à Maubeuge. Le silence était angoissant. On sentait qu'on était à la veille du malheur. Deux années ont passé lentement et, jour après jour, j'ai assisté à ce défilé qui ne m'a apporté que deux lettres !

Aujourd'hui, je vais quitter Troyes et j'ai l'impression bien nette de rentrer dans le néant, le vide ; sans aucun espoir de voir cette manière de vivre prendre fin.

Le journal cite une phrase assez obscure d'un communiqué allemand qui laisse entrevoir un repli possible des troupes allemandes. Évidemment, ce repli est possible sur des lignes préparées à l'avance mais dégageront-ils Lille et la région ? J'en doute. Les allemands voudront toujours conserver jusqu'à la dernière extrémité la côte de Belgique et le territoire qui l'appuie. Je ne dois pas m'arrêter à cette hypothèse ; elle ne me laisserait qu'une déception de plus et j'en ai eu trop depuis deux ans.

29 août - Mardi - Je suis à Mont-Saint-Sulpice après un voyage assez mouvementé. J'ai pris le train à Troyes à cinq heures vingt-cinq du matin après avoir fait la route de Pont-Sainte-Marie à la gare par une pluie battante, dans l'obscurité. A Saint-Florentin-Vergigny, où on rejoint la ligne de Paris-Lyon-Marseille, je dois attendre près de trois heures. Mon sac seul m'empêche de partir à pied au Mont qui est à neuf kilomètres.

Je trouve Sandras toujours optimiste et enjoué. Le matin, les journaux nous apportent la déclaration de guerre de la Roumanie à l'Autriche, grave événement qui aura une importance considérable. La deuxième série annonce la riposte allemande : l'Allemagne déclare la guerre à la Roumanie. Tout cela n'aura son plein effet que dans quelques semaines. Les boches vont-ils restreindre le front ? Vont-ils abandonner Lille et se replier sur la Meuse ? Non, ce serait trop beau, il faut qu'ils aient subi quelques échecs, que les alliés en Occident et en Orient aient remporté des succès démoralisants pour l'ennemi. Quelques soient les événements, il apparaît comme certain que la guerre arrive à un tournant et qu'elle entre dans une période où les événements peuvent se précipiter.

30 août - Rentré à Paris après un voyage par la pluie à partir de Fontainebleau, dans un train archi bondé bien que dédoublé. On en est réduit à céder sa place de temps en temps et à stationner dans le couloir. En rentrant, je trouve quelques lettres. Une carte de Mouvaux *sans date* me dit que tous là-bas sont en excellente santé. Je ne comprends pas une des phrases qui dit "*sommes heureux de la bonne mine d'Auguste*" Il s'agit sans doute d'André, hélas ! Cette carte vient en réponse de celle que j'ai envoyé le 21

mars par la même voie : Zurich, Ramistrasse.

Je trouve également une de mes lettres à André, du 9 juin, avec la fatale mention “*le destinataire n’a pu être joint*”. Une de son oncle qui me dit qu’on lui a renvoyé un colis et qu’il est toujours sans nouvelles.

Aujourd’hui, on fêterait Saint-Fiacre à la maison.

Tous là-bas y pensent sans rien dire, on n’ose même plus évoquer le souvenir des fêtes de jadis.

1er septembre - Une lettre d’Amante ! Celle du 15 juin annoncée par la lettre de Madame Démaretz et qui répète en somme la précédente. Ils ont tellement peur que ces correspondances n’arrivent pas qu’ils se bornent à dire le principal mais cela ne fait rien, moi aussi, je me répète dans mes lettres. On ne sait encore rien d’André et je crains bien que ce soit ma précédente missive qui leur porte la nouvelle. Si seulement il pouvait écrire.

Je vais porter ma lettre à Clichy et je déjeune là, puis, l’après-midi, je vais faire un tour à La Varenne, mais mon ex-proprétaire n’est pas encore rentré. Ses locataires d’été sont toujours là.

3 septembre - Hier samedi, j’ai assisté aux funérailles de Dullet, député, avec l’espoir de voir des connaissances. Je vois Deguise, Durre, Mélin, Detienne, beaucoup de roubaisiens inconnus. On part à Pantin, une heure vingt de marche ; au cimetière, je rencontre Legrand, instituteur de Saint-Pol-Fréalle. La conversation est toujours la même : quand ? Le soir, je vois Louis Baudouin.

Aujourd’hui, Cornilleau, de retour d’Angleterre vient me donner des nouvelles de Barker. Il me dit que les dégâts des Zeppelins sont plus importants qu’on ne l’écrit dans les journaux.

Le soir, promenade classique à la gare du Nord où je rencontre Thiriard en lieutenant (croix de guerre) puis, après avoir dîné avec Démaretz et un cousin, je rentre à Montaigne à neuf heures.

L’offensive est recommencée dans la Somme ; nous faisons deux mille prisonniers. Rien de nouveau à Salonique et dans les Balkans. Un Zeppelin est abattu au nord de Londres. Les boches vont-ils rectifier le front ?

8 septembre - Les journées passent, interminables. Le seul fait auquel on s’intéresse est la lecture du communiqué. Les boches ont fait des pertes sensibles, le nombre des prisonniers s’élève à neuf mille au moins depuis cinq jours sur la Somme et à Verdun. Les russes frappent durement aussi, les roumains avancent en Transylvanie et de leur côté,

les bulgares attaquent en Dobrowjda (?). Les journaux parlent de la retraite de Falkenhayn qu'ils présentent comme une conséquence de sa proposition de rectification du front de Nieuport à Longwy. Le colonel Teyler (?) estime que cette rectification s'effectuera automatiquement mais que l'ennemi conservera les villes du Nord. Où est la vérité ?

Mercredi, j'ai passé la soirée chez mon ex-collègue Fournier. Il est allé chercher les plans du 520 obusier au Havre. C'est un canon de neuf mètres qui lance à dix-huit kilomètres un obus de mille quatre cent kilos. $\alpha = 30^\circ$ à 60° . Le truc chargé pèse trois cent quarante tonnes et a plus de vingt mètres de long. On va travailler aux tables. Une offensive se prépare à Verdun. Vingt épis de tir sont prêts ou vont l'être.

Hier jeudi, Boucher est venu à Paris et j'ai déjeuné au restaurant végétarien avec lui. Après quoi, je suis allé me promener à Meudon à l'observatoire où, de la terrasse, j'assiste à des manœuvres de *drachen* ballon (saucisse) au parc de Chalais Meudon. A mon retour, sur le bateau, je rencontre Moser qui est apparenté à Mossé, de Lille. Il est tout à fait rassurant ! *La guerre durera encore dix-huit mois ! C'est Lille que les boches lâcheront en dernier lieu.*

Le soir, Démaretz vient me chercher pour passer un bout de la soirée avec Labaeye et son fils qui sont à Paris. J'attends toujours une lettre de Madame Garaud pour arrêter mon voyage fixé en principe au lundi 11.

10 septembre - Reçu lettres attendues de Limoges et une de Brive où le capitaine Girard écrit qu'il m'attend. Il fait un temps détestable. Louis Baudouin vient me chercher avec Démaretz ; nous allons déjeuner ensemble au restaurant et, l'après-midi, je vais rue Cadet où on me fait présider une réunion au cours de laquelle Accambray me fait des révélations peu rassurantes sur la guerre. Tout ne va pas pour le mieux à Salonique et l'État Major ne serait pas fâché de faire débarquer Sarrail (?) contre lequel on mène campagne. Je voudrais espérer que les pressions de l'opinion décideront à renforcer le corps d'occupation pour que l'armée puisse y agir efficacement. Si sceptique que je sois, me voilà quand même déçu. Detienne est parti là-bas (Salonique).

13 septembre - J'ai quitté Paris lundi 11 à dix heures et demi pour Limoges et Eymoutiers (?). En route, au wagon restaurant, je cause assez longuement avec M. Mounier (?) qui retourne à sa sous-préfecture. J'arrive à Eymoutiers à sept heures et quart après avoir admiré la magnifique vallée de la Haute-Vienne, si pittoresque à Saint-Linard qui ressemble à un décor de féerie. La famille Garaud me témoigne une grande sympathie. En même temps que moi, arrive M. Charbaud qui vient du front de la Somme en permission.

La journée se passe en promenade à trois et en longues causeries où Madame Garaud précise quelques détails de Mouvaux, cachette (...), sur la vie là-bas.

15 septembre - Sept heures du matin - Arrivé à Brive le 13 à une heure et demi de l'après-midi après avoir quitté Eymoutiers à sept heures du matin. A Limoges, le train sur lequel je comptais est supprimé et je dois partir immédiatement par le train omnibus, ce qui m'empêche de visiter le musée de Limoges comme je l'espérais.

Le capitaine Girard me reçoit très aimablement ; il tient à ce que je prenne mon repos chez lui. Je revois cette bonne ville intéressante dans une campagne ravissante. Hier matin, je suis allé faire une visite au principal du Collège, ami de Sandras qui me reçoit fort bien. L'après-midi, nous allons faire une promenade dans la campagne, puis nous faisons deux visites à un mouleur (?) et à un peintre grand artiste, M. Gaspéri, qui me donne des renseignements intéressants sur Turenne (?) et m'engage à me détourner pour aller à Rocamadour. Nous passons la soirée ensemble chez Girard.

Le 15, visite de Rocamadour, admiré en passant Turenne, le cirque de Montvalent (Voir photos). Je n'ai pas le temps d'écrire : au retour à la gare, conversation avec des paysans. "*Ah, mon pauvre !*"

17 - Toulouse - Passé la journée hier à Toulouse où je suis arrivé le 16 au soir, après un voyage fatigant par Figeac, Capdenue (?), Villefranche.

Voir photos et cartes pour préciser les souvenirs.

Arrivé à Carcassonne le dimanche 17 à midi. Colson me remet les lettres arrivées de Paris. Carte message de François de Neuville. C'est la misère, il est presque aveugle ; François (...) prisonnier.

Lettre de la Croix Rouge de Genève et que je redoutais est une réalité. On m'informe qu'un Tondelier est décédé à Dun (?) et inhumé depuis le 6 juin. Je n'ai plus qu'une chance infime, c'est que ce ne soit pas lui ; je n'ai pas le numéro de matricule ici pour vérifier, mais la coïncidence de date, de nom ne me permettent plus d'espérer. Quel affreux malheur. Pauvres parents ! pauvre Faldony ! pauvre Virginie ! Comment supporteront-ils ce nouveau choc ?

Et lui, mort là-bas chez l'ennemi sur un lit -?- sans avoir vu une figure amie après trois mois d'épouvante et de mitraille. J'écris ici loin de tout. Seul à savoir et me demandant comment je ferai connaître cette épouvantable nouvelle à une famille si durement éprouvée depuis tant d'années.

Au milieu des merveilles que je visite distraitemment avec Colson, mon esprit est toujours occupé par le souvenir de ce pauvre enfant qui me ressemblait à tant d'égards.

20 septembre - Aigues Mortes - Colson m'a décidé à voir Aigues Mortes qui offre un grand intérêt. Il peut m'accompagner, c'est un petit détour. J'accepte. J'ai pu visiter le château de la Cité où sont les prisonniers et j'ai vu leurs têtes, déplaisantes pour la plupart. Ma visite à Carcassonne a été aussi complète que possible grâce au temps et je connais maintenant la cité complètement.

Le 19, à deux heures trente-deux, nous partons pour Narbonne, Béziers, Agde, marais salants, prisonniers boches, Sette (?) (sur une montagne), Frontignan, Montpellier, où j'aurais dû descendre pour voir Milon.

A Lunel, changement de train pour prendre la ligne d'Arles. Nouveau changement à Aymargues et, à neuf heures, nous débarquons à Aigues-Mortes, hôtel de Saint-Louis.

20 septembre - Nîmes - Visité Aigues-Mortes ce matin, tour de Constance avec inscriptions huguenotes, fortifications intéressantes. On en fait le tour intérieur sur le chemin de ronde ; vues curieuses. Et extérieur, mâchicoulis et échauguettes bizarres, vues magnifiques sur l'horizon où l'on aperçoit le Mont Ventoux. Ceste (?) et la Méditerranée. A midi, nous repartons à Lunel car il n'y a pas de train avant sept heures du soir. Dix-huit kilomètres en voiture dans les vignobles par Marsillargues (tour de la Charbonnière) et, à trois heures et demi, nous arrivons à Nîmes que nous visitons rapidement. Arènes, jardin de la Fontaine, temple de Diane (inscriptions de compagnons), Tour Magne, Maison Carrée, Porte Auguste. Nous nous couchons tôt car demain la journée sera rude.

21 septembre - Arles - Départ à cinq heures au Pont du Gard par Remoulins (?) où nous arrivons à cinq heures cinquante. Nous nous mettons en route pour le pont du Gard à trois kilomètres. Quelle vision ! On prend de nombreux clichés et nous faisons la traversée. Colson sur le faite et moi dans le caniveau, où je marche à l'aise debout. Puis, il faut descendre dans les rochers jusqu'au lit du Gardon. Après le Colisée, c'est ce que j'ai vu de plus beau comme travail des Romains. A neuf heures, nous partons à Tarascon que nous visitons sommairement par un mistral insensé. Visite de l'église, tombeau de Sainte-Marthe où je trouve des demandes comme au mausolée de Juliette à Vérone. En voici une, copiée sur l'original : "*Grande Sainte-Marthe, rendez-moi l'amour de Gabriel C. Saint-Denis-Beaucaire*". Visite du château du Roi René qui est maintenant une prison. Le gardien nous promène partout jusqu'au préau des détenus. A midi et quart, nous partons à Arles non sans avoir traversé le Pont de Beaucaire.

A Arles, nous allons aux arènes, au théâtre antique, aux Alyscamps qui rappellent la Voie des tombeaux de Pompéi mais souillés par le voisinage des ateliers du P.L.M. à Saint Trophime, où il y a un merveilleux portrait et un plus merveilleux cloître, au musée lapidaire si curieux, aux thermes. Le Rhône est splendide et fait l'effet d'un bras

de mer. On oublierait la guerre et ses malheurs si, de temps en temps, un soldat qui passe ne rappelait la réalité. Que j'aimerais refaire ce magnifique voyage avec Amante !

22 - Vendredi - Avignon - Visité le château des Papes ; un vieux garde, ex-chantre de Frédéric (?) Mistral ne montre que peu de choses. Eglise Notre-Dame des Doms, le Rocher (jardin où l'on a une vue merveilleuse sur le Rhône, la Barthelane, Villeneuve, le fort Saint-André). Nous allons prendre le café chez Mossé, sa femme est absente, son fils nous conduit à Villeneuve où nous visitons la Chartreuse outrageusement souillée et délabrée. Le fort Saint-André (vue splendide d'Avignon), le musée dans un couvent, la Collégiale, la tour de Philippe le Bel. Je suis indigné de voir le délabrement et autant l'incurie de l'administration qui laissent toutes ces merveilles dans leur triste état. Le soir, retour à Avignon, où Mossé nous offre à souper. Colson me quitte à neuf heures. Il repart à Carcassonne, enchanté de son voyage. Je repars demain pour Paris.

24 - Dimanche - Mon retour s'est bien effectué. Je suis revenu par Lyon, Roanne, Moulin, Nevers, Cosne (?), Gien, Montargis, Malesherbes. Louis Baudouin et Maurice Caron viennent me surprendre à neuf heures et demi. Maurice n'a pas pu faire retarder sa permission de quelques jours et il repart à midi quarante-cinq, après s'être fait photographier avec nous. Je passe l'après-midi avec Démaretz et Louis et, à cinq heures, je vois Vignot à la gare du Nord. Il a reçu une lettre fin juin.

J'écris à Limoges pour avoir le matricule d'André. Je n'ai plus d'espoir. La coïncidence de la disparition - 29 mai, des renseignements du cent cinquante cinquième, du décès - est trop grande. Il n'y a plus à espérer. Comment porter une telle nouvelle à la famille ? Je n'ose penser aux suites.

26 septembre - J'ai reçu ce matin une note de la Mairie du Sixième m'invitant à passer au Premier bureau pour communication. J'y suis allé de suite sachant bien ce que l'on avait à me dire. C'est la notification officielle du décès d'André, venant de la Croix Rouge. On me remet une feuille qui me brûle les doigts, ...

En rentrant au lycée, je trouve Lefèbvre qui est venu me chercher. Il est venu de Saint-Orne pour passer sa permission à Paris. Je déjeune avec lui et de Saint-Léger, professeur à la faculté de Lille, qui est occupé aux archives nationales. On parle de la guerre et ces historiens ont un air désabusé qui en dit long.

28 - Jeudi - Ma journée d'hier a été pénible. Je me suis enrhumé et n'ai aucun goût. Lefèbvre vient me prendre à onze heures et nous retournons avec de Saint-Léger au restaurant, rue de Rivoli. Je vais ensuite avec Lefèbvre aux Invalides pour sa permission à viser et, après cela, nous allons aux Archives visiter les salles de lecture (?), hôtel de

Soubise, de Guise, de Clisson.

Le soir, je vais après le dîner chez Fournier, boulevard du Port Royal passer deux heures à causer de choses quelconques.

Je m'ennuie, malgré la variété apparente de mes occupations, car j'ai toujours l'esprit là-bas et le souvenir d'André me tourmente.

On a pris Comblen (?) aux Boches. La Grèce est dans le gâchis. Que va-t-il se passer encore, tous ces combats ne vont-ils pas amener l'ennemi à reculer ? C'est désespérant de vivre dans cette incertitude.

1er octobre - Dimanche, neuf heures du soir - On m'a remis ce matin ma feuille de service : six classes différentes qui comportent au moins quarante élèves chacune. J'aurais fort à faire, mais cela m'aidera à passer le temps et je m'ennuierai moins. Reçu une lettre de M. Alfred Lantoinne que j'avais informé des nouvelles reçues de Genève ; il s'attendait un peu aussi à un malheur.

Quand chacun aura fait le compte de ce que la guerre lui a coûté, de ce qu'elle a enlevé à son aisance, à sa tendresse, à son bonheur, qui osera se dire heureux. J'attends toujours des faits de guerre décisifs et rien ne vient.

Vu ce midi Achille Pachy qui a reçu un message de sa famille. Louis Ball doit venir prochainement à Paris. Henri a des furoncles et de l'exéma.

M. Bourgin m'écrit pour son fils qui entre dans ma classe de Sixième B. Weill est à Paris, j'irai le voir demain.

3 octobre - Mardi - Rentrée des classes avec son défilé habituel des élèves. Comme toujours, remise de l'emploi du temps. A Montaigne, la rentrée ne se fait que l'après-midi. Le matin, après la messe des internes, le proviseur réunit le personnel et le met au courant de la situation, annonce les changements et cause de choses diverses intéressant l'établissement. Je retrouve ma Sixième B de l'an dernier, Quatrième et Cinquième B en dessin et deux Sixième A plus une Cinquième A. En tout, onze heures. C'est supportable.

J'accomplis les rites habituels mais mon esprit est ailleurs ; je pense qu'il y a deux ans, à pareille date, je quittai Lille après avoir eu à peine le temps d'embrasser Amante et Jehan. Naïvement, je comptais que mon absence durerait autant que la première, quelques semaines, et, certes, je n'envisageais pas une séparation de deux ans, pendant laquelle je n'aurais que trois lettres pour me reconforter.

Si triste que soit le passé, je ne vois pas l'avenir moins sombre. Un collègue qui fut employé au contrôle postal me dit aujourd'hui que nous ne serons jamais au point et que nous n'aurons livraison de certaines commandes d'artillerie qu'en avril prochain. La guerre durera tout l'hiver et tout l'été de 1917. Que restera-t-il de notre France ? de notre jeunesse, de nos hommes valides ? Je suis allé voir Weill hier ; il est en congé de

convalescence, épuisé par la vie du front et le manque de confort. Il a dû être évacué dans un hôpital au Havre.

5 octobre - Jeudi - Hier, j'ai fait connaissance de deux classes nouvelles et suis allé dîner chez Weill. Aujourd'hui, je suis allé à Clichy où j'ai trouvé Paul qui arrive en permission. Il me raconte différents épisodes de sa vie de brancardier aux jours d'offensive de la Somme du 3 au 26 septembre. Il a pris part aux combats autour de Combleu (?) ; il est actuellement au repos dans un secteur de Champagne.

Pendant que nous causons passe un enterrement d'un soldat mort à l'hôpital Gouin et ma pensée se reporte à ce pauvre André qui n'a même pas eu cette suprême marque de sympathie là-bas à Dun le 6 juin.

7 octobre 1916 - Samedi - J'ai aujourd'hui 47 ans et, pour la troisième fois, je passe cet anniversaire loin des miens sans avoir, comme de coutume, les vœux d'Amante, des enfants, des parents. Certes, ils ont pensé beaucoup à moi aujourd'hui et j'ai bien souvent fermé les yeux essayant de me représenter ce qu'ils font, ce qu'ils diraient si j'étais près d'eux. Je revois ma chère Amante si tendre dans l'intimité, si aimante ... Suzanne prenant un air à l'aise et détaché. Edmond et Jehan offrant leurs souhaits avec une gaucherie qui m'amusait tant. Papa et maman accomplissant les rites de très bon cœur. Aujourd'hui, je suis seul et rien ne viendra me consoler. Je suis allé trois fois à la loge du concierge voir si une lettre m'était arrivée, j'espérais vaguement que le sort travaillerait pour moi, mais rien n'est venu ...

Après ma classe du matin, je suis allé à Clichy pour aider Paul à de vagues travaux d'emménagement chez ma tante. J'ai déjeuné là, on a causé. Et en revoyant le coffre fort que j'ai acheté, je me demandais si ce meuble n'était pas appelé à devenir le premier d'un nouveau mobilier si l'autre venait à être anéanti.

Le soir, j'ai emmené Paul dîner au restaurant avec Louis puis je l'ai conduit au cinéma. Au lycée, je fais connaissance avec mes élèves. Six classes différentes, trois Sixième, deux Cinquième et une Quatrième et en voyant les nouveaux, hésitants et mals à l'aise, je pense à Jehan faisant ses débuts au lycée Faidherbe où j'aurais tant souhaiter le guider.

Hier, Démaretz m'a conté une intéressante conversation qu'il a eu avec Labaeye, récemment nommé avec son fils à Nanterre. Cette guerre nous fera voir tout ce qu'il est possible de supposer comme immoralité.

9 octobre - Après un dimanche passé comme tant d'autres à déambuler sans but, j'arrive à une journée à marquer d'un caillou blanc.

J'ai reçu deux cartes, l'une de Mouvaux, l'autre de Lille. Elles sont du 22 juin et du 25 juin. La première d'Amante me dit "*Nous sommes en bonne santé, Suzanne demeure à*

la maison, Jehan ira en octobre au lycée. Comment va à l'école ? Tendres baisers. A. Tondelier"

Celle de Virginie par les traductions successives a perdu toute clarté "*Nous sommes heureux des nouvelles que nous avons reçues. André va à l'école comme Edmond et Jean. Suzanne est chez elle ; Lille et Mouvaux sont tous en bonne santé. Nous aimerions avoir des nouvelles des oncles et tantes. Mère et sœur*". Je suppose qu'il faut lire "*d'André*", mais à l'époque où cette lettre a été écrite, le pauvre André était enterré depuis 19 jours et les malheureux ne le savent pas encore maintenant.

Je suppose aussi que maman était, elle, à Lille, de là cette finale (*ta*) mère et (*sa belle*) sœur. Ce sont maintenant les dernières nouvelles en date. On n'entend plus parler de lettres arrivées par la Hollande. Le filon est coupé. De la guerre, rien de rassurant ; les ennemis concentrent leurs efforts sur la Roumanie qui évacue la Transylvanie. Un transport français chargé de troupes vient d'être coulé, en Méditerranée. Sur deux mille environ, on en a sauvé treize à quatorze cent. Dans la Somme, rien de nouveau aujourd'hui.

J'arrive à la dernière page de mon carnet et ne suis guère plus avancé qu'en avril quand je le commençais. J'ai perdu André, j'ai reçu deux lettres, quelques cartes messages et la guerre n'a changé en rien ma situation. Aujourd'hui, un soldat qui causait devant moi à mon collègue Maupinot, disait très sérieusement que cela durerait encore deux ou trois ans.

15 octobre - Dimanche - Cette semaine a été très remplie et j'ai laissé passer plusieurs jours sans commencer mon cinquième carnet. Les classes me prennent beaucoup de temps en préparation et en écritures de toutes sortes et, si je veux prendre un peu d'exercice si nécessaire à ma santé, j'arrive à occuper tout mon temps. De ma correspondance, j'ai à relever une lettre du recrutement de Lille m'informant que le numéro de matricule d'André est bien celui qui a été indiqué par la lettre fatale de la Croix Rouge. Encore un espoir, le dernier, qui s'en va.

Une lettre de Paul Vanderpotte (?) qui m'annonce qu'Albert Machuet est revenu d'Allemagne. Ma tante m'invite à dîner jeudi avec lui et Louis. J'y vais et Albert m'apprend qu'il a bien envoyé ma photo et qu'il a reçu une lettre d'Amante en juin, lui offrant ses services. C'est tout pour ce qui me concerne. Il raconte ensuite sa vie au camp de Friedrischfeld (?). La rareté des vivres a été un leurre jusqu'à ces mois derniers puisqu'il pouvait se procurer de la viande sans carte. Maintenant la pénurie se fait sentir. Les enfants ont tous des sabots, plus de cuir. Le moral des soldats baisse, surtout depuis la Somme.

Il me raconte dans quelles conditions il fut fait prisonnier au début de l'offensive de Verdun : c'est lamentable et cela confirme la négligence des chefs, le manque de préparation qui faisait dire aux boches que le dimanche suivant, ils seraient à Verdun. Détails divers sur le moral des prisonniers au camp où Albert se faisait passer pour aumônier alors qu'il n'était que brancardier.

Une lettre de Colson, qui m'écrit longuement que le traitement des prisonniers boches en France accentue la différence. Si seulement on confiait la garde des prisonniers à ceux qui reviennent ou au moins à des officiers qui ont été au feu.

Louis Ball m'écrit qu'il viendra prochainement. La classe 89 est relevée de son emploi aux G.V.C. (?) et va partir au front.

Rencontré hier Louvet au Vieux Condé. Classe 91, ou 92, il a pris son service au Vingt-septième d'Artillerie et est versé dans l'infanterie comme sergent et part aux tranchées.

Weill espérait une prolongation, on la lui refuse et il est reparti au front. La souscription à l'emprunt bat son plein. Je vais souscrire un peu. Je suis toujours gêné par cette préoccupation de conserver mon or. J'irai voir Madame Seydoux mardi et lui demanderai si elle veut me confier une partie de la rente de papa que je convertirai en leur nom, cinq à six cent francs si possible.

18 octobre - Mercredi - Reçu une lettre de Maurice Caron qui m'envoie le texte de sa citation et me donne des détails sur un bombardement qu'il a subi récemment. Avec

beaucoup de crânerie, il analyse ses sentiments pendant ce bombardement et donne ainsi une idée de sa bravoure. C'est vraiment très bien.

Vu Madame Seydoux hier. Je l'ai tenue au courant des nouvelles que j'avais, récentes et anciennes, et je lui ai appris la mort d'André. Elle aussi me demande comment la famille supportera ce malheur. Mon projet de souscrire pour papa lui plaît et elle me remet six cent francs contre reçu. Je crois bien faire. Ne serai-je pas blâmé plus tard pour avoir fait ce que j'ai fait ?

Je fais ma classe avec goût et corrige mes copies régulièrement ; c'est un gros travail, mais j'oublie mes tourments.

Les journaux laissent, malgré un optimisme de commande, percer l'inquiétude au sujet de la Roumanie menacée. L'effort va-t-il se continuer de ce côté pour empêcher l'ennemi de concentrer ses efforts sur ce petit pays ?

20 octobre, huit heures - Je suis allé hier à La Varenne pour tâcher d'obtenir du tabac et remercier le fourrier (?) qui m'avait envoyé les deux cartes messages arrivées pour moi la semaine dernière. Il pleuvait. J'ai néanmoins fait mon petit tour de Marne et suis rentré à Paris à cinq heures.

Ce matin, je trouve une lettre d'Ogden qui a reçu ma carte de Carcassonne et m'invite à aller en Angleterre aux prochaines vacances. J'espère bien qu'en juillet 1917, Lille sera libérée et alors la question ne se posera même pas. Quant à y aller à Noël ou à Pâques, non ! Inutile de s'exposer à un torpillage au moment où l'ennemi veut reprendre la guerre sous-marine.

On a arrêté à Rotterdam un certain nombre d'espions boches. Il est probable que la voie Spareboon (?) et Landes (?) est coupée car ces deux adresses étaient à Rotterdam et le grand nombre de lettres qu'ils recevaient n'avait pas été sans attirer l'attention des espions. Il n'est pas arrivée de lettre postérieure au 5 juillet par cette voie, à ma connaissance. Les miennes sont-elles parvenues ? N'ont-elles pas créé de difficultés à Amante ?

21 octobre, huit heures - J'ai remis aujourd'hui une police (?) individuelle au proviseur sur laquelle j'ai indiqué mes vœux. J'ai beaucoup réfléchi au sujet de ces vœux et finalement je demande Paris pour le cas où mon poste serait supprimé par suite d'une réduction du personnel du lycée de Lille. Cette éventualité doit être envisagée et, comme elle peut s'ajouter à cette autre : disparition de mon mobilier, je dois penser à ne pas être envoyé dans une école primaire. Le proviseur, en lisant mes vœux, me dit : *"Dans ce cas, je vous demanderai pour Montaigne"*. Bonne parole qui montre en quelle estime il me tient. Je crois bien que, le cas échéant, il chercherait à m'être utile et je compterais sur lui si le sort voulait que je quitte Lille.

Le froid arrive et j'ai commencé à faire du feu dans ma chambre.

25 octobre - Cela va mal en Roumanie. L'ennemi tient deux cols de la frontière sur la Transylvanie. Les roumains ont dû, sous la pression, évacuer tout le territoire conquis ; d'autre part, en Dobroujda (?), Mackinsen (?) et (?) les bulgares ont coupé le chemin de fer de Constanza et occupé cette ville qui est le grand port roumain et le grenier du pays. Ce nouvel allié va-t-il subir le sort de sa Serbie, de la Belgique et du Monténégro ? La situation est angoissante et l'on se demande si les Russes sont enfin en mesure de faire quelque chose.

Le communiqué de ce jour annonce une offensive réussie à Verdun où nous avons repris Thiaumont, la villa et le fort de Douaumont, en faisant trois mille cinq cent prisonniers.

Hier, je suis allé voir Boucher et je lui ai causé longuement des bruits (?) de guerre qui le préoccupent aussi. Il me donne une idée de la censure à propos d'une pièce de vers qu'il a écrite sur ce sujet. Ce soir, je suis allé attendre Démaretz à la Préfecture de Police et nous nous sommes promenés jusqu'à six heures et demi. Il comptait sur un emploi dans une œuvre de guerre, fondation américaine pour les aveugles, mais l'affaire à craqué, il n'y a rien de fait.

26 octobre - Je reçois aujourd'hui une note du bureau de recrutement d'Avesnes m'informant que je dois me présenter au bureau de recrutement le plus voisin qui me fera convoquer prochainement devant une commission spéciale de réforme, en application de la loi du 17 août 1915. Par la suite, le bureau de recrutement d'Avesnes me fera connaître s'il y a bien ma nouvelle affectation. Et voilà ! Je vais donc passer à nouveau devant une commission de réforme, et si un médecin le veut, il pourra infirmer le diagnostic et les propositions des six médecins qui m'ont examiné en juillet. C'est quand même une secousse, je me croyais libéré pour un peu plus de temps. Me voilà encore dans l'incertitude et je n'avais pas besoin de cela.

Ce matin, je suis allé souscrire à l'emprunt pour papa et maman. Je n'ose le faire pour moi, j'ai converti mes deux obligations.

29 octobre - J'ai reçu hier une lettre très intéressante de Maurice Caron. Il dit ce qu'il faut et il le dit bien. C'est un brave et bon garçon qui mérite qu'on s'intéresse à lui. Il parle d'Albert Machuet en termes mesurés et excellents. Une carte de Colson m'apprend qu'il arrive demain en permission. Cela me fait plaisir ; malgré un esprit caustique et railleur, je l'aime beaucoup et j'aime sa bonne camaraderie.

Je suis allé vendredi au bureau de recrutement et l'adjudant m'a dit qu'il réclamait à Brive mon "dossier sanitaire" et quand il l'aurait, il me ferait convoquer devant une commission. Attendons.

C'est aujourd'hui dimanche, il fait un temps affreux, je passe la matinée à ranger mes affaires dans ma chambre. Désœuvré, ne pouvant sortir, j'ai toujours l'esprit là-bas et je fais à loisir des comparaisons. Je ne fais plus aucun pronostic. L'Allemagne a voté douze milliards de crédits, l'emprunt lui en a rapporté huit liquide, soit environ vingt-cinq milliards de francs. Elle dépense deux milliards cent soixante-dix millions par mois et peut donc résister encore un an.

Devant ce chiffre on perd tout espoir et je me demande où est la sagesse. Doit-on, comme le disait Louvel il y a huit jours, se laisser aller et abandonner tout esprit critique ?

Lundi 30 octobre - Hier, en sortant, j'ai trouvé la convocation du recrutement chez le concierge. C'est pour jeudi ; cela n'a pas traîné. J'aime autant cela, mieux vaut être fixé rapidement. Jeudi, à huit heures et demi, j'irai une fois de plus montrer mon architecture au 51 bis, boulevard Latour Maubourg (Corridor d'Arles).

Je sors avec Démaretz qui va souscrire à l'emprunt puis nous partons à pied vers les gares de l'Est et du Nord.

Rien appris d'intéressant et, à six heures, je vais avec lui à la gare d'Austerlitz chercher Colson qui arrive en permission. On cause ; il paraît que pour cet hiver on va se borner à reprendre Péronne et Bapaume, ce qui revient à dire qu'on va les détruire, puis on attendra le printemps, puis l'été et ainsi de suite.

A dix heures et demi, je vois arriver Louis Ball qui vient en perm' à Paris. Il a reçu des cartes-message. On cause une heure dans ma chambre et nous prenons rendez-vous pour dîner avec Démaretz. Il est très anglophobe (sic) et pessimiste.

2 novembre - Mes journées ont été assez remplies. Mardi, sortie avec Colson qui va aux Invalides pour sa permission. Nous faisons ensemble un peu de photo sur les quais et aux Tuileries. L'après-midi, je fais classe une heure et nous nous retrouvons le soir avec Louis Ball et Démaretz au restaurant.

Le jour de la Toussaint, je vais avec Colson à Janson de Sailly voir Mis qui s'y ennuie ferme. L'après-midi, congrès de la Ligue des Droits de l'Homme où l'on assiste à une joute oratoire entre partisans et adversaires de l'arbitrage. J'entends Victor Bérard (?) Alexandre, Demartial, Séverine (très émouvante), Maire (?) Véro ; et surtout, je rencontre Deguise avec qui nous passons la soirée et nous soupions.

Nouvelle implication du côté de Salonique, où Sarrail demande du monde, des canons de tranchées. Le ministre y est parti. Ce matin, je suis allé à la caserne de Latour Maubourg. Le médecin m'a ausculté et a conclu immédiatement à mon maintien. Après cela, je suis revenu au lycée reprendre Colson pour le conduire à la gare de Lyon. Il repart content de son séjour, et moi je vais me promener à la campagne vers

Créteil. Le paysage est bien changé, les feuilles tombent, hiver triste (...) s'annonçant plus triste que le précédent, car, si l'an dernier, j'espérais dans le Printemps prochain, cette année je n'espère plus. La guerre peut durer encore deux ans. La nation sera exsangue. J'espérais un déplacement du front occidental, je ne l'espère plus avant la paix. Bébille m'a donné l'adresse de mon vieil ami Thomas, prisonnier à Münster ; je vais lui écrire et me mettre à sa disposition. Lui pourra écrire chez moi et envoyer de mes nouvelles à Amante. J'ai enfin un correspondant prisonnier. Puisse-t-il me servir !

4 novembre - Ce matin, je trouve dans ma boîte une carte me convoquant à nouveau devant la Troisième commission de réforme le 6 novembre. Il doit y avoir erreur, je vais au bureau de recrutement de la Porte de Châtillon où l'on m'explique qu'on a établi une liste sans vérifier la précédente et on annule cette seconde convocation. Bel exemple de l'ordre qui règne dans ces bureaux où le personnel cependant ne manque pas.

En passant rue Vavin, je constate que le mobilier de Laure est arrivé. J'entre, mais elle est partie chez son beau-frère. J'irai demain.

Depuis hier, nous avons une nouvelle convive : la Doctoresse de l'établissement. Elle me parle de Lille qu'elle connaît.

6 novembre - Lundi - Samedi, nous sommes allés au cinéma. C'était écœurant, mélange de cynisme et de sentimentalisme autour de Mistinguette, la gourgandine à la mode. Hier, séance rue Cadet. Detierre raconte son voyage à Salonique. Ses déclarations sont peu rassurantes.

Nous sommes dans un cercle. L'État Major accumule les fautes, le gouvernement n'ose pas lui parler ferme. Les Alliés comptent sur l'État Major et le ministère n'ose pas déplaire aux Alliés ni les désabuser. C'est lamentable. Des officiers ne cachent pas leurs sentiments, ils pensent qu'«on ne les aura pas», que «l'effort est trop grand, trop au-dessus de nos forces». La question des effectifs devient angoissante ; on la tourne en comptant les blessés et les malades dans la zone des armées. La propagande cléricale est faite ouvertement. Démaretz pose une question sur le nombre de tués, blessés, disparus, prisonniers. Detierre se tient dans le vague et parle de deux millions mais c'est manifestement faux. Les boches auraient trois cent cinquante mille prisonniers français et nous, environ cent cinquante mille boches. Il confirme mes renseignements, à savoir que l'action reprendra plus forte en mai 1917, quand les anglais étendront leur front (jusqu'à Reims ?). De tous cela, je ne dégage rien de rassurant. Hier, les journaux annonçaient que les empires centraux avaient proclamé l'indépendance de la Pologne. Leur intention est claire : armer les polonais pour renforcer leurs effectifs. Il vont avoir tout l'hiver pour y travailler. C'est effroyable, nous n'en sortirons pas.

J'écris à Émile Macarez (?) que j'ai l'intention d'aller voir samedi prochain. Les dimanche me déçoivent.

Mercredi 8 novembre - Semaine de compositions qui s'ajoutent aux devoirs. Je corrige jusque dix heures du soir. J'en ai pour une quinzaine de jours, après quoi ce sera calme.

Reçu ce matin une lettre d'Émile Macarez ; il m'attend samedi, cela fera diversion pendant deux jours.

Les journaux annoncent aujourd'hui l'élection de Hughes comme président des États-Unis. Démaretz y voit un succès allemand et trouve Wilson admirable. Comme je ne suis pas tout à fait de son avis, mon opinion n'étant pas faite sur une élection en somme assez confuse pour nous étrangers - il se fâche et j'arrête la discussion en ne répondant plus.

Je suis allé voir Laure qui s'installe rue Vavin.

Encore un changement à notre table, je reste le seul homme au réfectoire de l'infirmerie avec la Doctoresse et Madame Delettre ; un surveillant, qui me fait l'effet d'un défroqué, prend un repas par jour. La conversation ne m'attire que quand la Doctoresse est là. Je n'aime pas le ton patelin et hypocrite des autres.

13 novembre - Lundi - Je viens de rentrer du Maine très touché de l'accueil si sympathique d'Émile Macarez et de sa femme si aimable, si simple. J'ai passé mon temps dans la sucrerie (?). Le samedi, puis le dimanche, Émile m'a montré le pays ; promenade en auto dans une région qui m'avait paru plutôt monotone, vue du chemin de fer, et qui se révèle extrêmement belle dans ses détails. Le sol tourbeux dans la vallée de l'Essonne et, sur la colline voisine, en grès et sable de Fontainebleau. J'ai passé là une journée charmante malgré un temps maussade et gris. Samedi matin, j'avais reçu la visite du cousin Auguste This, venu en permission. Il venait m'inviter à souper chez ma tante Marie pour le lendemain avec les autres cousins. J'ai accepté et, en rentrant de Maine, je suis passé par la gare du Nord où j'ai rencontré Lucien et Démaretz avant de partir à Clichy.

Dîner de famille où l'on sent plus encore que partout ailleurs ce qui me manque.

Les boches se signalent encore par des déportations de notables du Nord⁵. J'en connais de nombreux de Valenciennes, de Solesmes, de Cambrai, etc ... et je me demande toujours à quoi répondent ces déportations, qui veulent encore affaiblir le moral de nos populations. C'est monstrueux et le gouvernement ne proteste pas, il laisse tout faire. Linand m'écrit pour me demander d'intervenir pour que le proviseur lui accorde l'hospitalité à Montaigne. Or ici, on regorge de malades et je ne vois pas

⁵ Liste des notables en coupure de Presse (NDLR)

comment l'héberger. Je vais essayer, mais sans espoir d'aboutir.

15 novembre - Mercredi - Rien de nouveau du Nord. Plus de lettres. Certainement la voie Spareboon et Landern (?) est coupée car on ne reçoit plus rien. Que deviennent-ils tous ? L'hiver arrive et, là-bas, plus de médicaments, plus de choix dans une alimentation appauvrie. Que vont-ils devenir pendant ce troisième hiver ?

Colson a des ennuis. On le nomme dans la région de Toulouse. Il m'a télégraphié. Je fais marcher Fidel à l'I.P. (?) et Accambray à la Guerre. J'ignore si j'y réussirai ; l'affaire, si bien emmanchée qu'elle soit, peut craquer. Qu'est-ce qu'un caporal à côté d'un colonel ou d'un général ?

15 novembre - Dix heures du soir - Je viens de voir Démaretz qui dînait avec Louis et Lucien, rue du Faubourg Montmartre. J'avais promis d'aller les rejoindre après le dîner. Démaretz m'aborde en me disant : "*J'ai des compliments à te faire de ta femme*". Mon cœur saute. Il a reçu une lettre de sa femme datée du 11 août. Papa et maman vieillissent ! Surtout papa. *Tous* sont néanmoins en bonne santé. Madame Démaretz sait qu'André est disparu mais ne le dira pas. L'inquiétude au sujet de ce pauvre André perce à la maison ; il semble qu'on y a le pressentiment de la vérité. La vie est très chère. Nouvelles assez restreintes ; je puis espérer qu'Edmond est toujours à la maison. Quelle nuit vais-je encore passer à ressasser mes peines et mes souvenirs ?

19 novembre - Neuf heures du soir - Très occupé cette semaine par les compositions et la correction des copies. Je n'ai eu guère de temps et j'ai laissé passer quatre jours sans prendre mon carnet. Jeudi, je suis allé à la Chambre et j'ai assisté à une séance qui ne réunissait pas quatre-vingt députés. Cette séance ne donne pas une haute idée de notre Parlement. Je me suis beaucoup occupé de Colson. J'espère qu'on arrivera à le maintenir à Carcassonne. J'ai écrit à Émile Macarez pour le remercier de son accueil. Hier samedi, j'ai passé la soirée comme de coutume avec Démaretz ; nous sommes allés au Vaudeville où il se projette de bons films de cinéma. Lucien est reparti.

Aujourd'hui, dimanche classique. Je travaille dans ma chambre jusqu'à midi à finir les corrections. Démaretz vient me prendre à une heure, nous buvons une tasse de thé et on part faire un billard près de la gare de l'Est. A cinq heures, à la gare du Nord, je rencontre Louis Baudouin, quelques connaissances de Cambrai, des anciens élèves du Cateau et nous partons souper rue Montmartre. Après quoi, nous revenons tout doucement à pied par l'Opéra et la place Vendôme prendre le Nord-Sud à la Concorde. Les soirées du dimanche sont pénibles et douloureuses car je sens plus fortement que les autres jours tout ce qui me manque. Jadis à pareille date, on me souhaitait ma fête, Saint-Edmond ! Si seulement je pouvais les voir, les embrasser, leur dire ce que je sais du pauvre André qu'ils attendent et qu'ils ne reverront plus. Tous permet de dire que la

guerre sera encore très longue ; on ne voit pas la moindre issue, les journaux annoncent la prise de Monastir par nos troupes mais Lille, Lens, Douai, Saint-Quentin, la Belgique restent toujours aux mains de l'ennemi. De temps en temps, un journal dit que l'heure décisive approche, mais elle approche comme depuis le 3 septembre 1914 et on ne la pressent pas. Ce que l'on peut prédire sans crainte de se tromper, ce sont des massacres plus grands que les précédents, des ruines plus étendues, du sang répandu et des fleuves de larmes.

21 novembre - Rien de bien intéressant à noter. Colson restera à Carcassonne, c'est réglé. Tant mieux. J'ai fait quelques courses pour lui aujourd'hui. J'ai, à côté de ces menues occupations, un fait qui paraît important. Je crois avoir maintenant une bonne société au lycée, c'est la Doctoresse, Madame Barbe. Elle m'a témoigné avec une grande franchise, dont je lui sais gré, une confiance que je voudrais qu'elle sache bien placée. Nous avons causé longuement à quelques reprises et nos conversations me rappellent celles que j'avais jadis avec Weill - conversations où l'on aborde les sujets les plus variés, les plus élevés, sans idées préconçues.

Sans cérémonie, elle est venue prendre le thé dans ma chambre. Pourrais-je envisager des soirées d'hiver moins tristes que les années précédentes dans mes séjours à Nogent, à Pontault, à Ozoir. Nous sommes aujourd'hui le 21. Si j'étais là-bas, je souhaiterais la fête à Suzanne, à l'occasion de Sainte Cécile. Sainte Cécile, cela me rappelle bien des souvenirs. Depuis le temps où maman nous offrait un cadeau en échange du morceau de musique que Faldony et moi nous exécutions tant bien que mal, jusqu'à la Sainte Cécile de Valenciennes avec ses cortèges d'enfants donnant des aubades avec des casseroles, et la Sainte Cécile de Maderna (?) dans l'église de Trastevere à Rome.

Souvenirs qui n'êtes plus que des visions fugitives dans mon passé.

23 novembre - Jeudi assez bien rempli. Le matin, je vais au ministère des Finances voir Maurice Passaye et lui demande un renseignement pour Démaretz qui a appris qu'aux Finances on payait bien certains auxiliaires. Maurice a des nouvelles de Marcille ; sa maison serait occupé par des évacués de Bapaume.

Il en a aussi de sa femme par un suisse qui habite Valenciennes.

L'après-midi, je vais chercher Mis à Janson et nous allons faire une promenade de trois heures au Bois de Boulogne. Promenade magnifique par un temps splendide à Longchamp, Bagatelle que je visite un peu plus complètement et où je retournerai l'an prochain car, hélas, je ne serai pas à Lille dans six mois. Au cours de cette promenade, Mis me donne lecture d'une lettre qu'il a reçue d'une dame partie de Lille en juin. Ce n'est pas gai ; pauvres exilés, vous reverrai-je encore ? Il est des jours où j'en doute.

Les journaux d'hier parlent d'une émeute à Tourcoing au cours de laquelle les boches

auraient tiré dans le tas. Vingt-six morts. N'a-t-on pas enlevé Edmond ?

26 novembre - Dimanche - J'ai acheté une cafetière et je m'entends avec Maupinot pour prendre le café tous les jours au lieu d'aller, comme nous le faisons tous les jours jusqu'ici, au boulevard Saint-Michel. Hier samedi, c'était Sainte Catherine et les midinettes coiffées de bonnet s'amusaient sur les boulevards, elles se faisaient embrasser par tous les poilus. Sainte Catherine ! Encore une fête qui passe et me rappelle de bonnes journées intimes en famille au Cateau quand les enfants étaient petits, et, si je remonte plus loin, les jours heureux où j'étais fiancé. 1892, 93. Maroilles ! Que tous ces souvenirs sont douloureux à remuer dans la tristesse de l'heure présente où je n'ai rien des objets si chers qui me rappelleraient mes absents.

Madame Garaud m'écrit qu'elle est à Limoges. Elle vit chez ses beaux parents et peut facilement aller à Eymoutiers. Elle me demande de lui donner des nouvelles d'ordre général si je puis en obtenir de là-bas. Je ne puis guère lui dire grand chose.

30 novembre - Jeudi - Je suis enrhumé et j'ai passé la journée dans ma chambre à flâner et surtout à broyer du noir. Les affaires se gâtent de plus en plus en Roumanie. Bucarest sera pris d'ici quelques jours et l'ennemi aura un gage de plus. La Chambre siège en séance secrète et fait une lessive formidable. Il est probable que plusieurs ministres, sinon le ministère tout entier, vont sauter. Il est question de remplacer Joffre, on donne même trois noms de remplaçants éventuels : Bazelaire, Pétain, Nivelles. Grosses complications de toute façon. En Angleterre, on remplace Jelliwe, en Russie Hurmes. Ce matin, on semble annoncer une offensive russe. Toutes ces nouvelles plus ou moins contradictoires agissent fortement sur moi et, si j'ajoute que ma pensée n'a pas quitté Mouvaux, on peut juger du cafard qui m'étreint.

Nous sommes le 30 novembre. Il y a vingt-et-un ans, à pareille heure dans notre petite maison du Faubourg Saint-Martin au Cateau, nous attendions notre premier né ; jour d'angoisse et d'espérance qui passa vite cependant. Je revois papa qui, devant ma déception d'une heure, me rassurait et me consolait. En même temps, dans la rue, on tirait des coups de fusils pour fêter Saint-Eloi.

Que tout cela m'apparaît lointain, comme dans un autre monde. Et en effet, les miens ne sont-ils pas pour moi comme dans un autre monde. Certes, j'ai l'espoir de les revoir mais c'est une espérance comparable à celle du croyant qui compte revoir les siens au ciel ; sans avoir aucune certitude, il ne veut pas douter ; néanmoins une inquiétude le tenaille car il ne sait rien de l'autre monde.

Aujourd'hui, j'ai reçu la visite au lycée d'un ami d'André qui habite la rue de Rennes. Il venait me demander ce qu'il était devenu car il avait reçu une de ses lettres renvoyée avec la fatale mention "*la destination n'a pu être jointe*". Il avait écrit à Genève et, n'ayant pas de réponse, il était venu me trouver : je n'ai pu lui donner que les

renseignements que j'avais. C'est un Monsieur Joietel, 146, rue de Rennes qui a connu André à Saint-Brieuc.

Je passe aujourd'hui ma soirée avec toutes mes photos sur la table, comme si j'étais en société avec les miens. Je les vois successivement et mes yeux s'arrêtent successivement sur Edmond. Où est-il ?

3 Décembre - Dimanche soir - J'avais fait quelques projets. Tout a craqué (concert russe à la Sorbonne, plus de places). Je suis allé rue Cadet d'où je reviens encore une fois désemparé.

Les complications sont de plus en plus graves. Bukarest virtuellement investi. En Grèce, c'est pis encore. Une révolution à Athènes y met les Alliés en fâcheuse posture, les bruits les plus pessimistes circulent. On parle même d'une déclaration de guerre mais ce n'est pas vérifié.

Vendredi, j'ai passé dans ma chambre une très très longue soirée avec Madame Barbe et Buffart. Conversation variée dans laquelle on aborde une foule de sujets graves, plaisants, comiques.

6 décembre - Saint-Nicolas - Encore une fête de mes enfants qui me reporte invinciblement au passé. Cette année, elle m'apparaît plus lugubre que les deux dernières années.

La situation paraît de plus en plus inextricable. Lloyd George démissionne, Asquith (?) également comme le président de la Donna (?). La Chambre est toujours en comité secret, des bruits pessimistes circulent. Joffre, à qui on offre une fonction honorifique, ne voudrait pas partir. J'ai encore une fois bras et jambes cassés et suis arrivé à un état d'esprit tel, que les pires éventualités ne me surprendront pas si elles se réalisent.

Hier soir, nouvelles longues soirées à trois dans ma chambre. Discussion philosophique et littéraire sans portée mais intéressante dans laquelle j'oppose un programme d'action à des spéculations métaphysiques stériles. Tout cela coupé de tasses de thé ou de camomille. En sortira-t-il une amitié solide et durable ?

Si je me recueille, je sens immédiatement tout ce qui me manque et ne recherchant pas, comme tant d'autres, le plaisir pour m'étourdir, je me raccroche à tout ce qui a une apparence d'amitié et de sincérité, allant de préférence à ceux qui souffrent et qui pleurent.

Si je pouvais encore entendre les béatitudes de C. Franck !! *“Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés !”*

7 décembre - Ce matin, je reçois la visite de Pierre Lemaire. Il est en permission à Paris chez son père et est allé me chercher à Saint-Thomas-d'Aquin où Fournier l'a adressé ici. Il me raconte sa vie à Verdun où on l'a enfin occupé à un emploi moins exposé, il

est caporal d'ordinaire. Pauvre garçon, il est comme moi séparé des siens, de ses trois petits orphelins. Il est toujours le même.

Madame Barbe me montre un album dans lequel elle a rassemblé avec amour toutes les photos qu'elle a de son petit garçon décédé il y a huit mois. Je lui sais gré de cette confiance qu'elle me témoigne. Elle aussi a de grands chagrins indépendamment de ce deuil ; elle appelle l'infirmerie du lycée '*la Maison des Épaves*'. Hélas ! le mot est juste, au moins pour moi ; suis-je autre chose qu'une épave ?

La situation politique et militaire est de plus en plus trouble ; c'est de plus en plus le gâchis. On en arrive à croire que les boches seuls savent ce qu'ils veulent et le plus triste est précisément qu'eux seuls font ce qu'ils veulent. On me donne sur les séances secrètes de la Chambre les plus tristes renseignements. Notre artillerie lourde est usée. Nous avons la plus triste perspective économique, charbon, viande, pomme de terre. La censure cache tout.

Bukarest est tombée aux mains de l'ennemi et, sur tous les autres fronts, c'est le silence angoissant. Je suis allé voir Boucher avec l'espoir d'être remonté et je suis revenu un peu plus désorienté. Il plane ces jours-ci sur Paris un nuage noir. Hervé demande des chefs. Ils nous faudrait des hommes et nous avons Briand ! Un seul au ministère semble n'être pas hypnotisé par la culotte rouge de Joffre, c'est Painlevé. Tout le reste manque de caractère, de volonté, de ressort. Je crois de plus en plus que nous sommes fichus.

9 décembre - Samedi - L'an dernier à pareille date, j'attendais André à La Varenne pour lui faire fête dans la mesure la plus raisonnable. Une année a passé, le malheureux a été blessé et fait prisonnier, il est mort quelques jours après sans avoir entendu un parole amie. J'ai le cœur plus serré que de coutume et ne sait pas penser à autre chose.

La situation générale est aussi mauvaise que jeudi. Le ministère a eu un vote de confiance mais, malgré ses promesses, la minorité est passé de soixante-quatre voix à cent quatre-vingt douze. Aujourd'hui, on attend la décision du Conseil des ministres et rien ne vient.

Le Suffren, l'un de nos meilleurs cuirassés, est perdu corps et biens. Je le savais depuis lundi. Fournier me l'avais dit, je ne voulais pas y croire. Cela va de plus en plus mal et les journaux attendent anxieusement, comme les *Débats*, les mesures énergiques qui vont donner une impulsion à la guerre.

Ce matin, à huit heures et demi, je commence ma classe en Sixième A5 avec l'inspecteur général Niervenglowsky (?). Il reste une heure pleine. Je m'en tire bien. Demain, j'irai chez lui faire ma visite. Me voilà tranquille pour le reste de l'année à ce sujet.

Lundi 11 décembre - Samedi, soirée passée chez Madame Barbe, dans son bureau à

fumer et philosopher. On prolonge très tard puis nous remontons tous trois chez moi boire une tasse de camomille et on va se coucher à deux heures et demi du matin. Hier dimanche, je suis allé chez l'inspecteur qui m'a reçu très aimablement et n'a rien dit de ma classe. Il doit être satisfait. Au fond je m'en fiche, j'ai tant d'autres soucis que ma classe et ce qui la touche passe au dernier rang de mes préoccupations. Démaretz vient me voir à deux heures et nous allons à la gare du Nord après la partie habituelle de billard. Je pensais voir Paul qui est revenu du front et affecté à une section de chemin de fer de campagne en subsistance à la caserne de Reuilly. Mais il ne vient pas, j'irai le voir jeudi.

Nous allons dîner dans un restaurant pour réfugiés, rue d'Hauteville, installé dans une ancienne brasserie boche. Nous y faisons un repas substantiel pour vingt-sept sous et, à sept heures et demi, je rentre au lycée où je me mets au travail dans ma chambre. A dix heures, je reçois la visite des amis, Madame Barbe et Buffart. Nous voilà repartis à causer jusqu'à une heure et demi du matin. Ah ! la bonne conversation amicale. Elles m'ont été si utiles cette semaine où j'ai broyé du noir à satiété. Madame Barbe m'a conté une partie de ses peines. Que faire ? Quel réconfort puis-je lui apporter ? Je n'ai qu'une sympathie loyale et discrète à offrir, elle ne peut être efficace parce que trop nouvelle. Et cependant j'aurais voulu faire quelque chose pour cette excellente femme si durement frappée dans toutes ces affections et qui a perdu dans son jeune enfant le seul être sur lequel elle aurait pu reporter toute la tendresse d'un cœur ulcéré. Oui, si Amante était là, elle dirait que j'ai raison, qu'il faut faire quelque chose, mais je suis si malhabile à panser les plaies des autres que pendant le court exposé des quelques faits caractéristiques d'une vie conjugale fort ébranlée, j'étais plus préoccupé d'en rechercher l'enchaînement logique que de trouver le remède et les paroles consolantes à dire.

13 décembre - Aujourd'hui paraît le replâtrage ministériel. Je n'ai aucune confiance. Un seul le mérite mais il est seul, c'est A. Thomas. Par contre, on revoit Doumergue (!!), Clémontel (!) Lyautey (?), c'est lamentable. D'autre part, l'Allemagne, par la voix des neutres, annonce qu'elle fait des propositions de paix. On verra ce que cela vaut. Visiblement, elle veut montrer à ses nationaux, au lendemain de la prise de Bukarest, qu'elle n'a pas de visée guerrière et annexionniste. On ne peut prendre cette manœuvre au sérieux et je doute que les Alliés lui fassent bon accueil. Hindenberg, de son côté, fait le (...).

Un train d'évacués de Lille est arrivé en Suisse et on a dit que là-bas les français sont obligés de travailler pour le boches à partir de 16 ans. Edmond !! que devient le pauvre enfant et, s'il a été expédié, dans quel état doit être la famille ?

Ces trois journées m'ont paru très longues bien que je sois toujours surchargé de

besogne. Je n'ai pas reçu de lettre depuis samedi. Il est vrai que je n'en écris guère.

14 décembre - Hier soir, conversation. Nous avons convenu de passer un bout de soirée et que, vers neuf heures, je recevrais. La réception commença par un "bateau" monté à mon voisin, un personnage peu sympathique, sorte de Maître Jacques dans le lycée, hospitalisé à l'infirmerie pour un mal de gorge hypothétique. Je salue l'entrée de Buffart d'un "*Bonjour Monsieur le proviseur*". Peu après, Madame Barbe arrive, je lui dis bien haut "*Bonsoir Mademoiselle*", puis on cause. Pour la première fois, je mets la table au milieu et je fais un thé qu'on déguste avec du pain d'épices. Conversation à bâtons rompus comme de coutume, mais si cordiale, si dépouillée de contraintes et qui évoque tant de conversations lointaines. Marouilles, Le Cateau, Valenciennes, ou des interlocuteurs aujourd'hui disparus, Monsieur Passaye, Léon (celui d'il y a 25 ans) Babut, Bouchy, Bianconi, Weill.

Tant d'autres en famille quand je faisais comme hier des cocottes et des grenouilles de papier pour les enfants.

J'apprends incidemment que le personnage signalé plus haut donne des leçons à mes élèves. Voilà une question que je me propose de tirer au clair.

On se sépare très tard et voilà une soirée à laquelle le cafard n'aura pas eu prise.

Aujourd'hui, pendant que nous prenons du café, arrive Mis. Il va voir dimanche une dame qui arrive de Lille. Des renseignements qu'il a, il se dégage que la situation là-bas est toujours la même. Vie chère, nourriture uniforme, pain et riz. Beaucoup de personnes font de la tuberculose.

Je vais voir Paul à la caserne de Reuilly où il exerce les nobles fonctions de cuisinier. J'achète un stéréoscope à Colson puis je pars avec Mis jusqu'à la gare Saint-Lazare. Nous parlons de la guerre et cela n'est pas gai. Avenir sombre pour notre nation. Mis croit que les boches attendent le refus des Alliés pour commencer une guerre sans merci avec des représailles sur les malheureux des régions envahies. Puisse-t-il se tromper.

17 décembre - Dimanche - Je suis allé vendredi faire une visite à Madame Colle. C'est une dame extrêmement aimable mais dont l'optimisme dénote trop souvent une absence de jugement et de réflexion. Elle a reçu des nouvelles de son mari resté à Lille, par des rapatriés et me communique ce qu'elle sait. Tout va toujours très bien. Je voudrais partager cet optimisme mais les renseignements que je reçois par ailleurs sont loin d'être aussi rassurants et, tout en faisant extérieurement le plus grand cas de ce qu'elle me dit, je n'en crois rien.

En repassant rue Vavin, j'entre chez Laure qui est maintenant installée. Elle me prête une des anciennes photos des enfants que je lui ai envoyée jadis et je l'installe sur ma

table de travail pour l'avoir toujours sous les yeux. Elle me rappelle la période Valenciennes, rue Pasteur, dernière année. Jours heureux ! Les enfants étaient encore des enfants et les soucis de cette époque n'étaient pas des soucis ...

Hier samedi, réunion des professeurs pour tableaux d'honneur puis, le soir, thé prolongé chez Madame Barbe où on cause, si librement, si amicalement, en fumant des cigarettes, de musique, de politique et surtout de la guerre qui revient toujours, avec un cortège de malheurs. On se demande ce que sera notre pauvre France après le cataclysme. Plus d'un million de tués, un nombre effroyable de tuberculeux, de syphilitiques, de mutilés, d'aveugles. Quel ressort aurons-nous encore ?

Et si l'on envisage le point de vue moral, c'est pis encore. Il en est tant qui ont contracté des habitudes de paresse, d'inconduite, il en est tant qui, ayant été exposés, voudront jouir de la vie, ne penseront qu'au plaisir et donneront libre cours à leurs passions. Le régime républicain lui-même survivra-t-il ? En réfléchissant à tout cela, on ajoute un lot d'inquiétude à celles qui nous tourmentent.

A onze heures, on remonte dans ma chambre prendre quelque tasse de camomille, tilleul, etc ... et la veillée se prolonge jusqu'à ... deux heures et demi du matin.

Aujourd'hui, nous sommes allés entendre la *Damnation* de Faust au Trocadéro. Audition splendide qui me remue profondément. L'orchestre Charpentier est parfait et les deux airs de Marguerite me tirent des larmes. La chanson du roi de Thulé et les cris de passion contenue, qui éclate tout d'un coup dans le motif sublime.

*D'amour l'ardente flamme
Consume mes beaux jours
Ah! la paix de mon âme
est donc fui pour toujours.*

Je suis déchiré par cet appel et j'entends ma pauvre Amante qui, là-bas, le redit, désespérée "*Il ne viendra pas ... hélas !*"

Et cette musique que j'étais allé entendre avec mes amis pour me distraire a eu pour premier résultat de me replonger dans mes plus tristes pensées.

Je pars du Trocadéro à la gare du Nord retrouver Démaretz et Louis. J'ai l'espoir de voir des rapatriés mais il n'y en a pas ; cependant, de nombreux lillois, roubaisiens, Tourquémoin (?) sont arrivés. Est-il possible qu'Amante n'en ait connu aucun qui puisse se charger d'un message oral pour moi. De même, Faldony ou Virginie devaient en connaître un, au moins, et je n'ai encore rien reçu. Si seulement j'avais une lettre, car je ne compte voir personne ou mieux, tous voudront rester pour Edmond.

Colson m'écrit qu'il aura une permission au Nouvel an et me demande d'aller le

rejoindre à Marseille pour faire ensemble la Côte d'azur. Je suis écœuré à la pensée de rester ici pendant les vacances et j'écris que j'irai. Non, passer la Noël, le 1er janvier dans mes quatre murs, à remâcher mes chagrins, je crois que je tomberai malade.

21 décembre - Travail habituel de fin de trimestre. Je prépare mon voyage, comme jadis quand j'étais garçon. Hier, je suis allé chercher mon billet à la gare de Lyon. J'avais invité Bouteville, répétiteur de Lille actuellement à Montaigne, à venir prendre le thé avec nous le soir, et la conversation a pris de ce fait une tournure plus générale, moins grave peut-être, de forme. Bouteville, pacifiste enragé, vitupère contre Démaretz et réserve toutes ces critiques pour la France, comme si c'étaient nous les coupables. Qu'il y ait eu des gouvernements et des hommes politiques belliqueux, qu'il y ait eu des imprudences et des fautes commises, voire même des fautes irréparables, que nous ayons des ministres au-dessous de leur fonction, cela ne fait plus de doute depuis longtemps dans l'esprit des républicains qui jugent froidement : Arrêter la guerre maintenant sans sanction. Ainsi, après avoir fait tuer ou mutiler deux millions de français, avoir laissé s'accumuler les ruines et après deux ans et demi de souffrances atroces, on voudrait dire aux gens : tout ce que vous avez souffert n'a servi à rien ! Tous ces morts ont été tués pour rien ! Non, je ne crois pas que cela soit possible. La révolution balayerait ceux qui prendraient de telles décisions et la République serait emportée.

Et cependant, si l'on acceptait de causer, la guerre serait finie, je reverrai bientôt les miens ... Cruelle alternative ! le cœur dit oui, la raison dit non, je n'ose plus approfondir ma pensée et raisonner plus avant.

Pour rien ! André ! Bouchy ! Babut ! Bianconi ! Gazier ! etc, etc, ... mes souffrances, mes angoisses, pour rien !!

24 décembre - Entre Avignon et Tarascon, le soleil du midi ... La nuit s'est bien passée et je ne suis pas trop fatigué. Le train est bondé de militaires. J'ai pu, grâce à ma place louée, dormir un peu et me reposer.

Marseille. Colson était à la gare. Nous allons à l'hôtel où nous coucherons ce soir, et en route. Promenade au Prado (?), au parc Borély, sur la route de la corniche. Je relève un homme qui vient d'être à demi assommé par le tramway. Il me couvre de sang. Je le dépose sur un trottoir, on arrive lui porter secours ; il a le crâne défoncé. Quand il est entre les mains d'un nombre suffisant de curieux et d'un médecin, je m'esquive pour me nettoyer et pour faire des photos sur la corniche puis nous montons à Notre-Dame de la Garde à pied. Le temps est splendide, d'une douceur inexprimable (24 décembre). Le paysage toujours merveilleux. Funiculaire, descente sur la Canebière par la Préfecture. Les rues sont noires de monde (rien de la guerre, sauf le grand nombre de militaires Alliés qu'on rencontre à chaque rue ; on s'installe à une terrasse en plein air

pour envoyer des cartes, puis promenade sur les allées de Meillan (?) et la rue de Noailles et à huit heures et demi, coucher.

25 décembre - Noël - Toulon, partis à sept heures vingt de Marseille, il fait beau, un peu de brume mais qui n'empêche de voir que les lointains ; la côte est magnifique. Après Aubagne, La Ciotat, Bandol, le cap de l'Aigle. Nous flânons sur le port qui rappelle Libourne par la couleur et l'aspect, nombreux palmiers en ville, sur les places et dans la mer.

L'après-midi, après une promenade sur le marché et dans les rues animées et vivantes, nous partons au Mourillon et, de là, au boulevard du Littoral.

Magnifique promenade sur la corniche, bordés de palmiers énormes, de dattiers, à l'extrémité du boulevard, nous prenons un sentier très pittoresque qui nous conduit à travers les rochers vers le cap Brun. Promenade ravissante par un temps très doux, dans une série de sites qui sont un véritable enchantement. Je suis en extase et j'oublie tout pendant quelques minutes puis la pensée revient aux réalités. Pourquoi dois-je jouir seul de ces belles visions quand tous ceux qui m'aiment et que j'aime sont loin et ne peuvent prendre leur part de ma satisfaction des sens.

Le temps est toujours beau, moins de soleil. Au jardin du Var, je cueille des roses. Au marché, il y a des narcisses, des damas (?), des œuillets, des mimosas ; j'ai vu des champs de perce-neige et nous sommes le jour de Noël.

A six heures quinze, après une course mouvementée, nous prenons le train à la gare de Mourillon. Chemin de fer du sud pour Hyères, où nous arrivons à sept heures vingt. Descendons à l'hôtel de Paris, nous dînons près d'officiers russes, après avoir déjeuné ce matin à Toulon avec des Serbes. Envoyé quelques cartes.

26 décembre - Hyères - Visité la ville, très curieuse. Le temps reste toujours très doux, un peu brumeux. Nous gravissons la colline qui domine la ville par les vieilles rues de l'ancienne cité et allons jusqu'aux ruines du château par un chemin escarpé, raboteux, bordé d'agaves, d'oliviers, de poivriers, paysage splendide puis nous revenons prendre quelques photos. Dans les rues ⁶, il y a des palmiers partout, des camarinas, les mimosas commencent à fleurir, c'est ravissant, pas de pardessus en allant prendre le train. Nous passons près d'un champ de violettes qui embaument tout le quartier. A une heure et demi, nous prenons le chemin de fer du Sud et partons par la côte à Saint-Raphaël en passant pas le Lavandou, Cavallaire (?) ; c'est merveilleux. A Saint-Raphaël, le train a deux heures de retard et nous restons là pour dîner. Arrivée à Cannes à neuf heures et demi du soir.

⁶ Place des Palmiers, avenue Godillot, avenue Beauséjour, avenue de la Gare (Note de l'auteur)

27 décembre - Cannes - Nous sommes installés à l'Hôtel Français (?), 6 quai Saint-Pierre (Franza), modeste et propre, tenu par de braves italiens. Nous visitons la ville et faisons une promenade magnifique. Le matin, sur la promenade de la Croisette, presque à l'île qui se termine en face de l'île de Lérion, de la pointe, on voit très bien la prison de Bezaud dans l'île Sainte-Marguerite. L'après-midi, nous partons au Canot à trois kilomètres, belle station hivernale entre les hauteurs et nous revenons sur le patelin de Pezou, le long de la Liagre où nous voyons des cultures de roses en pleine floraison, des oranges et des mandarines, des mimosas qui commencent à fleurir. J'ai beaucoup pensé à papa au cours de cette promenade qui aurait été pour lui un véritable ravissement, au milieu de toutes ces cultures exotiques où l'on voit fréquemment des palmiers d'un mètre cinquante de tour et de quinze mètres de haut. Par la hauteur de la Californie, nous descendons en ville et rentrons de bonne humeur, faisons nos préparatifs pour partir à Nice demain matin. J'ai pris de nombreux clichés qui me rappelleront une très belle journée de ce voyage.

28 décembre - Nice - Partir à Nice où nous arrivons à huit heures quinze du matin en passant par Antibes. Nous longeons la magnifique avenue de la Gare. Et, après avoir parcouru sommairement le jardin public, nous partons au Mont Bosc (?), d'où l'on a une vue splendide sur le port, puis longeant la route de la Corniche, nous allons prendre une photo de la rade de Villefranche. Le temps est merveilleux de douceur, de clarté ; nous revenons ensuite au jardin qui est sur la hauteur entre le port et la ville et prenons de nombreux clichés, puis, après déjeuner, promenade à Nice Cimiez, où se trouvent les somptueux hôtels de la Riviera, Majestic, Excelsior, Regina, etc ... (Statue de la reine Victoria).

Le soir, nous prenons le train pour Menton où nous arrivons vers sept heures et demi (Hôtel-restaurant Gay).

29 décembre - Menton - Il n'y a pas de temps à perdre et, le matin, nous partons à la frontière italienne, pont Saint-Louis, d'où l'on a la plus belle vue du port et la Riviera popularisée par Hugo d'Alesi. La route est bordée de citronniers couverts de fruits. C'est admirable ! Nous allons prendre des clichés sur la voie de chemin de fer, à la grande colère des douaniers, puis, après un bout de promenade sur le boulevard de Geravau (?), nous rentrons en ville sur la plage où il y a des coins splendides. Aussitôt déjeuné, à midi et quart, nous partons à Monte Carlo par le tramway du cap Martin. On s'en met plein les yeux en longeant cette route merveilleuse de la Corniche.

29 décembre - Cannes - Visité Monte Carlo, les jardins, Monaco, la Condamine. Le rocher sur lequel est bâti Monaco est très curieux. Palais du Prince, église, Institut

Océanographique, etc ... A cinq heures, nous repartons à Nice puis à Cannes. Il y aurait trop à dire, je suis éreinté par cette course rapide où, à chaque instant, on a une sensation nouvelle. Nous rentrons à notre quartier général, contents et les yeux saturés de belles vues. Nombreux clichés que je voudrais réussir pour plus tard.

30 décembre - Cannes, Antibes - Le matin, nous faisons quelques courses en ville et je retiens ma place pour lundi. Nous comptions partir à Grasse à onze heures quand on nous annonce que le train est supprimé. Nous partons, aussitôt le déjeuner englouti, par le tramway au golfe Juan ; nous passons près de la colonne qui rappelle le débarquement de Napoléon à son retour de l'île d'Elbe puis au puits des Lys (?) ; nous prenons la digue, passons près de la Pinède et faisons le tour du cap, rochers et vue superbe sur les Alpes. On nous refuse l'entrée de la villa d'Eilen Rue mais un détour nous conduit à l'extrémité du cap où il y a un amas monstrueux de rochers sauvages que nous photographions, puis nous revenons à Antibes - cinq kilomètres - dont le pont et le port Carré sont assez curieux. La ville est italienne avec des palmiers superbes sur la place bien abritée. Le soir arrive vite et je repars à Cannes toujours sans pardessus (trente kilomètres). Le temps est merveilleux de douceur. Demain, Grasse.

31 décembre - Grasse, les gorges du Loup. Nous partons à sept heures et demi, arrivée à Grasse à neuf heures trente ; visite de la ville très italienne (Anise (?)) mais propre. Palmiers, jardins superbes, distillerie de parfum, mais c'est dimanche, impossible de visiter. Nous partons par le tramway à Châteauneuf devant le pré et à Bar-sur-Loup d'où il reste trois kilomètres et demi à faire pour arriver au restaurant.

Pont viaduc, etc ... voir Carter, après déjeuner. Nous remontons les gorges, village de Gourdon puis départ à Châteauneuf. Huit kilomètres à pied et retour à Grasse, puis à Cannes. C'est notre dernière excursion. Le temps a été plus doux que jamais. J'avais pris mon pardessus qui m'a gêné toute la journée. Temps qui rappelle les beaux jours de mai, mimosas en fleurs, roses, narcisses.

Quand je pense que là-bas on tue et on égorge, qu'on souffre de la faim, du froid, pendant que je mène cette vie douce ; j'ai le cœur serré et Colson me demande pourquoi je reste si sombre.

1er Janvier 1917 - C'est le jour des vœux et souhaits. Ce matin, j'ai reçu ceux de Colson et ceux de l'hôtelier. C'est tout, c'est peu à côté de ceux que je recevais jadis. Pour la troisième fois, j'envoie par la pensée mes vœux, bonne santé et la force de résister jusqu'à la fin. Je souhaite qu'ils rentrent tous ensemble unis dans l'adversité. Mais Edmond, Suzanne ! Puissent-ils être maintenus où ils sont. Ma pauvre Amante ! ma pensée se reporte plus anxieuse vers toi. Mes pauvres parents à qui je n'ai pu offrir trois fois consécutives mes souhaits. Qu'êtes-vous devenus ? Mon petit Jehan ! je n'ai

pas tes souhaits.

Aujourd'hui, jour de départ ; nous ne voulons pas perdre de temps et comme il reste une demi journée disponible, nous filons à la Bocca et par la corniche à la Napoule qui, au fond de la baie, termine les monts de l'Estérel. Vu le rocher dit "*la tête de femme*". Nous revenons par Mandelieu et, après une marche de douze à quatorze kilomètres, on rentre à Cannes pour faire les préparatifs du départ à deux heures quarante. Souvenirs qui resteront gravés dans ma mémoire comme mon voyage à Florence. J'ai eu un temps splendide chaque jour, j'ai vu des fleurs et des plantes admirables. Cependant, j'ai du remords : je suis seul à profiter de ce beau spectacle et j'ai tous les miens dans la peine. Pendant que je jouis égoïstement de tout ce qui est recherché dans le monde entier, qui sait si les miens ont le nécessaire. Comme toujours, j'ai hâte d'arriver à Paris et je prends un train direct. En longeant l'Estérel j'ai un regard de regret pour ces beaux rochers rouges que je puis à peine admirer entre les tunnels.

Colson me quitte à Avignon, il part vers sa destinée. Moi j'ai l'impression de rentrer dans le noir et je voudrais déjà y être.

Il y a quelques jours, nous causions de belles choses que nous avions sous les yeux et on se disait : être heureux, cela consiste à ne pas chercher à vivre, à n'avoir pas le souci de la minute qui va venir. Oui ! mais il faut savoir s'abstraire totalement et je dois avouer que j'ai essayé de le faire, j'ai voulu ne plus penser, en me disant *Tu y penseras demain, ce soir* ... mais je n'ai pas pu. A quoi bon se mentir. Toutes les fois où je me suis trouvé devant un panorama magnifique, une vue grandiose, Amante était dans ma pensée parce que je me disais : Pourquoi n'est-elle pas réellement ici près de moi, comme jadis aux bords du lac Majeur, à Vérone, Padoue, Venise, Florence ? Et l'amertume de mon isolement gâtait la satisfaction que j'éprouvais à Hyères, au Lavandou, à Cannes, à Nice, à Menton, Monaco, Monte Carlo, au Cap Martin, à Antibes, à Grasse, au Saut-du-Loup, à la Napoule, etc ...

J'écris tout cela pendant les arrêts du train qui me ramène à Paris et je suis triste. Quelles nouvelles m'attendent là-bas ?

Paris - 2 Janvier 1917 - Je suis rentré avec deux heures quarante de retard, soit plus de vingt heures de chemin de fer. Au lycée je trouve deux lettres qui m'apportent des nouvelles du Nord ; une de Janssen, qui était à Menton en même temps que moi et qui m'écrit que tout va bien. Une d'une dame qui me dit la même chose, me parle de Suzanne, de Jehan. Pas un mot d'Edmond ! Je suis bien inquiet sur son sort, qu'est-il devenu ? Je vais écrire à cette dame et l'aller voir peut-être. Sera-t-elle en mesure de me donner des détails complémentaires ? Janssen me dit qu'on s'inquiète de l'absence de nouvelles d'André, que la guerre est trop longue pour les vieillards. Hélas !! comment faire parvenir cette fatale nouvelle à laquelle mes précédentes lettres ont

essayé de les préparer ? Je n'ose pas ; il me suggère le moyen d'écrire ma prochaine lettre chez Démaretz. Je n'ose pas.

Je suis allé présenter mes souhaits à ma tante Marie ; elle me donne les renseignements qu'elle connaît et qu'elle a obtenu par les rapatriés. Sandras m'écrit et m'annonce la mort d'André Bernard. Sa mère n'avait plus que lui ! Encore une veuve et mère inconsolable à jamais.

Jeudi 4 - Je viens d'aller voir Mademoiselle Renaudeau à Belleville, rue des Pyrénées, 337 ; on me renvoie au 372. C'est une jeune fille, ancienne compagne de Suzanne au collège de Roubaix. Elle n'a pas de nouvelles précises, elle a vu Suzanne au mois d'octobre et, comme elle était inscrite, Suzanne l'a chargée de m'écrire. A cette date, il n'y avait rien d'anormal à la maison. Edmond y était encore, Amante pouvait se procurer un peu de lait pour papa et maman. J'obtiens des précisions sur le ravitaillement, sur la vie, sur les écoles, les cours de vacances. Curiosité satisfaite mais rien d'intime ...

Hier, nous avons passé un bout de soirée dans ma chambre. Je fais quelques parties d'échecs avec Buffart puis on cause, j'avais l'esprit ailleurs. L'après-midi, je l'ai passée à visiter l'exposition de jouets au pavillon de Marsan. C'est quelconque. Certaines collections regroupées sont grotesques.

J'ai écrit à Janssen et lui ai préparé un questionnaire ; je voudrais déjà avoir sa réponse.

Samedi 6 - Démaretz que j'avais cherché à voir à la Préfecture, est venu me voir hier soir. Il a des renseignements généraux, comme les miens, sans plus de précisions. Il ne m'apprend rien. J'ai repris mes cours et ma vie au lycée, rien de saillant. Maupinot est malade, je vais le voir à son hôtel.

Ce soir, nous avons passé quelques heures dans le bureau de Madame Barbe. On a même tiré les rois à trois, prétexte de la soirée, et on a causé puis, pour varier (...) on s'est tiré mutuellement les cartes !!! Je n'attache pas grande importance à ce genre d'exercice mais néanmoins, on ne peut s'empêcher de coordonner les renseignements empiriques avec ce que l'on sait de sa propre vie et, malgré tout, on établit des rapprochements. Puis on a fait tourner une clé dans un livre de messe. Chacun y va de sa question, je demande si Edmond est toujours à la maison. La clé dit non. Nous verrons ce que dira Janssen dont la lettre m'est annoncée. Madame Barbe pose d'autres questions et je crois fort que, comme aux cartes, elle n'a pas à se louer des réponses. On fait ensuite une partie d'échecs.

Samedi 8 - Hier, j'ai passé mon dimanche comme beaucoup d'autres. La matinée à lanterner et à ranger ma chambre. Je développe des clichés de mon voyage, je les examine avec amour en pensant à mes pérégrinations sur la côte d'Azur, refaisant ainsi

mon voyage à petits pas. L'après-midi, billard et gare du Nord où je ne vois personne et où j'attrape la migraine puis, avec des billets de la censure, nous assistons à un concert rue d'Athènes, à la salle des Agriculteurs. Quelques beaux morceaux, largo d'Haendel, duo de Manson (Saint-Sulpice), *Per Gynt* de Grieg, deux chansons de Paul Vidal.

C'est bien ! Puis, je rentre à onze heures dans mes quatre murs.

Aujourd'hui, je vois Weill en permission. Son opinion sur la guerre a bien évolué, il est pour la paix ; nous en recauserons demain. Le soir, je vais voir Boucher avec qui j'aime tant causer. Il précise bien souvent ma manière de voir, en exprimant ma pensée.

Jeudi 11 janvier - Semaine bien remplie jusqu'à présent. Mardi, je suis allé passer la soirée chez Weill qui me met au courant de ses travaux, repérage des canons par le son sur le front. C'est extrêmement intéressant : des résonateurs à microphones reliés à un poste central inscrivent leurs vibrations sur une bande de papier qui se déroule à une vitesse déterminée, le temps compris entre l'onde de bouche et l'onde de choc, pour chacun des quatre postes d'observateurs, varie selon la distance de chaque poste au canon qui tire, le tracé de deux hyperboles sur la carte, dans les conditions marquées par les différences de temps, puis d'une troisième, de recoupement, permet de localiser avec assez d'approximation le point où se trouve la pièce qui tire. Nous causons de Bourgin.

Mercredi, je reçois quelques lettres peu importantes et je vais chez Laure chercher un kilo de sucre que Louis y a déposé. Je pensais aller dîner avec lui aujourd'hui mais il m'a écrit de ne pas me déranger, il n'a pas l'air de tenir beaucoup à ma visite dans son quartier (?).

Après le dîner, soirée dans ma chambre, soirée (?) longue veillée qui se prolonge jusqu'à trois heures du matin. On fait de la graphologie, il paraît que ma prédiction tirée des cartes de samedi dernier se vérifie !! beau hasard, dont le bonheur de Madame Barbe fait tous les frais.

Elle a reçu une lettre qui lui donne les plus sérieuses inquiétudes. Elle a du chagrin et ne peut parler du sujet de cette lettre sans avoir des sanglots dans la voix. C'est une femme qui a de la volonté, ses études, ses travaux, sa résolution virile, son ardeur au travail le prouve surabondamment et, chose inconcevable, elle se prépare à laisser sacrifier son bonheur, sans résistances, sans lutte, en personne résignée.

Si elle ne souffrait pas, l'énigme cesserait d'être troublante. La psychologie n'apporte-t-elle de la logique dans les passions que dans le seul domaine du roman ?

Aujourd'hui, j'attendais une lettre de Janssen. Elle n'est pas venue, il n'est vraiment pas pressé. Je suis allé faire une visite à Madame Taisne à Neuilly. Je ne l'avais pas vu depuis que je suis démobilisé ; puis une autre à Madame Seydoux. Je leur donne les

maigres nouvelles que j'ai reçues, puis je vais me commander un vêtement. Je suis en loque et peu reluisant pour Montaigne. En revenant, j'entre à la Préfecture de Police pour voir Démaretz dans ses fonctions de censeur pour caf'conc et j'ai l'occasion de lire quelques unes des inepties qu'on sert à un public imbécile, c'est lamentable.

Je rentre au lycée à cinq heures et demi et, à sept heures, les pompiers commencent à circuler annonçant les zeppelins avec leurs sirènes et leurs trompes. On éteint partout, les élèves pensionnaires descendent dans les caves dans l'attente d'événements qui, à dix heures, moment où j'écris, ne se sont pas encore produits.

Dimanche 14 janvier - Il n'y a rien eu jeudi. Ce fut simplement une alerte dont rien n'annonça la fin dans le quartier.

Vendredi, j'ai travaillé à corriger des copies puis, le soir à languiner mais l'esprit était à Mouvaux. Le gouvernement a répondu à la note de Wilson. C'est bien ! on précise nos buts de guerre mais il y a beaucoup à faire pour les atteindre et toujours cet optimisme de façade auquel les événements correspondent si peu. Samedi, pas encore de lettre de Janssen. A quoi pense-t-il ? ne sait-il rien ou ne comprend-il pas mes inquiétudes ? Le soir, réunion hebdomadaire au bureau de Madame Barbe. Bavardage moitié sérieux, moitié plaisant en se tirant mutuellement les cartes ; il est quand même curieux de constater la persistance des augures défavorables pour Madame Barbe. De mon côté, j'ai des prédictions quelconques auxquelles je ne saurais m'arrêter un seul instant même si j'avais la moindre disposition d'esprit à ces puérités. On établit simplement des rapprochements entre la réalité et les annonces des cartes. Quant à l'avenir, je l'espère favorable tout en le redoutant. Puisse-t-il me trouver de taille à l'affronter. Ah ! si j'avais Amante près de moi, je n'aurais aucune inquiétude car elle aurait de l'énergie pour moi.

Maurice Caron arrive en permission, il part à Béthune pour deux jours et reviendra mercredi. C'est un brave garçon qui me dit sans se plaindre ses misères au front ; il est à droite de Reims. En poste dans un secteur relativement tranquille mais il doit vivre dans l'eau, littéralement. Aujourd'hui, Maupinot qui est installé à l'infirmerie parce que malade, me donne un peu d'occupation pendant la matinée. Après-midi, je vais à la réunion des ff (trois points en triangle) sn (trois points en triangle) des régions envahies. Toujours la même impression de pessimisme devant la veulerie parlementaire ; on note des résolutions mais autant en emporte le vent.

Bardou (?) pharmacien de Lille, ancien compagnon de Jacquet nous raconte les épisodes qui précédèrent la mise en accusation, le jugement et l'exécution du martyr.

Le soir, je rentre à huit heures dans ma chambre. Toujours pas de lettre de Janssens. A quoi pense-t-il ? Lemaire m'a envoyé deux douilles de soixante-quinze en cuivre.

Samedi 20 janvier - J'ai reçu jeudi une lettre de Janssens, enfin ! Elle complète un peu (...) la première. Amante est amaigrie, paraît-il par les privations et les inquiétudes. Elle s'occupe beaucoup de l'instruction des enfants. Edmond a été pris dans une rafle mais, à la suite de démarches, il a pu être relâché par les boches. Jusqu'à la prochaine fois sans doute, où on le retiendra pour l'expédier je ne sais où. Janssens revient sur l'inquiétude au sujet d'André. Que faire ? Vais-je écrire la vérité ? Je n'oserais pas, même si j'étais sûr de faire passer ma lettre.

J'ai reçu aussi une lettre de Poirel, lui aussi aurait beaucoup à me dire mais il craint la censure ; il me dit de bonnes paroles affectueuses mais tout cela ne m'avance guère et je broie du noir comme de coutume. Toute cette semaine a été passée dans ma chambre à faire un peu de photo, le soir, à corriger des copies, à tenir compagnie à Maupinot, mon voisin malade. Jeudi, j'ai attendu Maurice Caron toute la journée et, aujourd'hui samedi, je ne l'ai pas encore vu.

Qu'est-il devenu ? Buffart a été malade, rechute de tuberculose point (?) etc ... Hier, c'était le tour de Madame Barbe de tomber malade : grippe, elle est au lit. Aujourd'hui, je suis allé la voir. Elle a reçu la visite qu'elle redoutait. C'est le divorce. Mais proposé d'une façon bizarre comme par un égoïste qui voudrait se ménager un retour, séparation suggérée à l'amiable pour pouvoir renouer plus tard. Manifestation de regrets comme devant l'inévitable. Désir de rompre en amis pour pouvoir se rencontrer plus tard en amis. C'est bien étrange. Quant aux années communes, il en conservera semble-t-il un bon souvenir de camaraderie (??). J'avoue ne pas comprendre et ce n'est pas à moi de chercher à dénouer cette énigme.

La pauvre femme doit soigner sa grippe avec une sérieuse et grave préoccupation.

J'ai reçu de Barker le recueil de chants que je lui avais demandé de m'envoyer. Chose extraordinaire, il ne m'a écrit ni à Noël ni au nouvel an. C'est la première fois depuis dix-sept ans. Serait-il malade lui aussi ?

De la guerre, rien. On se prépare des deux côtés. Weill est reparti plus pessimiste que jamais. Il semble bien que l'offensive de cette année sera décisive et amènera la paix. C'est angoissant et les sacrifices que l'on doit attendre mettent dans un état d'énervement général.

Mardi 23 janvier - Maurice Caron est revenu samedi. Il m'a attendu chez Bisson avec Louis samedi soir et n'est pas venu me voir. Hier soir j'ai trouvé dans ma boîte au lycée un mot de lui m'invitant à dîner chez Laure. Avec Louis, nous passons là quelques heures à parler de nos gens. Aujourd'hui, je vais avec lui, un conservateur (?), payer une note pour Démaretz et je demande quelques renseignements pour une avance. Il faut produire un certificat de vie que nul ne peut me procurer de Mouvaux. Néanmoins j'écrirai. L'après-midi, je vais à Clichy avec Maurice qui repart demain au

front. Le reverrai-je encore ? Nous allons entrer dans une période terrible de la guerre. Effort considérable partout. Quand commencera-t-on ? Laissera-t-on l'initiative au boche comme l'an dernier à Verdun ? On dit non ! et Démaretz a appris d'un belge qu'il n'y a plus que des anglais vers Nieuport. Nous attaquerions du 1er au 20 février selon le temps. Mais il faut pour cela une Russie organisée et le ministère y change plusieurs fois par semaine. On se perd en suppositions et en hypothèses.

Vendredi 26 - Hier, j'ai passé une journée à peu près complète dans ma chambre. Madame Maupinot est venue voir son mari qui va mieux et pense à partir prochainement. J'ai beaucoup songé à Edmond ; il a eu hier dix huit ans. Comment le trouverai-je quand je le reverrai ? et puis le reverrai-je ? Vingt-neuf mois de séparation à l'âge où les enfants changent tant. Je n'aurai pas assisté à la transformation de mon aîné. Ce passage de l'adolescence à la jeunesse où il faudrait pouvoir le guider et le mettre en garde contre certains dangers qui le guettent, je n'en aurai pas été le témoin. Je les ai là tous quatre sous les yeux, ils me regardent si tristes, ou si anxieux comme Jehan ...

Aujourd'hui le communiqué du soir annonce une attaque allemande à la cote (?) 304 à Verdun. En Alsace, il se passe aussi quelque chose mais on n'en dit rien encore. Est-ce le déclenchement ? Oh ! la fin de ces tueries ne viendra donc jamais !

28 janvier - Dimanche - Hier samedi, soirée chez Madame Barbe, toute empreinte de pessimisme ; on bêche ferme la société humaine, on parle de troubles possibles à cause de la disette de charbon et Buffart, qui a toujours des informations sensationnelles, dit qu'il y a des mitrailleuses prêtes dans les postes de police (??). Je ne crois pas à une émeute ni même à une échauffourée ; il y a de l'argent, on peut en gagner et ce n'est pas le froid résultant de la misère mauvaise conseillère, c'est le froid parce qu'on ne peut pas se procurer de charbon et si on ne peut pas se chauffer chez soi, on ira chez le bistro - ce qui n'est pas meilleur comme solution.

Aujourd'hui, je vais comme d'ordinaire faire un billard puis à la gare du Nord. Je vois des gens nouvellement rapatriés du Cateau. Richez, le mécanicien, qui est arrivé hier, me donne des nouvelles de la vie là-bas. La vie y est très supportable. Les boches, beaucoup plus démoralisé que les français, laissent clairement entendre que les vivres seront épuisées en mars. J'apprends également que des émeutes éclatent fréquemment en Allemagne. On voit au Cateau des officiers rechercher des victuailles pour les envoyer chez eux. Le charbon est à quarante-cinq francs (?) la tonne.

On parle toujours d'un grand coup prochain mais c'est un boniment qui a tellement servi que je n'y croirai que quand je verrai le communiqué. En attendant, nos soldats sont glacés dans les tranchées. On me parle de cinquante trains chaque jour d'hommes évacués pour pieds gelés. Mangin, du Cateau, me dit qu'à Contrexéville et Vittel, les

hôpitaux en sont pleins. Huit cent à Contrexéville. Rien de Lille, Mouvaux, cependant de nouveaux rapatriés sont annoncés, cinquante mille. Aurai-je encore des nouvelles ? Reçu une lettre extrêmement aimable de Madame Seydoux et une de Colson qui m'annonce qu'il a fait le saut et enfin déclaré sa flamme ! sa lettre est extrêmement amusante. Je vais lui écrire pour le féliciter, j'espère qu'il va se hâter et ne pas m'obliger à aller à Carcassonne à Pâques lui servir de témoin.

Jeudi 1er février - Trois jours de classe sans incidents à noter. Il fait toujours très froid. La Seine charrie des glaçons. Ce matin, il a neigé et le thermomètre a remonté légèrement. J'ai passé une partie de la soirée hebdomadaire avec Madame Barbe et Buffart dans ma chambre, le reste avec Buffart seulement à jouer aux échecs. Petit changement ! Aujourd'hui, je suis allé voir un camarade d'école que je n'avais pas vu depuis vingt-sept ans et demi, Legrand, qui est passé par Saint-Cloud et était depuis longtemps au Caire. Actuellement, il a un bureau à Paris, Mission scolaire égyptienne, dont le rôle est assez vague. J'ai passé une heure environ à remuer les cendres d'un passé assez lointain, vieux souvenir, d'Ecole Normale, le professeur Martin, les camarades ... que de changements et d'événements depuis. Il a fallu la guerre pour nous remettre en présence.

A quatre heures un quart, je rentre au lycée et je passe mon temps près de Maupinot, toujours tenu au lit pour une périphlébite, puis je feuillette une partition de Manon. J'ai recommencé à jouer de la flûte. Je ne sais que faire. Et où irai-je ? au café ? cela m'horripile. Je recommence mon doigté comme jadis et je travaille à souffler des notes comme un débutant.

De la guerre, les journaux du soir apportent une grave nouvelle : les boches notifient aux neutres que (?), en raison du blocus de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, les torpillages vont être plus fréquents.

Est-ce aujourd'hui que va se déclencher l'offensive comme on l'a annoncé ? Va-t-on répondre à la note et va-t-on attaquer simultanément ? Nous sommes toujours à un tournant mais la courbe se prolonge sans qu'on puisse prévoir un changement dans cette situation. Et je vois les jours passer en me laissant toujours le même chagrin. Amante est toujours là-bas à se morfondre avec mes parents et mes enfants.

5 février - Lundi - De ma vie, rien à noter pendant ces quatre jours, travail courant, pas de lettres. J'en écris si peu d'ailleurs. Samedi, nous avons passé la soirée dans ma chambre et cela s'est prolongé jusque deux heures en dissertation sur toutes choses. On a joué (??) et on leur a fait dire une foule de choses. Il est curieux de constater que les tracasseries et les tourments rendent enclin à écouter tous les présages ; et les prédictions, auxquelles on ne s'arrêterait pas en temps ordinaire, prennent créance dans le chagrin

surtout quand elles se sont trouvées vérifiées antérieurement une ou deux fois.

Hier, à la gare du Nord, j'ai revu la cohue des Catésiens mais je n'ai rien appris. Grande nouvelle cependant au point de vue politique. Les États-Unis n'acceptent pas la note allemande. Wilson a rompu les relations diplomatiques. Bernsdorff (?) a reçu ses passeports et Gérard est rappelé. C'est un avantage pour l'Entente mais j'y vois une complication pour les miens. Comment va fonctionner le comité de ravitaillement en Belgique et dans le Nord ? Les miens ne vont-ils pas pâtir de ce fait ?

8 février - Jeudi - Encore trois jours passés sans changement. Semaine de composition avec un travail fou. Je suis toujours très occupé avec Maupinot dont je fais toutes les courses. Hier, j'ai pu m'échapper et aller jusqu'à Clichy où d'ailleurs je n'ai rien appris. Le front diminue un peu. Après les huit jours à moins quinze degrés, on tombe à moins sept. La Seine aujourd'hui charrie moins de glaçons. Les complications pour le chauffage subsistent, on ferme les théâtres quatre jours par semaine. Je vois une queue de gens qui vont se chauffer au refuge de Saint-Sulpice ; c'est lamentable. Tous les établissements publics ont des difficultés ; ici, même le blanchisseur ne veut plus prendre le linge, le combustible diminue et on envisage toutes les éventualités jusqu'au licenciement de l'internat où il y a une épidémie de rougeole.

Hier, soirée dans ma chambre où il fait plus chaud, on bavarde comme de coutume et sans méchanceté. Je relève un travers de Buffart. Il a vingt-deux ans et il a eu à lui seul plus d'aventures héroïques ou tragiques que les héros d'Homère. A quel sentiment obéit-il en les racontant ? Il a failli se noyer et parle des sensations d'un noyé, il a fait des chutes extraordinaires, il est tombé dans un puits, il a tout vu, tout lu et sait tout. Heureux âge ! On va se coucher à deux heures. Madame Barbe a vu son mari mardi. Toujours la même situation car il obéit à des sentiments étranges, aussi il émet des prétentions singulières incomparables avec la rupture.

Aujourd'hui, Colson m'écrit qu'il est fiancé et traverse une nouvelle crise de neurasthénie. Il a peur du mariage et je suis tenu de le remonter. Toute sa lettre me fait évoquer mon passé : ma longue et heureuse période de fiançailles avec Amante. Ah ! On n'invoquait pas les cas de conscience, on s'aimait, on ne pensait qu'à s'aimer en attendant impatiemment le jour où l'on serait l'un à l'autre. Vingt-cinq ans de cela et quand je pense que, depuis vingt neuf mois, je suis privé d'un bonheur qui eut été continu sans cette guerre, je sens une rage sourde monter contre ceux qui en sont responsables, contre tout ce qui est allemand !

Lundi 12 février - Toujours la même vie avec des épisodes qui ne méritent pas d'être signalés, incidents scolaires, conversations avec Maupinot. Samedi, soirée dans une chambre avec conversations, dont la situation toujours difficile de Madame Barbe fait les frais, pessimisme résultant de considérations juridiques ou d'un premier contact

avec les hommes de loi. On bat les cartes qui disent les mêmes choses désagréables. La soirée se prolonge jusque deux heures. Le dimanche, le proviseur m'offre en insistant une place à un magnifique concert à la Sorbonne. J'y vais entendre le meilleur orchestre que j'ai jamais entendu, la Société des concerts du Conservatoire, dirigée par Messenger. On joue de la musique italienne moderne, c'est parfait comme exécution. Si l'on pouvait faire jouer ce que l'on désire par cette phalange d'artistes !

Je me demandais ce que cachait cette insistance du proviseur à faire plaisir. J'ai l'explication aujourd'hui. L'épidémie de rougeole prend de l'extension et on nous chasse de l'infirmerie, je prendrai dorénavant les repas au réfectoire des maîtres ; cela ne me plaît guère mais que faire ? où aller ? par cette période de vie chère, de froid intense, je ne serai nulle part aussi bien.

Il faut cependant ajouter que l'on n'a plus de bois que pour quelques jours. La crise du charbon sévit de plus en plus, le temps est toujours à la gelée et on ne sait où l'on va.

Démaretz pense que les États-Unis vont déclarer la guerre, je n'en crois rien. L'Allemagne ne cédera pas officiellement mais en fait elle évitera la déclaration de guerre, en évitant de torpiller des navires américains puis la farce sera jouée. De leur côté, les américains éviteront d'envoyer des navires.

On prépare toujours des grands coups et il y a des remaniements de troupes sur le front. Quant à l'offensive de février, elle me paraît être un bateau contre tous ceux que l'on a lancés depuis trente mois.

Vu hier Lenglet (?), du Cambrésis ; il a eu des nouvelles du Cateau. Les suicides de boches y sont fréquents. Tout cela est très bien mais je ne vois pas que les événements se modifient. Il fait certainement très froid à Lille et bien que le charbon n'y coûte pas cher, je me demande comment papa supporte cette température. Certes, les pauvres vieux ne méritaient pas ces privations et ce martyre au déclin de leur vie de travail.

Toujours rien à faire, cette attente me tue un peu à la fois. Je blanchis et me ronge, impuissant.

14 février - Mercredi - Je reviens de la gare de Lyon où j'ai conduit Maupinot prendre le train. Il part dans le midi à Aix-en-Provence où il va se refaire, et, certes, il en a besoin. La machine me paraît terriblement usée. Me voilà seul derechef et je vais à nouveau souffrir un peu plus de ma solitude mais on se fait à tout ! Depuis vingt-neuf mois il y a eu bien des soirées où j'ai senti les larmes me monter aux yeux et beaucoup d'autres où j'aurais voulu pleurer hélas !

*Les larmes qu'on ne pleure pas
Dans notre âme retombent toutes,
Et de leurs patientes gouttes
Martèlent le cœur triste et las !*

Puissent-elles ne me point tuer avant d'avoir revu les miens. Accepter l'inévitable c'est se cuirasser contre les souffrances. Mieux vaut se révolter et souffrir. Je laisse ma plume car mes amis arrivent passer la soirée.

15 février - Jeudi - Hier, la soirée s'est prolongée jusqu'à une heure et demi avec les conversations habituelles ; on a battu les cartes. Si je les écoutais, j'attendrais une lettre d'Amante mais à quoi bon s'arrêter à tout cela ; m'y arrêter serait aller au devant d'une nouvelle déception car Amante ne peut m'écrire. Le temps froid s'est adouci et permet de se risquer à faire une promenade. A midi, on décide de se mettre en route après le déjeuner et nous partons au bois de Vincennes par la porte de Picpus, nous faisons le tour de Saint-Maurice, Charentonneau, le plateau de Gravelle. A Joinville, on prend un café et nous revenons toujours à pied par le camp de Saint-Maur, le Fort de Vincennes et Saint-Mandé, quatorze kilomètres.

La crise du charbon nous vaut un congé de quatre jours au carnaval. Que vais-je faire pendant ces vacances qui jadis me semblaient si bonnes ?

Samedi 17 - Colson m'a écrit une lettre très intéressante. Il a franchi le Rubicon et songe enfin à se marier. Il brûle les étapes tout en traversant des crises de neurasthénie terribles. Je lui écris souvent et mes lettres exercent, paraît-il, une action calmante et souveraine sur ce sceptique qui est en réalité un timide et un tendre. Je lui écris souvent et je vois que mes lettres sont lues avec intérêt car il me couvre de fleurs.

Me voilà en vacances jusqu'à vendredi, que faire ? Le dégel est venu, les rues sont sales et je n'ai pas du tout le goût de sortir ; je ferai quelques visites et les jours passeront un peu plus lentement que d'ordinaire. Je songe aux bonnes années où nous fêtions le carnaval au Câteau, à Valenciennes ...

Dimanche 18 - Journée pénible que j'ai passée seul dans ma chambre jusqu'à deux heures à rêver et à méditer tristement. Je suis en ce moment assailli de pressentiments funestes et ne sait comment les chasser. Je fais de la musique et me suis remis à la flûte. J'apprends avec un peu de goût car j'ai un bon instrument mais je ne joue que quand je sens le cafard me prendre. Le seul désir de faire de la musique pour la musique ne me vient pas. Mais tant pis, j'aurais en tout cas perfectionné mon doigté et plus tard, si Suzanne a fait des progrès, je pourrai jouer avec elle quelques morceaux.

A deux heures, je vais à la gare de l'Est où je trouve Labaeye, son fils et Descarpentier, adjoint de Mouvaux qui après une permission passée à Calais, retourne au front à Verdun. Lui aussi annonce une offensive prochaine. Nous en recauserons à Pâques ou à la Trinité ou au 1er juillet, comme l'an dernier. A la gare du Nord, c'est toujours la même cohue mais j'y vais quand même pour entendre parler le langage rude du

Cambrésis. Chaque fois j'en suis désabusé et abruti par le bruit, n'ayant rien appris. Cela ne m'empêchera pas d'y retourner dimanche prochain.

Mardi 20 février - Hier matin, Madame Barbe, qui n'était pas libre samedi, propose de passer le lundi la soirée au bureau mais à la suite d'une réquisition de malades, elle dut partir au moment où nous commençons une partie de cartes et la soirée se termina dans ma chambre où je l'attends avec Buffart en faisant du café. On bavarde comme à l'habitude jusque une heure et demi du matin.

Aujourd'hui, je suis allé à Clichy où j'ai trouvé Louis Baudouin. Je suis revenu avec lui à Paris et après une partie de billard, je rentre dans ma chambre où j'écris à Colson toujours plus amoureux et qui va au mariage comme on va au poteau d'exécution, quand il est laissé à lui-même. Il a enfin fixé son jour, 1er mars.

Jeudi 22 - Hier nous avons passé une bonne soirée. Il avait été décidé antérieurement que pendant ces vacances imprévues, on ferait un pique-nique modeste sans rien demander au lycée. Le menu fixé et bien arrêté comprendrait des harengs saur, des pommes de terres cuites sous la cendre, de la bière et un café. Laure m'a pour la circonstance prêté des serviettes et des couverts. J'ai fabriqué des assiettes en papier. Madame Barbe a fourni le dessert et j'ai pu ajouter au menu une bouteille de vieux Bordeaux offerte par Laure. Ce fut plantureux, on se lécha les doigts puis, à huit heures et demi, nous partîmes chez Bouteville qui nous attendait pour prendre le café. On jabota ferme de la guerre, de philosophie, on fit même tourner une table et à minuit, nous revenions tranquillement à la villa des Épaves où je fis une camomille puis du thé jusqu'à deux heures du matin. Mais les quelques verres de vin que j'avais pris me tinrent éveillé jusqu'au matin. Je ne suis plus habitué à cette boisson et depuis huit mois que je bois du lait, le moindre écart de régime a immédiatement une répercussion sur mon état général.

Aujourd'hui, j'ai passé la journée dans ma chambre ; le temps est gris, maussade et la pluie tombe assez pour m'enlever toute envie de sortir. Banchet (?) m'écrit qu'il peut aller en Alsace, il me demande de le mettre en rapport avec Deguise et Théo Bretin, rapporteur de la commission de l'enseignement.

Hier, j'étais allé à la Bourse de Commerce pour voir Émile Macarez mais je n'ai pu le rejoindre. J'ai vu Léon Cousin avec qui j'ai parlé d'Evelina, du passé, de Saint-Python

.....

Hélas que tout cela est loin.

Demain, les cours reprennent jusque Pâques ; dans cinq semaines il n'y aura plus que deux jours de classe. La vie courante continue sans modifications apparente mais rien

ne permet de faire le moindre pronostic sur la guerre qui est encore la chose la plus importante dans tout ce qui me touche. Là, aucune précision, on ne sait rien. Un ministre de la guerre anglais pense que cela sera terminé cet été !! La Salle, entre autres sottises, disait hier qu'on en avait encore pour cinq à six mois ?? On verra bien le 15 août.

23 février - Vendredi - C'est aujourd'hui que je devrais souhaiter la fête à Amante ; date anniversaire que j'ai fêtée de si tendre façon. Trois années de suite j'ai dû laisser passer ce jour en me contentant d'envoyer par la pensée des vœux que je sais attendus, car elle pense à moi aujourd'hui plus que les autres jours. Et je suis ici à me morfondre comme elle se morfond là-bas.

Enfin ! je vais lui écrire avec l'espoir que ma lettre lui sera remise un jour si je ne devais plus la revoir.

Lundi 26 février - Tristes journées que je viens de passer. La nuit de vendredi à samedi a été une nuit blanche, je n'ai pas dormi une heure. Samedi, à notre soirée coutumière, on manquait d'entrain et on causait à peine.

Colson m'a écrit trois fois cette semaine mais je vois bien qu'il écrit surtout pour avoir une réponse. J'ai fait de mon mieux et lui ai expédié la dernière ce matin. Nous verrons à Pâques les effets de quatre semaines de lune de miel.

La journée d'hier a été la répétition de dimanches ordinaires. Je suis allé à la mairie demander ma carte de sucre car nous allons avoir des cartes de sucre comme en Allemagne.

Rien de la guerre, on attend toujours la déclaration de guerre des États-Unis et on l'attendra encore longtemps. Démaretz redevient optimiste, il ne s'aperçoit pas que cela tient à sa manière de raisonner en ne voyant qu'un seul côté des choses, absolument comme quand il est pessimiste.

Émile Macarez m'a écrit. Il est un peu souffrant et n'est pas venu mercredi dernier à Paris. Je tâcherai de la voir dans une quinzaine de jours.

Démaretz m'a appris hier que la femme de son frère Edmond était morte. On l'a enterrée à Bry il y a quelques jours.

Jeudi 1er mars - Encore un mois écoulé, un mois qui s'ajoute au vingt-neuf que j'ai perdus et que je ne retrouverai plus. Si j'avais su !

On m'a apporté hier mon coffre fort que j'ai installé dans ma chambre où il fait l'effet d'un chiffonnier somptueux dans une cellule de moine. Quelle dérision ! je n'ai plus

rien, mais j'ai un coffre fort ! On voit des choses bizarres.

Colson m'a écrit sa dernière lettre de garçon. Elle est empreinte d'un scepticisme qui a quelque chose de douloureux. Il [s']est marié aujourd'hui et je lui ai envoyé un télégramme de félicitations à Saint-Nazaire-d'André (?) où s'est fait la conjugaison. J'espère qu'il m'écrira prochainement pour me faire connaître ses premières impressions.

J'étais allé à Janson-de-Sailly pour voir Mis et passer quelques heures avec lui mais n'ayant pas été touché par mon message téléphoné, il était sorti. Je suis alors parti à Clichy et à cinq heures j'étais rentré au lycée. J'ai si peu d'agrément à me promener seul dans Paris et malgré la douceur du Printemps qui s'annonce déjà, je ne sais pas m'éloigner.

Une réfugiée de Denain a écrit à Louis et lui a donné des nouvelles d'Hélène. Il n'arrive plus de trains d'évacués de la région de Lille et je crains que les renseignements reçus par l'intermédiaire de Janssens ne soient de longtemps les derniers pour moi.

J'ai rencontré à Passy un soldat du Cent cinquante-cinquième que j'ai abordé. Je lui pose quelques questions. Il n'appartenait pas à la compagnie d'André. J'essaie d'avoir quelques renseignements ; il n'a pas été à Verdun mais il sait qu'à la fin de mai, le bataillon d'André fut détruit ou fait prisonnier. Un seul homme en revint (Cumières (?) et le Mont Homme).

4 mars - Dimanche - Rien à noter. Toujours la même vie terre à terre. Au lycée la nourriture devient insupportable, toujours des légumes secs, haricots, lentilles, pas de pommes de terre. Jamais de légumes frais. Les œufs que l'on me prépare sont cuits invariablement dans la graisse. J'en suis écœuré et mon urticaire est plus piquant que jamais. Et je n'ai pas le droit de me plaindre. Les miens n'en ont pas autant là-bas à s'offrir.

Aujourd'hui, après la partie habituelle à la gare de l'Est, nous allons dîner avec Labaeye et son fils et, vers sept heures et demi, nous regagnons, Démaretz et moi, nos pénates lentement, en causant, par le boulevard de l'Opéra, les rues de la Paix, de Rivoli, la Concorde, les boulevards Saint-Germain et Raspail jusqu'à Notre-Dame-des-Champs. On n'est pas pressé car c'est encore vers un isolement que nous marchons. On n'en sort pas.

Colson ne m'écrit pas. Il a maintenant d'autres chats à fouetter. J'attends avec quelque curiosité sa première épître d'homme marié.

Sur la guerre, il n'y a rien à noter. On dit que la campagne des sous-marins allemands fait long feu ; on en capture, d'autres se rendent mais qu'y a-t-il de vrai dans ces *on dit*. Une tentative allemande de diversion au Mexique fait beaucoup de bruit et gêne certainement le gouvernement boche mais pratiquement cela ne change rien à la

situation.

5 mars - Lundi - Aujourd'hui, j'entends très distinctement le canon du front comme à la fin de juin 1916, quand le bruit des voitures ne se fait pas trop grand. Y aurait-il une offensive en liaison avec les anglais ou séparément ? On verra cela dans quatre ou cinq jours.

D'autre part, Antonov, un russe qui est ici surveillant d'internat, dit que dans les milieux militaires russes, on parle d'opérations militaires que le public ignore. Les allemands évacueraient le Nord de la France prochainement. J'en doute, le gage est trop beau.

Le rêve est aussi trop beau pour moi. Mieux vaut n'y point penser. Ce serait une déception à ajouter à toutes les autres.

J'ai reçu aujourd'hui la visite d'Achille Pachy. Il a un panari et ne peut travailler. Il me parle d'Henri dont je reçois une lettre quelques heures plus tard. Envoyé comme comptable dans une compagnie d'aérostiers, il trouve son emploi pris et est versé dans l'équipe des manœuvres. Travail éreintant et au-dessus des forces d'un homme de quarante-cinq ans.

9 mars - Vendredi - Toujours rien !

Mercredi une manifestation importante à la Sorbonne sur (?) la présidence de Deschanel (?) ; devant le Président de la République, nombreux discours des présidents d'organisations politiques, religieuses, sociales, sorte de communion nationale dans la promesse de tenir, annonce de sacrifices importants jusqu'à la victoire qui se rapproche -?- Grands mots !

Le soir, Mademoiselle Mignon, professeur de mathématiques vient passer quelques heures avec nous. Conversation intéressante mais de pacifistes convaincus, déprimante souvent. Où est le devoir ? Comment concilier l'humanité et l'idée de patrie dans un conflit comme celui qui nous écrase. Dissserter sur la paix, sur la désertion, faire le jeu de l'ennemi qui attise les haines et provoque la discorde. Quelle dérision ! au moment où nous allons peut-être toucher au but. J'en reviens toujours à ma crainte. On se serait battu, on se serait ruiné pour rien. Il y aurait un million de jeunes hommes tués et deux millions de blessés pour arriver à un compromis dont nous serions les dupes et les victimes ! Non ! Je souffre depuis trente mois, les miens souffrent plus encore, mais si nous nous retrouvions sans que le conflit ait été solutionné en notre faveur, il semble que notre vie serait brisée aussi sûrement que par les deuils ou la mort. D'ailleurs, et c'est toujours là que j'en reviens après de longues méditations, les événements nous mènent, les gouvernement nous mènent, une esquisse de révolution serait brisée, le sang coulerait et après, la guerre recommencerait. Nous ne pouvons que souffrir en silence.

12 mars - Lundi - Samedi, je suis allé à Clichy où j'avais porté du linge à raccommoder ! Au retour je vais me procurer des cartes de demi-place (?). Le soir nous passons quelques heures à causer comme d'ordinaire. L'intérêt de ces réunions se ralentit ; l'intimité y est encore mais moins grande. J'en devine la raison et n'en parlerai que si j'ai des certitudes. On verra bien.

Colson m'a écrit. Il m'a fait le récit de son mariage et se révèle un tendre ! Il est lyrique et évolue en plein ciel.

Hier, je suis allé le matin à une tenue de loge mixte à laquelle j'étais invité. On a reçu un ex-prisonnier français en Allemagne - Tison - renvoyé en France avec de faux papiers pour faire de la propagande pacifiste dans les milieux ouvriers après conversation avec Sudekum (?). Il avait été question de cela dans les journaux : même coup qu'en Irlande mais cela n'a pas réussi. Le prisonnier est au service du contre-espionnage.

L'après-midi, je vais rue Cadet où, après une discussion confuse sur les moyens d'ébranler la F.M. (?) et qui se termine en queue de poisson, j'amène Detierre à faire quelques déclarations sur la situation politique fortement compromise depuis le vote de vendredi soir où le gouvernement n'a pu obtenir deux cent cinquante-huit voix qu'en faisant voter vingt-deux absents par congé.

C'est de plus en plus triste. La guerre apparaît comme interminable. Nous avons dépensé quatre-vingt-cinq milliards ⁷ et ce n'est pas fini. Les difficultés apparaissent inévitables tout comme la révolution. Les budgets seront de douze à quatorze milliards. Où trouver l'argent ? Le percement du front apparaît comme un chose impossible aux esprits les moins prévenus car pendant qu'on cherche à traverser le terrain battu et reconquis, la muraille se reforme plus loin et tout est à recommencer.

Suis-je condamné à vivre encore des années dans cette situation avec les miens mourant de faim de l'autre côté de cette barrière de fer ?

Au point de vue politique, la lutte contre le ministère recommence demain, et je crois bien qu'elle aboutira cette fois.

A la gare du Nord, on me dit qu'il y a des trains arrivés de la région de Lille. Aurai-je le bonheur d'avoir des nouvelles ? Si Suzanne pouvait revenir, ou d'autre, ou tous !!

C'est aujourd'hui le 12 mars. Il y a *quarante-et-un ans*, en 1876, nous avons la plus formidable tempête dont j'ai été le témoin. Que de fois depuis avons-nous en famille parlé de cette tempête dont le souvenir est resté si vif dans notre esprit ! Les cataclysmes de la nature, si épouvantables qu'ils soient sont toujours de courte durée. Un jour ou deux au plus. Ceux déclenchés par les hommes sont plus horribles. Nous en

⁷ Ajouter la dette de 30 milliards (NDA)

vivons un qui dure depuis trente-deux mois et, si on consulte l'horizon, il est impossible d'entrevoir la moindre lueur de paix.

Jeudi 16 mars - Enfin ! j'ai des nouvelles de là-bas. Hier mercredi après être allé vainement à la gare de Lyon attendre Émile Macarez, je suis rentré au lycée et, à trois heures et demi, je vois arriver Léonard qui m'apprend que Madame Vignot est arrivée avec ses enfants. A quatre heures et demi, je trouve un pneu qui me demande de lui fixer un rendez-vous. Je ne prends pas le temps d'écrire et je file rue des Vinaigriers où je trouve sa belle-sœur. J'attends pendant une heure son retour et en sortant je la rencontre sur le boulevard Magenta. Elle me donne rapidement des nouvelles et nous prenons rendez-vous pour le lendemain.

Aujourd'hui, après une nuit presque blanche, je cours chercher des détails et j'en obtiens pendant une heure, et j'en demande toujours davantage. C'est Amante, c'est papa, maman, Suzanne, Edmond, Jehan, tous y passent. Je voudrais savoir tant de choses. Les enfants, tous me réclament et, à des titres divers, souhaitent mon retour. Pauvres chers prisonniers. C'est Amante qui est très amaigrie ainsi que Suzanne, c'est Edmond qui a été emprisonné parce qu'il n'avait pas sa carte d'identité. C'est Jehan qui va au lycée et commence son latin avec Guertin de guerre (?). C'est papa et maman qui vieillissent mais n'ont pas été malades depuis la guerre. Tous ignorent la mort d'André. Je prends rendez-vous pour demain et je laisse Vignot et sa femme au ministère. Je rentre au lycée pour rassembler mes idées et mes souvenirs. Le concierge me remet au passage une lettre de Virginie arrivée par la Belgique et la Hollande, partie le 15 novembre de Lille, elle a mis exactement quatre mois pour me parvenir. Lettre écrite à André un peu moins de six mois après la mort du pauvre enfant. Je la lis les larmes aux yeux car elle est poignante de tendresse ainsi que celle de la petite Laure si câline, si touchante. Et toutes ces phrases émouvantes vont à un enfant mort depuis neuf mois, n'est-ce pas atroce ? Il y a une photographie que je conserverai pieusement. Je passe l'après-midi dans ma chambre à ressasser tous mes souvenirs et à penser tout ce que j'ai appris aujourd'hui, au boche maudit, cause de tous nos maux.

18 mars - Je suis allé dîné avec Vignot, sa femme et Mis place de la République. Nous avons causé longuement du lycée de Lille, de la vie là-bas. Madame Vignot nous a donné de nombreux détails qui permettent de se faire une idée de l'existence déprimée que les nôtres mènent sous la botte des bourreaux.

Les journaux de vendredi soir annoncent la révolution en Russie, l'abdication de Nicolas le Pendeur en faveur de son fils. Ceux de samedi disent que c'est au profit de son frère, le Grand Duc Michel. Les détails arrivent peu à peu et la meilleure impression est fournie par les journaux allemands qui sont consternés car le parti au pouvoir est pour la guerre. Les trahisons de toute la clique révolutionnaire sont

devenues impossibles.

Enfin aujourd'hui, de bonnes nouvelles arrivent du front. Les anglais ont repris Bapaume (?). Nos troupes ont repris Roye et Lamigny (?). Ce soir, Ghisserme (?) dit qu'à la gare du Nord, on annonce officieusement la reprise de Noyon et de Nesle. On se reprend à espérer mais le critique des *Débats* y voit une manœuvre allemande de repli sur la ligne Lille, Douai, Cambrai, Saint-Quentin, Saint-Gobain. Il est peu probable que l'ennemi découvre ces villes destinées à former la grande ligne de ravitaillement de son front. La guerre va donc reprendre sur de nouvelles et solides positions.

Aujourd'hui je passe mon dimanche seul. Démareetz n'a pas cru devoir me prévenir qu'il s'absentait et je l'ai attendu au lycée, à la gare de l'Est puis à l'Espérance.

Revu Madame Vignot qui part demain à Pont-l'Evêque. J'écris longuement à Amante et j'envoie une photo par l'adresse que portait la lettre de Virginie, mais cette lettre arrivera-t-elle ? On aimerait tant écrire, laisser son cœur parler, et il faut se borner dans ces lettres qui sont lues par le premier venu, à dire des choses vagues comme devant des témoins inconnus qui arrêtent tout épanchement, toute tendresse.

Les journaux de ce matin annoncent la démission du ministère. C'était attendu depuis la vaine tentative de faire entrer Painlevé et Noules (?). Quel est l'X qui va dénouer l'imbroglio. C'est avec un réel soulagement que les républicains clairvoyants voient débarquer une équipe vraiment néfaste à quelques exceptions près. Quel est l'homme que nous pourrions opposer à un Lloyd George ? Quel triste Parlement nous avons dans des circonstances aussi graves.

19 mars - Lundi - Le mouvement de retraite allemande s'accroît. Ce matin les journaux annoncent la reprise de Charleroi, de Peronne. Nous avons repris en outre Noyon et Nesle. Le communiqué de ce soir annonce la prise de Guisand (?) et un progrès sensible vers l'Est dans cette région et celle de Soissons où on a repris les plateaux de Nouvron, Vingrè (?) etc ... Officieusement, on annonce au lycée la reprise ce matin de Saint-Quentin, Cambrai et Douai. C'est énorme et je n'ose y croire. Si c'est vrai cela doit cacher une tactique allemande, probablement un coup de bélier en certains endroits. Nos grands chefs sont sans doute avertis et doivent se tenir sur leurs gardes mais qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Douai repris supposerait l'évacuation de Lens et on n'en parle pas. Non ! ce n'est pas possible. Attendons.

Ces nouvelles vraies ou fausses rendent fiévreux et je ne sais pas fixer mon esprit. Lille-Roubaix-Tourcoing verraient la libération prochaine ? L'inquiétude me tenaille.

21 mars - Mercredi - Les progrès s'accroissent. Les journaux annoncent l'occupation de Tirgnier (?). Dans ces conditions les allemands vont abandonner Saint-Quentin. Le

repli dans cette direction peut s'arrêter aux hauteurs du Castelet (?) et Laon peut être occupé prochainement. Où s'arrêtera-t-on ? On ne parle pas de Douai, Lille ni Cambrai mais il est probable qu'on se bat ferme dans toute cette région. Les anglais disent que leur ligne passe à Saint-Léger, Vélec (?), Neurlec (?). Rien au Nord de Saint-Léger, donc ni Vitry, ni Lens, ni Douai ne peuvent être dégagés et à plus forte raison Lille, sur laquelle on n'a jamais dit un mot dans les communiqués.

Colson m'écrit lettre sur lettre. Il exulte et on voit de plus en plus qu'il subit une influence ou, plus exactement qu'il n'est plus seul. Je lui ai donné des nouvelles de sa famille, obtenues par Madame Vignot. Il me décoche des compliments écrasants au lieu des flèches sarcastiques d'autrefois. Tant mieux si je lui ai fait quelque bien. La dernière phrase vaut d'être notée : "*Ma femme est tout heureuse à la pensée de partir bientôt pour la Côte d'azur, de voir et d'accompagner le porte-parapluies aimable, affectueux et bon qui fut l'ange protecteur et directeur de son mari aux heures décisives*".

Je reçois une lettre de Démaretz qui me donne rendez-vous pour demain.

Ribot chargé de former un ministère se présente aujourd'hui devant la Chambre. Sa déclaration est très bien à mon avis. Nous verrons ce qu'en diront les journaux.

Bouteville (?) a passé devant une commission de réforme à l'expiration de son congé d'un an. Il est versé dans le service armé. C'est fou.

Samedi 24 - La bataille semble se localiser en avant de Saint-Quentin et autour de Tergnier. Le mouvement de progression de nos troupes semble enrayé et, malgré cela, les journaux présentent la situation comme très satisfaisante et permettant les plus légitimes espérances. Je voudrais savoir sur quoi s'appuie cette croyance. Au Nord, rien. Les boches restent devant Arras qui semble être le pivot du repli allemand. J'avais raison de me méfier de cet optimisme exagéré. On a annoncé des troubles en Allemagne où la situation est de plus en plus difficile pour le ravitaillement. Doit-on attribuer ces troubles à la famine ou à une répercussion de la révolution russe ?

Jeudi, je suis allé vainement à Clichy et je me suis promené tout l'après-midi en attendant six heures et demi où je devais prendre Démaretz à son bureau de la rue de Pétrograd. Nous avons dîné ensemble et nous sommes revenu à pied jusqu'à Notre-Dame-des-Champs.

Hier, Achille est venu me voir au lycée.

Il est toujours inoccupé à cause d'un panari. Il me montre un doigt mutilé et rigide. Le soir il revient pour un renseignement que je voulais demander à Madame Barthes.

Aujourd'hui, dernier jour de classe. Je vais l'après-midi chez Boucher qui pense partir prochainement en Alsace pour une tournée de conférences à Thann (?), Massevaux,

Saint-Amarin.

Je rentre au lycée où j'achève mes préparatifs car je pars ce soir à huit heures et quart pour Marseille où je dois trouver Colson et sa femme qui m'attendent.

Émile Macarez m'a envoyé un colis de sucre. Il n'est pas encore suffisamment rétabli pour venir à Paris. Je lui écris pour lui donner les nouvelles que j'ai eu par Madame Vignot. Il est très inquiet au sujet de la famille de sa femme qui se trouve à Saint-Quentin où la bataille fait rage en ce moment.

Je termine ici mon cinquième carnet avec une période scolaire et au seuil d'un voyage que j'entreprends autant pour fuir Paris que pour me distraire.

Documents de Presse joints

- *carte du front au nord de Nesle*
- *carte de la Galicie*
- *Liste des otages du Nord au 3 novembre 1916*

En fermant les yeux je vois là-bas

Là-bas une humble retraite

Une maisonnette

...

Plan au crayon de la maison de Mouvaux

24 mars - Je pars ce soir à huit heures quinze de la gare de Lyon.

Dimanche 25 - Marseille - Nuit très fatigante en chemin de fer. Le train prend une heure de retard à Malesherbes, deux heures à Lyon. Outre cela, le changement d'heure se fait à minuit ce qui me fait arriver à Marseille avec une différence de trois heures. Il neige dans la région de Nevers, Moulins, Lyon ; le pays est tout blanc dans le Forez (?) et les monts du Lyonnais. A Avignon, il fait tout à fait beau et à Marseille, c'est le bon soleil du midi.

Colson est à la gare avec sa femme, les présentations sont très bien. Je vais à l'hôtel et nous partons déjeuner au Rosbif (?). Promenade en ville, à la Major, Palais Longchamp, Place Saint-Michel, grandes rues, dans une foule très dense.

Lundi 26 - Promenade au Prado, Parc Borély, la corniche, Notre-Dame de la Garde. Déjeuner à l'hôtel de Grenoble près de la gare et nous partons à Cannes à une heure et demi où nous arrivons tard, à six heures et demi. Installation à l'hôtel-restaurant Français, 6, quai Saint-Pierre où nous trouvons Verdier, répétiteur à Lyon.

Mardi, pluie battante. Matinée, promenade sur la croisette et l'après-midi, je fais connaissance de Monsieur et Mademoiselle Barincou. On décide une excursion pour le lendemain dans l'Estérel. On déambule un peu en ville où Madame Colson fait des emplettes. Promenade à La Bocca par la mer, digue emportée par la tempête.

Mercredi, je reçois une lettre de Démarez. Il a reçu des nouvelles des siens et va demander leur rapatriement. Je lui écris immédiatement pour qu'il parle de Suzanne et Jehan. Nous partons en excursion dans l'Estérel. Promenade splendide par un temps idéal. Train jusqu'au Trayan (?) puis dans la montagne par le col des Lentisques où nous tuons une vipère. On déjeune à la Sainte-Baume, puis par le Mal Infernal (?), on va au pic Saint-Barthélémy dont les courageux font l'ascension. La peur du vertige me retient. Saint-Pilon (?), on retrouve la grande corniche et après avoir contourné le cap Roux, nous partons toujours à pied par le Trayan, Miramar, la nouvelle corniche,

Théoul (?), le long des magnifiques rochers rouges de l'Estérel. Nous reprenons le train à Théoul pour rentrer à Cannes vers huit heures du soir.

Jeudi 29 - Départ à Menton, douze heures trente-neuf, arrivée à trois heures. J'ai prévenu Janssens, Madame Lecocq est à la gare. Vu Janssens avec qui je passe la soirée à causer de Mouvaux. Il ne m'apprend pas grand chose et pose trop en terre neuve (?). Promenade à Garavan. Pont Saint-Louis au milieu des citronniers, des orangers, des poivriers et des ficus géants.

Vendredi 30 - Nous partons en tram' au cap Martin dont nous faisons le tour à pied sur les rochers. Vues admirables sur Monte Carlo, Cablé (?). Le vent violent chasse les nuages et la mer est splendide. Nous déjeunons à la Condamine, Hôtel Bristol. J'essaie vainement d'entrer au casino où les mobilisables ne sont pas admis. Le jardin (boulingrin(?)) est merveilleux. Papa serait en extase devant les magnifiques ficus de cinquante à soixante centimètres de diamètre.

Je passe la soirée avec Janssens après être rentré par le tramway, mais il est très difficile d'en tirer des détails intéressants sur Mouvaux car il ne me parle que d'inconnus, de hautes relations. Tout cela n'est rien à côté de ce que je suis obligé de tirer (?).

Samedi - Matin, promenade à Garavan. Visite du cimetière cispropolète (?) de Menton, tombes russes, anglaises, danoises, boches, etc ...

Après le déjeuner, départ à Monte Carlo, visite de Cable, Roquebrune, château, puis route de Beausoleil qui nous descend à Monte Carlo où nous prenons le train à trois heures et demi pour Eze (?) Beaulieu, Villefranche, Nice où nous retrouvons Barincou. Nous rentrons à Cannes à sept heures et demi.

Dimanche - Rameaux - Temps maussade le matin. Le soir, avec les Barincou, nous partons à Mandelieu. Nous entrons dans l'Estérel par le Tremblant et retournons à la Napoule par une jolie route en montagne et reprenons le tramway pour la Bocca après avoir arrêté une excursion pour le lendemain.

Lundi - Nous partons munis de provisions variées avec les Barincou et une dame de leurs amis. Tramway jusque Mandelieu d'où nous partons en montagne par le Tremblant, le ravin de Saint-Jean jusqu'à la maison forestière des Trois Térines (?). (Vue splendide sur les Alpes, la plus belle que j'ai vue). Nous déjeunons là et redescendons par un sentier accidenté vers le Mal Infernal (?) où il y a une accumulation de rochers extraordinaires dans un site sauvage. Dix kilomètres de vallées nous font remonter au col de Belle Barbe qui reçoit un nouveau nom (Col T.).

Maison forestière de Gratadis d'où l'on descend doucement de Rastel d'Agay. A Agay, on me montre Maurice Donnay qui passe ; nous allons pêcher des oursins dans une calanque. Nous prenons notre dernier repas sur des rochers comme des gamins et, à sept heures, nous nous dirigeons vers la gare pour rentrer à Cannes à huit heures. Nous avons fait environ trente-deux kilomètres à pied mais personne ne songe à la fatigue après cette magnifique excursion où nous avons profité d'un temps splendide et où le paysage sous nos yeux était toujours merveilleux.

Mardi - Visite de Cannes, Mont Chevalier, Suquet. Départ à Nice à midi, promenade des Anglais, château, cimetière, monument de Gambetta, place Garibaldi, Cours Masséna et gare, retour à Cannes à sept heures et demi.

Mercredi - Voyage à Grasse par le tramway, promenade dans la ville et sur le boulevard. Après le déjeuner nous visitons la parfumerie Bruno Court (?) où je vois extraire l'essence de violettes, quelques emplettes, photos. Au retour, nous faisons route avec des russes hospitalisés au Continental.

A l'hôtel, je trouve des lettres : une me donne des nouvelles de Faldony - c'est une voisine de la rue de Lyon qui avait mission de m'écrire, elle me demande des nouvelles d'André (?) ; on ne sait encore rien là-bas. Une autre lettre me demande des renseignements sur André pour la mairie du Sixième, vraisemblablement pour la pension ou pour les affaires du pauvre garçon qu'on va me renvoyer.

Jeudi - Départ pour Arles. Ce matin je suis allé cueillir des fleurs d'orangers avec Monsieur Verdier au Camet (?) sur le bord de la Siagne (?). Promenade intéressante, paysage admirable, vue sur les Îles de Lerim (?).

A onze heures et demi, je pars avec les Colson. Adieux à la Côte d'Azur, hélas ! probablement pour toujours.

Voyage éreintant jusqu'à Marseille. Pas de place dans le train. Nous dînons à Marseille et partons à sept heures vingt pour Arles où nous arrivons à dix heures du soir. Hôtel du midi où nous étions descendus en septembre 16.

Vendredi 6 avril - Nous partons au train de Charau aux Baux (?) à sept heures un quart. Visite après un petit déjeuner à l'hôtel de la Reine Jeanne, très impressionnant château (?), ruines, village et ancienne ville. Voir photos. Après le déjeuner, cimetière gallo-romain, val d'Enfer, grotte des fées, mas Beaumamoir (?) pavillon de la reine Jeanne. Retour au Paradou, visite du cimetière, inscriptions en provençal. Passé à Fonvielle (Moulin de Daudet), Montmajour, cloître et abbaye, retour à Arles à sept heures et demi.

Les journaux donnent des détails sur la déclaration de guerre des États-Unis à l'Allemagne.

Samedi 7 - Jour de séparation. Je conduis Colson et sa femme à la gare à huit heures et quart. Adieux assez pénibles pour moi. A chaque séparation, j'ai l'impression de rentrer dans la nuit et, sans m'en rendre compte, j'ai pris un peu mon rôle de beau-père improvisé au sérieux - d'autant plus que Madame Colson m'a témoigné une grande amitié pendant tout notre voyage. J'abrège et file un peu pour cacher mon émotion pendant que le couple me fait des signaux au départ de leur train pour Tarascon et Cette. Je rentre en ville. Je fais le pèlerinage classique aux Alyscamps, au théâtre antique, aux arènes, à Saint-Trophime, aux thermes de Constantin et au palais-musée Reattu (?).

A une heure et demi, je repars seul à la gare pour Marseille et Aix-en-Provence où j'arrive à cinq heures et demi après un voyage assez mouvementé. Maupinot m'attend à la gare. Il est mieux et se guérit doucement.

Lundi 9 - J'ai passé la journée de Pâques à Aix à plus de mille cent kilomètres des miens qui ne me croient pas si loin d'eux. Souvenirs douloureux des jours de Pâques passés, quand jadis on se réunissait au Cateau et que les enfants allaient au jardin chercher des œufs. Deux Ravut (?) et André sont morts ! Quelle vision !

Journée triste malgré les efforts de la famille Maupinot. La ville est d'ailleurs mortellement ennuyeuse et, en une demi-heure, on a tout vu.

Je couche à l'hôtel du Therme Sextim (?) et, le lundi matin, je repars à Marseille que je visite à nouveau. Foule énorme, animation qui n'a rien du temps de guerre, véritable illumination.

Mardi - Je visite le port, quartier de la Joliette qui fait penser aux docks de Londres. Je vois des prisonniers boches travailler comme débardeurs, transvasant des muits (?) de vin dans des wagons foudre (?). Il y a des navires de tous les pays : japonais, chinois, anglais, etc, etc. L'activité fiévreuse me rappelle le livre de Bertrand sur Marseille : *L'invasion*. Puis, je visite une dernière fois le quartier commercial, Rue Saint-Ferréol, de Rome, de Noailles, la Canebière, le Cours Belzunce et, à trois heures et demi, je me dirige vers la gare. Adieux à Marseille, je rentre à Paris.

Les journaux annoncent une offensive anglaise du côté de Saint-Quentin et Arras.

Vendredi - Mon retour s'est effectué avec le retard d'usage. Trois heures perdues entre Lyon et Saint-Germain-des-Fossés. Je passe à Maisse (?).

A Paris, rien de nouveau. Précisions dans les journaux de la victoire anglaise : onze mille prisonniers dans la région d'Arras, cent canons. Progrès un peu partout sur le

front mais ce n'est pas encore la retraite. On se bat ferme un peu partout.

Dimanche - Colson m'écrit. Lettre de Barker de son fils Allan (Aviation) qui me donne quelques détails sur la région où on se bat.

Démaretz est optimiste. Nous envoyons une annonce pour tenter lui le rapatriement des enfants, moi de Suzanne et Jehan. Réussirons-nous ?

Un capitaine australien rencontré en voyage me prédisait il y a quinze jours la reprise prochaine de Lille. Un anglais me disait il y a quelques jours que la révolution ne tarderait pas à éclater en Allemagne. Hier, un officier m'annonçait l'offensive en Champagne pour le jour même. Attendons. Je ne crois plus à rien.

Mardi 17 - Les journaux apportent des nouvelles sur l'offensive qu'on préparait en Champagne, annoncée pour le 10 (lettre de Maurice Caron), avec préparation d'artillerie et dont les communiqués se faisaient l'écho. On en a connu les résultats qu'aujourd'hui : dix mille prisonniers, avance faible. C'est peu ! Je retombe encore dans le marasme.

En Allemagne, les rations de pain sont réduites de trois quart depuis le 15. Cette situation peut-elle s'éterniser ?

Jeudi 19 - Différents faits importants apportés par les journaux. D'abord, le communiqué de ce matin qui annonce dix-sept mille cinq cent prisonniers. Depuis que l'offensive est commencée, la révolte gronde à Berlin, la grève a éclaté et la lecture des *Débats* montre le désaccord de la presse allemande sur la gravité de la manifestation que l'on veut atténuer à tout prix. Les métallurgistes sont toujours en grève depuis dimanche. En Autriche, c'est la famine et le gouvernement est chancelant ; on redoute une paix séparée de la Turquie, laquelle est à bout. Sommes-nous à la veille d'événements importants ? Je ne cite que pour mémoire une note d'un journal espagnol annonçant de source sûre (?) l'abdication prochaine de Guillaume.

Les anglais ont pris Villers Guislain. Leur avance semble enrayée. D'autre part, ce matin j'ai rencontré Allesmin (?), contrôleur des Cont. Dir. (?) à Valenciennes : il me dit avoir reçu une carte du fils Chesnel, pharmacien, qui a été emmené le 10 mars en Allemagne. Douai et Cambrai seraient évacuées. Il est probable qu'Edmond est maintenant enlevé. Comment supportera-t-on cette séparation là-bas ? Quel terrible coup pour Amante.

Hier, je suis allé au *Matin* pour faire renouveler l'annonce pour Suzanne et Jehan. Elle est à l'adresse de Madame Démaretz et j'indique le décès d'André. Coût : quinze francs. Arrivera-t-elle à destination ? je me le demande.

Je suis allé ce soir à Clichy. Paul est revenu en permission. Il est au chemin de fer militaire de Révigny, il est relativement à l'abri.

Le secteur dans lequel était Maurice Caron a dû donner car on a avancé légèrement de ce côté (Auberive ?). Je lui demande des nouvelles.

Rencontré Fournier, mon ancien collègue militaire. J'irai passer un bout de soirée chez lui demain.

Samedi 21 - Pas de changement notable à la situation depuis trois jours. Malgré l'offensive, les Allemands réagissent : trente-deux divisions sont dans la région de Soissons / Reims et apportent une énergie désespérée. On attend chaque jour des nouvelles sensationnelles et rien ne vient.

Léonard a reçu un avis l'informant que sa femme était arrivée à Evian avec ses enfants ? Nous nous étions donné rendez-vous au Jardin des Plantes mais elle n'est pas arrivée par le train du matin. Va-t-elle m'apporter des nouvelles des miens ? Je suis de plus en plus inquiet et ce que l'on apprend est de nature à légitimer les plus grandes inquiétudes. Les Allemands détruisent ou font sauter des bâtiments à Lille. La vie y est impossible et je me demande toujours ce que deviennent les miens dans cet enfer. Je voudrais savoir et j'ai peur de savoir. Quelle existence ! Je ne sais que faire et me jette dans le travail avec l'espoir que j'oublierai puis, à la moindre distraction, mon esprit se retrouve là-bas ; je me demande ce qu'ils font, comment ils vivent, s'ils sont toujours réunis ?

Jeudi 26 - L'offensive anglaise continue et la bataille continue, furieuse, dans l'Artois. Arleux n'est plus probablement qu'un monceau de ruines à l'heure présente, car le front anglais est vraisemblablement entre Arleux et Bailleul (?). On a pris Gavrelle (?) et Rueux (?) en partie et les journaux de ce soir disent qu'il y a des murailles de cadavres boches.

Notre offensive est arrêtée. Les bruits les plus divers circulent à ce sujet. Il paraîtrait que nos pertes sont énormes. Les troupes coloniales noires ont été fauchées et de Saint-Léger me disait que tout était à refaire : préparation d'artillerie insuffisante, attaque prématurée ; il ne voit pas le retour à Lille cette année !!! Si c'est vrai, je ne retrouverai plus les miens car ils n'auront pas la force de résistance suffisante pour durer encore un an à ce régime de privations et de souffrances morales. Et mes vieux ? Papa aura soixante dix-huit ans dans quelques mois, maman à la fin de l'année.

Je suis allé au *Matin* hier chercher un numéro justificatif de l'annonce envoyée à Roubaix. Obtiendront-ils de faire rapatrier Suzanne et Jehan ? J'en doute, d'ailleurs ils ne savent pas que je suis démobilisé et ils hésiteront, même s'ils le savent, car ils peuvent croire que ma situation ne permet pas de prendre ces deux enfants. Je suis donc appelé à rester seul jusqu'à la fin de cette guerre maudite.

Si j'avais su ! Que de peines, que d'inquiétudes, que d'angoisses j'aurais évité aux miens et à moi-même.

Aujourd'hui, je suis allée chez Fournier et, après avoir pris le café, j'ai fait une promenade en ville avec sa femme et sa fille. Eglise Saint-Séverin, Saint-Julien-le-Pauvre, Notre-Dame, Saint-Merri, les Archives (où j'ai vu de Saint-Léger qui m'a raconté ce que j'ai écrit plus haut), square du Temple, Boulevards depuis la place de la République jusqu'à la Madeleine et la Concorde. Après quoi je rentre au lycée.

Trouvé une lettre de Maurice Caron qui est sain et sauf après avoir fait les attaques dans la région de Moronvilliers (?).

Je note pour mémoire la *grrrrande* cérémonie de la Première communion au lycée. Cardinal, évêque, tout le tremblement. Comme tout cela paraît petit pendant la guerre.

Mardi, je suis allé chez Laure passer un bout de soirée avec Louis Baudouin et Paul qui était venu souper. On a causé surtout des absents.

Rien de nouveau du côté Léonard. Il devait m'écrire aussitôt sa femme arrivée et je n'ai pas encore reçu de lettre. D'autre part, les journaux d'hier annonçaient l'arrivée de rapatriés de Mouvaux. Amante aura-t-elle chargé l'un d'eux de m'écrire ?

Dimanche 29 - Le journal apporte la prise d'Arleux. L'offensive anglaise se continue. La nôtre est arrêtée et les heurts (?) se précisent. Mangin, que les soldats appellent couramment *le tueur d'hommes* ou *le boucher* ira à Limoges ou ailleurs. Le communiqué de ce soir dit que Nivelles est appelé à Paris. Les uns disent qu'il sera aussi débarqué.

Rémy est en permission. Il m'a écrit et je lui ai donné rendez-vous à la gare du Nord où il se trouve à trois heures et demi avec sa femme qui est maintenant à Paris. Il me fait voir quelques personnes de Neuville dont un Juvénal Legrand marié quinze jours avant la guerre à une fille de Marie Bouthieux (?). Il a reçu des nouvelles des siens par une rapatriée dont je lui ai procuré l'adresse. Nouvelles vagues, bonne santé : les correspondants ne disent guère que cela. Il est vrai que c'est le point essentiel. Quant aux détails, impossible d'en tirer autrement que par conversation. Vu également à la gare du Nord Monsieur Baum (?) dont la fille vient de revenir de Tourcoing. Elle ne dit que peu de choses et signale la pénurie de vivres chez le soldat allemand qui a à peine à manger. On n'a pas encore recommencé les classes là-bas !

Léonard m'a écrit. Sa femme qui avait fait prévenir Amante qu'elle partait n'a pas pu la voir tant son départ fut précipité, en sorte qu'on ne sait rien concernant les miens. C'est bien ma veine accoutumée.

Hier, Madame Baudouin m'apprit que les économes (?) nommés en province vont être remplacés par l'économe évacué de Valenciennes. Aurai-je la chance de voir Valette ? Par lui, j'aurai des renseignements sur Valenciennes. Attendons.

Mardi 1er mai - Encore un mois. La prédiction de mon australien est allée rejoindre les autres. J'ai vu aujourd'hui Rémy qui est venu me voir au lycée. Je l'ai quitté à onze

heures après avoir fait une course dans Paris avec lui. Léonard vient me voir et me raconte ce que lui a dit sa femme sur Lille. Rien de la maison puisqu'elle n'a pas pu voir Amante avant son départ. Tout le monde a des nouvelles ou des précisions ; moi, rien. Il est arrivé cependant des évacués de Mouvaux mais Amante ne pouvait probablement rien leur confier.

Louis Ball est venu hier en permission. Il a reçu une lettre d'Alice qui va demander à être rapatriée. Henri Pachy est à Paris en permission également pour vingt jours. Il ne m'a pas encore donné signe de vie.

Si seulement mes annonces pouvaient parvenir à Roubaix ! Mais voudront-ils se séparer ?

Ma vie est toujours aussi morne ; quoique remplies, les soirées sont interminables et il est inutile de me coucher car je ne dors pas. Rarement plus de six heures, aussi je veille jusqu'à onze heures tous les soirs et la solitude me pèse. Si seulement j'avais les enfants.

Jeudi 3 mai - On parle de plus en plus des résultats effroyables de la dernière offensive. Il n'y pas moins de six interpellations annoncées pour la rentrée des Chambres (?).

Reçu un mot d'Henri Pachy qui viendra me voir dimanche, une carte de Ronald qui est à Stock Page, toujours dans la région de Windsor.

Hier soir, nous avons, comme le mercredi, passé quelques heures dans ma chambre. Madame Baudouin, souffrante s'est retirée et nous avons joué aux échecs jusqu'à une heure et demi. Je m'abrutis pour ne pas penser. Il fait aujourd'hui un temps splendide. Le Luxembourg est paré de couleurs ravissantes. Cette verdure tendre qui marque le couronnement du Printemps a des jours magnifiques (?), et, n'ayant pas le goût de sortir, je m'ennuie. C'est pitoyable.

Dans la soirée, Monsieur Valette arrive. Nous allons prendre le café ensemble et il me raconte la vie à Valenciennes pendant l'occupation. Villairs est probablement à Giverner (?) ou au collège de Cambrai. Le lycée est transformé en ambulance, peu ou pas de dégâts en ville. Rien que je ne savais déjà.

Au café de la rue Gay-Lussac, je rencontre Mitouard et, avec lui, le fils Douay, de La Brignette, qui est ici avec sa femme. On cause un peu pour préciser des souvenirs. Il semble que je remue des cendres : La Brignette, l'école, le jardin, les abeilles ...

Valette me raconte qu'Alphonse, notre ex-menuisier est mort à l'hôpital.

Dimanche soir, 6 mai - J'ai des nouvelles, mais procédons avec ordre. Démaretz a fait une demande pour rentrer comme auxiliaire dans l'enseignement ou les économats. Il a été convoqué à la Sorbonne par un Inspecteur d'Académie. Il attend.

Reçu une lettre de Colson qui se tourmente toujours et espère se faire démobiliser en octobre. Je doute du succès.

Léonard est revenu chercher les affaires qu'il avait au lycée et il ne me dit rien que je ne sache.

Achille et Henri Pachy sont venus ce matin. Nous avons passé une heure ensemble à causer. Ils ont toujours le ton désabusé de leur mère et espèrent qu'Alice pourra leur apporter des nouvelles plus précises.

Le soir, je vais à la gare du Nord avec Démaretz et nous voyons Madame Duquesne qui arrive de Lyon-les-Sannois (?) et apporte des nouvelles : elle me dit avoir vu Amante et les enfants il y a une quinzaine de jours. Toute la famille serait bien portante. On sait que je ne suis plus soldat par une lettre de Démaretz. D'autre part, on reçoit souvent le *Matin* et il est probable que mes annonces arriveront. Madame Démaretz avait lu les numéros du 11 avril ; les annonces sont dans les numéros des 18 et 25 avril.

Il est possible alors qu'on tente de m'envoyer Suzanne et Jehan quand on les verra. On apprendra la mort du pauvre André. Quel coup pour la famille, pour papa et maman. Je me demande si j'ai bien fait.

L'offensive est recommencée. Nous avons fait six mille prisonniers nouveaux. Les anglais continuent. Les boches perdent du monde et ils en ont encore beaucoup à perdre avant de s'avouer vaincus. Les russes ne bougent pas encore. Leurs affaires intérieures sont toujours troubles malgré la note rassurante et optimiste qu'on publie à chaque instant. Ce qu'il faudrait savoir, c'est l'état réel de l'Allemagne et tout ce que les journaux publient est tellement disparate et contradictoire que l'opinion exacte ne peut se former. Rien de précis. En attendant, les pertes de navires sont formidables du fait des sous-marins. C'est terrible et la vie renchérit dans des proportions fantastiques. Les neutres sont biens atteints : Norvège, Danemark. Aux États-Unis, le voyage de Joffre et Viviani (?) est triomphal, mais je voudrais voir arriver la flotte et une action navale tentée sur Kisl, Wilhelmstafen et la Belgique. Aurons-nous cet été une action énergique menée sur tous les fronts ? La Turquie est toujours silencieuse, il semble que certaines tractations se font de ce côté mais rien ne transpire.

Jeudi 10 mai - Rien de nouveau. Je passe mes loisirs à faire de la photo. J'ai tiré des épreuves de mes clichés pris pendant mon dernier voyage. Elles sont très belles et intéresseraient sûrement Amante et les enfants. Aujourd'hui, je suis allé au Bois de Boulogne avec Madame et Mademoiselle Fournier mais, surpris par l'orage, nous avons dû revenir et je suis allé prendre une tasse de thé boulevard de Port Royal.

Il y a maintenant à Montaigne un surveillant d'internat de Cambrai, brave garçon avec qui on peut causer.

Maupinot doit rentrer prochainement.

Je pense toujours aux enfants et me demande si Amante va les envoyer. A-t-elle vu mes annonces dans *Le Matin* ?

Dimanche 13 mai - Nous avons l'intention de partir à Saint-Germain voir un ami et Démaretz devait m'écrire pour fixer le rendez-vous mais j'ai attendu vainement et ma journée s'est trouvée gâchée.

Maupinot est rentré et reprend son service demain.

Nous traversons encore une crise. La Russie inorganisée semble vouloir se séparer des alliés et si elle en vient là, nous sommes fichus. Les conversations redeviennent pessimistes.

Je tiens à noter une histoire authentique : l'un de nos savants, Monsieur Olivier, professeur à la Faculté des Sciences de Lille, fut mobilisé comme auxiliaire dans le bureau des décès militaires et, pendant un an et quatorze jours, dut recopier des actes de décès en respectant les fautes d'orthographe. On n'avait sans doute trouvé rien de mieux pour utiliser sa haute compétence et son immense savoir. Poincaré lui-même dut intervenir pour le faire affecter à un autre service et son chef eut alors le toupet de refuser en prétextant qu'il était indispensable. Il est maintenant au laboratoire de l'École Normale où il a déjà trouvé des procédés très intéressants pour la Défense nationale. Son nouveau colonel d'ailleurs déchire ses rapports quand ils sont écrits sans la marge réglementaire. Mérite-t-on la victoire quand, après trente-quatre mois de guerre, des faits pareils peuvent se reproduire ?

Nos pertes sont actuellement de un million deux cent mille morts identifiés. Où s'arrêtera-t-on ?

L'offensive d'avril a été néfaste et on parle d'ajourner toute offensive nouvelle jusqu'au jour où les américains seront prêts. Ce serait reporter l'issue de la guerre à 1918. Cette idée a des défenseurs. Il y a de quoi devenir fou quand on y pense.

Mardi 25 mai - J'ai trouvé hier un mot d'une dame Herex (?) qui arrive de Mouvaux et a une commission à me faire de la part d'Amante. Elle me donne une heure où je pourrai la voir chez elle, rue Hippolyte Maindron, dans le quatorzième. J'y vais le soir même et je trouve d'abord des fillettes qui, revenues avec leur mère, me parlent de l'école dont elles sont les élèves. Suzanne fait classe fréquemment avec Mademoiselle Vaillant sous la direction d'Amante. Je les questionne en attendant la mère qui rentre peu de temps après. Toute la famille est en bonne santé. Papa et maman vont bien mais ils vieillissent. Jehan va au lycée de Lille, Edmond à Tourcoing (?), où ? J'obtiens quelques détails sur la vie là-bas, sur le ravitaillement qui a son siège à l'école maternelle. Espérons qu'Amante en profite un peu. Il y a beaucoup de soldats boches logés chez l'habitant mais il n'y en aurait pas à la maison (?). Récemment, des avions anglais ont laissé tomber des bombes près de la chapelle des malades où les boches ont un camp d'aviation.

Amante a dit à cette femme qu'elle me faisait faire la même communication par une dame de Roubaix qui allait être rapatriée. S'agirait-il de Madame Démaretz ? J'ai demandé si Suzanne avait l'air souffrante. Les fillettes disent non. Je tire le plus possible de ma visite. G. Florin (?) est mort, Dubesn (?) ferait fonction de maire. Les hommes qui veulent travailler pour les boches ne sont pas malheureux, travail bien actif dans les scieries où on débite tout le bois pour les tranchées.

Je rentre à neuf heures et demi au lycée où je rumine tous ces renseignements pendant une grande partie de la nuit. C'est peu et c'est beaucoup. Les renseignements datent du 8. Il y aura encore des évacuations. En profiterai-je ?

Aujourd'hui, les journaux du soir annoncent que Pétain devient généralissime, Foch Chef d'État Major général et Nivelles redescend au grade de commandant d'armée. Ce sont les sanctions de l'offensive ratée. Il y en a d'autre qu'on ne publiera pas.

En Russie, la situation est toujours aussi obscure malgré les promesses des membres du comité des ouvriers et des militaires. En sortira-t-on jamais ?

Le Congrès de l'Internationale à Stockholm fait couler de l'encre. C'est le gouvernement allemand qui fait choix des délégués boches (d'après les journaux du soir). Ce serait un comble d'être la dupe de ces gens-là.

Vendredi 18 - La situation s'éclaircit un peu en Russie. Un ministère mixte est en formation, il est grand temps.

L'armée se désorganisait, il n'y avait pas moins d'un million de déserteurs. Mercredi, à notre soirée habituelle, Buffart (?) soutenait encore une fois la discussion sur les responsabilités des gouvernants anglais dans la guerre. A quoi bon ? Est-ce le moment quand la maison brûle de rechercher si le feu a été mis avec un ingrédient plutôt qu'un autre ? Discussion qui fait penser aux scolastiques du Moyen-âge : Adam avait-il un nombril ? Ou bien est-ce la poule qui sortit de l'œuf ou l'œuf de la poule ? Que sait-on de précis sur les origines de la guerre ? Rien. Combien de temps fallait-il après 1870 pour savoir que la dépêche d'Ems (?) était falsifiée ? Et il n'y avait que deux États en guerre.

Hier, j'ai passé l'après-midi avec Mis au Bois de Boulogne, plus beau que jamais. Les marronniers sont tout en fleurs et les arbres, avec toutes leurs feuilles, ouvrent des perspectives extraordinaires. Je suis allé à Bagatelle voir où en étaient les rosiers. Au cours de cette longue promenade, nous avons beaucoup causé de la guerre. Mis me dit ce qu'il apprend par la lecture des journaux autrichiens. C'est la famine, le peuple mange des purées de luzerne, de trèfle ; pas de pain, de pommes de terre, de viande, c'est effrayant. *L'Arbeiter (?) Zeitung* devient menaçant malgré la censure. Cela peut-il durer encore un an ?

Le soir, à la gare du Nord, je retrouve Démaretz avec Auguste This revenu en

permission. Démaretz m'apprend que Madame Thomas est revenue. Comment se fait-il qu'elle ne m'écrit pas ?

Ce matin je suis allé à Clichy dire à ma tante Marie ce que j'avais appris de Mouvaux. Rien de particulier à noter. Colson m'écrit qu'il a reçu mes photos. Lettre extrêmement aimable. Sa femme fait de moi une sorte d'arbitre et il paraît que mes lettres sont attendues comme *l'évangile dominical*.

Lundi 23 mai - Rien de bien intéressant à noter. Samedi soir, nous avons passé la soirée chez Madame B., comme de coutume. Sa belle-sœur était revenue et on reprit les anciens passe-temps ; cartes, tables tournantes, on se tira mutuellement les cartes. J'ai ainsi appris que les enfants arriveraient dans deux mois (??) que l'on avait connaissance de mes deux annonces ? Qu'y a-t-il de vrai ?

Hier matin, je suis allée avec Démaretz à la Foire de Paris qui est installée dans des pavillons à l'esplanade des Invalides. Rien de remarquable, cela n'intéresse que le commerçant. L'après-midi, nous allons rue Cadet où l'on assiste à une réunion qui ressemble à toutes les autres : diatribe de Démaretz, de Detierre sur la politique et la situation, examen sommaire de la situation. Des fautes s'accumulent et on ne voit pas d'issue. Il faudrait des opérations militaires sur le front russe et rien ne bouge, c'est désespérant.

A la gare du Nord, je rencontre Drecq (?), du Cateau qui arrive de Reims. Il est entre Brinnont (?) et Berry-au-Bac où la situation est extrêmement difficile, le moral des hommes est bien bas.

Avec Auguste This, je vais dans un café près de la gare de l'Est où je rencontre un ancien camarade d'école, Arthur Lallard, et son frère, de Lauvin Planques (?). Je ne l'ai pas vu depuis trente ans peut-être et on remue les cendres du passé.

J'apprends par Auguste que Maurice Caron est arrivé en permission depuis mercredi. Il est allé, paraît-il, à une noce du côté de Bagnolet et sa marraine lui tourne quelque peu la tête. Aujourd'hui, il est venu me voir, mais au moment où j'allais faire travailler un élève. Je lui donne donc rendez-vous pour demain matin car je n'ai pas classe. Il attend sa troisième citation (du corps d'armée).

22 mai - Maurice Caron vient me voir le matin. Je l'emmène au *Matin* où je porte une annonce pour Colson, que je signe. L'après-midi, je reçois au lycée la visite d'Achille et de sa fille Alice qui arrive de Roubaix, rapatriée. Elle m'apporte des nouvelles de la famille et mon cœur saute à tout ce qu'elle me dit : Amante bien portante ainsi que toute la famille ; Papa a fait une petite rechute de bronchite ; Amante a l'intention de faire rapatrier Jehan. Elle l'aurait envoyé avec Alice si elle avait pu, mais elle va saisir

la première occasion car, après l'âge de treize ans, c'est difficile. Elle n'a pas encore eu connaissance des annonces du mois dernier. Je crois qu'elles passent inaperçues. Alice me dit qu'à la maison, on ne connaît pas ma situation exacte. Donc on n'est pas certain que je suis démobilisé.

Je demande des renseignements sur la vie là-bas. Ce n'est pas gai ! Edmond va toujours en classe. J'avoue ne plus comprendre car Madame Vignol m'avait dit qu'il travaillait dans une administration à Roubaix. On n'a rien pris à la maison (réquisition ou vol).

Amante n'est pas changée depuis qu'Alice la voit, Suzanne ne paraît pas anémique. Je ne comprends pas une foule de choses et je voudrais tant savoir.

Il y aura encore des trains. Si Amante persiste dans la même intention, je verrai Jehan bientôt et j'aurai des nouvelles par lui.

24 mai - Ce matin, pendant que Maurice Caron était dans ma chambre, venu pour voir des photos, m'arrive un télégramme ainsi conçu : *Lucile, Raymond, René, Jehan arrivent bientôt - faire nécessaire pour les réclamer - Evian - Signé Devos*. Je vais informer Démaretz et j'envisage les hypothèses plausibles :

1°/ Les listes de Sehaillon (?) ont été envoyées à Evian et l'arrivée serait imminente puisque les voyageurs seraient dans le train. C'est trop beau et trop simple.

2°/ Un ou une Devos que je ne connais pas, aurait été chargé de me prévenir que les voyageurs arriveront prochainement par un train ultérieur. Devos aurait lancé un télégramme en arrivant à Evian. Je recevrai sans doute une lettre explicative par la suite.

J'ai écrit précisément à Evian hier et ma lettre ne tardera pas à y arriver. Je réclame Suzanne et Jehan. Les heures vont me paraître longues pendant quelques jours.

Samedi 26 mai - Rien encore. Pourquoi la personne qui était si pressée de me télégraphier n'a-t-elle pas pu m'écrire. J'espérais avoir quelques éclaircissements aujourd'hui mais les facteurs font leur distribution sans jamais avoir quelque chose pour moi.

Nous voici à la veille de la Pentecôte. Les élèves partent en vacances. Moi je reste plus solitaire que par le passé car je ressens un peu plus d'amertume consécutive à la déception.

Hier, je suis allé à la gare du Nord. Un train d'évacués de Mouvaux est arrivé à Evian le 24. Jehan n'y était pas puisque je ne reçois rien.

Jeudi après-midi, je suis allé avec Mis faire une promenade magnifique sur les bords de la Marne (de Joinville à Chenevière, puis La Varenne, où je vais revoir le 7 de la rue Lecerf, la gare. Je ne vois pas le Margis (?) Turbert qui est devenu vaguemestre. Retour par le tramway, Adamville (?), pont de Créteil, Joinville, le camp de Saint-Maur, Vincennes.

Au moment où je termine ces lignes, je reçois un télégramme d'Evian : *Jehan Tondelier rapatrié arrivera Paris lundi matin huit heures gare Lyon. Goossens Commissariat.*

Enfin !!

Dimanche 27 - J'ai passé mon après-midi et ma journée avec un peu de fièvre, l'esprit à Evian, me demandant toujours ce que fait le pauvre enfant, perdu dans une cohue qui doit le rendre ahuri. Démaretz n'a rien reçu concernant ces enfants, ce qui me fait craindre que Jehan soit seul pour faire ce voyage infernal. J'ai bien consulté l'indicateur, mais où aller le chercher ? Evian ? Annemasse ? Thonon ? Il est probablement classé comme un colis. Et pendant ce temps, sa pauvre mère se demande avec angoisse s'il est arrivé. Je n'ai aucun moyen de mettre fin à son inquiétude à ce sujet.

J'ai fait, aujourd'hui comme les autres dimanches, ma promenade à la gare du Nord mais je ne vois personne. Maurice Caron en permission est toujours à Bagnolet. Je ne rencontre que Louis Baudouin à qui j'annonce la bonne nouvelle. Le soir, après avoir dîné très tôt sur le boulevard, je reconduis Démaretz par les Tuileries, la Concorde, les Invalides jusqu'à Varenne, la Motte-Piquet et je rentre à neuf heures et demi. Encore onze heures ! et j'aurai retrouvé un enfant, j'aurai des nouvelles !

Je me demande toujours qui m'a télégraphié l'arrivée prochaine de Jehan et des enfants Démaretz. J'espérais toujours une lettre mais rien n'est venu. J'avais télégraphié hier à Jehan mais il ne m'a pas répondu. A-t-il seulement reçu ma dépêche ?

3 juin - Je ne suis plus seul. J'ai vécu ces huit jours comme dans un rêve. Minutes inoubliables, celles qui marquèrent l'arrivée à la gare de Lyon. Lettre d'Amante écrite sur un morceau d'étoffe et que j'ai lue avec une émotion poignante. Conversations avec Jehan au cours des longues promenades que je lui ai fait faire dans Paris pendant toute la semaine car je n'ai pas eu le courage de le faire entrer en classe immédiatement.

Je l'ai voulu pour moi, il couchait dans une chambre voisine et il ne me quittait pas en dehors des classes.

Demain, il prendra le régime commun. Le proviseur m'a fait faire une demande pour le recevoir comme interne. Il va entrer en Sixième A5, dans une bonne petite classe et je l'aurai deux heures par semaine en calcul. J'écris des lettres, je le fais voir, comme un phénomène.

Mardi, je l'ai conduit à ma tante Marie. Jeudi, à Saint-Denis, puis je lui ai acheté des vêtements, du linge, des chaussures etc. Je lui achèterai tout ce qu'il me demanderait !

Peu à peu, il me raconte la vie là-bas, les événements auxquels il était mêlé, le lycée, l'école, et j'écoute, jamais fatigué.

7 juin - Je n'ai plus le temps de prendre mon journal et de lui confier mes impressions et ma vie. C'est la période des compositions finales et je suis sur les dents. L'ouvrage dégringole de tous côtés à la fois. Feuilles de notes, de prix, d'examen de passage, etc ... sans compter les compositions et les devoirs quotidiens.

Jehan est entré en classe. Je l'ai installé, dortoir, lingerie etc. Aujourd'hui, Madame Barbe l'a vacciné. Ses camarades internes de la classe de Sixième A5 l'ont accueilli d'une façon charmante : ils s'étaient cotisé et lui ont remis à son entrée un gros paquet de chocolat à la crème avec une petite dédicace *les internes de Sixième A5 à leur petit ami Jehan*. Au dortoir, il a comme maître Monsieur Clavier, un blessé réformé de Cambrai, très gentil qui veille sur lui. Chaque jour, il vient me dire bonjour après le déjeuner, à sept heures et demi, et, aux récréations, il accourt quand il peut. Les jours de sortie et de composition, je l'emmène. Les enfants Démaretz sont installés. René est dans le dortoir de Jehan.

Aujourd'hui, le proviseur m'a fait appeler. Le ministère lui réclame des renseignements au sujet de ma demande d'exonération des frais d'internat pour Jehan. Il me semble qu'il va insister pour le conserver. Nous verrons bien. En tous cas, si l'on ne m'accorde pas ce que je demande, je partirai en province.

J'écris aux connaissances pour annoncer l'arrivée de Jehan, mais je suis si excédé de besogne que je n'en viens pas à bout. Il me reste Janssens, Loucheux.

11 juin - Les lettres aux personnes précitées ont été expédiées hier. Jeudi, à Clichy, ma tante m'a invité à aller dîner hier avec Albert, revenu en permission. J'y fus, accompagné de Jehan. J'avais vu au préalable Maurice Passaye avec qui j'avais passé quelques heures près de la place Pigalle. La veille, j'avais passé l'après-midi avec Weill qui part à Fontainebleau et, le dimanche matin, nous étions allés ensemble avec les enfants au Jardin des Plantes à la grande joie de Jehan.

Les anglais ont mené une furieuse offensive entre Ypres et Commines (?) où quantité formidable d'explosifs (cinq cent tonnes) ont fait sauter des mines (?) énormes et la canonnade n'a jamais atteint une telle intensité.

Du côté russe, rien de nouveau. Leur offensive est paralysée. Antonoff donne des renseignements terribles : l'armée est mal nourrie et incapable d'agir. Combien faudra-t-il attendre encore ? Je crois que la guerre durera encore au moins un an. Où va-t-on ? Colbot (?) me donne sur l'état d'esprit des soldats des renseignements effrayants. Je crains que l'on ne puisse plus tenir jusqu'à l'arrivée des américains.

Le ministère met quelque résistance à accepter les enfants Démaretz comme internes ce qui exaspère le papa. Pour moi-même le proviseur a dû envoyer un second rapport circonstancié et j'attends la réponse. S'il faut partir, je partirai.

18 juin - Je n'ai plus le temps d'écrire car la besogne m'accable. Compositions, notes trimestrielles, examen de passage, tableaux d'honneur, feuilles de prix et devoirs, je n'en sors pas et je me couche tous les soirs à onze heures fourbu.

Jeudi, je suis allé à Bagatelle voir les roses. C'est simplement merveilleux et elles ne sont pas encore toutes ouvertes ; les crimoses (?) et roses en bouquets vont s'ouvrir et j'y retournerai jeudi avec la famille Fournier.

Samedi, je suis allé avec Jehan voir Madame Taisne à Neuilly. Je n'ai rien appris. Elle a posé les questions habituelles à Jehan sur la famille, questions que j'ai posées cent fois avec l'espoir d'apprendre du nouveau. Son fils passe le bachot à la fin du mois.

Hier, je suis allé rue Cadet, Jehan avait demandé à aller en promenade. Je n'ai appris que des choses pénibles et très inquiétantes sur l'armée qui se démoralise de plus en plus. La situation devient grave et inquiétante. On m'a cité des faits : soldats limousins fusillés, d'autres désarmés à la suite d'une mutinerie et sur lesquels on voulait faire tirer l'artillerie puis sur lesquels on a lancé les noirs. Ah ! Cela va bien !!

Mardi dernier, on recevait le général Pershing qui commandera les forces américaines. Magnifique discours de Viviani à la Chambre.

En Russie, cela paraît s'arranger mais pas d'offensive, la réorganisation paraît lente et laborieuse. Je crois qu'il faudra attendre les américains et, dans ce cas, il n'y aura rien de fait avant l'année prochaine. Nos troupes pourront-elles attendre jusque là ? Et la situation financière le permettra-t-elle ? Les cent marks valent soixante-cinq francs en Suisse. Que vaudront les cent francs dans un an ?

La vie devient horriblement chère. On donne maintenant un pain gris peu appétissant et dur. Deux jours sans viande.

Un fait que l'on m'a cité : baraquements construits près de Dijon pour prisonniers boches reconnus insalubres par une commission militaire ; on n'y envoie point de prisonniers mais pour les utiliser, on y envoie la classe 18.

Le proviseur me reedit aujourd'hui qu'il tient à me conserver et qu'il a écrit au Ministère pour obtenir l'exonération totale pour Jehan, mais il n'a pas encore de réponse. Devrai-je aller moi-même voir le directeur de l'Enseignement Secondaire ? S'il s'agissait d'un riche fabricant ou d'un professeur de faculté, la question serait déjà réglée.

Vendredi 22 juin - J'ai terminé mes compositions. Il n'y a plus maintenant que les carnets scolaires. Je vais pouvoir souffler un peu.

Hier, j'ai reçu une carte-message d'Amante du 19 mai 1917 ainsi conçue : *Bonnes nouvelles de tous. Heureuse de te savoir bien portant. J'étais inquiète, aucune nouvelles depuis mai. Baisers. Amante.* C'est la réponse à ma carte message du 23 mai 1916. L'imbécillité de notre administration éclate magnifiquement à l'examen des deux dates : il a fallu un an aux français et un mois aux allemands. Amante a donc rédigé ce

message le surlendemain du départ de Jehan.

Jehan a travaillé hier toute la journée dans ma chambre. L'après-midi, je l'ai conduit au cinéma, au vaudeville. C'est la première fois depuis qu'il est arrivé il y a un mois. A côté du film italien bien amusant pour lui, il y avait des vues prises de la Somme au mois de mai, au moment de l'évacuation allemande. C'est effroyable et, à la pensée que notre maison est appelée à subir le même sort, nous avons l'un et l'autre le cœur serré, nous pleurons silencieusement dans l'obscurité. Le pauvre enfant me demandait si les allemands feraient la même chose à Mouvaux. Quelles horreurs ! Et quelle leçon pour ceux qui veulent la paix sans assumer la réparation de ces dommages.

Le proviseur a reçu la réponse à ma demande. J'aurai à payer le quart de la différence entre la remise (?) dont je jouis et l'internat, soit environ trois cent francs par an. Je vais faire une demande pour obtenir la remise totale et je vais aller voir le directeur de l'Enseignement Secondaire.

Lundi 25 juin - J'ai passé la journée à Chevreuse et Port Royal avec Mis. J'avais offert à Jehan de nous accompagner mais, comme il y avait beaucoup à marcher, il a préféré rester et aller en promenade avec ses camarades. Il est allé à Montsouris. Journée en excursion, intéressante promenade dans un cadre magnifique qui fait oublier Paris et ses tramways.

Mis me dit qu'il y a actuellement des pourparlers entre l'Autriche et la France. L'intermédiaire serait le roi d'Espagne. Si cela aboutit, on pourrait entrevoir la fin de la guerre car l'Allemagne, séparée de la Turquie, de la Bulgarie, serait obligée de céder, mais est-ce vrai ? Peut-on espérer ? On a été déçu tant de fois qu'on n'ose plus croire à rien. Le renseignement vient de de Saint-Léger, professeur d'histoire à la Faculté.

Je vais jeudi voir le directeur de l'Enseignement Secondaire et tâcher d'obtenir le reste de l'exonération pour Jehan.

Vendredi 6 juillet - J'ai tant à faire que je n'arrive plus à écrire mon journal. La semaine dernière a été bien remplie et, le jeudi, j'ai pu m'échapper pour aller avec Jehan passer l'après-midi au Bois de Boulogne et à Bagatelle. Un orage nous a forcé à abrégé la promenade. J'ai quitté Mis à la porte Dauphine. Nous avons visité auparavant la Muette, que je n'avais pas encore vue.

Dimanche, jour pluvieux. Je vais chercher Démaretz et, comme la pluie tombe sans arrêt, nous conduisons les enfants au cinéma. Le matin, une réunion rue Cadet ne m'avait pas appris grand'chose.

J'ai oublié de noter que, le jeudi 28, j'étais allé voir le directeur de l'Enseignement Secondaire pour parler de l'exonération accordée à Jehan. Il m'a dit que j'aurai à choisir probablement entre mon départ de Paris avec Jehan ou bien le départ de Jehan. Le proviseur me rassure un peu. Quoiqu'il fasse je ne partirai pas. C'est simplement

scandaleux et on ne me séparera pas de mon enfant. La question de mon départ ne se posait pas. Ce n'est pas la question de mon fils qui doit la faire se poser. Je n'ai pas demandé Paris.

Evelina me demande quand j'arriverai. Au lycée, les prix sont fixés au 12.

De la guerre, des renseignements peu précis et contradictoires. On ne sait rien d'une séance secrète qui dure depuis six jours. Les russes ont pris l'offensive le 1er juillet. Ils ont fait dix-huit mille prisonniers. Cela continuera-t-il ?

Jeudi (hier), je suis allé à Clichy. J'ai trouvé chez ma tante des gens de Planques (?) récemment rapatriés (Léonie Duez (?)). Louis Baudouin est, paraît-il, assez mal portant. Je vais tâcher de l'aller voir à Puteaux. Démaretz me disait qu'il lui avait semblé très vieilli depuis quelques temps. Il vient de perdre sa sœur.

J'ai envoyé jeudi un message par le *Matin*. Je dis : *Jehan et moi bien portants, suis libéré depuis un an*. Démaretz envoie des renseignements sur treize personnes. Il réclame encore sa femme.

Les enfants vont passer leurs vacances en Suisse dans une colonie scolaire.

Dimanche 8 juillet - Je suis allé hier avec Buffart passer la soirée chez Mademoiselle Mignon, ma collègue de Mathéon (?). Madame Régnier était présente. C'est la veuve d'un professeur de philosophie d'Orléans tué à la guerre. Elle-même fait une Huitième à Montaigne. C'est une trop jeune veuve dont le cœur reste très sensible ! Mademoiselle Mignon est une lesbienne très féministe, très pacifiste, socialiste, zimmerwaldienne et dont le plus beau titre est d'être restée très féminine. Elle nous cause de ses voyages en Égypte, en Norvège, puis on parle spiritisme et, naturellement, on en fait. Elle se révèle un médium étonnant ! Nous écrivons chacun notre question. Je demande : *La maisonnée est-elle toujours au complet ?* et avant qu'on ait pu prendre connaissance de la question, j'ai la réponse à haute voix : *Oui et tous sont en bonne santé*. Une autre question : *La paix sera-t-elle signée avec l'Autriche ?* - *Oui, elle datera de Vendémiaire*. Les autres sont sans intérêt. Ce qui est étrange, c'est que ces réponses à des questions écrites sont formulées avant que les questions soient lues. Étrange !

Nous partons à minuit et demi et, sur la route (de la rue Tournefort au lycée), un orage effroyable éclate. Je rentre trempé comme une soupe dans ma chambre inondée.

Ce matin, je suis allé à une réunion maçonnique avenue de Suffren. Rien à noter dans ce milieu de phraseurs où l'admiration mutuelle semble être de rigueur.

28 juillet - Je n'ai rien noté depuis le 6 et cela tient à plusieurs raisons.

Du 6 au 12, ce fut la dernière semaine avant les prix avec le cortège habituel des visites de parents. Les prix furent ce que sont les distributions de prix : Musique de vieux territoriaux, présidence de Monsieur Gustave Rivet, Sénateur. Deschanel était présent

et le proviseur lui asséna des coups d'encensoir. Puis, ce fut le défilé interminable. J'étais entre Mademoiselle Mignon et Maupinot.

Le 13, je me suis promené un peu et suis allé à Clichy ; puis, j'ai dîné avec Louis Baudouin et je suis allé voir Achille Pachy et sa fille qui occupent un petit appartement rue Ganneron.

Le 14 juillet, grande revue à laquelle j'ai assisté au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Auguste Comte. J'ai entrevu Debuyne, capitaine très décoré. Revue émouvante où passent des drapeaux, témoins de batailles effroyables. Comme régiments, le dessus du panier. On avait annoncé des Arabes (?) mais ils sont restés prudemment à l'arrière de leurs lignes. Le soir, je fais une promenade avec les Démaretz et Debuyne que nous quittons place de la République, puis nous partons vers les Champs-Élysées. On cause beaucoup de la démission de Bethman Halevy (?). Démaretz y voit des difficultés insurmontables en Allemagne et des tas de choses. Je vais dîner dans un restaurant de Grenelle où je paie très cher une nourriture sale et mal préparée (milieu où mangent beaucoup (...) qui sont (...) exploités car ils gagnent de l'argent).

J'ai reçu une lettre d'Evelina qui me demande d'avancer mon départ pour voir Gaston qui est en permission et repart mardi. Je pars le lundi, à une heure, de la gare de l'Est et, sur la route, je fais voir à Jehan Nogent-sur-Marne, Pontault, Ozoir où je moisissais il y a deux ans à pareille époque. Nous arrivons à Pont-Sainte-Marie à six heures du soir.

J'ai passé là neuf jours très reposants en évocation du passé pendant nos longues conversations. Avec Evelina, c'est toujours le même sujet de conversation : la guerre, la famille, le retour. J'ai fait quelques promenades, à Troyes, à Grenay (?), dans les bois. Jehan mange avec un appétit remarquable. Il grossit à vue d'œil, il avait gagné sept cent grammes depuis son arrivée au lycée.

J'entends tous les jours le canon de Champagne, d'Argonne où on se bat furieusement depuis avril. Il semble que les boches veulent recommencer le coup de Verdun et nous épuiser. Du discours du nouveau chancelier Mrehartin (?), on ne peut rien déduire. Rien n'est changé en Allemagne, il faudra attendre l'entrée des américains et, d'ici là, nous serons épuisés et exsangues.

Je suis revenu à Montaigne le mercredi 25. J'ai trouvé des lettres de Rémy, Barker, Madame Colson, Maupinot. Edmond Delasalle du Révil est mort. Il y a un faire-part. Il a trouvé moyen de venir s'enrichir à Paris grâce à ses hautes relations (?). Les autres, le menu fretin, achèvent leur ruine et se désolent.

Je fais quelques promenades avec Jehan. Hier, je suis allé à Saint-Maurice, au bois de Vincennes, à Joinville. Puis, retour par Vincennes.

Au réfectoire, je mange avec le Père Poirier, Clavier, Mohammed Ben El Hadi et Jehan. Après le déjeuner, on fait des parties d'échecs. Jehan travaille un peu chaque jour dans ma chambre mais il est très difficile de le tenir appliqué, son esprit divague

volontiers et je ne sais pas le latin. Nous faisons un effort mais c'est pénible.

Cette nuit, à onze heures et demi, l'alerte est donnée. Des zeppelins ou des avions sont signalés. Sifflements prolongés de sirènes, clairs. Je me lève et laisse dormir Jehan. Je vais à l'étage en terrasse (?) voir les avions circuler. C'est très curieux de voir ces étoiles se signaler en changeant de place, en évoluant au-dessus de Paris.

Les journaux de ce matin annoncent le fait mais ce ne fut qu'une alerte.

Rien de nouveau chez Démaretz, il n'a pas encore reçu de renseignements concernant le départ de son fils dans une colonie de vacances.

Les journaux annoncent que de nombreux rapatriés arriveront, à raison de mille par jour, à partir du 1er août. Il y a encore de nombreux trains de Lille-Roubaix-Tourcoing. Il est probable que Madame Démaretz reviendra, surtout si elle a reçu le dernier numéro du *Matin* dans lequel Démaretz lui dit impérativement : *Viens !*

J'ai oublié de noter que j'avais, moi aussi, envoyé un mot : *Jehan et moi bonne santé, suis libéré.*

31 juillet - Deuxième alerte la nuit du 28 au 29. Au cours d'une promenade à Chaville avec Démaretz et ses enfants, j'apprends que lors de la première alerte, un avion ennemi a laissé tombé six bombes à Aubervilliers. Aucun signal sérieux mais je crains que celui-ci ne soit venu en éclaireur et qu'un de ces jours, il en vienne une escadrille, comme à Londres.

Hier lundi, j'ai reçu une lettre de Madame Vignol, la pauvre femme m'apprend que son mari vient de mourir à Trouville et elle me demande conseil. La voilà seule de ce côté du front avec deux petits enfants. Quel drame pour cette malheureuse qui se réjouissait d'avoir retrouvé son mari et qui le perd au bout de quatre mois.

De la guerre, rien de nouveau. Les anglais se livrent à un bombardement effroyable dans les Flandres mais ne déclenchent pas encore l'infanterie. Aujourd'hui, Vacher l'optimiste me disait que Lille pouvait se trouver dégagée si cela réussissait. J'en doute. Léonard vient d'être nommé Adjoint au Commissaire spécial de Cherbourg, pour la surveillance du port.

Je suis allé voir Debéthune au Ministère pour la bourse de Jehan. Il me conseille de ne pas bouger et me fait espérer que la chose restera en l'état. Attendons !

4 août - Je reste la plupart du temps dans ma chambre. Il fait un temps détestable, pluie, vent. J'ai développé mes photos de Troyes. Elles sont passables parce que prises dans des conditions défectueuses. Madame Vignol m'a écrit une seconde lettre dans laquelle elle me demande d'aller la voir car elle est tout à fait désemparée. J'irai la voir mardi avec Jehan.

Le divorce de Madame Barbe est prononcé. Son mari libéré ne tardera pas à convoler une seconde fois en injustes noces.

L'offensive anglaise a été déclenchée le 31, après une préparation d'artillerie qui a duré quinze jours. Les résultats n'apparaissent pas aussi beaux qu'ils le sont en réalité. Les allemands ont perdu plus de vingt mille hommes. Il y a six mille prisonniers mais la bataille doit durer très longtemps, cent jours au moins. Verra-t-on Lille débloqué ? Je n'ose y compter. D'ailleurs que restera-t-il s'ils font la même chose que dans la Somme ? Est-ce souhaitable ?

Je suis allé hier à Clichy. Ma tante me donne des nouvelles sommaires d'Anzin. On parle de l'évacuation au sud de l'arrondissement de Douai. Rosalie serait allée à Roubaix. Berthe songerait à se faire rapatrier avec une partie de la famille de ma tante Hélène ??

12 août - Dimanche dernier, j'ai passé une matinée dans ma chambre et, l'après-midi, pendant que Démaretz était rue Cadet, je suis allé avec les enfants à Montmartre où une foule de cordicoles (?) ânonnaient dans la grande église. A la gare du Nord, je rencontre Monsieur et Madame Pélabon et leur fils Edgar me parle du Nord, de Valenciennes. Même pessimisme désabusé.

Le lundi, je donne une leçon et, le mardi matin, je pars avec Jehan à Trouville par Achère (?), Mantes, Évreux, Servigny où je retrouve les souvenirs de ma première évacuation (septembre 1914) Péroide (?) et quelques autres de Mouvaux, Benray où je vis le premier officier boche prisonnier, Lisieux où je dois attendre une heure. Je visite sommairement la ville, vieilles maisons normandes, église curieuse, et, à sept heures, j'arrive à Trouville où je trouve Madame Vignol qui me conte ses peines. Je lui donne mon avis sur ce qu'il y a lieu de faire. Le mercredi, je passe la journée avec les enfants à la plage, temps maussade, pluie. Jeudi, visite de Deauville, Normandy Hôtel, le tennis, le champ de coreste (?). Des prisonniers boches travaillent au déchargement des navires anglais, ils ne s'en font pas.

Le jeudi 9, visite au cimetière, tombe de Monsieur Vignol et journée passée à la plage où Jehan s'en donne à cœur joie. Le vendredi, nous allons en excursion par autocar à Honfleur. Route magnifique dans la verdure, par Villerville Equimauville (?). Nous montons à la chapelle Notre-Dame de Grâce d'où l'on a un panorama merveilleux sur l'embouchure de la Seine, Le Havre, Barfleur. Je revois de loin le champ de tir le long du canal de Tancarville où, l'an dernier, nous allâmes observer le tir d'un canon de trois cent vingt. Des mines Schneider, on tire et je vois très bien les éclatements de Shrapnels (?). A cinq heures, nous repartons.

Le samedi, je rentre à Paris. Retour par l'express. On prend à Mantes la ligne d'Argenteuil par Meulan (?), Triel, Herblay et je rentre à Montaigne à neuf heures.

Lettre de Rémy qui est en permission. Sa femme a changé de maison car il m'écrit de la rue Thorel, 16.

Une autre de Madame Garraud qui demande des nouvelles.

Ce matin, je reçois une lettre de Maurice Caron qui vient d'avoir sa quatrième citation à la suite d'un coup de main. Il vient en permission à la fin du mois de septembre.

15 août - Rémy est venu me voir lundi avec sa femme. Je lui ai donné rendez-vous aujourd'hui et j'irai le voir tout à l'heure.

Dimanche, après la besogne courante du matin, nettoyage et mise en ordre de la chambre, nous sommes allés chez Démaretz et, avec ses enfants, nous sommes partis à Bagatelle où il n'y a plus guère de roses fleuries. Après une longue promenade au bois et à la Muette, nous reprenons le métro pour rentrer dîner à six heures et demi.

Le lundi, j'ai fait quelques courses pour Madame Vignol au Ministère et à la Sorbonne, puis je lui écris pour qu'elle vienne jeudi ou vendredi. Le soir, Madame Oberlin vient passer quelques heures dans ma chambre avec sa belle-sœur. On cause de la guerre, toujours.

Hier, je suis allé promener ma tristesse à Clichy, rien de nouveau. Le soir, Fournier est venu me voir et nous avons causé de ses collègues. L'ancienne équipe est toujours aussi peu intéressante. Fournier espère être mis en sursis prochainement.

Je traverse encore une période funeste et mon caractère s'aigrit. J'ai toujours l'esprit à Mouvaux et je souffre de la séparation. Il est des heures où je deviens mauvais. Heureusement, Jehan est là.

Le lycée fait l'effet d'un désert. La nourriture est infecte et insuffisante et l'économe, noyé dans son encrier, ne surveille rien.

Colson m'écrit qu'il m'attend, je partirai mardi matin.

De la guerre, rien. Les boches ont tout pour eux, même les éléments. L'offensive anglaise des Flandres, sur laquelle on fondait quelque espoir, a été arrêtée par le mauvais temps : les hommes étaient embourbés et l'avance a été arrêtée, tout est à recommencer. On n'en sortira pas et il faut attendre le concours des américains. Nous ne verrons rien de saillant avant sept ou huit mois. Je suis désespéré. Et cependant, c'est la misère en Allemagne. En certaines régions, on y meurt du typhus, de la faim, mais qu'importe ? Les pangermanistes et l'empereur ont à manger.

Au point de vue politique, la conférence de Stockholm paraît avortée malgré le vote des travaillistes anglais. Il semble qu'on se trouve dans une période d'attente. Une petite note dans les journaux de ce matin annonce qu'une *conférence secrète aurait eu lieu, d'après un député anglais, en Suisse entre financiers français, anglais, allemands dans le but de provoquer une paix immédiate*. Monsieur Balfour a déclaré ignorer si cette conférence a eu lieu.

Il est évident que la question financière est très importante et que les difficultés déjà énormes iront croissantes. Le mark allemand vaut douze sous mais le franc n'est maintenu que par l'Amérique et l'Angleterre. Il perd environ vingt pour cent malgré cela.

Vendredi 17 avril - Mercredi, j'ai passé quelques heures avec Rémy. Sa femme est chez un glacier près du boulevard Poissonnière. Je vais avec lui à la gare du Nord. Il n'y a pas encore de trains de Roubaix. On évacue beaucoup de gens du Pas-de-Calais. Je vois ensuite Louis Baudouin. Il me dit que Maurice a appris que Rosalie, sa mère, était à Roubaix ?? Elle sera probablement rapatriée.

Je suis allé aujourd'hui à La Malmaison par Neuilly, Nanterre et Rueil. Après avoir visité le château et le parc, je reviens avec Jehan par l'étang de Saint-Cueufa (?) et Vaucresson, où je reprends le train qui me ramène à Saint-Lazare à six heures. Promenade magnifique qui me laisse, comme toujours, le cœur serré.

Le soir, je vais passer quelques heures chez Fournier. Je revois Le Menu. Tous deux pensent à leur libération.

Dimanche 19 - Hier, j'ai fait mes préparatifs de voyages, billets, emplettes. Le soir, nous allons chez Démaretz et, comme d'ordinaire, il se livre à une diatribe violente contre le gouvernement à propos de Stockholm. Lui seul voit clair dans toute la politique mondiale. Je le laisse aller, la discussion n'est pas possible et, comme son avis a juste la valeur d'une opinion qui n'en veut pas entendre une autre, je ne m'y arrête pas. Aujourd'hui, nous allons ensemble au bois de Vincennes et, de là, à Saint-Maurice le long de la Marne, puis nous reprenons le bateau à Charenton jusqu'à la Concorde. On va ensuite aux Champs-Élysées et nous nous séparons. Je rentre au lycée comme d'ordinaire pour six heures et demi.

Demain, je compte voir Madame Vignol. Elle vient à la Sorbonne pour demander un emploi à Paris.

Il y a trois ans, je vivais des jours d'angoisse. C'était le moment où les boches envahissaient la Belgique, Liège venait de tomber, la concentration vers Bruxelles se faisait et Charleroi allait voir la première grande bataille. Trois ans !!

C'est aujourd'hui la Saint Louis. Il y a vingt-cinq ans et plus, on la fêtait au Cateau par des bals sur la place Verte ou au jardin public. Tout cela est bien loin et m'apparaît comme dans le livre d'une vie qui n'est pas la mienne.

Lundi 20 août - Je fais mes préparatifs pour partir demain. Madame Vignol m'a donné rendez-vous à l'Odéon pour aller à la Sorbonne où elle voit Berneaux, secrétaire, et un inspecteur de l'Académie, Gidel. Je retourne ensuite au lycée où viennent me voir Paul et Auguste This, actuellement en permission.

Les journaux du soir annoncent une grande offensive française dans la région de Verdun, d'Avocourt (?) à Bézouvaux, dix-huit kilomètres. On annonce de nombreux prisonniers.

Dans les Flandres, la séance continue. Les italiens commencent en même temps. Que

va-t-il se passer ? Dans combien de jours devra-t-on s'arrêter pour souffler ? Combien d'hommes les boches laisseront-ils sur le carreau ? C'est toujours à cela qu'il faut en venir dans cette guerre d'usure où le boche ne s'avouera vaincu que par le nombre.

Berneaux disait tout à l'heure à Madame Vignol que Lille serait libéré d'ici quelques mois. Je ne note la prédiction que pour voir la durée et le nombre de ces quelques mois.

3 septembre - Je suis rentré hier de Carcassonne et je tiens à résumer mon voyage. Partis le 21 août à dix heures, nous sommes arrivés à Brive à six heures quarante. Voyage assez fatigant où il n'y a de pittoresque que les abords de Limoges et la vallée de la Vézère. Jehan pense surtout aux tunnels et ne quitte pas la portière. Le capitaine Gérard nous attend à la gare et nous conduit chez lui. Nous sommes très bien reçus et je passe la journée du lendemain avec lui à causer de la guerre et de politique. Nous quittons Brive le jeudi matin à quatre heures, et partons pour Carcassonne par Gourdon, Cahors (très pittoresque) Montauban, Toulouse et, à dix heures cinquante, nous débarquons à Carcassonne. Colson nous attend à la gare et nous conduit chez lui, 103 rue de la Barbacanne (?). Il nous a retenu son ancien logement et nous sommes très bien.

Pendant tout notre séjour, j'ai surtout flâné dans la cité. Après avoir fait la connaissance du gardien, j'ai joui d'une assez grande liberté et fréquemment, on me donnait les clés pour que je puisse déambuler à ma fantaisie. Aussi, je puis dire que je connais la cité dans les détails.

Le soir, à quatre heures et demi, je prends Colson à sa sortie du château de Bocher (?) et, au cours de nos promenades le long de l'Aude, à la source de Charlemagne, ou même en faisant le tour de la ville sur les boulevards, nous causons de la guerre qu'il voit encore très longue jusqu'au moment où les américains auront donné tout leur effort. Il s'appuie sur sa connaissance approfondie du caractère allemand qui ne s'avouera jamais vaincu que par la force, précisément parce qu'il n'apprécie que la force. Il n'est pas rassurant, loin de là.

Le dimanche 26, nous allons passer la journée à Limoux, chez une sœur de Madame Colson, employée des Postes qui nous reçoit très aimablement. On décide de coucher là. Le soir, nous allons à Cournanel (?) reconduire une cousine de la famille et, au retour, on nous conduit coucher chez une parente éloignée.

De Limoux, rien à dire, c'est une petite ville, sale, grise, poussiéreuse qui a un air espagnol. L'Aude y charrie ses cailloux, on est un peu plus près des Pyrénées. Les fruits sont abondants, melons, pêches de Cournanel (?).

En rentrant le lundi, je trouve une lettre de Madame Vignol, une de Maupinot. Jehan s'amuse un peu. Il va chaque jour au marché avec Madame Colson.

Le jeudi 30, je vais au lycée (quelle boîte) et en ville, je rencontre un ancien élève de Montaigne (Fabre). Enfin, le samedi 1er, nous partons à dix heures trente pour

Toulouse que je désire faire visiter à Jehan. Nous n'y avons passé qu'une demi-journée. Cette ville que Sandras m'a tant vantée est désagréable et depuis la guerre, tout y est tout à fait insupportable. Tout y est cher, impossible d'avoir d'autre monnaie que des billets sales et des tickets de tramway. Nous faisons rapidement le tour classique, Saint-Sernin, le Taur (?), le musée, le Pont Neuf, la place Esquirol, la Dalbade (?), le jardin public, le grand Pont et après avoir dîné au Capitole, nous retournons à la gare pour passer la nuit en chemin de fer. Nous faisons le voyage en sens inverse pour arriver à Paris d'une traite le dimanche à dix heures et quart.

Je trouve en arrivant quelques lettres, Henry Pachy, Evelina. L'après-midi, je cherche Démaretz. Je vais à la gare du Nord où je rencontre Jounisan (?) du Cateau, employé au Contentieux chez Renault.

5 septembre - Lundi 3, je suis allé voir Louis Baudouin qui m'apprend que Maurice Caron est en permission à Paris. Il a obtenu une cinquième citation. Il est allé à Saint-Pol voir son oncle Edmond et, depuis son retour, il passe son temps à Bagnolet. J'espérais le voir aujourd'hui, mais je doute qu'il vienne. Démaretz, que je suis allé voir hier soir chez lui, est seul. Ses garçons sont partis dans une colonie scolaire de l'Aube et sa fille est à Bry avec son oncle. Chose curieuse, il reste optimiste malgré la tournure mauvaise que prennent les événements depuis une dizaine de jours.

Les russes reculent, désertent le front à chaque action. Aujourd'hui, on annonce qu'ils ont perdu Riga, clef de Petrograd. En France, tout donne l'impression d'un gâchis effroyable. L'histoire d'Almeryda, son suicide, le chèque, tout montre clairement qu'il y a des dessous très sales et de la corruption. Le gouvernement est virtuellement démissionnaire et Ribot essaie de reconstituer un ministère avec des débris avant la rentrée des Chambres. Quelle crise allons-nous encore traverser ? D'autre part, dans les Flandres, les boches préparent un nouveau repli sur Courtrai, Thourout. Neuville en Ferrain (?) serait évacué. Va-t-on tenir sur la Lys (?) ? Je me désole car rien ne semble annoncer un changement, on fait la guerre comme si elle devait durer encore dix ans. Si je pouvais retrouver les miens pour mettre en commun mes peines et ne plus avoir d'inquiétudes à leur sujet ! On espère dans l'avenir, mais l'avenir m'apparaît si lointain, si sombre. J'ai tant de crainte que j'en ai peur.

Vendredi 7 septembre - Ce matin, Jehan m'apporte une lettre de la Croix Rouge de Genève qui m'informe que sur les listes allemandes du 19 juillet 17, on a trouvé le renseignement suivant : *Tondelier* (sans prénom), *Sergent au 155ème Infanterie est décédé le 6 juin 1916 et a été inhumé au cimetière militaire de Dun Bas fosse N° 114*. La liste n'indique pas la cause du décès. Je suis toujours aussi désarmé car Dun est toujours en pays envahi et toutes les lettres que j'ai écrites pour avoir des détails sur l'opération dans laquelle André a disparu sont restées sans réponse, Lieutenant,

Sergent-Major. Dans quelques jours, on me convoquera à la mairie de Saint-Sulpice pour me redire ce que je sais et qui ne peut être changé.

J'ai écrit deux cartes-méssage, l'une à Mouvaux, l'autre à Neuville. Elles ont été mises à la Poste vendredi. Aurai-je une réponse dans six mois ? j'ai si peu confiance dans le mode de correspondance que je vais préparer avec Démaretz une nouvelle annonce pour *Le Matin*. Maurice Caron est venu enfin me voir.

Samedi 8 septembre - J'ai passé l'après-midi d'hier avec Maurice Caron. Nous sommes allés à Clichy mais ma tante était absente. Le soir, j'avais pris rendez-vous avec Maurice et Louis Baudouin et nous avons passé la soirée dans un ciné du boulevards. Le premier m'invite pour demain à faire la connaissance de sa future à Bagnolet, mais je décline l'invitation.

J'ai vu le proviseur ce matin. Il m'informe que ma délégation est maintenue. Pour Jehan, il me conseille d'attendre le 15 octobre, il verra alors le directeur qu'il connaît particulièrement.

Je rassemble mes souvenirs que les années passées. Septembre 1914 : la fuite à Limoges, le retour à Lille. 1915 : le dernier mois à Ozoir-la-Ferrière. 1916 : ma libération et mon installation définitive à Montaigne. Partout, je croyais que ce n'était plus qu'une question de quelques mois et les années ont passé, et maintenant, je n'ai plus confiance. Je me dis encore une ou deux années, peut-être davantage. D'ici la fin, combien auront disparu ? Moi-même peut-être, sans avoir revu ma femme et mes enfants.

Dimanche 9 septembre - Triste dimanche. J'ai passé l'après-midi avec Démaretz et son frère autour du Champs de Mars. On cause surtout politique. Je les ai quittés à six heures pour rentrer dîner et, à sept heures et demi, j'étais dans ma chambre. Jehan s'endort de bonne heure et je passe la soirée tout seul à feuilleter mes papiers, l'esprit à Mouvaux.

La situation est de plus en plus difficile. Le ministère se reforme. En Russie, les boches rectifient leur front et semblent se préparer à une offensive vers Petrograd. De notre côté, une offensive de détail (?), au nord de Verdun, nous a permis de faire huit cent prisonniers. Les anglais sont immobiles. Y aura-t-il quelque chose avant l'hiver ?

Les journaux sont vides et de vagues dépêches disent que les boches vont formuler leurs conditions de paix. Est-ce une annonce après le discours de Ribot à la Fère Champenoise (?) ? Rien, quand on réfléchit un peu, ne permet d'espérer une paix prochaine, rien. Les américains ne sont pas prêts et ne le seront pas avant huit à dix mois. Jusque-là, on se bornera à des opérations localisées. Les malheureux s'anémieront de plus en plus dans les régions envahies et, si un jour je les retrouve,

dans quel état les reverrai-je ?

Une lettre de juin, dont Démaretz me lit quelques extraits, dit que la cherté et la pénurie des vivres sont invraisemblables à Roubaix. Comment peuvent-ils vivre, comment peuvent-ils supporter tant de privations aussi longtemps ?

Jeudi 13 septembre - Les journaux ne sont occupés que par la formation du ministère Painlevé qui, après avoir composé laborieusement une liste avec Thomas et Varenne, socialistes, a vu sa combinaison craquer parce que ceux-ci se sont retirés. Le nouveau ministère, ressemblant trop à l'ancien, en a formé un nouveau dont les socialistes sont exclus. On y voit Daniel Vincent à l'Instruction Publique. Ribot aux Affaires Étrangères.

De nouvelles difficultés surgissent en Russie où le généralissime marche contre le gouvernement. Les boches ont vraiment toutes les chances pour eux. C'est à désespérer. Weill m'a écrit pour m'inviter d'une façon pressante à aller à Fontainebleau. Je lui écris que j'irai dimanche avec Jehan.

Je suis allé passer une dernière soirée avec Fournier et Le Menu. Fournier va être démobilisé classe Quatre-vingt-onze. Il est parti en permission et sa famille quitte Paris. Il me donne avant son départ quelques renseignements sur notre ancienne équipe qui est complètement disloquée et dispersée. Le sous-lieutenant Auzenberger, dit *Poil aux pattes*, reste seul avec Cazen (?). Sayour est dans une autre équipe de télémétrie.

Lundi 17 septembre - Rien de bien intéressant dans ma vie. Madame Weill m'a écrit samedi matin pour me prévenir que son mari était rappelé à Paris à Saint-Thomas-d'Aquin. Elle me demandait de remettre notre voyage. Weill va-t-il se trouver avec Sayour ? Deux éventualités que je ne lui souhaite pas. Je me suis entendu avec Démaretz et nous sommes allés à Versailles où Jehan n'était pas encore allé. Il y avait une fête de la mutualité dans le parc et des musiques militaires, dont celle de la Garde Républicaine, s'y faisaient entendre. Les quatre derniers morceaux que cette dernière a exécuté m'ont payé mes débours. Quelle admirable phalange !

Notre promenade dans le parc a été lugubre. Démaretz ne sent rien, et moi j'avoue que j'avais l'esprit reporté bien loin dans le passé. Je songeais à mes promenades antérieures dans le parc avec Amante, une première fois il y a vingt deux ans en compagnie de Séneca, une autre en 1900 avec Bœtsch, puis plus récemment avec Barker, sans compter les autres. Tout cela est bien loin, et en remuant cette poussière de souvenirs, je me demande quand finira ce veuvage insupportable.

Aujourd'hui, une dame Ladevèze, qui m'avait écrit pour me donner des nouvelles de Faldony à son rapatriement il y a cinq ou six mois, m'écrit de Verneuil pour me demander de lui procurer un emploi. Je lui réponds que je n'ai aucune relation dans le

monde commercial et je lui donne quelques conseils car il n'est pas difficile de trouver des emplois actuellement.

Aujourd'hui, je vais à Champigny et à La Varenne avec Lucile et Jehan. Et, après une promenade toujours belle sur les bords de la Marne, nous passons rue Lecerf ou je revois mon ancien domicile (n° 7). Le vaguemestre Turbert me dit qu'il m'a renvoyé aujourd'hui même une lettre arrivée à mon adresse à l'A.L.V.F.

De la guerre, rien de nouveau, escarmouches locales. Plus d'offensives, on attend je ne sais quoi. Et cependant, les complications ne manquent pas. En Russie, les affaires semblent s'arranger. Kosnilof (?) est arrêté, Kerensky se proclame généralissime. Rien de sensationnel au point de vue militaire, et cela se comprend. L'Allemagne vient d'être prise encore en flagrant délit de duplicité et de fourberie (Affaire Luxemburg en Argentine et rôle peu honorable de la Suisse). Si les alliés pouvaient ou voulaient s'entendre, la paix serait décidée dans un mois mais il y a les intérêts capitalistes en jeu et, en présence de ces intérêts, les vies humaines ne comptent pas.

Mercredi 19 septembre - J'ai reçu hier une lettre de Sandras. Il se plaint gentiment de ne m'avoir pas vu pendant les vacances. Il parle de la guerre en des termes douloureux et me dit qu'il voudrait bien y voir plus clair dans la politique ? Je lui écris une longue lettre dans laquelle je donne le plus de détails possible.

Hier, j'ai acheté un uniforme à Jehan. Avec le pardessus, j'ai payé cent soixante huit francs. C'est abominable, comment va-t-on faire si la vie reste aussi chère ? Les quelques leçons données pendant les vacances serviront à payer une partie de ces achats.

Ma tante Marie se lamente. La guerre apparaît à tous comme sans issue et je ne la rassure point car je ne vois guère de solution possible avant la fin de 1918, et cela n'est pas certain.

Hier soir, je suis allé passer une heure chez Monsieur Valette après le souper. Son beau-frère de Lille est là et nous causons de la guerre, des misères de ceux qui sont restés dans les régions envahies. J'apprends incidemment que Madame Delsaux a fait trois semaines de prison parce qu'elle n'a pas déclaré le cuivre qu'elle avait chez elle. Que ferait-on à la maison si une dénonciation allait prévenir les boches qu'il y a des cachettes à la cuisine ?

Dimanche 23 septembre - Les vacances se terminent et nous sommes toujours au même point si l'on s'en rapporte aux apparences. Dans huit jours, il y aura trois ans que j'ai embrassé les miens pour la dernière fois, trois années de vie commune perdues, trois années d'angoisses, d'inquiétudes, et ce n'est pas fini.

Il y a trois ans quelle que soit la durée qu'on fixait à la guerre, je me croyais plus près de son terme que maintenant.

Jeudi, le frère de Démaretz est venu au ministère plaider la cause des enfants. Juvénal triomphe et j'en suis heureux pour lui, mais le proviseur, qui m'a parlé hier, n'est pas aussi affirmatif et il a l'air de craindre les arguments de Coville.

Jehan a eu treize ans hier. Encore un anniversaire que nous ne fêterons pas en famille. Je lui paierai jeudi une représentation au Châtelet où on vient de remonter *Le tour du monde en quatre-vingt jours*. Je ne veux pas qu'il oublie Mouvaux, mais, d'autre part, je tiens à ce qu'il ne regrette pas trop l'absence de sa mère.

Pauvre chère femme ! Que devient-elle ? Je suis allé à la gare du Nord aujourd'hui et j'ai pu constater qu'il arrivait des trains d'évacués de Saint-André, Marquette, Cominnes, Pérenchies, Bondues. C'est de plus en plus angoissant. Qui sait si, à l'heure présente, elle n'a pas déjà quitté la maison, abandonnant tout ce que nous avons mis tant de soin à amasser, au boche maudit et voleur.

Depuis un mois, je fais des démarches pour obtenir l'adresse de Péru Jean-Baptiste. Je voudrais lui faire savoir ce que Jehan m'a dit de Virginie. On m'a renvoyé successivement du Cent vingt-septième au recrutement d'Arras, de là au Trente-troisième et enfin, je viens d'apprendre qu'il est actuellement au Trente-troisième (Première compagnie) de mitrailleuses. Je lui ai écrit ce que je savais. Il se pourrait d'ailleurs que Virginie ait été rapatriée, mais j'en doute car elle sait probablement mon adresse et m'aurait écrit.

La réponse des empires centraux aux propositions du Pape est insignifiante. Elle ne dit rien, ne parle pas de la Belgique, des dommages, de l'Alsace-Lorraine. Les journaux tirent des déductions ridicules de ce qu'on y lit et de ce qu'on n'y lit pas.

L'offensive anglaise de jeudi donne quelques légers résultats locaux sur la route de Ypres à Meunin (?). Il en faudra un grand nombre de semblable pour que l'ennemi soit battu.

Mardi 26 septembre - Aujourd'hui, les journaux apportent quelques nouvelles. Une note verbale de l'Allemagne au nonce de Munich précise les conditions relatives à la Belgique. C'est inacceptable par les Belges et par les Anglais. Visiblement, la diplomatie est en émoi. Mais on ne peut pas encore dire qu'elle travaille à la paix.

D'autre part, la Chambre de la République Argentine a voté la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne. Ce n'est pas encore fait officiellement.

Enfin, Guynemer (?), le roi des as, est porté disparu, probablement tué, depuis le 11 septembre.

On continue la guerre de bombardement sur tout le front. Les boches vont refaire leurs divisions et dans trois semaines, une action locale permettra de reprendre quelques emplacements de villages anéantis.

Madame Vignol est arrivée à Paris. Je suis allé la voir au 44 rue des Vinaigriers ce soir

avec Jehan. Elle retournera demain au ministère et à la Sorbonne. Le censeur m'a donné hier mon emploi du temps : j'ai cinq classes de calcul et deux classes de dessin. Cela va me faire dans les trois cents élèves !!! Retrouverai-je jamais mes vingt-cinq élèves de Lille ?

Samedi 28 - Maupinot est rentré au commencement de la semaine, il va s'installer dans un hôtel avec sa femme qui sera employée à la Direction de l'Enseignement Primaire.

J'avais cherché à voir Massinon chez lui, avenue Philippe Auguste. Il m'a écrit hier pour me dire qu'il m'attendait dimanche après-midi. Je tiens à faire cette visite au nouveau professeur de Jehan. Hier soir, je suis allé passer une heure chez Démaretz. Il croit à la fin prochaine de la guerre. Sa croyance est vague, imprécise et faite de déduction qu'il est malaisé de déterminer. Je ne la vois pas si proche, malgré tout ce que les journaux écrivent. Les boches attaquent sur le front français, se défendent énergiquement contre les anglais et progressent en Russie, ils sont loin de faire figure de vaincu.

Jean-Baptiste Péru (?) m'a écrit. Il a eu des nouvelles par une tante rapatriée. Sa femme serait dans la province de Namur avec son fils. Lui est conducteur d'une voiture médicale de bataillon.

29 septembre - Je termine mes vacances et, comme à la fin de toutes les périodes un peu longues depuis trois ans, je constate que rien n'est changé, que la situation ne permet pas plus d'espoir qu'à aucune autre époque de la guerre.

Démaretz a vu aujourd'hui le proviseur de Saint-Louis qui va prendre son fils Raymond. Pendant que j'étais sorti avec Jehan pour l'accompagner, une dame est venue me demander pour me donner des nouvelles du Nord et serait, paraît-il, une rapatriée. Me voilà encore dans le même état de surexcitation qu'il y a quatre mois. Que va-t-elle m'apprendre ? Elle n'a pas laissé son nom, son adresse, mais elle reviendra lundi matin. Si seulement je savais qui elle est et où je puis la voir, j'y courrais demain, mais rien ! Que va-t-elle me dire de papa ? Je suis inquiet comme la veille d'un malheur attendu.

Dimanche 30 septembre - Journée variée dans les menus faits qui la marquent. Jehan met pour la première fois son uniforme qui lui donne un air de jeune homme !! Il va faire un tour au Luco ^s pendant que j'achève de ranger ma chambre. Au déjeuner, arrivent trois nouveaux surveillants d'internat. Léonard, qui est revenu hier au ministère, part chercher un logement du côté de Saint-Cloud, Montretout. Je vais ensuite, vers deux heures, chez Massinou où je rencontre des lillois. On parle de la guerre, du lycée et, à quatre heures et demi, je pars à la gare du Nord où je n'ai d'ailleurs rien appris. Vu Richez, Auguste Deloffre, le fondeur récemment rapatrié. Il

⁸ Parc du Luxembourg

me dit que les boches vident méthodiquement la maison Seydoux et l'usine. On parle de localités incendiées dans le Cambrésis. Tout semble annoncer un recul dans cette direction. Le soir, Maupinot me dit avoir appris la même nouvelle pour la région des Ardennes vers Rethel (?).

Après le souper, je vais prendre un café à *La Chope Latine* avec Clavier. Nous y trouvons Maupinot et sa femme et on cause jusqu'à la fermeture, neuf heures et demi, puis nous rentrons, Jehan et moi.

Les vacances sont finies, les internes rentrent demain et Jehan va retourner au dortoir. Je n'en suis pas fâché. Notre vie d'universitaire fait ses étapes (?) marquées par des vacances, on va donc attendre maintenant la nouvelle année. Que nous réserve cette nouvelle année ? Que nous réserve cette nouvelle année, ou plus exactement le trimestre qui nous en sépare ? Verra-t-on l'aube de la paix ? Je ne le crois pas. Les temps ne sont pas encore révolus. En attendant, demain j'aurai des nouvelles. Que vais-je apprendre d'heureux ou de malheureux ? Encore douze heures !

1^{er} octobre - Mon espoir anxieux était injustifié. Je ne saurai rien. La personne qui était venue me demander est Madame Ladevèze. Elle est revenue aujourd'hui me parler de l'emploi qu'elle cherche à obtenir. Ce fut pour moi une grosse déception. Au lieu de m'apporter des nouvelles, cette dame m'en a demandé. Je suis encore une fois abattu.

C'est jour de rentrée des internes. Je vais porter le maigre baluchon de Jehan à la lingerie et, après le déjeuner, nous allons à Clichy où j'ai à reprendre un peu de linge pour nous deux. Le personnel rentre, Madame Barbe, Buffart. Quelques nouvelles figures de surveillants. Vu Minouflet, Deleuze démobilisés.

Je me reporte par la pensée aux rentrées d'autrefois, à celle de Lille en 1914, quand on sentait l'ennemi à Douai, Tournai. Si j'avais su !

Dix heures du soir - Me revoilà seul ! Mes longues soirées dans la solitude vont recommencer. Pendant les vacances, Jehan se couchait sur mon lit en feuilletant une revue puis, à la longue, s'endormait pendant que je lisais à ma table et, à neuf heures et demi, je le réveillais et le conduisais à sa chambre pour le coucher. Il était près de moi et, souvent, avant de me coucher, j'allais le revoir, dormant paisiblement. Il est maintenant au dortoir, content en somme d'avoir retrouvé ses camarades. Il m'échappe un peu et je ne le regrette que parce que je vais me retrouver plus seul. Cette horrible guerre ne finira donc jamais.

Mercredi 3 octobre - Train train habituel des rentrées. Hier matin, le proviseur nous a réunis à dix heures pour nous tenir au courant des innovations, des nominations et des changements. A deux heures et demi, je prenais la Sixième B qui compte quarante-sept élèves puis, à quatre heures et demi, j'allais voir Boucher puis Madame Vignol qui

passé son temps au parc de Montsouris en attendant un poste qu'on ne paraît pas pressé de lui donner.

Aujourd'hui, j'ai pris quatre classes, successivement Cinquième A5 (celle de Jehan), Sixième A5, Sixième A6, Cinquième A1. J'ai des noms célèbres : Rostand, Lavedan, Flammarion, etc, etc, nous verrons ce qu'ils valent par la suite. Après la classe, je reconduis Massinon jusqu'au Châtelet en causant de la guerre qui ne finit pas et des conceptions politiques qui s'affirment. Le plus souvent, tout cela n'est pas gai et je rentre au lycée plus triste que jamais.

Demain, je verrai Madame Vignol qui a une audience de Poincaré (le nouveau Recteur). Jehan m'a demandé à aller en promenade.

(... ?) a trouvé un logement à Fontenay-aux-Roses, sa femme arrive vendredi avec ses enfants. Tous le monde parvient à s'arranger, à se caser dans la guerre ! Je verrai cela pour tous sauf pour moi !

*Les larmes qu'on ne pleure pas
Dans notre âme retombent toutes
Et de leurs patientes gouttes
Martèlent le cœur triste et las*

Ce 3 octobre marque le troisième anniversaire de mon départ de Mouvaux. Trois années passées à souffrir en silence au milieu de gens qui, pour la plupart, ne trouvent dans la guerre qu'un bouleversement de leurs habitudes, chez des fonctionnaires qui se plaignent de la perturbation apportée au service courant, de l'initiative et des responsabilités nouvelles.

Qu'est-ce que tout cela comparé à mes peines ? En me reportant à trois ans, je revois ma dernière classe à Lille, mon retour précipité à Mouvaux, mes adieux rapides à Amante et à Jehan, au tramway. Mon départ de Lille dans la nuit ...

Samedi 6 octobre - J'ai eu jeudi la visite de Mis, nous avons passé une partie de l'après-midi ensemble et quelques heures avec Valette qui était venu à la *Belle Jardinière* avec moi pour une réclamation.

Ce matin, j'ai eu la visite de Jean-Baptiste Péru qui est en permission à Saint-Denis chez une parente. Il ne m'apprend rien car le pauvre garçon ne sait rien. Il n'a pris que deux permissions depuis le début de la guerre, et attend le retour de sa femme. Métallurgiste et machiniste depuis vingt-cinq ans, il voit avec philosophie partir aux usines toute une armée d'ouvriers sans s'émouvoir, pendant que lui, territorial, reste affecté à un régiment d'active.

On ne saura jamais apprécier ce dévouement obscur des humbles pendant la guerre.

Le soir, je vais chez Démaretz où nous causons de la politique et des choses

répugnantes dont elle donne actuellement le spectacle (Dénonciation de Malvy, accusé de trahison par Léon Daudet, Affaire Bolo, Turmel (?), etc).

Rentré dans ma chambre, je retarde ma montre d'une heure car la journée du 6 doit être de vingt-cinq heures.

7 octobre - Encore un anniversaire de famille : le mien. Aujourd'hui, l'on pense beaucoup à nous et à moi en particulier à la maison, et cela seul suffit à me tenir l'esprit là-bas où je vois toute la maisonnée se désolant malgré la bataille anglaise qui doit faire rage.

A la gare du Nord, je n'apprends rien d'intéressant. Le dernier train est formé d'évacués d'Hamblin (?). Le service de rapatriement sera suspendu du 14 au 25 courant.

Les journaux ne parlent que de paix et de scandale mais c'est toujours la paix qu'on ne peut pas conclure. On se décourage et je voudrais ne plus penser, car à remâcher toujours les mêmes idées, je perds toute énergie.

Vu le fils Richez du Cateau qui est en convalescence : capitaine, ruban rouge, il me fait un gentil compliment lorsque je le félicite.

9 octobre - J'ai reçu hier une seconde visite de Jean-Baptiste. Il venait me dire que Virginie est à Evian avec ses beaux-parents.

Il ne sait comment faire car les parents qu'il a à Saint-Denis ne peuvent se charger de quatre personnes ni les réclamer. Je lui conseille de les engager à s'arranger pour les reclasser. Virginie irait travailler à l'usine et je tâcherai de faire entrer le vieux dans un hôpital. Je lui promets de l'aider et il repart un peu rassuré. Jehan, à qui j'annonce l'arrivée possible de Nini, est enchanté.

11 octobre - J'ai passé ma matinée de ce jour à faire des courses. D'abord au siège de la Compagnie d'assurance *l'Union*, où notre mobilier est assuré, puis aux *Assurances Générales*, pour la maison de Neuville. Il s'agit de faire une déclaration au Ministère en vue d'une indemnité en cas de destruction par les boches. Je ne sais ce que cela peut donner mais j'ai le devoir de faire le nécessaire.

L'après-midi, je vais à Vanves-Malakoff où les élèves cultivent un champ. Deux collègues m'ont demandé de les aider à surveiller les travaux. J'ai passé quatre heures à arracher des pommes de terre et ce travail champêtre me reportait par la pensée à La Briguette où jadis ...

Les journaux sont remplis d'articles boches sur la paix. Le vice-chancelier essaie de diviser les alliés et déclare que jamais on ne nous rendra l'Alsace-Lorraine. Les journalistes français s'ingénient à trouver que c'est là une manœuvre cousue de fil blanc. Je ne comprends pas leurs arguties.

D'autre part, on annonce qu'à Lille l'ennemi réquisitionne tout ou presque tout, déménage le palais des Beaux-Arts. Est-ce en prévision d'un recul, d'un repli ?

Tout cela est troublant, mais pourquoi fonder un espoir même léger quand je sais que dans quelques mois, j'aurai simplement une déception de plus.

J'écris à Amante et j'annonce explicitement la mort d'André. J'envoie ma lettre par Debuiger (?) à La Haye mais arrivera-t-elle mieux que les autres ? Non ! Et cependant il ne faut négliger aucune occasion.

12 octobre - Lettre de Colson qui est démobilisé et installé au lycée. Il habite maintenant la ville et se déclare enchanté. On prend la décision pour les examens de passage, mais seront-elles appliquées ?

Les journaux du soir annoncent une nouvelle attaque anglaise sur le front d'Ypres, mais le temps est exécrable. Les boches reçoivent un pilonnage sérieux depuis quelques mois de ce côté. Toujours, on discute de la paix et, si l'on s'en tient aux déclarations officielles, jamais elle n'a paru plus éloignée.

Je viens de terminer trois déclarations pour les biens dans les régions occupées ; une pour Faldony (sa maison et son mobilier), une pour François (Idem, idem) et une pour moi. C'est peut-être inutile. Je souhaite que cela ne serve pas et que les uns et les autres, nous retrouvions notre modeste avoir intact.

14 octobre - J'ai passé la soirée d'hier chez Madame Obertin avec Buffart et j'ai pu faire quelques constatations intéressantes. L'intimité s'accroît et va jusqu'au tutoiement : quel aveuglement ! Je pourrais trouver là matière à réflexions mais à quoi bon s'y arrêter. Cela ne me regarde pas et, si mon séjour à Paris se prolonge, j'aurai tout le temps qu'il faudra pour constater ce que vaut cette familiarité dans laquelle il y a un cynisme intéressé et une dupe.

Lucien Démaretz est revenu jeudi et ce matin, il arrive au lycée prendre son frère. Rien de nouveau, il est actuellement au camp de Châlons après un séjour autour de Verdun, bois des Carrières, où il a subi des attaques.

La politique ne chôme pas quoique l'on soit plutôt réservé sur la question des scandales. En Allemagne, il y a certainement des difficultés politiques. Le ministre de la marine démissionne, Michaelin (?) semble être en fâcheuse posture, on annonce même sa démission. Je crois que nous verrons bientôt arriver Bulow. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Les déclarations de Ribot et des ministres anglais sur l'Alsace-Lorraine sont très nettes. Auront-elles pour résultat la prolongation de la guerre ?

Ceux qui n'ont pas, comme moi, le jugement faussé par les préoccupations personnelles vivent des heures palpitantes.

Je vais terminer ce sixième carnet de souvenirs. Depuis le 25 mars, j'ai vu arriver Jehan, j'ai eu, une fois, des nouvelles par lui. C'est en somme le seul fait saillant, Sur sept mois et demi, c'est peu. Les miens là-bas n'en ont pas eu autant.

carnet VII

Lundi 15 octobre 1917 - Démaretz est allé hier passer la journée à Bry. Lucien est revenu en permission. Je vais avec Jehan chercher Madame Vignol pour faire une promenade avec ses enfants mais elle est partie, à Nogent je crois. Je conduis alors Jehan au musée Grévin où il s'amuse beaucoup. A six heures, nous rentrons au lycée. Aujourd'hui, je suis allé au Ministère m'occuper du renouvellement de la bourse de Jehan. Je refais une demande pour 1917-18 que je remettrai demain au proviseur et, après le souper, je vais chez Démaretz. J'apprends par le journal des Réfugiés que les boches envisagent l'évacuation de Lille et probablement Roubaix-Tourcoing. Cette évacuation serait suivie pour les évacués d'une quarantaine en Belgique. C'est épouvantable, que vont faire les miens ? Il faut maintenant m'attendre à tout, en commençant par le sacrifice de notre petit avoir. Pauvre mobilier qu'on avait mis tant d'amour à rassembler, collections, livres, etc. Et quand ce sacrifice sera fait, les plus terribles maux attendront mes vieux, ma femme, mes autres enfants sauront-ils résister à toutes ces souffrances ? J'en doute. L'avenir me paraît de plus en plus noir malgré tout le bruit et toutes les rumeurs de paix.

17 octobre - Huit heures - Je n'ai guère de courage et cependant il m'arrive d'en donner à d'autres. J'étais allé hier après la classe chez Mademoiselle Mignon pour lui restituer un livre qu'elle m'a prêté avant les vacances. Nous causions de la paix et j'essayais de lui donner les raisons que j'ai d'y croire. Elle a peu de confiance et ne voit pas d'issue à ce fléau. Rentré dans ma chambre, je perds toute assurance et suis assailli par tous les papillons noirs. Je me figure les miens sur le chemin de l'exil, partant désespérés d'abandonner tout ce qu'ils possédaient et se demandant s'ils sortiront vivants de cet enfer ; ou bien je vois Amante essayant de sauver quelques bribes et compromise par les affaires qu'elle a cachées. Mais la pensée de cette quarantaine en Belgique m'effraie plus que tout le reste car elle causera infailliblement une dépression terrible des caractères et des forces. Et puis il y a Edmond et Suzanne qui peuvent être réquisitionnés à chaque instant ...

Je n'ose parler de tout cela à Jehan. Il vit insouciant et me cause rarement de Mouvaux. Il pense à eux, sûrement mais il n'ose m'en parler pour des raisons que j'ignore.

18 octobre - Huit heures - Léonard me dit ce matin qu'il ne croit pas à l'évacuation de Lille. La ville vient en effet d'être frappée d'une nouvelle imposition de plusieurs millions. Un journal publie une lettre du Maire qui dit qu'on a payé. Il semble bien qu'il n'aurait pas payé si la ville avait dû être évacuée. Je me raccroche à cette manière de voir.

Je suis allé à Malakoff arracher des pommes de terre. Après tout, cela vaut bien une

promenade fastidieuse sur les boulevards.

Madame Vignol vient me voir le soir à six heures et demi. Elle est fatiguée de la pension de famille et va chercher un appartement. Nous sommes encore dans une période de crise accentuée par le malaise politique. Je ne vois rien dans ces ténèbres.

Dimanche 21 octobre - Je suis allé vendredi soir chez Démaretz pour passer un moment avec Lucien. Le concierge me prévient qu'il est chez Madame Boulanger. J'y vais et on cause de choses banales. Hier, j'ai passé la matinée à des achats de sous-vêtements d'hiver pour Jehan et pour moi. Après la classe du soir, je trouve ma tante Marie qui m'attend pour m'inviter à déjeuner mardi. Albert est revenu et elle veut nous réunir pour quelques heures. Elle apporte du chocolat à Jehan et je lui fait prendre du café dans ma chambre.

Aujourd'hui, j'ai eu des nouvelles. J'avais appris hier soir qu'un paquet de lettres était arrivé par la poste des Alliés, Bar le Duc (?). Un lillois, Monsieur Picard m'en avait causé rue Cadet. Démaretz en a reçu une de sa femme. Elle dit peu de choses d'Amante. Il semble que rien de grave ne s'est passé à la maison. Papa est rétabli (ceci est du mois d'août). Est-elle partie et subit-elle une quarantaine en Belgique ? Pas un mot de la santé d'Amante, de maman, d'Edmond.

Il semble que Madame Démaretz n'a pas le temps de prévenir à Mouvaux qu'elle pouvait écrire. Je suis heureux de ce peu de nouvelles, mais il faut avouer que je n'ai pas de chance. Il n'y a jamais rien pour moi directement. On a reçu notre message donnant quelques détails sur les enfants puisque l'on sait que Lucile est à Jules Ferry. Je lis à Jehan tout ce qui nous concerne sur la lettre.

Nous allons ensuite à la gare du Nord, où je rencontre Maurice Passaye, sa femme, Émile Carion et sa femme, Camille, Thomas, un ancien camarade d'École Normale, Lévy, qui est démobilisé et fait classe dans une école de Paris. J'évoque avec chacun les souvenirs communs. Tout cela est bien douloureux et avive mes regrets. Rien n'apparaît dans l'avenir qui doive apporter un changement à cette vie intolérable.

La guerre est stationnaire. Les boches avaient organisé un raid de zeppelins sur la France et un sur l'Angleterre. Des huit zeppelins envoyés chez nous, cinq sont abattus, détruits ou capturés. Deux se sont enfuis en Suisse et un est perdu on ne sait où.

La conversation que j'ai eue hier avec Debierre ne m'a pas appris grand-chose. Il ne croit pas à l'évacuation de Lille. D'autre part, une note parue dans *Le Matin* dit que pendant les mois qui vont suivre, on n'évacuera que les français actuellement en Belgique.

Mardi 23 - Reçu aujourd'hui une lettre de Jean-Baptiste Péru (?). Il m'apprend que sa femme a été évacuée sur Carcassonne où elle se trouve au bureau de bienfaisance. Je lui écris immédiatement en même temps qu'à Colson pour qu'il fasse ce qu'il pourra pour Virginie.

Je vais ensuite déjeuner à Clichy avec Albert et Louis Baudouin où l'on ne parle que de la guerre et des absents. Je n'apprends rien qui vaille d'être noté.

Le Ministère démissionne sans démissionner mais pour pouvoir débarquer Ribot (?). La raison est que l'on reproche à celui-ci d'avoir refusé des passeports à Briand que les boches auraient voulu voir en Suisse pour lui faire causer de la paix et de leurs conditions (??). Nous sommes arrivés à une période où il ne faut plus refuser de parler de paix, ce qui ne veut pas dire qu'il faut accepter toutes les propositions.

Le soir, Madame Taisne vient me voir et me causer de son fils qui passe la deuxième partie du Bacc. Philo vendredi.

Madame Vignol vient en même temps et ma cellule de moine se trouve tout à coup transformée en une sorte de parloir à demi mondain.

Jeudi 25 octobre - On a attaqué au Nord de Soissons et il semble bien qu'on a remporté une victoire. Huit mille cinq cent prisonniers, quelques villages, des positions très fortes ont été reconquis. On se trouve maintenant à quelques kilomètres de Pinon où jadis ... je fus avec papa, voir le Tour en allant à Concy (?).

Hier, Madame Taisne est revenue m'inviter à dîner avec Jehan chez elle dimanche prochain. Albert Machuel est venu me voir à quatre heures et demi. J'ai pris le thé avec lui. Il repart dimanche dans la région de Verdun au sud de la côte 304 où André fut blessé à mort jadis.

Le proviseur m'a offert deux billets pour une matinée de gala au Trocadéro. Il insiste pour que j'y conduise Jehan. J'y suis allé aujourd'hui.

C'était une séance très intéressante de cinématographie de la guerre. Mis était venu me voir au moment où j'allais partir. Je n'ai pu lui consacrer que quelques minutes. J'irai le voir prochainement. Je lui ai communiqué mes dernières nouvelles.

Hier soir, nous avons veillé. On a causé de la guerre avec Madame Oberlin et Buffart (?) qui joue toujours au pacifiste éploré alors qu'on sent une sécheresse de pensée égoïste dans toutes ces paroles.

Je ne crois pas avoir noté ce que j'ai appris concernant les représailles prochaines préparées par les anglais (Avion à Villacoublay, sept places, explosifs, départ à

Belfort). Les boches vont écopier et apprécier les moyens qu'ils emploient.

Lettre de Dremaux (?) mon vieil ami d'Ecole Normale. Il est à Saint-Denis dans une école primaire. J'espère le voir prochainement.

Samedi 27 - Reçu aujourd'hui une lettre de Maurice Caron qui pense être envoyé prochainement à Saint-Maixent pour un nouveau stage d'aspirant. Ce sera toujours autant de pris sur le séjour au front.

Une lettre de Madame Garraud, toujours triste et résignée. Elle me demande mon avis sur la fin de la guerre. Ses enfants vont au lycée de Limoges où ils ont mes bouquins ce qui lui fait dire que quand ils apprennent leurs leçons, c'est comme si un ami était avec eux ces jours là ! Madame Vignol, venue me voir à quatre heures et demi, m'apprend qu'elle est nommée au petit lycée Condorcet. Je l'engage à chercher un logement dans le quartier des Batignolles car elle est décidée à acheter son mobilier sommaire, les garnis étant inabordables.

Le proviseur me donne mon billet de théâtre pour aller voir jouer demain *le Malade Imaginaire* au théâtre Albert 1er.

Mercredi 31 - Travail assommant de correction de copies qui m'empêche d'écrire. Dimanche dernier, je suis allé déjeuner chez Madame Taisne à Neuilly avec Jehan. on fête le succès du fils reçu au baccalauréat. Nous passons l'après-midi au jardin d'acclimatation et, le soir, nous allons, après le dîner, au théâtre où on joue passablement *Le Malade Imaginaire*.

Virginie m'écrit de Carcassonne où elle est parquée avec une centaine de réfugiés dans le bureau de bienfaisance. Elle voudrait bien que je la prenne à mon service si Suzanne revenait.

Girard m'envoie des noix pour Jehan.

Aujourd'hui, j'ai eu la visite de Lefebvre qui, nommé à Orléans, est venu passer son congé de la Toussaint à Paris. Il n'est ni gai ni rassurant et ne voit pas la fin de la guerre.

En Italie cela va très mal. Une offensive bien montée par les austro-boches vient de reprendre tout le terrain conquis. Le communiqué allemand annonce cent mille prisonniers, sept cent canons capturés. C'est à désespérer encore une fois. Le pis est qu'on y envoie une armée française, comme si on avait trop de monde chez nous. On

n'en sortira pas.

1er novembre - Hier soir, je suis allé passer un bout de soirée chez Madame Oberlin qui a loué un appartement rue Claude Bernard, où elle reçoit ses clients. Constatation bizarre sur le rôle et l'attitude de Buffart (?). Je me désintéresse de tout cela et je plains cette dame qui méritait mieux que ce petit personnage vaniteux et plat.

Aujourd'hui, je suis allé à la gare du Nord où je n'ai vu personne de connaissance. Je m'ennuie. et la tristesse de la guerre jointe aux inquiétudes qui sont permanentes m'enlèvent toute force de résistance.

Que font-ils là-bas ? Toute la famille sait-elle maintenant qu'André n'est plus ? Si oui, je me fais une idée de ce que peut être cette journée des morts pour eux et pour Faldony, Virginie, Laure.

Je suis rentré au lycée à six heures et je veille seul dans ma chambre sans avoir le courage d'allumer mon feu. Jehan s'amuse avec les quelques pensionnaires qui restent. Moi, je voudrais pleurer.

2 novembre - J'ai passé ma journée avec Lefebvre. Mis est venu me chercher à dix heures et demi et nous avons déjeuné au restaurant avec Lefebvre et de Saint-Léger. Après quoi, nous avons fait une longue promenade aux Tuileries, aux Champs Élysées en philosophant sur la guerre. Conversation lugubre où Mis et moi nous nous heurtons aux arguments implacables de l'historien qui nous oppose la logique serrée des événements de la politique mondiale, des conceptions allemandes (comparaison de l'empire allemand et de l'empire Romain).

Je reste désemparé, une fois de plus. A cinq heures, je vais faire une visite à Madame Colle qui me prêche l'optimisme et la confiance sans d'ailleurs savoir dire pourquoi et comment.

J'ai un peu négligé Jehan aujourd'hui mais il fait si mauvais temps ... J'écris à Virginie pour lui indiquer le moyen de se faire rembourser les bons de ville qu'elle a rapporté du Nord.

5 novembre - Hier dimanche, à la gare du Nord, j'ai rencontré F. Dumeaux et Lévêque, deux vieux camarades de Valenciennes. Lévêque est à Villejuif, il attend comme nous tous. Plus favorisé, il a en Suisse un correspondant qui peut faire passer des nouvelles à sa famille. Nous causons longuement du passé, de la guerre, de nos campagnes ?! Je raconte à Démaretz ce que je sais de Mata Hari, l'espionne fusillée récemment et qui

achève de l'exaspérer.

René est malade. Il n'est pas très résistant (glandes, migraines).

Ce matin, dans toutes les classes, on a lu la citation de Guynemer. J'ai opéré dans la première classe (Cinquième A1) du lycée Montaigne en faisant un topo !

J'ai ensuite passé l'après-midi à marcher dans la rue. Besoin d'activité qui me condamne à marcher pour m'étourdir.

La guerre apparaît de plus en plus sombre. Que nous réserve le désastre italien où l'on annonce cent soixante mille prisonniers. Le pauvre soldat français a repêché successivement tous ses alliés et il faut y ajouter maintenant l'Italie qui ne peut tenir un front et qui perd en quatre jours ce qu'elle a mis deux ans à conquérir laborieusement. Pauvres poilus qui vont maintenant verser leur sang pour des fantoches et des matamores.

Colson m'écrit, il est encore navré. La même chose à dire d'Adelina.

7 novembre - Il y avait aujourd'hui une matinée au lycée. Séance de prestidigitation au profit de je ne sais quelle œuvre. L'intérêt était dans la présence d'Inaudi (?) le calculateur. Le proviseur avait insisté vivement pour que j'y aille proposer quelques calculs. C'est toujours prodigieux : il jongle avec des milliards et des trillions. Je constate une fois de plus la sottise des élèves à l'égard de leurs professeurs. Mademoiselle Mignon est presque conspuée parce qu'elle a proposé un calcul non vérifié.

J'ai causé à Inaudi, à qui je rappelais une séance qu'il donnât dans un petit collège du Nord, à Solesmes, il y a trente-quatre ou trente-cinq ans !!! Il s'en rappelle fort bien et souhaite de me revoir après une nouvelle interruption de même durée ...

Le proviseur m'a fait part de la décision ministérielle concernant Jehan qui obtient pour l'année l'exonération totale. Je suis allé le remercier et, en même temps, le prier de parler à Jehan qui, en classe, rêve et ne se montre pas attentif.

Je suis dans la période de composition. Quel abrutisseur. Je corrige des copies tous les soirs jusque dix heures et demi. Il est vrai d'ajouter que cela m'empêche de penser et c'est presque un avantage.

René Démaretz est guéri, mais le père, à qui j'ai dit les prescriptions du médecin (huile de foie de morue et sirop iodotannique (?)) ne veut rien savoir de tout cela. Il a donné

probablement à ses enfants l'ordre de se bien porter et cela doit suffire.

Je lui avais demandé de me céder un peu de sucre. Il touche indûment deux kilos par mois pour quatre personnes, alors qu'il n'a droit, en fait, qu'à un kilo. Il a refusé, avec beaucoup de circonlocutions !!!

9 novembre - J'ai passé ma journée hier à corriger des compos. Visité une modeste exposition d'apports de chrysanthèmes à la société d'horticulture rue de Grenelle : quelques magnifiques fleurs avec l'exposition de Vilmorin.

Le soir, je sors pour aller chercher mon journal et je rencontre Gorisse, professeur à l'école de Pharmacie. je cause longuement avec lui dans la rue Vavin. conversation empreinte de pessimisme puis, après dîner, je vais chez Weill où notre conversation n'a guère d'autres couleurs. Il m'apprend que Humbert du Journal a été exécuté moralement au Sénat. Triste !

Aujourd'hui, les journaux donnent les plus mauvaises nouvelles de la Russie. Les Maximalistes ont pris le pouvoir à Petrograd et déposé Kerenski. C'est la paix séparée à brève échéance. Les alliés sont dans une impasse dangereuse. Nous sommes dans de jolis draps avec les russes d'un côté, les italiens de l'autre.

Barker m'écrivait hier une lettre plutôt sombre où il prévoit un ciel chargé pour quelque temps encore. L'euphémisme est rassurant !

10 novembre - Dernier jour d'une semaine triste entre toutes. J'aurai besoin d'activité et je n'ai aucune initiative en dehors de ma classe, des préparations et des corrections de copies. Quelle vie !

Aujourd'hui, je passe ma soirée à feuilleter mes précédents carnets de Pontault, Ozoir, etc. Quelle monotonie ! Toujours la même plainte : si Amante les lit un jour, elle ne la trouvera guère intéressante, mais elle aura la preuve que son cher souvenir ne me quitta jamais et que notre séparation fut cause d'une longue lamentation.

12 novembre - Lundi - Je suis allé voir hier Démaretz qui est malade, grippé et plus acariâtre que jamais. Je passe avec lui deux heures à causer puis, avec Jehan, je vais à la gare du Nord où je ne vois personne.

A six heures, je rentre au lycée, quel triste dimanche. Je suis obligé de réagir car Jehan ne veut pas sortir, il préférerait aller en promenade avec ses camarades.

Aujourd'hui, après ma classe, je vais me promener à la campagne. Je vais à Champigny

et La Varenne où l'idée me vient d'entrer dans mon café où j'allais étant militaire. On me donne des nouvelles de cette famille dont les filles avaient fait si bon marché de leur vertu. L'aînée, qui avait quatre enfants, est en instance de divorce. Son mari, qu'elle trompait même pendant ses permissions, a repris ses enfants et on les nourrit dans une pension avec l'allocation.

Les deux veuves continuent !

La quatrième, qui avait eu de si fâcheuses histoires avec mon ex-collègue Sayour (?) épousa un jeune soldat, mais on me dit qu'elle est contaminée et demande le divorce.

Une amie à elle continue la vie !

Quel joli monde ! Mais aussi, quelle école de morale que la guerre !!

Je continue ma promenade et, au pont de Bonneuil, je vois les travaux considérables que l'on a fait : baraquements immenses, port sur la Marne, raccordement avec la ligne de ceinture à Sucy. Il y a là deux cent prisonniers autrichiens qui font semblant de travailler à ne rien faire.

Je rentre harassé par Créteil, Joinville et Vincennes.

Au lycée, on me dit que Madame Taisne est venue me voir et sur ma table, je trouve un mot de Madame Vignol qui est également venue.

15 novembre - Mardi - Visite de Madame Vignol. Elle vient me mettre au courant de son installation à Condorcet. J'irai la voir jeudi.

Madame Taisne, revenue mardi, m'a demandé de faire travailler son fils. Elle voudrait qu'il fit un peu de maths pour entrer dans l'artillerie, mais je préfère passer la main à un surveillant plus au courant de la classe d'élémentaire. Elle m'écrira quand elle aura pris une décision.

Aujourd'hui, j'ai passé ma matinée à faire écosser des haricots et, l'après-midi, je suis allé chez Madame Vignol rue des Batignolles. Je conduis nos enfants au ciné. Je n'ai pas pu emmener Jehan qui s'est fait coller par le nouveau surveillant. Deux fois on m'a fait des observations à son sujet et je suis obligé de le gronder. Il a voulu probablement crâner devant le nouveau métèque.

Il y a actuellement au lycée, comme surveillant, un guadeloupéen, un réunionnais, un serbe, un polonais, un arménien, un suisse, un tunisien (qui vient de quitter), deux mutilés et un réformé.

La situation politique se trouble. Le ministère Painlevé a été culbuté mardi soir (deux mois, vingt séances, dix-sept interpellations !). Les socialistes et les radicaux socialistes se préparent à mettre en échec une combinaison Clémenceau car la paix est

faite entre le tigre et l'Élysée.

Les journaux sont visiblement inquiets, on voit se reformer le bloc contre le fondateur de l'ancien bloc. La guerre est arrêtée sur le front franco-anglais. En Italie, cela va mal. Venise est maintenant à vingt-sept kilomètres du front. Les Austro-boches triomphent naturellement. Nous avons là-bas cent cinquante mille hommes qui vont marcher avec les italiens. Où va-t-on ?

La conférence de Rapallo a décidé la création d'un comité militaire permanent des alliés. Discours très caractéristique de Lloyd George à Paris. La guerre, de ce train, durera encore deux ans au moins. C'est à se suicider.

Lettre de Colson. Pessimisme masqué par les plaisanteries habituelles. Il a reçu par la Croix-Rouge des nouvelles de Lille. Moi, rien, comme toujours.

16 novembre - C'est aujourd'hui Saint Edmond, et pour la quatrième fois, je n'aurai que par télépathie les souhaits que les miens peuvent former pour moi et qu'ils n'ont pas manqué de former là-haut, de l'autre côté du front.

Je n'ai pas le courage d'en écrire davantage.

17 novembre - Clémenceau a été chargé de former le ministère. En vingt-quatre heures, la chose a été bâclée et ce matin, les journaux donnaient la liste ébauchée hier à trois heures. Le tigre réussira-t-il ? ou apportera-t-il à la conduite de la guerre ses méthodes de polémiste ? Le parti lui sera nettement hostile car il sait son histoire.

Pour moi, je n'ai plus aucune confiance et je me demande même si la République survivra.

Démaretz est furieux naturellement. Il a de nouveaux projets en vue et je crois bien qu'il ne restera plus longtemps à la maison Paix.

18 novembre - J'ai trouvé ce matin, au moment où je sortais pour aller à une réunion de professeurs qui s'occupent des jardins des lycées, une lettre dont le cachet me fit bondir. L'enveloppe me permet de reconnaître l'écriture de Virginie. Les premiers mots me disent qu'elle ne sait pas encore au 15 octobre le malheur qui l'a frappée car la lettre s'adresse à André. Je la lis avidement néanmoins et, dans toute la tendresse d'une mère à l'enfant qu'elle croit toujours vivant, je recherche, le cœur serré, tout ce que je puis personnellement retenir de renseignements sur la famille.

A cette date, tous se portent bien, sauf Faldony qui est tout à fait impotent. Papa et maman étaient allés à Lille la veille (dimanche 14). Papa est rétabli "mais très maigri,

comme à peu près tout le monde". Tous souffrent de l'alimentation, "plus de viande, de beurre, de lait, de bière, de vin depuis très longtemps. Quatre, cinq et six mois sans manger de pommes de terre, des prix effroyables, sucre vingt-six francs, café cinquante, viande vingt-huit, trente, trente-cinq francs, beurre quarante francs, pommes de terre quatre francs cinquante et quatre francs soixante quinze le kilo, quant on peut en trouver". Comment peut-on faire à la maison si les prix sont les mêmes à Mouvaux ? Ces lettres que j'attends avec anxiété me font un mal atroce. Et j'en ai pour un mois à la lire et la relire toujours avec l'espoir que je trouverai quelque chose passé inaperçu.

Hier, j'étais allé passer la soirée chez Valette. Son beau-frère, dont la famille est restée à Lille, était dans une période de désespoir et, nous avons eu toutes les peines du monde à le remonter.

Aujourd'hui, je voudrais avoir quelqu'un qui puisse me rendre le même service.

Je suis allé lire ma lettre à Démaretz et nous avons fait une promenade courte après laquelle je suis rentré à Montaigne avec les enfants. Je n'ai plus même le courage d'aller jusqu'à la gare du Nord.

En Russie, c'est la révolution, guerre intestine entre maximalistes qui triomphent et Kerenski en fuite. Les boches retirent toutes leurs troupes du front russe et préparent une offensive sur Salonique et la Grèce. Sommes-nous condamnés à voir le boche triompher sur nos ruines et nos deuils.

19 novembre - Madame Taisne vient me voir avec son fils qui ne peut se décider à l'artillerie malgré toutes les objurgations (?).

Je n'ai pas eu le courage de sortir malgré un temps relativement beau. Jehan travaille davantage et je l'aide le plus possible. S'il pouvait aller seul et donner cette satisfaction à sa mère.

22 novembre - Sainte Cécile. Encore une fête dont je ne puis évoquer que le souvenir. C'était généralement à cette date que maman, continuant la vieille tradition de mon enfance, quand mon frère et moi apprenions la musique, nous offrait le petit cadeau habituel. On y pense sûrement là-bas, et maman offre à Suzanne les vœux qu'elle ne peut m'offrir.

Hier soir, j'ai vu Émile Macarez et son oncle, Monsieur Herbecq, à la Bourse. Impossible d'avoir du sucre, toute sa production étant réquisitionnée par l'État.

Le soir, je passe deux heures dans le bureau de Madame Oberlin avec Buffart qui est toujours aussi vantard et aussi jésuite. Pacifiste parce que froussard, il approuve Lénine dont il magnifie la logique (??) Je ne réponds qu'un mot, c'est un traître.

Ce matin, j'ai passé quelques heures à Malakoff où nous prenons des dispositions pour la culture du terrain.

Les journaux donnent un important communiqué anglais. sans préparations d'artillerie, les anglais ont déclenché une offensive inopinée qui les a mené aux portes de Cambrai. Les lignes sont enfoncées sur un front de quinze à vingt kilomètres. Va-t-on reprendre Cambrai ? Cela me rend fiévreux et nerveux.

Dimanche 25 novembre - Cambrai est toujours aux boches. On se bat à Fontaine Notre Dame, Annerix (?), etc. Les journaux de ce soir annoncent que l'ennemi fait évacuer les civils vers l'est. Le Cateau, Neuville; Cambrai va-t-elle subir le sort d'Arsan et de Reims ?

En Russie, c'est toujours la même déliquescence. Pour le moment, c'est un aspirant qui est généralissime. Ceci donne la mesure. Il ne faut plus compter sur ce peuple. Malheureusement, il veut la paix à tout prix et on peut craindre qu'il ne rende aux boches ses prisonniers.

Je suis allé voir Démaretz jeudi soir et, aujourd'hui, j'ai passé une partie de l'après-midi avec lui. Il est malade d'une grippe rhumatismale qui le tient aux jambes, lui donne la fièvre et l'empêche de dormir depuis huit jours. Il est très amaigri. On cause et je tripote un peu. A six heures, je rentre au lycée avec les enfants.

Encore un dimanche passé comme tous les autres à remâcher mes peines.

Hier, les midinettes fêtaient Sainte Catherine. J'ai envoyé par la pensée mes vœux à Suzanne, c'est malheureusement tout ce que je peux faire.

Vendredi, j'ai écrit à Amante. J'avais commencé une lettre pour Faldony et Virginie mais je n'ai pas eu le courage de la continuer. Il me paraît impossible de lui annoncer moi-même le mort d'André.

Vu jeudi Madame Colle avec Mis. Elle est toujours très confiante et optimiste. Je la douche sérieusement avec le chiffre de la lettre de Virginie et je lui sers les phrases qu'on n'invente pas. C'est un peu agaçant de l'entendre raisonner. Nous ne voyons pas la guerre et les événements par le même bout de lorgnette. Cette dame, très aimable d'ailleurs, ne souffre pas de la guerre, son mari non plus. Sa mondanité change simplement de milieu.

Pierre et sa femme m'ont écrit hier, chacun de son côté. Virginie n'arrive pas à obtenir

son évacuation sur Bordeaux où elle a des belles-sœurs qui vont l'héberger. On la nourrit comme on nourrit les bestiaux (betteraves cuites) et elle me demande de faire quelque chose. Comment ? Je suis à neuf cent kilomètres. J'écris et je lui dis de s'adresser à Colson.

Hier, rue Cadet, j'ai entendu une conférence d'Accambray sur la situation politique. Nous sommes là encore dans une fameuse pétaudière et je doute que Clémenceau, avec son incohérence coutumière, puisse nous en tirer.

27 novembre - Mardi - Les opérations anglaises dans le Cambrésis paraissent arrêtées. Les boches en nombre font des contre-attaques mais il semble bien qu'on n'avancera plus pour le moment.

J'ai envoyé aujourd'hui deux cartes messages : l'une à Amante où je dis "*Bonne nouvelle de tous sauf André*", l'autre à François, à Neuville, où je donne des nouvelles de Rémy. Il a dû se demander ces jours derniers si l'ennemi allait enfin partir.

Aujourd'hui je suis allé en visite chez une collègue, Madame Régnier, où j'ai rencontré Mademoiselle Mignon. On a surtout parlé de politique et de la guerre.

Jeudi 29 novembre - Hier, soirée dans ma chambre, conversations insignifiantes sur la guerre et la politique.

Ce matin je pars à Malakoff où je comptais trouver des élèves pour travailler aux champs. N'ayant vu personne, je pars à Châtillon et l'envie me vient d'aller chez Nouin (?). C'est un horticulteur avec qui papa faisait jadis des affaires, [un] chrysanthémiste marchand, il se plaint de la guerre et je trouve un monsieur très infatué de sa personne s'écoutant beaucoup parler. Je laisse aller et je visite son installation qui n'a rien de bien extraordinaire. Il a abandonné les chrysanthèmes à grosses fleurs et préconise le dahlia carter (?). Je suis même invité à faire de la réclame pour lui et pour cette culture nouvelle dans le Nord quand

Je rentre à midi. Vu Legrand qui vient me demander un service pour un de ses étudiant égyptien. Après midi, je vais au *Matin* chercher un exemplaire de l'annonce publiée dans le numéro d'hier. Encore un message parti. Puisse-t-il arriver à destination. Je dis ceci "*Jehan et moi bonne santé. Attendons Suzanne. Baisers à tous.*" J'envoie également des messages pour Madame Vignol.

Madame Seydoux, que j'avais tenue au courant de la lettre de Virginie et des renseignements appris sur papa et maman, m'a écrit une très aimable réponse et

m'invite à l'aller voir pour causer. J'ai envoyé à Alfred Lantoin la lettre de Virginie pour qu'il en prenne connaissance et je lui demande de me la retourner.

Samedi 1er décembre - Encore un anniversaire ! Celui de Suzanne. Elle a aujourd'hui vingt-deux ans. Je songe avec émotion à sa naissance qui me reporte aux premières années de mon mariage, au Cateau, quand j'avais des ambitions, quand je faisais des rêves d'avenir, et, en pensant à mon bonheur d'antan, je me dis qu'il n'est plus possible et je me désole à l'idée des années perdues pendant cette séparation. Si j'avais la certitude de les revoir bientôt, de les retrouver vivants ... ? ... mais qui a la certitude du lendemain ou même de l'heure qui va venir ? L'espoir est une nourriture morale creuse et peu consistante.

Lundi 3 décembre - J'ai passé la soirée de samedi chez Monsieur Valette. Son beau-frère, Monsieur Capelle, qui a sa famille à Saint-Maurice, n'était pas là. J'en ai profité pour donner les nouvelles que j'ai apprises par Virginie. Il est tellement déprimé qu'on évite de lui parler de Lille.

En sortant, j'ai appris qu'on jouait le lendemain *La Damnation* au Trocadéro et j'ai pris deux places pour Clavier et moi. J'ai donc passé mon après-midi à entendre cette admirable pièce que je connais si bien et dont je ne me lasse jamais. L'exécution est meilleure que l'an dernier et je sort de là tout bouleversé par la voix d'or de Madame Demongeot (?).

Après souper, je vais passer la soirée chez Démaretz qui a été malade toute la semaine. Il se plaint amèrement de Montaigne où René ne fait rien et où il est malade. Jehan lui-même ne fait pas grand chose. L'internat est déplorablement organisé. Les élèves peuvent trop facilement ne rien faire malgré toute la paperasserie qui donne l'illusion d'une organisation parfaite.

Aujourd'hui, je suis aller faire modifier ma carte de sucre insuffisante et je fais état de la présence de Jehan. On cède sans difficulté, j'aurai maintenant un kilo par mois.

De la situation, rien à noter sauf la décomposition russe qui s'accroît tous les jours. Les négociations y vont commencer avec les boches et nous allons avoir sur le dos toutes les armées allemandes. On s'attend à une recrudescence des attaques. Comment va se passer l'hiver ? Les américains ne seront jamais prêts avant le mois d'avril. C'est à désespérer de l'avenir. Et pendant ce temps, la misère va s'accroître dans les régions envahies, le pillage va s'y propager un peu plus. C'est affreux ! et qu'y faire ??

Samedi 8 décembre - Toute cette semaine a été occupée, entre les heures de classe, à l'établissement de mes notes trimestrielles. Travail fastidieux qui prend beaucoup de temps. J'ai pu néanmoins aller, mercredi à cinq heures, à une conférence que donnait Monsieur Boucher à la Ligue de l'Enseignement sur son séjour en Alsace au Printemps dernier. Je n'ai pu lui parler, car, à la sortie, il était très entouré.

Le lendemain, jeudi, j'ai fait sortir Jehan et l'ai conduit au cinéma.

Reçu une lettre de Madame Lecoq qui m'écrit avoir reçu des nouvelles de Mouvaux. Une phrase assez vague de son mari lui fait croire que tout va bien à la maison. Je ne suis pas aussi rassuré. Madame Taisne, venue me voir deux fois, m'a trouvé aujourd'hui. Je lui ai promis de voir Madame Seydoux.

La guerre va de plus en plus mal. Un armistice est signé entre la Russie et les austro-boches. Naturellement, on ne parle pas de paix chez nous, mais si on nous expédie toute l'artillerie du front russe, que vont devenir nos troupes ? L'Amérique se prépare. Elle en a encore, comme l'Angleterre, pour plusieurs années. Quelle perspective ! Que vont devenir les miens ? Les restrictions deviennent plus serrées, on va supprimer la bière des cafés mais cela n'atteint pas à beaucoup près (?) les prix en Autriche si j'en juge d'après les journaux : vêtement d'homme, cinq cent cinquante francs, chemise, cent francs, caleçon, *idem*, thé de feuilles de mûriers sauvages séchées, cent cinquante francs le kilo. Verrons-nous ces prix chez nous ?

De la situation politique, je ne dirais rien et c'est peut-être prudent. D'ailleurs à quoi bon s'indigner ou récriminer, je n'ai aucune action sur quiconque et ne chercherai pas à en avoir une.

Mardi 12 décembre - Reçu ce matin une carte message de Mouvaux datée du 17 août 1917 ainsi conçue : "*Toute la famille est en bonne santé.*" La lettre de Virginie, postérieure de deux mois, est heureusement beaucoup plus explicite. Impossible de savoir à quelle carte ce message répond.

J'ai eu beaucoup à faire toute cette semaine avec la feuille de notes et n'ai guère pu prendre mon journal pour noter les événements et, cependant, cela ne manque pas. Je ne les rapporte tous qu'à un seul objectif : la fin de la guerre comportant le retour des miens. Et je ne vois rien de décisif malgré la gravité de l'heure.

Hier, le gouvernement a décidé de faire lever l'immunité parlementaire de Caillaux et d'un autre député (des Landes), Loustalot (?). A l'un, on reproche une campagne pacifiste, défaitiste pouvant provoquer la rupture des alliances. Vieille querelle

politique dans laquelle on exploitera des relations et une correspondance compromettante. A l'autre, des compromissions avec une personnalité défaitiste d'Italie. Je me demande toujours s'il n'y a pas là un dérivatif aux préoccupations militaires. La situation est de nouveau très grave : l'armistice, qu'on discute toujours entre russes et boches, permet à ceux-ci de lancer leurs troupes sur le front français et ils n'y manqueront pas. C'est annoncé de tous côtés et je m'attends à voir recommencer le coup de Verdun en 1916 sur un point bien choisi. J'espère que l'on va s'y préparer un peu mieux, mais quelle hécatombe en perspective.

Que dire et que faire, si ce n'est comme le poilu dans la tranchée, attendre en pliant le dos. En tous cas, je crois que Caillaux se défendra et soutiendra une politique (la sienne), politique de paix probablement. Est-on bien sûr que ce n'est pas celle que souhaite secrètement la majorité du peuple français. Je ne sais pas, voyant trop de monde et ayant tant de peine à faire taire mon sentiment personnel. Au moment où j'écris, la chose se décide au Palais Bourbon.

Hier, je suis allé voir Madame Seydoux comme elle m'y avait invité. Elle m'a de nouveau offert de l'argent. A quoi bon ? Je préfère qu'elle conserve ce qu'elle doit à papa pour qu'au jour du retour, j'ai de l'argent liquide dont on aura certes un pressant besoin à la maison. J'ai profité de ma visite pour parler d'une demande en faveur du fils de Madame Taisne. Cette demande a reçu le meilleur accueil, je la renouvellerai en temps opportun pour la suite à donner.

Les journaux ont annoncé hier la prise de Jérusalem par les anglais. J'aimerais mieux la prise de Tournai.

Vu Madame Vignol dimanche. Elle est toujours dans sa pension de famille, rue des Batignolles, où elle paie une somme considérable pour être très mal. Lundi, je suis allé la voir à Condorcet. Je lui ai racheté une robe de chambre pour me chauffer dans ma glacière.

Samedi 15 décembre - Rien de nouveau. Au point de vue militaire, je crois qu'on se prépare chez les boches à attaquer, chez nous, à les recevoir. Quelle boucherie en perspective !

On est toujours très préoccupé par l'affaire Caillaux, encore que les journaux soient moins affirmatif sur la question de la trahison. Je crois que si la discussion vient à la Chambre, on sera fatalement appelés à se prononcer bien plus sur la politique de paix que sur les individus en cause et il y aura sûrement des surprises. Pour moi, j'attends,

en me demandant si l'on fera un pas vers la paix et si cela aura pour résultat de rapprocher le jour où je reverrai les miens.

En Russie, c'est de plus en plus le gâchis. Les Lénine et Trotsky sont visiblement d'accord avec l'Allemagne et flattent les pires instincts démagogiques d'une populace ignorante pour mieux faire le jeu des boches. Ah ! Ils vont bien, les bolcheviks.

Lundi 17 - La neige est tombée hier abondamment. Il fait froid et je pense à la maison. Ont-ils du charbon ? Peuvent-ils se chauffer ? Hier, je suis allé voir Démaretz et, en rentrant à six heures avec Jehan qui n'a aucun goût de sortir dans ces conditions, je me suis calfeutré dans ma chambre et j'ai écrit à Amante une lettre qu'elle trouvera plus tard.

Ce matin, au courrier, il y avait une carte-message du 12 avril, envoyée le jour de la fête de Suzanne : peu de choses, on m'annonce le prochain départ de Suzanne. Il y a plus de quatre mois de cela. La carte m'avait été envoyée à mon adresse militaire.

19 décembre - Mercredi - Rien d'intéressant me concernant. J'ai écrit aujourd'hui à Poisel (?) qui doit se demander ce que je deviens.

Le trimestre se termine, encore deux jours de classe et nous serons en vacances. Et là-bas ? Que seront les vacances ? Des anniversaires de jours regrettés.

De la guerre, il y aurait beaucoup à dire si l'on s'arrêtait aux pronostics. L'armistice est signé par les Russes et on commence à négocier. On annonce que les boches vont publier leur butin de guerre à la Noël. En viendrait-on à la période des explications franches de part et d'autres ? Je ne puis y croire et il faudra encore des millions de victimes pour arriver à la paix.

La Chambre discutera aujourd'hui ou demain la question de l'immunité de Caillaux, puis l'affaire sera instruite soit pour le Conseil de guerre, soit pour la Haute Cour. Au Sénat, on a discuté hier du ravitaillement et des restrictions. La situation est grave. Nous nous acheminons vers la famine et la crise sera mondiale. il serait grand temps de signer la paix mais il faudra faire tuer auparavant quelques millions de soldats et laisser mourir de faim les habitants des régions envahies.

J'écris à Barker pour lui offrir mes vœux de Noël.

24 décembre - C'est aujourd'hui le jour, ou plutôt le soir, du réveillon. Je suis seul dans

ma petite chambre, il fait un froid glacial. Il a gelé ferme hier et aujourd'hui, - 9°. Ce soir, il pleut. Dehors, un verglas rend la circulation difficile. Bien qu'il y ait eu du feu toute la journée dans ma chambre, je n'ai pas encore dépassé 4° au thermomètre qui était à 0° ce matin. Malgré le peu d'agrément qu'offre ma chambre glacée, je n'ai pas le courage de sortir ce soir. Je préfère rester seul et songer. La veillée de Noël est de celle qu'on veut vivre en famille. Ne pouvant le faire, je la passerai quand même en pensée avec les miens dont le souvenir ne me quitte pas.

En fermant les yeux, je revois tous les Noël passés, quand nos enfants mettaient leurs souliers dans la cheminée, Suzanne et Edmond au Cateau, Jehan à Valenciennes, à La Brignette. Les arbres de Noël du Cateau, de La Brignette. Je songe aux réveillons en famille, à ceux de chez Grésillons au Cateau. Temps heureux ! Pour la quatrième fois, je le passerai seul, avec la même pensée angoissante, la même inquiétude, en me demandant comment vivent ceux que je ne vois plus, et même s'ils vivent toujours.

En vacances depuis deux jours, je m'ennuie malgré des distractions que je m'impose à cause de Jehan. Jeudi, j'ai passé quelques heures avec Mis après avoir été faire une visite à madame Oberlin qui vient de se faire opérer de l'appendicite à l'Hôpital des Enfants assistés. Vendredi, je suis allé passer la soirée chez Weill. Nous avons philosophé sur la guerre et la politique, sans grandes visées, mais l'un et l'autre, désabusés et écœurés par la politique. Samedi, j'ai rencontré Louis Baudouin chez Laure qui est encore une fois en révolution pour sa cantine. J'essaie d'y remettre les choses au point et promets de lui faire des lettres assez importantes. Je lui éviterai probablement quelque sottise.

Hier dimanche, j'ai conduit Jehan au Trocadéro où une vague matinée au profit d'orphelins offrait un programme pour enfants.

J'ai oublié de noter qu'il y avait eu samedi une alerte de zeppelins pendant que j'étais avec Jehan chez Démaretz à huit heures et demi du soir.

Aujourd'hui, je suis retourné le matin voir Madame Oberlin qui m'apprend que son ex-mari est déjà remarié depuis un mois et qu'elle l'a rencontré se rendant à l'école de pharmacie.

Je suis allé l'après-midi à Clichy avec Jehan m'inviter à déjeuner pour le 1er janvier. En rentrant en ville, je passe par la pension Pigame (?) où je trouve Madame Vignol malade et aux prises avec une dame en visite qui ne la lâche pas et ne me permet pas de placer un mot. J'y retournerai mercredi matin car demain, je dois voir Démaretz.

Madame Taisne est venue m'inviter à déjeuner le 2 janvier avec Jehan. Elle est toute troublée, pour ne pas dire folie (?), à l'idée que son fils va être incorporé dans quelques mois et ne sait plus à quel saint se vouer. Elle voudrait le voir à la fois dans la cavalerie, l'artillerie, le service de santé, au P.C.N. à Fontainebleau, dans le génie T.S.F. Je n'ai pas tous ces soucis pour Edmond mais j'en ai d'autres.

Louis Baudouin a reçu une carte d'un cousin prisonnier qui lui dit que son fils est à Hasnon (?) "*chez sa grand-mère*" - probablement déporté par les boches comme travailleur. Qui sait si Edmond n'a pas subi le même sort à l'heure présente.

Il n'y a toujours pas de train venant de Lille-Roubaix. Les rapatriés français proviennent des provinces de Liège, Charleroi, Bruxelles.

Reçu une lettre de Sandras qui m'invite à l'aller voir avec Jehan. Je n'en ai ni le courage ni l'intention. Colson m'écrit. Il veut visiblement me remonter, mais il n'y a rien à faire en ce moment.

26 décembre - Hier, jour de Noël, j'ai passé la matinée à grelotter dans ma chambre. Démaretz est venu nous chercher et nous avons fait à pied, aller et retour, le voyage à la gare du Nord où nous avons rencontré Labaeye qui est maintenant directeur (?) à Puteaux. Le soir, je suis resté un peu avec deux surveillants d'internat.

Aujourd'hui, je suis allé voir Mis à Janson et j'ai passé quelques heures avec lui au cercle.

Je m'ennuie et ne reçois rien. Cependant, ce soir, on m'a remis une lettre de Poisel. Lettre très intéressante. Il voit la guerre de près et me dit que les anglais se battent remarquablement bien. Les boches sont toujours en pourparlers avec les russes qu'ils vont rouler de la belle façon.

Jehan ne se conduit pas bien. Il finira par avoir tout le monde contre lui, tant surveillants que professeurs. Je me désole et ne sait comment faire.

Un évacué de Saint-Amand m'a appris hier que Madame Lucie (?) Decarpenterie (?) est morte depuis un an.

30 décembre - Les vacances passent tristement. Il fait d'ailleurs un mauvais temps qui empêchent les promenades.

Jeudi, je suis allé voir Madame Vignol. Elle avait reçu, du père d'un élève, régisseur au grand Opéra deux fauteuils de balcon et m'offre d'aller avec elle voir jouer *Henry VIII*. J'accepte et, le soir, je vais l'attendre au métro Place de l'Opéra. Spectacle toujours intéressant. Puis, après la pièce, je vais la reconduire rue des Batignolles et je reviens au galop à Montaigne pour rentrer à minuit.

Vendredi, je vais prendre le thé chez Mademoiselle Mignon où nous causons de la guerre. Elle forme un peu trop son opinion sur les seuls articles pacifistes et Edwin Scheidamann (?). Je ne puis la suivre jusque là. Jehan a passé l'après-midi chez Laure.

Le samedi (?), nous partons à Maine par un froid de loup, moins quinze degrés à sept heures vingt, pour déjeuner chez Edmond Macary. Excellent accueil. Nous rentrons à cinq heures à Paris et Jehan, qui couche à l'infirmerie, passe la soirée dans ma chambre autour de Nini, Aug. This (?), Madame Weill, qui invite Jehan à passer l'après-midi de demain chez elle.

Aujourd'hui dimanche. J'irai ce soir dîner chez Laure. Je m'ennuie mortellement dans ma chambre que je n'arrive pas à chauffer au-delà de 5° et je ne tiens pas à sortir seul. J'écris quelques lettres de nouvel an, toutes empreintes de mon état d'âme, c'est dire qu'elles ne sont pas gaies.

On ne voit rien se dessiner aux pourparlers russo-boches de Brestlitovsk. Cependant, chez nous, on semble attendre une offensive boche et Clémenceau rappelle les vieilles classes licenciées, pour deux mois. On commence à faire courir des bruits divers sur les objectifs allemands annoncés. Calais, Dunkerque. Je doute qu'ils puissent (...) mais quelle hécatombe se prépare encore.

Démaretz a écrit une lettre au proviseur au sujet des chaussures de René. Le proviseur, vexé, m'a fait appeler pour me dire tout ce qu'il avait fait pour lui et me faire part de son mécontentement. Je préférerais qu'il choisît un autre intermédiaire car cela me condamne à entendre des récriminations des deux côtés sans pouvoir y porter remède.

31 décembre - Terminons cette année. Nous voici au terme d'une période sur laquelle on a fondé les plus grandes espérances. L'Angleterre était prête, les États-Unis sont entrés en lice depuis neuf mois. Quels changements sont survenus ? C'est simple à énumérer : la Roumanie hors de cause, l'Italie a subi un désastre sans précédent, la Russie, après une révolution qui n'a fait que parachever sa décomposition, trahit la cause des alliés et traite avec l'ennemi, les alliés ne sont pas encore bien d'accord sur le

but de la guerre, on a pris ... Jérusalem.

Comment se présente la nouvelle année qui commence dans quelques heures. Le front occidental est sous la menace d'un coup de bélier pour lequel les boches rassemblent toutes leurs forces. Les américains ne sont pas prêts. On rappellent les vieilles classes partiellement licenciées pour construire des deuxièmes lignes. Le régime des restrictions est commencé, la vie devient hors de prix. Le front n'a pas changé de place sauf en quelques points chèrement payés par des offensives coûteuses.

Du côté allemand, on peut dire que l'ennemi cherche toutes les occasions de traiter mais il ne paraît pas disposé à céder sur la question de l'Alsace Lorraine. Il souffre de la faim, des privations, probablement un peu plus que le reste du monde, plus davantage que les habitants des régions envahies, moins sans doute.

Il est donc impossible de formuler un pronostic. La paix paraît très lointaine, d'autres disent très proche. Je n'y crois pas et je désespère. Si on me disait "*Nous serons encore au même point au 1er janvier 1919*", je ne manifesterai aucune surprise et je serais simplement beaucoup plus découragé.

Jehan est allé aujourd'hui passer l'après-midi chez Weill. J'ai fait des courses avec la famille Démaretz pendant ce temps. Je passe ma soirée dans ma chambre, transformée en glacière, où il m'est impossible de faire monter le thermomètre au-dessus de +3°. J'écris quelques lignes à Amante pour préciser mes vœux et je réussis à me décourager un peu plus.

2 janvier 1918 - Ma journée du 1er janvier a été triste au-delà de toute expression. Mal commencée d'abord par une grosse déception. Jehan est arrivé dans ma chambre et ne m'a pas offert ses souhaits que j'attendais avec anxiété et que je me faisais une joie d'accueillir. Il n'appréciera probablement jamais le mal qu'il m'a fait ce jour là inconsciemment.

J'avais passé la soirée devant des photos de ceux que je ne puis voir, mais, me disais-je, demain matin, j'aurai au moins les souhaits de l'un de mes enfants, il me dira un mot qui exprime la pensée des autres je n'ai pas eu cette consolation.

Pas une lettre ne m'est arrivé hier pas une aujourd'hui. Quelle réprobation générale ! Et cependant, je ne crois pas avoir démerité de mes amis et connaissances. J'ai fait mes visites, aucune ne me sera rendue. Au proviseur, visite banale, administrative. A ma tante Maris, chez qui j'ai rencontré Louis Baudouin, Maurice Caron, Auguste This. Chez Démaretz, où je me suis un peu épanché. Le soir, je suis sorti avec Clavier faire

une partie de billard. A neuf heures et demi, j'étais rentré et je rêvais tristement dans ma glacière, l'esprit bien loin, là-bas ...

Aujourd'hui, je suis allé déjeuner chez Madame Taisne qui est toujours préoccupée par l'appel imminent de la classe 19. Demain, j'irai voir Madame Seydoux pour elle et, après demain, je rentrerai en classe, content de retrouver mon travail régulier et mon procédé d'oubli.

La misère intellectuelle et morale dans laquelle je me débats prendra-t-elle fin cette année ? Je n'ose plus y penser. Mieux vaut se plonger dans le passé et essayer de préciser ses souvenirs des jours heureux. Il y a vingt-quatre ans, à pareil jour, j'étais à Neuilly et, les familles réunies, nous célébrions la cérémonie de notre mariage. Est-ce le moment de retracer tout ce qui marque vingt-et-un ans de vie commune et de bonheur sans mélange ? Non, à quoi bon ? je préfère rassembler, en tisonnant mon feu, tous les souvenirs de cette journée qui nous réunit et je vais essayer de la revivre ... seul comme toujours.

De tous ceux qui étaient présents, un seul, Louis Baudouin, pourra m'en parler demain car je dois le revoir avec Auguste This actuellement en permission.

4 janvier - Je suis allé voir hier, pour mon dernier jour de vacances, premièrement, Madame Vignol que je n'ai pas trouvée, deuxièmement, Madame Seydoux qui nous a fort bien reçus et qui va remettre à son fils la demande d'audience que je lui ai adressée pour Madame Taisne et pour moi. De là, je suis parti, toujours avec Jehan, à Montrouge voir Bouchot (?) chez qui je suis resté une bonne demi-heure à causer.

Le soir, j'avais rendez-vous avec Auguste This et Louis Baudouin. Nous avons passé deux heures au cinéma à causer distraitement.

J'ai repris mes cours ce matin et je n'en suis pas fâché. Les vacances m'ont parues longues. Le temps très mauvais rendait les promenades impossibles, à cause du froid et de la neige, ma chambre n'était pas habitable, la nourriture du lycée immangeable. Tout concourrait à m'attrister.

Aujourd'hui, 4 janvier, je n'ai pas encore reçu une carte-lettre de souhaits de bonne année. A l'exception d'une carte d'Ogdon (?) et des cartes d'élèves ou de parents d'élèves, rien. C'est triste.

De la guerre, rien de nouveau. Coup de main par ci, par là sur le front. L'intérêt réside dans les pourparlers de Brestlitovsk où la diplomatie boche a fort beau jeu. Tous les

jours, il y a une dépêche qui annonce la rupture probable, à côté d'autres dépêches qui donnent des détails sur l'accord. Visiblement, les boches veulent entraîner les alliés dans les négociations. Les socialistes ont essuyé un nouveau refus en demandant d'aller à Petrograd.

6 janvier - Il fait un froid terrible. La plupart des tramways sont arrêtés, le métro est devenu inabordable tant il y a de voyageurs (thermomètre -15°). Comment fait-on là-bas ? Y a-t-il du charbon ?

Hier, je suis allé chez Valette pour passer un bout de soirée et me chauffer. On me montre *Le Matin* qui annonce l'arrivée d'un train de rapatriés d'Anzin et de Valenciennes mais comme il y a d'autres localités citées qui se trouvent sur la ligne de feu, il me paraît toujours probable qu'il s'agit d'évacués en Belgique.

9 janvier - Mon dimanche a été ce que sont les dimanches maintenant : l'après-midi chez Démaretz où nous causons de la guerre, du lycée. Je rentre à six heures et je m'enferme dans ma chambre à rêvasser ou à lire. Le temps est toujours mauvais. Lundi dégel toute la journée puis regel, le soir il neige. Je vais à huit heures prendre un café avec Maupinot. Mardi, je cause avec Massimon (?), le professeur de Jehan puis, le soir, je vais chez Laure au moment où Rémy, en permission à Paris depuis le 1er janvier, vient me dire bonjour.

Louis Baudouin m'a fixé un rendez-vous pour le soir à huit heures avec Auguste This. J'y vais, rue Montmartre, pour ne trouver personne. Par un temps pareil, il aurait pu me laisser tranquille. Je rentre tard et le café que j'ai bu dans la journée me tient éveillé jusqu'à deux heures du matin.

Aujourd'hui, classe toute la journée. Je reçois une lettre de Monsieur Seydoux qui me convoque pour demain. Visite de Madame Vignol qui me tient au courant de ses démarches, d'Auguste This, qui me demande de lui remplir ses feuilles de déclaration d'immeuble. Je suis un peu fourbu mais content car je n'ai guère eu le temps de penser.

De la guerre, deux discours de Lloyd George sur les buts de guerre, l'autre de Wilson aujourd'hui sur le même objet.

Manifestation oratoire diplomatique en réponse à l'offensive diplomatique boche. Bruits divers, mais sans consistance, dans les journaux.

12 janvier - Je suis allé jeudi voir Monsieur Seydoux avec Madame Taisne et, entre autres choses, je lui demande s'il croit que la classe Dix-neuf ira au front. Sa réponse

est négative. En attendant, les pourparlers ont repris entre russes et boches. Le discours de Wilson fera-t-il quelques bruits en Allemagne. On ne cite que des extraits de journaux boches, extraits courts et peu caractéristiques.

L'après-midi, Rémy vient me voir puis, avec Jehan, je vais à mon cinéma du boulevard Raspail. je m'y ennuie.

Ce soir, je vais chez Démaretz où je n'apprends pas grand-chose. Il croit à la fin prochaine de la guerre. Puisse-t-il dire vrai ! Moi, je ne crois plus à rien.

Hier, vendredi je suis allé passer la soirée chez Weill. Rien à noter, sinon que je verrai Manutte (?) prochainement.

J'ai recommencé mes corrections de copies et je m'ennuie de ce travail fastidieux. Colson m'a envoyé un télégramme pour m'annoncer la naissance de son fils. Reçu une lettre de Madame Garraud. Rien de nouveau.

14 janvier - Madame Vignol a des ennuis. Le dédoublement de classe par lequel elle avait été maintenue à Condorcet est supprimé. Elle a reçu une nomination à Pasteur (Neuilly) au moment où elle venait d'arrêter un appartement près de la gare de l'Est. Elle se démène et je la conseille (?).

Hier, je suis allé avec Jehan et les enfants Démaretz à une conférence de Bouchot (?) à l'Institution des Sourds Muets. Conférence sur Béranger, chants, chorale (?). Le président y parle de la guerre. Il annonce l'offensive boches et les préparatifs pour y répondre. Il paraît qu'il n'y a pas de danger ??

Aujourd'hui, je reçois quelques lettres. Evelina, Louis Baudouin, Girard. Les journaux du soir annonce l'arrestation de Caillaux, sur renseignements fournis par le gouvernement italien. Une note semble établir cette arrestation et l'ouverture d'un coffre-fort à Florence, où l'on avait trouvé des valeurs pour un million et des documents sur l'affaire d'Agadir. Attendons la suite.

Rencontré Fivet de Valenciennes.

16 janvier - Les journaux sont encombrés des affaires Caillaux et consorts. Le reste, qui est cependant de quelque importance, passe à l'arrière plan. On vit dans l'attente de l'offensive boche que l'on dit imminente. Ces grandes opérations militaires seront-elles les dernières ? Dureront-elles longtemps ? Quelle énigme effroyable ! C'est chaque jour un peu plus désespérant. Je suis allé hier faire une visite à Madame Régnier. Aujourd'hui, Madame Taisne vient me demander conseil. Elle a entendu dire que les

engagements étaient à peu près au complet pour l'artillerie et se demande s'il ne faudrait pas que son fils devançât l'appel. Je conseille d'attendre la révision. Monsieur Seydoux fera le reste le moment opportun.

Reçu, de Madame Despujols, de Limoux, la belle-sœur de Colson, un mot avec une boîte de Tourrons (nougats de Limoux).

18 janvier - Vu Madame Vignol hier. Son affaire pourra probablement s'arranger. Elle déménage et va habiter rue des Vinaigriers un immeuble où son beau-père habite déjà.

L'après-midi, je fais travailler Jehan.

Le soir, je vais voir Démaretz qui me parle de différentes choses intéressantes. Arrivée prochaine de trains de Lille (difficultés intérieures en Allemagne, arrivée d'un neutre de Hambourg qui aurait déclaré que la situation y était intenable et ne pouvait se prolonger), bombardements du quartier Vauban.

Aujourd'hui, au moment où j'allais partir faire une visite chez Madame Colle, on m'annonce l'arrivée de valenciennois qui me demandent. C'est Jean, le professeur de Huitième, qui vient d'être rapatrié avec sa femme et sa fille. Ils m'apprennent qu'on réquisitionne une foule de choses : matelas, couvertures de laine, appareils de chauffage, d'éclairage. Ils ont séjourné trois semaines en Belgique. Va-t-on m'envoyer Suzanne. Me voilà dans le même état d'esprit qu'au mois de juin.

Chez Madame Colle, où l'on papote ferme, j'entends débiter beaucoup de fadaïses pendant trois quart d'heure.

Au lycée, nourriture immangeable. Reçu une lettre de Jean-Baptiste Péru (?) qui m'annonce que sa femme n'a pas encore touché son allocation, c'est navrant. Elle est maintenant à Cenon (?) près de Bordeaux.

21 janvier - Reçu samedi la visite de Madame Taisne qui me demande d'écrire à Monsieur Seydoux pour lui demander s'il croit pouvoir permettre l'affectation de son fils à l'Artillerie Lourde. L'incorporation prochaine de son fils la trouble au-delà de toute expression. Démarche difficile et délicate que j'hésite à faire car je connais la réponse. Aucune personnalité politique ne peut promettre chose pareille. J'écrirai néanmoins.

Le soir, je vais chez Laure qui me communique une lettre reçue de Niort à laquelle il

faudra répondre pour elle. Vu hier Lévêque qui est venu me voir au lycée. Il est très pessimiste et se demande ce que nous retrouverons. Puis, l'après-midi, je vais avec Mis à une réunion organisée par "le rapprochement universitaire" où le doyen de la faculté de Lille, Lefebvre, fait une conférence ridicule sur l'université de Lille pendant la guerre. Après la conférence, nous buvons quelques bocks avec Bertoux, Jambart et on cause de Lille d'où on annonce des rapatriements prochains. Me ramèneront-ils Suzanne ?

Rien de saillant de la guerre. On attend toujours la grande offensive sur laquelle on ne dit que des choses contradictoires. On s'attend à une action vers Dunkerque et Calais et à une sur Nancy pendant que d'autres disent que nous attaquerons en Champagne et en Alsace. Où est la vérité ? Il faut noter que les pourparlers russo-boches ne donnent pas apparemment grands résultats. La Constituante russe a duré un jour. D'autre part, en Autriche, la situation semble s'aggraver. Il y a de nombreuses grèves et un besoin de paix. Le salut viendra-t-il de ce côté ?

Madame Vignol est maintenue à Condorcet. Elle obtient quelques meubles du comité américain.

22 janvier - *Le Matin* de ce jour annonce que mille rapatriés de Lille Roubaix Tourcoing sont arrivés hier à la Gare du Nord. Suzanne arrivera-t-elle par l'un des trains qui vont suivre ? J'y pense toujours et à tout hasard, j'examine à l'avance comment j'organiserai ma vie.

Vu ce matin Léonard qui me raconte comment Jean est allé au Ministère avec Mademoiselle Debève (?) demander un poste et comment, pour l'obtenir à Paris, ils ont l'un et l'autre daubé sur ceux qui y sont. Quels gens !!

Auguste This m'écrit pour sa mise en sursis. Je ne peux pas grand'chose.

23 janvier - Journée fatigante doublée d'une secousse. Ce matin, en sortant de la classe de Jehan, à neuf heures et demi, j'apprends que je vais être inspecté par l'Inspecteur Général Blutel (?) qui sort de Quatrième B. Il arrive en Sixième A5 et assiste à toute ma classe sans parler, prenant des notes. J'irai le voir demain. Je suis plus satisfait de mes élèves que de moi-même. Clavier me raconte des histoires de Buffart ou de Madame Oberlin. Bizarre la réflexion du Proviseur à Madame Renand (?). Mais est-ce vrai ?

Aucune lettre. Je me demande souvent si je vais avoir un télégramme de Suzanne. Je suis dans un état d'énervement fébrile qui m'est très pénible et je ne veux pas le faire voir à Jehan.

25 janvier - La journée d'hier a été assez agitée. Le matin, en faisant des courses, je rencontre rue Vavin un passant qui me dévisage et que je regarde curieusement. Nous

nous approchons et je crois reconnaître un ancien du régiment mais lui me détrompe en me rappelant qu'il était un habitué de l'Étoile, à Mouvaux. C'est un nommé Hatz (?); du quartier des Francs (?). On cause quelques minutes et on se sépare, assez pessimistes l'un et l'autre.

A midi et demi, Démaretz vient voir son fils malade et me raconte qu'il va chercher à voir le Proviseur. Il a préparé un vaste réquisitoire qu'il n'a pu servir que par tranches au Censeur et à Madame Oberlin. Il vient de recevoir une lettre de sa femme qui me donne quelques nouvelles de là-bas. La lettre est du 25 novembre. Vie très chère, situation de plus en plus difficile. Suzanne est inscrite et partira avant elle. J'apprends aussi qu'un train de rapatriés est arrivé le matin à la gare de Lyon, provenant de Lille Roubaix Tourcoing.

A une heure et demi, je pars chez l'Inspecteur Blutel (?) où je fais antichambre une heure. Je suis très bien reçu, bonne impression. Je suis invité à raconter mon histoire et il me promet son appui pour l'avenir avec la plus grande bienveillance.

En revenant au lycée, je rencontre Albert Boulogne, rapatrié de Suisse. Il m'offre de me faire passer une carte en Suisse et à Mouvaux. Le soir, après souper, je vais voir Démaretz chez qui je relis la lettre de sa femme. Amante est un peu plus favorisée qu'elle. Edmond met mes vêtements. On a des nouvelles d'Hélène Baudouin tous les quinze jours, par des travailleurs sans doute. Elle parle de bombardements par avion anglais.

Aujourd'hui, je vais dire au Proviseur mon entretien avec Blutel.

Le pauvre Deroo m'apprend qu'hier, à la gare de Lyon, à l'arrivée des rapatriés, un commissaire est venu s'informer dans le public si M. Tondelier était là. Est-ce un rapatrié qui voulait me voir et me donner des nouvelles, est-ce Madame Colle qui voulait me faire causer à des connaissances ou des gens de Mouvaux ? Je ne sais pas et je ne vois pas comment je pourrais savoir. Suzanne va-t-elle revenir et désire-t-elle me faire passer un renseignement ? Si quelqu'un avait une communication à me faire, il semble bien que je doive avoir une lettre prochainement. Je brûle du désir de savoir. Et peut-être n'aurai-je rien.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance d'Edmond. Il y a dix-neuf ans, nous étions tous à la joie de la naissance d'un garçon et nous ne pensions pas qu'il serait un jour le prisonnier des boches, qu'il serait séparé de son père pendant des années.

27 janvier - Dimanche - Je n'ai encore rien. Pas de lettre, pas de visite. J'ai fait demander à Madame Colle si elle savait quelque chose. Demain, j'aurai sa réponse. Hier, ma journée a été assez agitée. J'ai toujours l'esprit là-bas. Tantôt je me figure Suzanne en Belgique, tantôt je pense que son rapatriement est impossible. Le soir, je vais chez les Valette où je trouve des valenciennes. Houlné fils et sa femme. Par eux, j'apprends que Madame Hornez (?) est évacuée (du côté de Bordeaux ?). Hornez (?) est

soldat infirmier dans une ambulance. Monsieur Capelle, frère de Madame V.(alette / ignol - ?) est un peu rassuré mais très monté contre le gouvernement à cause de la guerre qui semble interminable. Récrimination inutile. Souffrons en silence ! Le réfugié est un animal transplanté et peu intéressant pour le public.

Démaretz vient nous prendre à une heure et demi. Il a reçu une lettre d'une adjointe de sa femme qui arrive de Roubaix. Elle espère que Madame Démaretz a pu prendre un train le 3 janvier. A la gare du Nord, nous consultons la liste de trains qui, depuis quinze jours, sont nombreux. Vendredi, il en est arrivé un à Evian, formé à Croix, Mouvaux et environ. Rien de Suzanne. Que faire ? Hier, il y avait un train à la gare du Nord. Je ne sais où frapper pour savoir et personne ne m'écrit.

J'écris à Blutel pour confirmer ma visite et ma demande.

Ce soir, à cinq heures et demi, je suis allé chez Madame Vignol, rue des Vinaigriers. Elle m'apprend qu'elle va obtenir un appartement boche avenue de Clichy.

Marchand organise un congrès pour Pâques. Comme tout ce fatras des congrès est peu intéressant ! J'ai bien d'autres chats à fouetter maintenant.

Madame Oberlin me dit qu'elle a donné sa démission au Proviseur. Il y a bien des obscurités dans toute cette histoire et je ne suis guère tenté de les éclaircir. A quoi bon ? Il y a un personnage qui a joué dans toute l'histoire un rôle néfaste et qui est cause de froissements divers. Il est fâcheux que ce personnage ait toute la confiance (...) de cette dame qui méritait mieux et qui, sans s'en rendre compte, se prépare encore des jours de souffrance.

28 janvier - Rien de nouveau. Pas de lettre, pas de dépêche. Je suis allé cinq fois chez le concierge sans aucun succès. Démaretz ne verra l'adjointe de sa femme que samedi. Il se peut qu'elle sache quelque chose de la maison ou du départ de Suzanne et jusque là je ne saurai rien.

Boudeveille a de vilaines histoire, rapport à son ménage et à son ancienne propriétaire. Je doute fort qu'il puisse se maintenir à Montaigne car l'administration est au courant. Cela m'ennuie un peu car je lui ai prêté cent francs qui me paraissent bien compromis. J'expédie une carte-message à Amante et une à François.

29 janvier - Rien. Le soir, Démaretz vient à cinq heures au lycée avec Lucien qui arrive en permission voir René qui l'emmène pour une heure ou deux ; car Lucien part à Montluçon. Par Raymond, j'apprends que le train de samedi à la gare de Lyon, amenait des rapatriés de Croix, probablement aussi de Mouvaux et, de tous ces gens, aucun n'est chargé de m'écrire car je ne reçois pas le moindre avis. Ils ont quitté Roubaix le 2 janvier.

J'écris à Albert Boulogne et le prie de faire parvenir dix lignes à Amante.

30 janvier - Toujours rien. Il ne faut plus compter sur l'arrivée de Suzanne. Les journaux que je lis n'annoncent pas l'arrivée des trains à Evian. Demain matin, j'irai à la gare du Nord et, si c'est possible, à la gare de Lyon tâcher d'obtenir quelque vague renseignement auquel je me raccrocherai sans grand espoir jusqu'au moment où les rapatriements de la région de Lille cesseront.

Les journaux donnent les détails sur les grèves en Autriche et en Allemagne. Cela aura-t-il des conséquences sur la guerre ? J'en doute en ce qui concerne l'Allemagne où le peuple domestiqué et servile n'a aucune force de réaction.

Depuis hier, nous avons la ration de pain à trois cent grammes, en trois portions de cent grammes. J'entends des récriminations. Je songe aux privations des miens et je compare l'abondance relative dans laquelle nous vivons au régime qu'ils subissent.

31 janvier - Je m'étais couché tard la nuit dernière, onze heures et demi, et, endormis aussitôt, je n'entendis pas le signal d'alarme. A minuit, une détonation formidable m'éveilla et un bruit toute particulier de moteurs étrangers me mit au fait. Je m'habillai et descendit. Je rencontrai dans les sous-sols tout le personnel de mon quartier, malades, infirmières. J'essayai de voir dans le ciel très lumineux, on voyait les avions sillonner la nuit. De très nombreuses détonations m'obligeaient à rentrer. A deux heures, je repartis me coucher. Ce matin, j'allais voir les dégâts : trois bombes sont tombées devant l'école des Mines, sur le Boulevard Saint-Michel, à sept cent cinquante mètres du lycée, un homme tué, toutes les vitres brisées, vitrines défoncées. Place d'Italie, cinq morts, près de la Bastille une bombe également. On en annonce un peu partout à Vincennes, rue d'Athènes, à Montmartre, à Pantin et les communiqués du soir disent qu'il y aurait une vingtaine de tués, une cinquantaine de blessés. Deux hôpitaux atteints. Un travail digne des boches.

A la gare de Lyon, on me dit que le train a trois heures et demi de retard. A la gare du Nord, je consulte la liste des trains depuis vendredi. Ce sont pour la plupart des évacués de la banlieue sud de Lille. J'espère encore, mais sans confiance, et quand je sors, j'ai toujours un regard anxieux vers ma boîte aux lettres toujours vide.

L'après-midi, je vais travailler au champs, à Malakoff et le soir, je passe une heure chez Démaretz.

1er février - On s'attendait à une seconde visite de Sauber mais la nuit s'est passée sans incidents. Les communiqués successifs montrent la gravité de l'affaire. Celui du soir annonce qu'il y a eu non pas une vingtaine mais quarante-cinq tués. Les aviateurs ont lancés des papiers annonçant qu'il reviendraient *A bientôt*. Cela promet ! Mes élèves m'annoncent en ricanant qu'un de leur condisciples est parti avec sa mère en Normandie par crainte d'une nouvelle incursion. Leur façon d'en parler montre mieux

que les articles des journaux l'état d'esprit de la population.

2 février - Rien de nouveau. Reçu une lettre de Weill qui me demande de fixer un jour pour rencontrer Mansette (?) chez lui. Virginie m'écrit pour me demander de lui prêter un peu d'argent. Je vais lui envoyer cent francs. On va enfin lui payer son allocation, mais quand ?

Les journaux n'annoncent pas de trains. Je ne compte plus sur Suzanne tant que je n'aurai pas de nouvelles par des rapatriés. Il en est cependant arrivé un grand nombre et personne ne m'a écrit. Amante ne connaissait probablement personne qui puisse se charger de m'écrire.

3 février - Jour néfaste. Y en a-t-il eu d'autres depuis trois ans et demi pour moi ? Ce matin, à huit heures et demi, le proviseur vient m'appeler et m'annonce que Démaretz lui a téléphoné pour le prier de m'informer que mon frère est décédé à Lille dans le courant de décembre. Quelle secousse ! Il me serre la main et s'en va ! Je reste avec cette affreuse nouvelle, sans autre détail. Peu après, Démaretz arrive et me dit le peu qu'il a appris de Madame Blondiaux. Pas de date, aucun détail. Tout mon passé, mon enfance déroule dans ma pensée ; elle va à celui qui n'est plus, dont la vie, depuis la mort de sa petite fille, n'a été qu'un long calvaire.

Le malheureux n'aura pas appris la mort de son fils André. Cette affreuse révélation sera pour Virginie seule qui n'a pas assez souffert et qui en mourra ... Quelle a été la répercussion sur mes pauvres vieux. Je n'ose plus y penser et je ne puis détacher mon esprit de là-bas.

Madame Blondiaux aurait dit à Démaretz que Suzanne ne pensait point à partir. Que signifie cette nouvelle énigme ? Elle l'aurait vue peu de temps avant son départ quand elle venait s'informer de l'évacuation de Madame Démaretz (qui est probablement partie de Roubaix le 3 janvier) et dans son attitude ou sa conversation, rien n'annonçait qu'elle se préparait. Je suis allé après dîner chez ma tante Marie à Clichy mais elle savait déjà la nouvelle par Louis Baudouin.

Je traîne du côté de la gare du Nord où je constate que les trains de Lille ont cessé. Ce sont maintenant des trains de Douai et voisinage. En voilà pour plusieurs semaines.

Je ne puis penser une demi minute sans revoir mon pauvre frère et, comme les images les plus fortes sont les dernières, je le vois se traînant péniblement dans sa cuisine, allant de moins en moins jusqu'au jour où la maladie l'a cloué définitivement sur son lit. Je me le figure, attendant la fin de la guerre, quémandant à tous des renseignements, voyant arriver trop lentement le dimanche qui lui ramenait papa et maman.

Plus loin, c'est notre commun séjour à Douai, lui à l'École Normale, moi à l'École annexe. Que tout cela est loin. Et je ne le verrai plus. Je n'aurai pas assisté aux derniers moments de mon pauvre frère. Cette guerre maudite m'aura vieilli de vingt ans et les

souffrances qu'elle me cause ne font que commencer peut-être.

4 février - Je suis allé voir Madame Blondiaux, rue Claude Villefaux, et j'ai cherché dans une longue conversation à la faire causer. Elle ne m'a pas appris grand'chose que je ne savais. Elle ne m'a nullement laissé entendre que Suzanne ne devait pas revenir mais que les démarches qu'Amante avait dû faire au moment de la mort de Faldony avaient empêché d'en poursuivre d'autre pour l'évacuation. Elle avait toujours, quand Madame Blondiaux l'avait vue avant son départ, l'intention de revenir. Démaretz a le défaut de prendre ses déductions de raisonnement pour la réalité. Edmond a été un peu malade en décembre (reste d'entérite).

De la mort de Faldony, elle ne sait rien. Elle la situe dans la première quinzaine de décembre. On ne va plus de Lille à Roubaix Tourcoing sans laissez-passer depuis le 25 octobre. Je me figure les angoisses de papa et maman s'ils savaient leur fils mourant. On me renouvelle les cachettes employées pour les cuivres. Amante ne serait pas maigrie. Je questionne sur Suzanne et ses relations mais, visiblement, on en veut rien me dire. En somme, mon incertitude reste la même concernant son rapatriement. Je n'ai appris, en dehors des généralités, qu'une seule chose : la mort de mon seul frère. Pauvre garçon ! Depuis quinze ans, il souffrait de toutes les façons. La guerre trop longue nous l'a achevé.

A la gare du Nord, un train annoncé depuis hier (rapatriés de l'Aisne et du Soissonnais).

5 février - Je suis allé hier chez Boucher (?) que j'ai mis au courant des renseignements récemment obtenus. Il compatit à mon chagrin avec une délicatesse d'expression que me touche profondément.

J'ai oublié de noter que Weill m'avait renvoyé une lettre de moi, lettre que j'avais écrite à Mouvaux en octobre 1914 et qui n'est pas parvenue. Elle a mis trente-neuf mois pour me revenir. Il y en a une centaine qui en Belgique, en Hollande, en Suisse sont au rebut puisqu'elles n'ont pu atteindre Mouvaux.

6 février - Toujours rien. Les trains n'amènent plus de rapatriés du Nord sans doute et me voilà, une fois de plus, déçu pour longtemps. Je ne saurai quelque chose de la mort de mon frère que quand le temps aura passé et quand d'autres événements plus ou moins graves auront pris le premier plan. Situation douloureuse.

J'ai un travail considérable de compositions. Trois aujourd'hui et l'abrutissement qu'il procure m'empêche de penser. Que fait Amante avec tout son monde ? Madame Blondiaux qui ne la connaît pas assez ne pouvait me donner que de vagues détails. Je ne pouvais demander aucune décision. Si Suzanne venait !

8 février - Toujours rien - Hier, je suis allé voir Mis à Janson et avec lui l'ai visité les rues bombardées de son quartier. Rue de Saïgon, une bombe tombée au milieu de la rue a tapissé les murs de trous. Avenue de la Grande Armée, les deux derniers étages d'un immeuble au coin de la rue Anatole de la Forge ont été démolis et pulvérisés, le mur a été projeté dans la rue.

Le soir, chez Démaretz, je n'apprends rien de neuf.

Aujourd'hui, Evelina m'écrit une bonne et amicale lettre de condoléances. Madame Taisne vient me voir et m'invite à dîner avec Jehan chez elle dimanche prochain. Je regarde le calendrier, il paraît que c'est le carnaval. C'est le quatrième carnaval rouge.

De la guerre, rien. On est toujours dans l'attente de l'offensive que tout semble annoncer et qui ne se déclenche pas. A Brestlitovsk, les pourparlers russo-boches semblent interrompus, mais que croire ?

10 février - J'ai vu hier soir chez Laure qu'un train avait emmené vendredi des évacués de Roubaix. A la rue Cadet, où je suis allé avec l'espoir d'écouter une conférence de Sembat, je n'ai entendu qu'une diatribe violente contre les pouvoirs publics, qui la méritent d'ailleurs, et un incident pénible entre russes.

Aujourd'hui, les journaux annoncent que la paix serait signée entre l'Ukraine et les boches.

13 février - Après avoir dîné à Neuilly chez Madame Taisne, nous sommes allés, avec elle et son fils, faire une promenade au bois et nous avons passé une heure en bateau sur le lac par un temps très doux. A cinq heures, Jehan et moi partons chez Démaretz qui vient de sortir puis je rentre au lycée. J'ai reçu une lettre de ma tante Marie qui m'attend à déjeuner mardi, avec Albert, revenu en permission. J'y suis allé hier et n'ai rien appris d'intéressant.

Il n'y a plus de train de Roubaix et du Nord. Je me demande toujours si Virginie ne va pas tenter de se faire rapatrier et je tremble de la voir arriver.

A tout hasard, j'envoie à Genève les renseignements nécessaires à la demande d'évacuation de Suzanne mais je n'ai guère confiance.

La situation générale est de plus en plus trouble. La Russie ne signe pas la paix mais elle démobilise. L'Ukraine a signé la paix avec les austro-boches mais il serait difficile de préciser ce qu'est l'Ukraine.

Les journaux apportent aujourd'hui les discours d'Orlando en Italie et de Lloyd George en Angleterre. Peu de précisions dans le premier, obscurité dans le second qui provoque une séance orageuse au Parlement anglais. La grande offensive n'apparaît

pas. on se perd en conjectures et cependant les semaines, les mois se passent. On me disait hier que le front anglais allait s'étendre jusque Soissons. Nos alliés sont déjà à Noyon. Les américains ont leur petite part de front mais comme ils ne seront prêts qu'en 1819 (sic) . En attendant, on

commence à tenir les propos imbéciles que l'on tenait sur les anglais en 1915 et 1916. Le reste des roubaisiens évacués le 3 janvier est arrivé vendredi à Evian. Y a-t-il eu des évacuations de Mouvaux à la fin de janvier comme on semblait l'annoncer ? Mystère.

14 février - Ce matin, je suis allé voir Madame Vignol. Elle demeure rue des Vinaigriers. On lui avait donné un appartement boche mais il est inhabitable et elle l'a refusé. Elle pense acheter des meubles. Je vais même avec elle au Bûcheron (?) mais tout est inabordable : une misérable table coûte soixante-cinq francs.

L'après-midi, je vais travailler aux champs à Malakoff et je rentre à six heures et demi, harassé. Cela m'aidera à dormir.

Pas de lettres. Ce matin, en allant rue des Vinaigriers, j'ai poussé jusqu'à la gare du Nord dans l'espoir de voir des listes de trains. Il en arrive chaque jour à Evian, mais aucun n'amène des gens de Mouvaux. celui de mardi avait quelques personnes de Roubaix (...). Maintenant, les évacués font un stage en Belgique.

Rencontré Maurette (?) que j'ai conduit jusqu'à la gare Montparnasse. Nous nous verrons dimanche chez Weill.

Lundi 18 février - Quatre journées passées sans nouvelles, pas une seule lettre, des rapatriés de toutes les régions sauf de Roubaix Lille Tourcoing. Un professeur de Montaigne, à Laon depuis le début de la guerre, vient d'arriver à Evian, la famille de Torper ; le père d'un professeur Puttre a annoncé son arrivée (d'Auby). Pour moi, rien. Je me demande si Suzanne a bien fait tout ce qu'il fallait et tient réellement à venir. Si Amante pouvait revenir à sa place ! Mais pourquoi ces pensées amères ? Ne serait-ce pas souhaiter qu'elle soit malade ?

Hier, Démaretz est venu au lycée à une heure. Je l'ai accompagné jusqu'à la gare de l'Est en discutant sur la situation. Il admire les russes et leur gouvernement. Je ne puis, malgré ma sympathie pour toute cause révolutionnaire, avoir un mot de tendresse pour ces énergumènes qui ont fait si admirablement le jeu des boches au détriment des alliés, qui ont provoqué la guerre et ne nous ont causé que des déceptions depuis le 2 avril 1914. Naturellement, nous ne pouvons nous entendre car le raisonnement de Démaretz tend à les innocenter et à rejeter toute la faute sur les alliés. Je me promets toujours de ne plus discuter et me laisse entraîner trop souvent, et cela ne sert à rien. En le quittant, je pars chez Weill à qui je raconte les nouvelles que j'ai reçu du Nord, la

mort de Faldony. Maurette arrive avec sa femme. Il ne sait rien de nouveau ou peut-être ne veut-il rien dire. Il avoue d'ailleurs qu'il ne fait plus aucun pronostic car, comme beaucoup, il s'est souvent trompé. Il croit à l'offensive prochaine car l'Allemagne a besoin de victoire pour relever son moral pour six mois. Il a sur toutes choses un ton un peu sceptique et légèrement railleur qui m'est pénible. Nous causons jusqu'à sept heures. Il partage ma manière de voir sur la question des colonies et l'attitude réservée de l'Angleterre.

Après le souper, je sors avec Clavier. Nous faisons une partie de billard et, en rentrant dans ma chambre, je faisais ma préparation quand tout à coup, j'entends une canonnade lointaine qui augmente de plus en plus. C'était une nouvelle alerte : les sirènes se font entendre. Je descends à la cave avec les malades à une heure, puis cela se calme et, à onze heures, on sonne la breloque. C'est fini. Je n'ai pas entendu de bombes. Ce matin, on annonce que c'était une simple alerte provoquée par des bruits de moteurs suspects. Mais le soir, on dit qu'il y aurait eu des dégâts à Ménilmontant. On apprendra peut-être la vérité plus tard.

Les journaux de ce soir annoncent l'arrestation de Ch. Humbert, la nouvelle avait été censurée dans les journaux du matin ??

Les boches annoncent que l'armistice russe est rompu. La guerre va-t-elle recommencer ? Et contre qui ? L'armée est en pleine décomposition, elle n'a plus ni chef ni officiers ni matériels ni rien de ce qu'il faut non pour vaincre mais pour résister. Le boche sera-t-il donc toujours favorisé par les événements. Hier et aujourd'hui, congrès du parti socialiste. Qu'en sortira-t-il ? Cela est sur les genoux des dieux.

Mercredi 20 février - Quelques lettres. Louis Ball, Maurice Caron et une carte-message de Neuville. Réponse à mon message du 5 septembre 1917, ainsi conçu «*Merci bonne nouvelle Rémy. Donnez nouvelles Amante. Situation assez satisfaisante mais François aveugle, impossible de travailler. Votre maison intacte. Baisers. Bouvelle*» Le message est daté du 22 janvier 1918. Donc quatre mois pour aller et pour revenir. Je voudrais que la lenteur soit insupportable aux boches mais je n'y crois pas. Pauvre François. Encore un qui aura tout supporté ! Puis-je faire savoir son état à Amante qui a déjà tant de sujets d'inquiétude et de chagrin ?

Je m'étonne que Alfred Lantoine ne m'ait pas encore répondu depuis que je lui ai annoncé la mort de Faldony.

De la guerre, rien. On attend l'offensive. Démaretz me disait ce soir qu'il croyait qu'elle était commencée ?? Le gouvernement Lénine Trotsky, qui avait eu une velléité de résistance après la rupture des pourparlers de Brest Litovsk cède à la première manifestation d'hostilité de l'Allemagne. C'est bien fini de ce côté. Du nôtre, c'est

toujours aussi sombre.

Madame Taisne vient me demander un léger service : écrire à Monsieur D.

Vendredi 22 février - Rien. Hier je suis allé à la gare du Nord voir la liste des trains. Mardi, il est arrivé un train de Roubaix. Démaretz n'avait rien reçu mercredi soir, sa femme n'en n'était donc pas.

J'ai écrit le 4 février à Alfred Lantoine pour lui annoncer la mort de Faldony et il ne m'a pas encore répondu. Je lui écris à nouveau aujourd'hui pour le cas où ma lettre serait égarée. Je ne puis croire à une telle négligence de sa part. Les journaux parlent beaucoup de la grande offensive boche comme d'une chose imminente et l'énervement augmente. Quels jours allons-nous vivre pendant plusieurs mois ?

24 février - C'est aujourd'hui la fête anniversaire d'Amante. Je ne puis une fois de plus lui offrir mes vœux. Je pense aux années passées, aux années perdues depuis quarante-trois mois et je me désole quand je suis seul et toujours ma pensée est là-bas.

Hier, Louis Ball, que je n'avais pas vu depuis longtemps est venu me voir. Il voit les événements en anglophobe et attribue tous les maux à la politique Clun (?). Je n'ai pas le courage de la désabuser.

Les russes qui comptaient sur une révolution en Allemagne (...) la désorganisation d'une part et la fourberie boche de l'autre. L'ennemi marche sur Petrograd et prend de nouveaux gages. Nous n'en sortirons pas si les peuples ne s'en mêlent point et n'imposent pas la paix aux gouvernements.

Cet après-midi, je suis allé chez Démaretz. Il a reçu une lettre d'une dame Gaillot qui lui dit ceci «*Je viens de voir Madame Passaye récemment rapatriée et amie de Madame Tondelier. Elle se demande si actuellement Madame Tondelier et sa fille ne sont pas elles-mêmes rapatriées. Sinon elle serait heureuse d'apprendre l'adresse exacte de Monsieur Tondelier afin de lui donner des nouvelles des siens*». Je pars avec Démaretz à la gare du Nord puis, violemment intrigué et ému au-delà de toute expression, je vais place Pigalle où Maurice va le dimanche et tâche d'obtenir l'explication de cet imbroglio. Très étonné que Maurice ne m'ait pas écrit et n'ait pas donné mon adresse qu'il connaît. Il y a alors une série de quiproquo qui me confondent. D'abord, Maurice me dit qu'il sait que Faldony est mort ... ?? puis qu'il ignore que Suzanne doit revenir, puis sa femme m'apprend qu'elle a appris par Suzanne Viannet (?) que ma fille devait être arrivée. Celle-ci survenant me dit qu'elle n'en sait rien et que c'est Madame Passaye mère qui le lui a dit. Bref, il faudra que j'aille chez Madame Passaye demain pour savoir quelque chose. Je n'aurai jamais cru que Maurice se serait désintéressé à ce point de moi. Mais la guerre m'a appris tant de choses. Enfin demain

je saurai si Amante pense à revenir et si Suzanne peut être en route.

Cet anniversaire aura été une journée d'émotion. Il n'en fallait pas tant pour me faire penser à Amante.

25 février - J'ai vu Madame Passaye et Mademoiselle Courtin. Elles sont provisoirement installées dans une pension de famille 10, rue d'Offimont (?) et j'ai pu éclaircir toutes les obscurités de la journée d'hier. Le retard qu'on a mis à me prévenir vient de causes diverses, négligences grosses et multiples préoccupations, il ne s'agit pas de Maurice. J'ai causé longuement et j'ai eu quelques détails sur le mort de Faldony. Mon frère serait mort subitement pendant la nuit d'une crise d'urémie et malgré de pressantes démarches, les boches ne voulurent pas délivrer de laissez-passer à mes parents qui ne revirent point leur fils. Maman eut une crise grave. Cet effroyable malheur la vieillit un peu plus. Madame Passaye ne peut préciser la date. Elle place le triste événement un peu avant la Noël. D'autre part, elle me donne de nombreux détails infimes sur Amante, les enfants, la vie. J'enregistre tout et en écrivant je les remémore. Mademoiselle Courtin me dit mieux la souffrance des malheureux restés là-bas. Les privations, les dangers qu'ils courent constamment, bombardements par avions, etc., la mortalité effrayante, les jeunes gens qui s'étiolent, les malades qui ne peuvent plus vaincre la maladie, la plainte silencieuse des gens qui protestent contre le détachement dont font preuve les alliés à l'égard des populations. J'ai l'explication de ce qui m'intriguait le plus : le rapatriement d'Amante. Il s'agit de Madame Démaretz qui devait revenir avec Suzanne. Madame Gaillet a confondu l'une avec l'autre.

Suzanne pense à revenir. Où est-elle ? Peut-être en Belgique. Edmond va toujours à Colbert, comme élève il court moins le risque d'être pris par les boches.

Je vais en les quittant à la gare du Nord mais depuis hier il n'y a qu'un train annoncé et il ne vient pas de Roubaix.

C'est aujourd'hui le dernier jour et si je ne reçois pas un télégramme de Suzanne demain, c'est l'ajournement *sine die*, pendant que peut-être elle est en Belgique, exposée à toutes les avanies.

Quand je pense à tout ce cortège d'ennuis, de soucis, je suis sans force et souhaite la paix à tout prix.

26 février - Je n'ai rien reçu. C'est fini d'espérer. En voilà pour plusieurs mois sans doute. Je suis allé cinq fois chez le concierge et les cinq fois, j'ai trouvé ma boîte vide. Il se peut que l'offensive commence le 1er mars et je suppose que les évacuations seront suspendues pendant la durée des grandes opérations auxquelles on s'attend. C'est une déception qui s'ajoute à toutes les autres. J'ai écrit aujourd'hui au père de Picavet pour lui demander l'adresse de son fils en Suisse. Je vais essayer de faire passer une

photo et quelques mots car par la Belgique et la Hollande il n'y faut plus songer.

1er mars - Hier, j'étais allé voir Madame Vignol mais, ne l'ayant pas trouvé, je suis allé à la gare du Nord. Un train de Roubaix est arrivé samedi ou dimanche. Les autres amènent des évacués de l'Aisne pour la plupart. Celui de mardi est suivi de la mention «*Dernier convoi*». Je rentre au lycée les bras cassés.

Le soir, chez Weill, on parle de logement et Madame Weill écrit à une de ses amies pour demander si elle consentirait à me louer une partie de son appartement dans le cas où Suzanne arriverait. Weill va demander à un de ses cousins interné en Suisse de servir d'intermédiaire pour faire parvenir des nouvelles à Amante.

De la guerre : discours au Reichstag. Réponse de Balfour. Dans l'un, Hestlony (?) dit que l'Allemagne est prête à causer avec la Belgique et à traiter si les alliés n'ont pas d'avantages spéciaux en Belgique. On pourrait, si on le voulait sérieusement, échanger l'Alsace - Lorraine contre la colonie allemande, mais c'est trop simple, il y a trop de gens qui se figurent encore que l'on peut abattre l'Allemagne.

4 mars - Hier dimanche, Lucile Démaretz a reçu une lettre d'une petite cousine d'Amante qui vient d'être rapatriée de Roubaix. Madame Démaretz est en Belgique depuis le 25 janvier. Partie avant cette cousine, elle n'est pas arrivée et comme les trains sont suspendus, elle est là pour un temps indéterminé. Il n'y a pas un mot de Suzanne. Elle charge Lucile de m'informer de la mort de Faldony par un mot de ma famille. Je demande à Lucile de s'informer quand elle écrira. Suzanne n'a donc pas pu partir avec Madame Démaretz.

Je conduis Jehan au cinéma puis, à cinq heures, je vais à la gare du Nord où je rencontre Proneau (?) du Cateau. Rien de changé au service des expatriements. Il n'y a plus de train.

J'ai écrit à Monsieur Picavet pour lui demander l'adresse de son fils interné en Suisse afin d'essayer de faire passer une photo à Amante. Reçu sa réponse aujourd'hui et j'écris immédiatement.

Le fils de Madame Taisne a été déclaré bon pour le conseil de révision. Ce matin, elle est venue me voir, elle est bouleversée. Je la rassure et lui promets l'appui de Monsieur Seydoux.

Il fait un temps abominable, pluie et neige fondue. Les rues sont transformées en marécages. Je n'ai pas bougé de ma chambre. J'ai d'ailleurs toutes mes notes trimestrielles et je suis accablé de paperasses.

7 mars - jeudi - Je suis allé accompagner Madame Taisne chez Monsieur Seydoux qui fera le nécessaire mais la pauvre dame ne sait jamais ce qu'elle doit faire. Elle est tiraillée par son fils, son désir à elle. Un mot suffit à lui faire changer d'opinion.

L'après-midi, je vais à Malakoff travailler au champ pendant que Jehan va à Clichy.

9 mars - Samedi - Hier soir, nouvelle alerte, attaque d'avions. J'étais sorti prendre du café avec Maupinot au Mahieu à neuf heures. On entend la sirène et chacun s'en va rapidement chez soi. C'est l'obscurité complète. Je rentre au lycée et passe une heure et demi avec les pensionnaires dans une cave. De temps en temps je vais écouter la canonnade puis, à onze heures, je me couche mais des bombes tombent et je me relève et vais passer une heure et demi dans les sous-sols. A ceux qui se plaignent je dis que c'est là la vie courante dans nos pays envahis, pourquoi se plaindre ?

Je vais tout à l'heure à l'enterrement d'un professeur de lycée mort à cinquante neuf ans. Soir - Rien de nouveau, je suis allé déjeuner au restaurant avec Maupinot et Massinon car je n'avais pas le temps de retourner au lycée ni d'aller au cimetière Montparnasse. Aura-t-on une autre alerte aujourd'hui ou le jour suivant ? Les communiqués annoncent jusqu'à présent neuf tués, trente-neuf blessés. On en recausera dans huit jours.

Reçu une lettre de Favières, professeur, le gendre de de Lauvereyn (?) qui approuve le groupement des professeurs des régions envahies dont la réunion a lieu demain à Montaigne.

10 mars - Ce matin, réunion des professeurs évacués. Constitution d'un groupement de défense. Revu quelques anciens de Lille, Valenciennes. Je suis nommé trésorier.

L'après-midi, je vais chez Démaretz et nous faisons une promenade au bois de Boulogne par la porte de Passy, le lac, la porte Maillot. Je vais lui remettre une photo à renvoyer à Larivière qui pourra peut-être l'expédier à sa femme pour Amante.

12 mars - Hier, à neuf heures, nouvelle alerte suivie peu de temps après d'un bombardement par avions. Je vais à la cave de l'infirmerie où nous attendons au bruit d'une canonnade violente. On entend très distinctement la chute des bombes puis, tout à coup, vers dix heures, trois détonations suivies de bris de verre se succèdent coup sur coup. Dans le voisinage on les situe dans le Luxembourg ou rue d'Assas. Les élèves sont épouvantés, on les rassure. Une seule chose m'empêche d'être effrayé : la pensée que les miens en voient de pires. Je vais voir Jehan à l'autre bout du lycée. Tout va bien, le bruit s'éteint peu à peu et, à minuit et demi, on va se coucher. Je néglige les réflexions entendues dans cette gendarmerie.

Aujourd'hui, je vais voir les points de chute dans le quartier. Deux bombes sont tombées dans le Luco. Devant l'infirmerie, à hauteur de la rue de Fleurus, une rue Madame et rue de Mézières. Je descends plus bas. Deux sont tombées à l'angle du boulevard Raspail et du boulevard Saint-Germain.

Il y en aurait sur le ministère de la guerre, rue de Lille, rue Las Cases. Les journaux de

ce soir ne disent rien. Ce n'est que peu à peu qu'on apprendra une partie de la vérité.

Il y a quarante deux ans, on avait des dégâts d'un autre genre (12 mars 1876). Je revois mon frère avec son képi, papa montant des poids sur une toiture en zinc qui menaçait de se détacher.

Neuf heures du soir - On commence à avoir des détails sur l'incursion d'hier soir mais il est difficile d'avoir des précisions. Belleville, le quartier du ministère de la guerre, le quartier du Luxembourg sont les plus atteints. Il y a de nombreux morts, Station Bolivar. Demain, on donnera des chiffres plus ou moins exacts. On entend les propos les plus ridicules : brouillards artificiels, incendie du ministère de la guerre.

Il est question de ne tenir aucun pensionnaire pendant les vacances de Pâques. Que vais-je faire avec Jehan pendant quinze jours ? J'avais parlé avec Mis d'aller en Touraine, mais je ne l'ai pas vu depuis plus de trois semaines. J'irai peut-être voir Sandras à qui je promets une visite depuis dix-huit mois.

Il n'est pas encore question de trains d'évacués.

14 mars - Jeudi - Weill m'écrit qu'il se charge de faire parvenir à un cousin, Schwob, prisonnier en Suisse, une lettre que celui-ci expédiera à Mouvaux. Je prépare cette lettre et la lui porterai demain avec une photographie. Démaretz va en envoyer une à Larivière. Enfin, j'attends une réponse de Picavet peut-être que sur les trois, une arrivera.

Je suis allé avec Mis, que j'avais été cherché à Janson, voir les points de chute des bombes. Nous sommes allés à l'arrêt de métro à Bolivar où une panique a causé la mort de soixante-quatre personnes, Rue de Meaux, avenue Jean Jaurès, avenue Laumière, rue des Dunes, rue Réteval, rue Bolivar, rue du Faubourg du Temple, les dégâts sont considérables, mais n'atteignent jamais le rez-de-chaussée quand il y a plus de deux étages. Les caves sont donc des abris à peu près sûrs. Mis a reçu des nouvelles de sa femme. Il a envoyé de l'argent et possède un reçu de sa femme avec quelques lignes de correspondance. Je n'ose pas en envoyer, je réfléchirai encore.

Les trains recommencent le 8 avril (avis du Consul de Bâle).

Virginie m'écrit, elle a trouvé un ménage à faire à Bordeaux.

15 mars - Vendredi - Encore une catastrophe. Une explosion formidable s'est produit dans la banlieue Nord de Paris à une heure quarante-cinq et a détruit un nombre considérable de vitres dans Paris. Les journaux du soir ne donnent aucun détail. On parle de Saint-Denis, de La Courneuve, de Dugny (?).

Je suis allé porter chez Weill une lettre pour la Suisse. Arrivera-t-elle à Mouvaux ?

En rentrant à dix heures, je vois une lueur rouge qui illumine le ciel au dessus de Paris dans la direction du Nord. Est-ce l'incendie occasionné par l'explosion qui produit cette teinte sinistre ou est-ce encore un autre malheur. Nous vivons des heures et des jours terribles. L'inquiétude est sur tous les fronts et les communiqués, en voulant être rassurants, masquent la vérité. Nous n'en sortirons pas.

Dimanche 17 mars - Les renseignements sur la catastrophe de La Courneuve commencent à arriver : trente morts, nombreux blessés, en réalité on ne sait pas encore le nombre de morts car il y a de nombreux manquants militaires ou ouvriers militaires (douze sur vingt-cinq en poste n'ont pas répondu présent, quarante-sept travailleurs sur soixante-trois, *idem*).

Hier, je suis allé à une conférence de L. Le Soyer (?), rue Cadet, conférence très intéressante où l'apôtre de la paix par le droit montre que la paix est possible autrement que les armes. On ne devrait négliger aucune occasion de parler mais si l'on a comme seul but la victoire je crois que la guerre durera encore longtemps.

Aujourd'hui, je vais voir Madame Taisne qui m'a envoyé un pneu pour me dire que son fils Georges a été très malade, lymphangite et phlegmon. Il va mieux. Je passe l'après-midi chez Madame Vignol qui désirait me voir pour différentes petites choses sans grande importance puis je rentre à sept heures au lycée avec Jehan.

Rien concernant les rapatriements. Reçu une lettre de la cousine Desfrénous par l'intermédiaire de Démaretz. Elle ne m'apprend rien que je ne sache. Selon elle, Faldony est mort vers la Noël. Le retour de Suzanne lui paraît peu probable. Elle n'en a pas entendu parler. Sa fille *croit* qu'elle est inscrite à Mouvaux. Alors ??

22 mars - Vendredi - Je suis allé hier à Neuilly revoir le fils de Madame Taisne qui va bien puis, l'après-midi, j'ai travaillé aux champs de Malakoff où j'ai épandu du fumier pour le labourage prochain. Je suis toujours en quête d'un logement. Ce matin, les journaux annoncent que les boches ont commencé une offensive sur une front de quatre-vingt kilomètres contre les anglais entre la Sensés (?) et la Fère (?). Est-ce la partie décisive qui commence ?

Soir - À neuf heures, alerte, on descend dans les caves. Je vais jouer une partie d'échecs et, à dix heures, on entend les cloches, c'est fini. Il n'y a rien. On remarque un progrès sensible dans l'organisation de l'alerte. Sirène au bruit perçant et prolongé. A la fin, les cloches annoncent beaucoup mieux que la berloque des pompiers la fin du danger.

23 mars - Samedi - J'écris au bruit des bombes. Ce matin, un certain nombre de détonations espacées d'une demi heure s'est fait entendre vers huit heures moins le

quart, huit heures et quart, puis, à neuf heures, on a sonné l'alerte. Je me préparais à sortir. Je suis rentré au lycée et j'ai assisté à la mise en cave de tous les élèves car je n'avais pas classe. A dix heures et quart, le recteur passe dans une poussière dense. On entend fréquemment des détonations mais personne ne peut dire en quels points. On parle de la gare de l'Est. Une serait tombé rue Michelet, derrière le lycée. En ce moment, deux heures, on entend des détonations vers Montrouge et nul ne peut dire si ce sont des bombes ou des coups de canons de D.C.A.

L'alerte n'a pas encore pris fin et malgré cela la circulation n'est pas interrompue, on voit de nombreux piétons, des autos en grand nombre, des voitures. Il est probable que des avions boches sillonnent le ciel à des hauteurs considérables et, hors d'atteinte, ils laissent tomber leurs crottes à leur aise.

Pas de nouvelle ce matin de l'offensive anglaise. Tiennent-ils ?

Il faut s'attendre à *tout* dans cette grande partie qui va être probablement décisive.

Soir, dix heures et demi - L'alerte a pris fin à quatre heures. Les élèves sont restés dans les cave sept heures consécutives au milieu d'une poussière irrespirable mais nous n'étions pas au bout de nos peines. Le soir, après le souper, j'étais sorti avec un surveillant quand, à neuf heures, retentissent encore les sirènes. Deuxième alerte. Je rentre rapidement de la gare Montparnasse mais après une heure et demi passée à la cave, on entend la berloque et les cloches. Il n'y a pas eu de bombardement. Va-t-on pouvoir dormir en paix ?

Le communiqué anglais annonce une percée. Espérons qu'elle sera sans conséquence.

24 mars - Une heure - Ce matin, dès sept heures, le bombardement commence et l'alerte est donnée aussitôt. Les journaux annoncent qu'une pièce à longue portée, installée au-delà du front, bombarde Paris. La distance n'est pas inférieure à cent vingt kilomètres. C'est formidable et cela dépasse tout ce que l'on a fait de colossal dans cette guerre. Les coups aujourd'hui sont beaucoup plus nombreux. A part l'obus tombé hier à cinquante mètres du lycée, dans l'avenue de l'Observatoire, il n'est pas signalé de points de chute à proximité et cependant, les coups se suivent à raison de six par heures environ. Voilà qui va faire fuir beaucoup de parisiens.

25 mars - La nuit dernière, après une heure du matin, nouvelle alerte, la quatrième en quarante heure : avions boches, je vais à la cave pendant une heure puis, la berloque annonce que tout est fini. On se recouche et ce matin, à six heures quarante-cinq, arriva le premier obus.

Un est tombé hier sur Louis le Grand. J'y vais pour un congrès de notre corporation

mais j'ai l'esprit ailleurs. Il y a des dégâts, peu de choses en somme. Les journaux annoncent que vingt-six obus ont été tirés. L'offensive boche se continue, les anglais «encaissent» et cèdent le terrain mais en infligeant des pertes terribles à l'ennemi. Nous prenons part à l'action sur l'aile droite vers Noyon. Depuis le 23, le communiqué ne l'annonce qu'aujourd'hui, on semble dire qu'une contre-offensive commencera bientôt. Les boches font des pertes effroyables mais ils poursuivent quand même. Il faudrait des nerfs d'acier.

Madame Taisne m'écrit qu'elle m'attendait à déjeuner hier mais sa lettre n'est arrivée qu'aujourd'hui du fait de la désorganisation des services. De nombreux parisiens s'en vont. Il se pourrait que les lycées et écoles fussent licenciés si le bombardement devait continuer.

Nous resterons jusqu'au moment où on nous dira : *Partez !*

Combien de temps encore durera cette vie ? Démaretz, avec qui j'ai passé une partie de l'après-midi hier, a appris que sa maison et l'école ont été réquisitionnées par les boches. Son mobilier est dispersé chez des amis, à Mouvaux même. Que fait-on à la maison ? On attend probablement, sans espoir. Il y a longtemps qu'Amante a perdu toute confiance sur l'issue de la guerre. Aura-t-elle la force de vaincre son découragement et son chagrin ?

27 mars - L'offensive continue et la situation reste grave. Le front actuel est jalonné par le front de 1915 ou à peu près. Noyon est reperdu. L'objectif boche semble être Amiens. S'il y arrivaient, je me demande comment tiendrait le Nord. Un communiqué annonce, dit-on, quarante-cinq mille prisonniers, dont quinze mille français. Ce qui est le plus lamentable semble être l'exode des malheureux qui étaient réinstallés dans les régions dévastées et qui ont dû reprendre le chemin de l'exil. L'effet produit dans les régions envahies doit être lamentable et terrible. Les pertes allemandes sont énormes. La question qui se pose actuellement est la suivante : l'ennemi continuera-t-il à attaquer en faisant de tels sacrifices ou bien, épuisé, pourra-t-il résister à une contre offensive que nos réserves, jointes aux réserves anglaises, entreprendront probablement. Question angoissante. Nous revivons les journées tragiques de Verdun, mais ici nous sentons que la partie est décisive et si l'on échoue je me demande si l'on pourra jamais attendre les américains.

Depuis lundi matin, on n'a pas eu d'alerte malgré ou parce que les nuits sont claires. Le canon ne tire plus, est-il hors d'usage ? Les jours suivants nous le diront. Hier, je suis allé déjeuner chez Madame Taisne puis j'ai passé l'après-midi avec Mis. Vu un point de chute de bombe dans la rue de Lille devant l'ambassade d'Allemagne. Quelques mètres, trois, plus au sud et c'était dans la cour de cette officine d'espionnage. Aujourd'hui,

étant sorti avec Madame Vignol, vu un point de chute d'obus, boulevard Saint-Denis (brioche de la Lune).

Ce matin, je suis allé à Bagneux pour trouver un laboureur. Jehan m'accompagne partout naturellement.

29 mars - Fait quelques courses hier à Clichy, puis en ville où j'ai cherché à voir Madame Passaye. Mais précisément ce matin j'ai reçu une carte d'elle. Partie au Mans avec Mademoiselle Courtin pour se mettre à l'abri, elle m'écrit qu'elle a envoyé de ses nouvelles à Mouvaux ?? Je lui réponds immédiatement pour lui demander si elle peut me donner le moyen qu'elle emploie.

L'offensive continue toujours avec la même violence, avec des alternatives, nous avons perdu et repris Mondidier. Les anglais subissent un choc terrible et depuis hier, je m'attends à la chute d'Arras.

Je rencontre dans les rues de Paris des évacués qui arrivent avec leurs paquets. Ils viennent s'abriter dans la grande ville pendant que les taxis et les autos chargés de malles conduisent aux gares de Lyon, d'Orléans et de Montparnasse des bourgeois apeurés qui ne se sentent plus en sûreté.

Vu hier soir Démaretz qui est dans le même état d'esprit qu'aux mauvais jours de Verdun. Tout va mal, responsabilités, gouvernement, etc, etc. Il est difficile pour ne pas dire impossible de discuter car il n'envisage les *hypothèses* qu'avec passion. J'ai passé aujourd'hui l'après-midi avec Mis et Lefebvre, celui ci toujours aussi pessimiste que jadis. Nous causons de la guerre et il croit que ce sera encore très long. Ses déductions d'historiens, ses comparaisons avec les situations passées sont impressionnantes et me cassent bras et jambes. Quelques obus tombent sur Paris pendant notre promenade.

30 mars - Lundi, le bombardement recommence plus régulier et plus fréquent que les jours précédents. Je constate que les points de chute sont plus nombreux dans le quartier. Vers midi, un obus tombe devant le Sénat et écorne le bassin du Luxembourg, à cinquante mètres du Sénat. D'autres sont tombés boulevard Montparnasse, rue de Rennes, rue Falguière, etc, etc. Il semble que Montaigne soit tout à fait dans la ligne de tir. Hier, un obus est tombé sur l'église Saint-Gervais et a tué soixante-quinze personnes, blessé une centaine pendant ou à la fin d'un office du Vendredi Saint.

Je suis allé voir le trou au bassin du Luxembourg. Des pierres ont été projetées jusqu'au lycée. On se demande, après l'affaire de l'église Saint-Gervais si les classes recommenceront comme d'ordinaire. Il y a là une grosse responsabilité à prendre pour le recteur et je ne vois pas bien la scène du dernier jour de classe se renouvelant

souvent sans provoquer des protestations. D'ailleurs, il est possible que les élèves en cessant de venir règlent eux-mêmes la question.

Demain, je compte partir avec Mis et Jehan à Fontainebleau mais il fait un tel temps que notre voyage est bien compromis. L'offensive continue, nous gagnons sur certains points, les anglais perdent sur d'autres, le front va vraisemblablement se stabiliser, mais la ligne Paris - Amiens est maintenant à quinze (?) kilomètres du front actuel ??

1er avril - Je suis parti seul avec Jehan hier matin à Fontainebleau. Mis souffrant, je l'ai su en rentrant, n'a pas pu nous accompagner. Je n'ai jamais vu autant de monde à la gare de Lyon. Une cohue indescriptible ! J'ai fait les trois quart du trajet debout avec cinq autres voyageurs dans un coupé de dix places. A Fontainebleau, je me suis assez bien débrouillé et nous avons vécu à peu de frais. Visité le château dépouillé de tout son mobilier mais dont les salles ont toujours fort grand air. Le château est beau mais sans unité architecturale, tout est juxtaposé. Le parc est très beau mais la forêt est incomparable? J'y ai fait deux excursions, une hier à la tour Dénicourt (?) et une ce matin, au mont aigu et vers les gorges de Franchard (?). Ce qui lui donne un cachet particulier est la profusion de rochers de grès mais cela ne vaut pas l'Estérel, comme couleur et pittoresque. J'ai beaucoup pensé à Amante, pendant mon excursion. Que fait-elle, maintenant qu'elle n'a plus Madame Démaretz. Que doit-elle penser de l'offensive dont les boches n'ont pas manqué d'exalter le succès.

Hier, le bombardement a continué. Aujourd'hui, après midi également et à sept heures et demi, un obus est encore arrivé. J'ai oublié de noter que samedi, une carte - message du 16 novembre 1917 m'était arrivée de Mouvaux. La prochaine m'annoncera la mort de Faldony ? J'ai des nouvelles postérieures de six semaines, et plus directes que ces phrases déformées par deux traductions.

4 avril - Dans la nuit du 1er au 2, nouvelle alerte. A trois heures et demi du matin, j'ai été réveillé par la canonnade et, en descendant à la cave, j'ai vu des éclatements d'obus. Cela dura jusqu'à cinq heures. Le bombardement continu mais beaucoup plus ralenti, quelques coups tous les jours. Hier, un. Aujourd'hui à midi on n'a pas encore tiré.

Mardi, je suis allé chez Madame Taisne déjeuner avec Jehan. J'ai photographié Hector, qui sera appelé le 15 avril. L'après-midi, je vais à Janson voir Mis. Il me dit que le communiqué allemand a annoncé qu'il avait capturé mille cent canons et fait soixante-quinze mille prisonniers. On multiplie en paroles rassurantes mais si depuis deux ou trois jours, l'offensive marque un temps d'arrêt on se rend très bien compte qu'elle va recommencer plus violente que jamais.

Hier, j'ai fait quelques emplettes pour Jehan et au moment où je passais près de l'Hôtel

de Ville pour aller voir les départs de l'église Saint-Gervais, un obus éclatait derrière Notre-Dame. Ce fut le seul de la journée. L'après-midi, nous allâmes au cinéma mais c'est le dernier jour des matinées. Aujourd'hui, on annonce qu'il n'y en aura plus.

On ne sait pas encore si les classes recommenceront le 8 avril. On dit qu'une réunion devait se tenir hier au Ministère. Les décisions prises ne sont pas encore connues. Démaretz pense à envoyer ses enfants à Montluçon. Tant qu'il y aura des classes à Montaigne, je resterai. J'irai ce soir dîner chez Madame Taisne et montrer les épreuves des photos prises avant-hier à Bagatelle.

5 avril - L'offensive boche continue toujours vers Amiens. La résistance est grande mais les anglais cèdent un peu. Que nous réservent les jours qui vont suivre ?

Après une journée de pluie battante, je suis allé hier chez Madame Taisne. Elle est toujours dans l'attente de la décision pour son fils qui sera incorporé le 15 avril.

Aujourd'hui, j'ai expédié une photo à Picavet et le texte d'une carte qu'il veut bien transmettre à Mouvaux. Cela arrivera-t-il. J'en ai envoyé trois, par Larivière, par le cousin e Weill et celle-ci.

J'ai passé la journée à Saint-Germain-en-Laye avec Mis et Jehan et j'ai pu visiter le château qui est vraiment beau. Les collections archéologiques sont tout à fait remarquables et les plus belles que j'ai vues. Le ciel couvert et saturé de vapeurs empêchait d'apprécier le panorama merveilleux de la terrasse. Rentré à six heures.

Demain, dernière journée de vacances. Quand pourrai-je écrire *Dernière journée d'exil* ? Dans trois mois il n'y aura plus que quelques journées de classe et il faudra songer à s'exiler car je ne pourrai rester au lycée pendant les grandes vacances. J'irai errer dans le midi. A moins qu'un obus ou une bombe ne règle la question d'ici là.

7 avril - Dimanche - Dîner chez Madame Taisne jeudi. Je reste chez elle jusque dix heures. J'avais porté quelques épreuves des photos prises mardi. Samedi, je suis allé au Père Lachaise avec les enfants et Madame Vignol. Vu quelques tombeaux, au mur des Fédérés, je constate qu'il est tombé une bombe d'avion qui a fait d'importants dégâts (écoles). Des chapelles du cimetière ont été disloquées et brisées par le seul déplacement d'air. Avant de partir du lycée, vers midi un quart, un obus est venu tomber à cent mètres de ma chambre, angle de la rue Michelet et de la rue d'Assas. Jehan court bien vite et ramasse un éclat. Le soir, je vais passer une heure chez Monsieur Valette.

Expédié une carte-message à Amante.

L'offensive continue avec ses hauts et ses bas. L'ennemi se rapproche de plus en plus d'Amiens puis de Clermont. La ligne Paris-Amiens n'est plus qu'à quelques kilomètres du front. Pertes considérables en hommes chez les boches mais avancée quand même.

D'autre part on note des promesses américaines. Démaretz perd toute notion des réalités et présage les pires éventualités. Aujourd'hui, j'ai fait une promenade avec lui dans le quartier de Chaillot. Nous avons été frappé par le grand nombre des immeubles vides. Les Champs-Élysées sont déserts. On remarque des ballons d'observations (saucisses) aux tuileries, aux Champs-Élysées, au Luxembourg.

Le bombardement continue mais très espacé. On dit que les avions ne viennent plus régulièrement jusqu'à Paris ??

8 avril - La rentrée a été retardée d'un jour pour des causes mal définies. Je suis allé cet après-midi chez Madame Taisne. Elle est toujours aussi démontée. C'est demain que son fils sera appelé à faire son choix au recrutement.

M. Bayard que je vois raconte des histoires extraordinaires. Transfert de valeurs de la Banque de France. Il tremble sans doute et voit noir.

Rien de bien saillant dans l'offensive. La question reste toujours en suspens pour Amiens. Peut-on espérer que cette offensive sera la dernière grande opération militaire ? Aujourd'hui on annonce officiellement que la frontière franco-suisse est fermée. Cela suppose des opérations chez nous, des mouvements de troupes sur lesquels on veut garder le silence. Va-t-on faire une diversion et attaquer en Lorraine ? Certains disent que nos troupes de choc sont de ce côté.

Mes lettres sont-elles arrivées en Suisse ? Peut-être ! Sont-elles parties à Mouvaux ? On parle à table de la rentrée. Il y aurait un déchet sérieux. On saura cela demain.

Jeudi 11 avril - La rentrée est déplorable en Quatrième B, dix-sept élèves sur trente cinq, en Cinquième A1, douze sur quarante-sept, en Cinquième A5, neuf sur trente deux, en Sixième A5, huit sur trente, en Sixième B, dix-sept sur quarante-neuf. Il y a des classes de un élève, deux, trois. Pas d'incidents ni de bombardement ni mardi et mercredi.

Mardi, je fus chez Weill qui a expédié sa femme et sa fille en Bretagne mercredi soir, chez Démaretz qui pense à envoyer ses enfants à Montluçon? Aujourd'hui, je suis allé travailler avec quelques élèves à Malakoff. Le bombardement a recommencé à quatre heures. Un obus est tombé à Montsouris, un près de la mairie de Malakoff, un hôpital Baudeloque, boulevard de Port-Royal, deux autres je ne sais où derrière Montaigne. Demain cela recommencera. Le proviseur et le censeur sont affolés.

Reçu une carte où on me dit d'Evian qu'on prend bonne note de ma lettre transmise par

la Croix-Rouge concernant le rapatriement de Suzanne ??

L'offensive boche réussit toujours un peu. Aujourd'hui, les anglais cèdent du terrain et abandonnent Armentières. Que doivent penser mes gens à Mouvaux. Ils sont sûrement encombrés de soldats et peut-être ont-ils été chassés de la maison. J'espère que Foch va bientôt prendre l'offensive à son tour. L'aviation américaine se prépare mais quand sera-t-elle prête ? On parle d'un nombre énorme d'avions. J'attends. Quant aux régiments américains, ils n'ont pas encore donné. J'attends.

Les journaux parlent surtout en ce moment de la polémique Czenain (?) Clémenceau. Celui-ci a mis en cause l'empereur d'Autriche. Je me demande si cela aura des répercussions sur les événements. Il y a aussi les révélations in extremis de Bolo sur lesquels les journaux brodent ce que veut bien laisser écrire la censure.

13 avril - Samedi - Hier matin, le proviseur nous réunit à dix heures et demi pour nous donner connaissance d'une circulaire du recteur (instructions au sujet des bombardements). Il donne les chiffres de la rentrée, deux cent quarante élèves présents sur plus de mille élèves, et il ne cache pas son sentiment qu'il y en a deux cent quarante de trop. On parle de prendre des arrangements, réduire les heures, fusionner les classes. Je signale le risque qu'auront, encore une fois, les évacués qui, rendus disponibles, pourront être expédiés ailleurs. On promet de ne pas prendre de mesures qui nous atteindraient. D'ailleurs, le proviseur me fait des protestations. Il annonce qu'il prévoit le licenciement du petit collège. Puis, à deux heures et demi, à la rentrée, il nous informe que l'ordre est arrivée de licencier tous les élèves jusqu'au 5 mai. Nouvelle tuile. On donne des devoirs aux élèves au 5 mai. La situation ne sera pas changée et j'ai bien peur que la mesure ne soit généralisée ou prolongée. Que vais-je faire de Jehan ? Encore une année à demi-sacrifiée. Moi, je perds mes leçons, maigre supplément qui me permet de voyager en vacances.

Le soir, je vais dire cela à Démaretz qui fulmine. Il est sans nouvelles de Lucien depuis quinze jours et n'en est que plus irrité. En rentrant vers dix heures et quart, j'arrive dans la rue Bréa au moment où les sirènes donnent l'alerte. Je cours au lycée et je rentre au moment où un avion se fait entendre au-dessus du Luco et, une minute après, des détonations formidables éclatent. L'alerte prend fin à onze heures et aujourd'hui j'apprends que des bombes sont tombées rue Saint-Antoine, boulevard Henri IV, on dit encore vers la place d'Italie. Le bombardement par canon continue, intermittent, aujourd'hui. Il n'y a pas de point de chute dans le quartier mais entre six heures et demi et huit heures du soir, il y a eu cinq obus.

J'écris à Colson et à Girard.

La guerre va mal du côté anglais. Les boches ont pris Merville, Estrives (?), Stenmark (?), Neuf Berquin Bailleul (?) et Hazebrouck sont menacés comme Béthune. Va-t-on

perdre les dernières mines ?

Aujourd'hui les journaux du soir publient un manifeste de Douglas Haig aux troupes anglaises annonçant l'arrivée prochaine des réserves françaises. Je crois que la vraie bataille va commencer.

14 avril - Les boches font du bombardement un supplice varié et raffiné à l'usage des parisiens. La nuit dernière, j'ai été réveillé par un éclatement d'obus à minuit quarante-cinq, c'était le deuxième. Vingt minutes plus tard, un autre éclatait, puis ce fut tout. On dit qu'il y en a eu d'autres dans la banlieue. Aujourd'hui, quelques coups, l'un à deux heures, l'autre à quatre heures, je n'ai pas entendu les autres. Je suis allé voir Démaretz. Il est toujours sans nouvelles de Lucien et s'inquiète. Je fais ce que je peux pour le rassurer. Il a écrit à son sergent-major et à son capitaine. Puisse-t-il recevoir bientôt des nouvelles. Je suis dans ma chambre toujours dans l'attente énervante d'une explosion. Le fatalisme a du bon. J'ai au-dessus de moi un grenier vide et un toit mais s'il y a un risque à côté d'une foule de chances, on peut compter sur son étoile. L'arabe dit «*Nectoub !*»

18 avril - Jeudi - Les jours se traînent lamentablement. Bombardement dans la nuit. Je suis allé voir lundi les dégâts considérables fait par la torpille de la rue de Rivoli près de la station de métro Saint-Paul. Les effets sont terrifiants, une conduite de gaz crevée a mis le feu à quatre étages d'un immeuble en face, le déplacement de gaz a tordu les persiennes et les barrières en fer comme du papier.

Mardi matin, Jehan s'est levé avec les oreillons. Pendant la nuit du 15 au 16, bombardement. Les élèves s'en vont, il n'y a plus que Démaretz et le proviseur me dit qu'il va écrire à son père pour lui conseiller de l'envoyer à Montluçon. Il se débarrasse de son internat et fait tout pour qu'on n'arrive pas au 5 mai. L'après-midi, deux professeurs, Lotheher (?) et Sicart, viennent voir des photos dans ma chambre. A cinq heures, je vais voir Boucher et un obus éclate pendant que je suis chez lui. J'apprends qu'il est tombé rue Mollis dans une usine où il a fait une douzaine de victimes. Le soir, je vais mettre Démaretz au courant. Il se décide à demander le transfert de bourses de ses enfants. Il n'a pas encore reçu de nouvelles de Lucien.

Hier mercredi, je passe une partie de la journée dans la chambre de Jehan. A deux heures, je vais voir Madame Taisne. Elle est absente et je ne trouve que Monsieur Bayart, Hector est affecté à Versailles.

Bolo a été fusillé hier matin à Vincennes.

L'offensive boche continue. Bailleul est tombé ainsi que Meteren (?). La situation paraît de plus en plus grave. Je me demande s'il ne va pas falloir abandonner Ypres et

redresser le front qui forme là une poche dangereuse. Cela va mal. Que devient l'armée de Foch ? Est-elle déjà disséminée dans les troupes anglaises ?

Ce matin, on me dit que Madame Taisne m'a téléphoné pour me dire qu'elle m'attend ce soir à six heures. Son fils est incorporé demain à Versailles. Je ne suis pas allé à Neuilly car Hector est venu me faire ses adieux. Je vais chez Mademoiselle Mignon, elle est très ennuyée d'être nommée à Molière et s'étonne qu'on l'ait débarquée avec cette désinvolture.

20 avril - Samedi - Reçu hier une lettre de Maurice Caron. Il a l'intention de se marier et me demande mon avis. Je lui écris et lui livre toute ma pensée. Je dis qu'il a tort et qu'il peut attendre sa mère puisqu'il n'a qu'elle au monde. C'est sa seconde bêtise car il fait aussi une demande pour entrer dans l'aviation. Sur l'une et l'autre question, il a eu mon avis. J'ai fait et dit ce qu'aurait conseillé sa mère.

Hier on annonçait que d'importantes mesures étaient prises pour faire taire le canon qui bombarde Paris mais à six heures un obus est tombé. On me dit qu'il y en a eu trois (pas de victimes).

Je suis allé voir Massinon pour l'informer des nominations. Cinq professeurs supplémentaires quittent Montaigne dont Minouflet (?) qui va à Pasteur. Le proviseur dit qu'il me tiendra jusqu'à la fin mais si l'on ne rouvre pas le 5 mai, je serai disponible et il faudra partir. Où ? L'interne, Mademoiselle Germain, me dit que les surveillants d'internat vont être congédiés. On leur laissera le temps de trouver autre chose.

Tout cela ne sent pas bon et je crois bien que si la guerre n'est pas terminée en octobre et si la situation ne s'est pas modifiée, je ne recommencerais pas une année à Montaigne.

Dimanche 21 avril - Période calme qui peut cesser d'un moment à l'autre, peut-être cette nuit. Sur le front il y a sans doute un regroupement des forces en vue d'une nouvelle offensive qui paraît imminente. Tiendra-t-on ? Ou bien va-t-on apprendre la chute de Béthune, d'Amiens ?

Vu aujourd'hui un prisonnier de cinquante ans qui arrive d'Allemagne. Il a passé trois ans et demi à Mindon (?). Sa femme, évacuée près de Chimay attend son rapatriement. Je désespère quand je songe à l'avenir et je me demande si Amante saura tenir.

Démaretz n'a pas encore de nouvelles de Lucien. Cela fait quatre semaines. Est-il prisonnier ? Ou bien ?

Vu hier matin le proviseur, il compte me tenir mais aura-t-il des élèves pour m'occuper. Je suis bien installé ici maintenant.

Lundi 22 - Je fais travailler Jehan le matin. L'après-midi, nous allons à Clichy mais ma tante est absente. J'ai cru un instant qu'elle avait quitté Paris, mais elle est en course. Je reviens à pied et en nous reposant dans le Luxembourg, je songe qu'il y a seize ans à pareille date, je recevais ma nomination pour le lycée de Valenciennes. Date importante dans ma vie. J'étais loin de prévoir alors qu'un jour viendrait où je serai condamné à vivre plus de trois ans et demi séparé de ma famille, dans l'angoisse et l'inquiétude, en me demandant à chaque instant si je les reverrai.

Ce soir, Monsieur Valette est venu passer une heure dans ma chambre puis j'ai appris le jeu d'échec à Mademoiselle Germain.

Jeudi 24 avril - Mardi - Passé l'après-midi chez Massinon qui corrige quelque devoir de latin à Jehan, puis le soir, à onze heures cinquante, alerte. Hier après-midi je suis allé avec Jehan et René Démaretz voir un photographe ami de Cornighian, surveillant d'internat. Il me montre ses priorités de développement et fait quelques clichés. Ce soir, je vais chez Démaretz. Il est toujours sans nouvelles de Lucien. Il y a maintenant quatre semaines. On ne lui répond pas du régiment. Cela devient grave.

Le matin à sept heures dix un obus tombe (probablement dans le quartier). Les journaux apprennent la reprise de l'offensive vers Amiens par le Nord et par l'Est. Les anglais perdent Villers Bretonneux et (...) le bois de Hangard (?).

Que devient l'offensive de Foch ? Sommes-nous destinés à être manœuvrés sans répit ?

J'ai appris par le concierge de son immeuble que Laure était partie avec ses enfants il y a trois semaines à Toulouse. Elle aurait pu m'en informer.

Lettre de Virginie et de Colson. Le soir, Louis Baudouin vient me voir, il me demande de l'aider à faire établir un acte de naissance pour Maurice Caron qui pense à se marier. Je refuse de m'y prêter n'étant pas de cet avis et opposé en principe à ce mariage.

J'ai passé une partie de l'après-midi chez Madame Vignol avec Jehan. Sa fille fait sa communion jeudi prochain. Je décide de lui acheter un livre de messe. Cette enfant a pour moi une affection filiale.

Vendredi 26 - Madame Taisne vient me voir. Son fils n'est soldat que depuis huit jours et elle est déjà allé trois ou quatre fois à Versailles. Elle a l'intention de le faire partir dans l'artillerie à pied, dont il ne veut pas entendre parler. Elle regrette de n'avoir pas suivi mon conseil. Il est tard.

L'offensive boche marque un temps d'arrêt.

Samedi 27 avril - Démaretz m'écrit. Lucien a été blessé le 30 mars à la cuisse et fait

prisonnier. Il n'y aurait rien d'essentiel atteint. Mais pourquoi l'a-t-on laissé là ? Avec un mot en allemand le recommandant aux boches ? Pauvre garçon ! Puisse-t-il bientôt envoyer de ses nouvelles.

Dimanche 28 - Les journaux ce matin annoncent que les boches ont pris le mont de Kemmal (?). Je crains qu'on ne soit obligé d'évacuer Ypres. Madame Taisne me téléphone d'aller déjeuner chez elle avec Jehan. Son fils est revenue en permission. J'y trouve Monsieur Bayart qui me parle de ses chasses à Wassigny. A trois heures et demi, je vais rue Cadet où Démaretz se signale par des propositions extravagantes. Je rentre à six heures et demi et passe ma soirée dans ma chambre avec Jehan et René.

Les journaux annoncent que la frontière est ouverte. Un train d'évacués est déjà arrivé. La période d'attente anxieuse va recommencer. Je vais me demander cent fois par jour si Suzanne va revenir. Démaretz a reçu avis que le transfert de bourse de ses enfants était autorisé. Le proviseur me dit que je vais avoir la Quatrième B et la Sixième B. Cela me fera sept ou huit heures par semaine. Je n'aurai plus Jehan dans mes classes.

Jeudi 2 mai - Les jours passent. Lundi, je suis allé chez Massinon avec Jehan qui prend une leçon puis mardi, je vais aux champs où j'apprends à labourer avec tracteur automobile. Nouveau métier. Mercredi après-midi également.

Je reçois la visite de Maurice Caron en permission. Il m'annonce qu'il va se marier malgré mes conseils et nos avis et il me demande même d'être son témoin. Je refuse naturellement, lui ayant déconseillé le mariage, je ne puis l'aider à se marier. Je pense le revoir demain mais viendra-t-il ? Cependant, je lui ai parlé avec douceur et il ne peut me taxer d'aigreur. Aujourd'hui, je suis allé à Versailles avec Madame Taisne et son fils voir son soldat. Nous avons soupé dans la chambre qu'il a au patronage catholique de l'endroit. Je rentre à neuf heures et demi.

La grande offensive boche semble s'enrayer. La victoire commence à apparaître lointaine à l'ennemi et on reparle de paix. Que verra-t-on le mois prochain ?

Mardi j'ai passé la soirée chez Deroo (?) qui est très ennuyé à cause de ses enfants.

Samedi 4 mai - Maurice Caron est revenu me voir hier. Il m'annonce son mariage qui a bien lieu aujourd'hui. Il me demande s'il pourra me revoir après. Je n'ai aucune peine à lui prouver que je ne lui en veux pas et je lui promets de l'aller voir dimanche à Bagnolet avec Jehan. Il doit repartir jeudi au front. Pauvre garçon. Qu'est-ce qu'un mariage dans ces conditions ?

Hier, Massinon est venu faire travailler Jehan vers cinq heures. On m'a remis nos emplois du temps (neuf heures par semaine, cinq en Quatrième B, une heure en Cinquième B et trois en Sixième B).

Les journaux reparlent d'une offensive pacifiste boche. Je m'en doutais un peu.

Lundi 6 mai - Je suis allé hier avec Jehan à Bagnolet chez Madame Cheminard, 38 rue Paul Vert, où on nous fait bon accueil. Je souhaite que Maurice n'ait pas à regretter son mariage et que sa mère soit contente. Je n'écrirai rien de plus. Avec la famille, nous allons au cimetière de Bagnolet puis par Ferrial (?) et Les lilas, nous rentrons dans Paris où on va au Père Lachaise, Columbarium. Je quitte la famille pour rentrer dîner à six heures et demi au lycée.

Aujourd'hui, rentrée. Douze élèves en Sixième B et treize en Quatrième B. Le lycée est comme un corps sans âme. Je vois mes nouveaux élèves. Rien à noter de particulier. J'irai demain déjeuner à Clichy avec Maurice et sa femme.

On voit les professeurs sans classe venir prendre contact. Nous mangeons dans une chambre de surveillant et restons encore sept à table.

Mercredi 8 mai - Pas de classe aujourd'hui, je range un peu. Hier, après la classe du matin, je suis allé déjeuné à Clichy chez ma tante avec Maurice Caron et sa minuscule femme. Le soir j'étais allé chez Weill mais il est en permission pour une dizaine de jours en Bretagne où sa femme s'est réfugiée. Je rentre lentement en passant par la rue de la Santé, le faubourg Saint-Jacques, les Feuillantines (Maison de Victor Hugo).

Aujourd'hui, après avoir donné une leçon, je passe l'après-midi avec Massinon, puis à cinq heures, pendant que Jehan achève une version que son ancien professeur corrigera à six heures et demi, nous allons ensemble écouter un cours de Bonglé (?) à la Sorbonne (Sociologie).

Le soir, comme Jehan a bien travaillé, je le conduis au cinéma à Cluny.

L'offensive boche est momentanément suspendue. On s'attend à une reprise mais dans combien de temps ?

Les trains d'évacués sont toujours suspendus et nul ne sait quand ils reprendront. Suzanne est peut-être en Belgique depuis plusieurs mois, seule sans société dans un village perdu, se demandant comme moi quand cette situation prendra fin.

La quatrième année tire à sa fin et la guerre m'apparaît beaucoup plus longue dans l'avenir qu'elle ne semblait devoir durer au moment où elle éclata.

C'est comme une parenthèse ouverte dans ma vie, parenthèse qui ne se fermera peut-être que quand je n'y serai plus, ou quand quelques uns des miens, vaincus par la maladie, la douleur, etc. n'y seront plus.

On pense parfois que la vie redeviendra normale, que l'on se retrouvera pour reprendre la vie commune. On se dit que peu de choses seront changées puisque le cœur reste le même, puis, quand on constate les ravages causés par le temps sur les personnes que

l'on a pas vues pendant quelques années, l'on est effrayé et il m'arrive souvent de me demander dans quel état les miens me retrouveront (s'ils me revoient).

Vendredi 10 mai - Anniversaire du Traité de Francfort, 1871. Après mes deux heures de classe le matin, le suis libre et je vais l'après-midi me promener avec Maupinot, puis, le soir, après le souper, avec Clavier et Lelen (?) et Jehan. Nous nous promenons dans le Luco qui est merveilleux. Les marronniers sont tout fleuris, les aubépines commencent, le temps très doux incite à la rêverie et dans ce cadre magnifique. Je suis tristement ma pensée. Je songe aux promenades que nous faisons quelquefois, Amante et moi après la classe, après le souper, à deux dans les champs, autour de Valenciennes, au marais de l'Épaix, à La Brignette sur la route de Tamars, à Mouvaux le long du canal ou sur le boulevard. C'étaient les seuls moments de détente après les journées fatigantes d'Amante. Tout cela est bien loin, je n'aurai plus jamais de ces heures paisibles. Même si je retrouve ma femme, mes enfants, mes parents, les regrets, le souvenir des années perdues empoisonneront ma vie.

Démaretz, que j'ai vu hier, n'a pas encore de nouvelles de Lucien. Il avait demandé au sergent-major des renseignements plus précis et on ne lui répond pas.

Malgré ces sujets d'inquiétude, il ne décolère pas et passe tout son temps à fulminer contre tous.

Au lycée, on liquide toujours et je vois venir le moment où il n'y aura que deux ou trois surveillants. La bataille semble toujours arrêtée provisoirement malgré les actions de détail. Y a-t-il regroupement des forces boches ? La tuerie va-t-elle reprendre prochainement ? Et pour combien de temps ?

J'attends toujours la réponses aux nouvelles que j'ai fait parvenir à Mouvaux par Albert Boulogne, par le cousin de Weill, par Picavet. Cela date de plusieurs mois et rien ne vient.

Samedi 11 mai - Monsieur le Proviseur me fait entrer dans son bureau ce matin pour me prévenir que le prix de ma pension va être augmenté en raison du renchérissement constant de la vie. Je lui fait part de mon intention de quitter le lycée en octobre et de m'installer en ville avec Jehan.

Il est triste de songer que nous devons prendre des mesures et former des projets comme si la guerre devait toujours durer. Les considérations familiales en peuvent même pas être envisagée, elles ne comptent plus pour plusieurs années peut-être et, quand ma pensée y revient, je serre les poings et je maudis le sort.

Démaretz est venu me voir à cinq heures (pas de nouvelles de Lucien), il est toujours aussi monté contre tous et prédit la catastrophe militaire avec toutes les autres qu'il juge inévitable.

Il m'annonce cependant que les rapatriements vont reprendre le 21 mai (d'après *le Journal des Réfugiés*). Nous verrons cela le 22. Si d'ici là l'offensive reprend, ces rapatriements seront encore une fois reculés et l'on aura une déception de plus à encaisser.

Le soir, Massinon vient donner quelques conseils à Jehan pour son latin.

Mardi 14 mai - Dimanche, jour pluvieux et maussade. Je travaille avec Jehan dans ma chambre jusqu'à midi puis, à deux heures, je vais chez Démaretz. Il enfourche encore une fois son dada politique, nous sommes une nation finie, avachie, mal conduite, il faudrait des élections, les parlementaires vont être sans mandat. Déjà les deux cinquième des sénateurs le sont et comme je répons que la guerre est une situation anormale comportant des mesures exceptionnelles, que les élections, pour une fraction importantes, seraient faussées, je me fais rabrouer avec fracas. Il croit toujours que ce qu'il aura vaudra mieux que ce qu'il a et voit bien les affaires de la France comme il voit les siennes propres. Je le laisse aller. A quoi bon ? La discussion est impossible et j'assiste à un long monologue où l'orateur parle pour lui-même pendant que Jehan rit sous cape.

Je rentre à cinq heures et demi et, le soir, nous allons avec Clavier et Lelen, faire une partie de billard avec Monsieur Clavier père près de la gare.

Lettre de Mis que je cherchais à voir jeudi. Aujourd'hui, lettre de Rémy. Il était venu me voir et je n'étais pas libre. Il m'avait promis de venir mais je ne l'ai plus revu. Il m'écrit aujourd'hui qu'il est reparti au front.

J'ai commencé mon cours de géométrie en Quatrième. C'est nouveau pour moi et un peu dur à cause des nouveaux programmes (homothétie et lieux géométriques), mais je tiens à en sortir honorablement et je bâche mes cours pour les faire.

Paris reprend peu à peu son train de vie courante. Je viens de lire l'accord pour l'échange des prisonniers : beaucoup vont revenir. Le travail dans les régions envahies va être réglementé ?? Tout cela n'indique pas une fin prochaine de la guerre.

Madame Vignol est venue me voir aujourd'hui. Elle me raconte ce que lui disent ses neveux sur la bataille qui s'est livrée autour du Mont de Kenun, l'héroïsme des artilleurs anglais qui font l'admiration du poilu français.

Jeudi 16 mai - Hier, j'ai fait quelques courses pour Colson et je suis allé entendre le cours de Bonglé à la Sorbonne. En entrant à six heures et demi, je trouve Madame Taisne. Elle est encore une fois bouleversée car son fils doit suivre le cours d'aspirant et des instructions peu explicites lui font craindre un départ anticipé au front. Elle vient me demander de me renseigner et se figure que cela va coûter de l'argent. Je la rassure et lui promets de m'en occuper le lendemain.

Le soir, je conduis Jehan au cinéma et, à dix heures et quart, une alerte est donnée. Nous filons au lycée. Cela dure jusqu'à minuit. Rien de grave, on passe le temps dans la cave, à causer. Le surveillant général Ortolo (?), plus funèbre que jamais, dit les pires sottises en voulant parler de choses qu'il ne connaît pas.

Dans la nuit, l'alerte recommença mais, comme nous étions endormis, nous ne l'entendîmes point. J'ai su aujourd'hui que des bombes étaient tombées dans la banlieue sans faire de victimes. Ce matin, je suis allé au ministère de la Guerre d'où l'on m'a renvoyé au bout de la rue de Vaugirard, 252. Là, j'ai trouvé tous les renseignements nécessaires concernant les examens d'aspirant d'artillerie. Mis me fait téléphoner qu'il n'est pas libre et je conduis Jehan faire un peu de latin chez Massinon.

Samedi 18 mai - Hier, je suis allé chez Madame Taisne après le souper pour donner le résultat de ma démarche au ministère de la Guerre. En revenant, nous sommes arrêtés dans le Nord-Sud, rue du Bac, par une alerte. Je descends et, par le tunnel, nous revenons à Notre-Dame des Champs, d'où nous regagnons le lycée. Pas de canonnade. Nous allons à la cave et, à onze heures et demi, les cloches annoncent la fin. Les journaux informent ce matin que des bombes ont été lancées dans la grande banlieue. Je touche les quatre mois d'arriérés de la nouvelle indemnité de vie chère, cent quatre-vingt francs.

Nous voici encore en vacances pour cinq jours. L'année dernière, la veille de la Pentecôte, j'apprenais que Jehan allait arriver. Cette année, Démaretz a la certitude que son fils est prisonnier. Il est dans un lazaret (?) à Saarbruck (Neuenkirchen). Il a été blessé à la cuisse et au scrotum (canal de l'urètre sectionné). Il va mieux, sa lettre est du 28 avril. J'ai appris cette nouvelle tout à l'heure.

Mardi 21 mai - Aujourd'hui, doit arriver à Evian le premier train d'évacués. Suzanne sera-t-elle de cette série ? L'avenir nous le dira, mais je n'y compte pas beaucoup, ce qui ne veut pas dire que je n'y songe pas.

Dimanche, je suis allé au lycée Lakanal à Bourg-la-Reine où se tient le congrès de l'enseignement secondaire. J'y suis retourné le lundi matin. Discussions passionnées mais courtoises sur le relèvement des traitements. Lundi après-midi, je vais avec Démaretz à la gare du Nord où je rencontre Horace Robert toujours roublard et fuyant. Aujourd'hui, avec Madame Vignol et ses enfants, nous allons au Bois de Boulogne qui est magnifique. Je rentre à six heures et demi et nous travaillons dans ma chambre. Il fait depuis trois jours une température sénégalienne. L'offensive ne commence pas. On l'attend. Et les nuits claires font redouter une attaque des gothars. Il y en a eu une sur Londres dimanche qui aurait fait des dégâts considérables. Le même jour, les anglais faisaient un raid sur Cologne et, là aussi, causaient des ravages. Ce sont des avants

coureurs de mauvais signe.

Samedi 25 mai - Mardi soir, alerte. Rien de grave. Le lendemain, après une promenade à Joinville, Champigny et La Varenne avec Massinon, nous rentrons fatigués et nous avons deux alertes successives qui nous laissent éreintés. Je me couche à trois heures. Dernier jour de vacances, je passe mon temps à faire travailler Jehan. Hier, je suis allé dîner chez Madame Taisne qui voudrait que je réussisse à décider son fils à entrer dans la tornade (?). J'y retournerai dimanche. Des trains sont arrivés depuis mardi. Un de lillois, un autre de roubaisiens. Rien de nouveau. Je n'ai pas vu Démaretz cette semaine et je ne sais pas si sa femme lui a télégraphié d'Evian. Aujourd'hui, je reçois une carte de Picavet. Il m'annonce qu'il a envoyé le 15 mai la photo et les nouvelles que je l'avais prié de transmettre le 5 avril. C'est navrant. Les gens ne se doutent pas de nos souffrances et ne font rien pour y remédier. J'ai encore les bras cassés.

Mardi 28 - Dimanche, je vais déjeuner chez Madame Taisne. Son fils est revenu en permission et elle a invité un anglais à qui nos fils prennent des leçons de conversation. Après le déjeuner, nous allons au bois de Boulogne, à Bagatelle où les clématites commencent à fleurir. / Je rentre pour six heures et demi et le soir je conduis Jehan au cinéma.

Hier matin, à six heures et demi, le gros canon a recommencé à tirer régulièrement, de quarts d'heure en quarts d'heure. On n'a pas fait classe ce matin puis, le tir s'étant espacé, on a essayé l'après-midi. J'avais trois élèves en Quatrième. Le soir, les journaux nous apprennent que l'offensive avait repris en Champagne. Nouvelle période de crise.

Hier, on annonçait le repli sur de nouvelles positions. Aujourd'hui, le repli s'accroît. Le terrain conquis si péniblement l'an dernier est de nouveau perdu. On se bat à Fismes mais aujourd'hui on annonce l'arrivée des réserves. La boucherie va continuer, terrible. Ici, il y a eu une nouvelle alerte hier soir. Et aujourd'hui le canon a tiré toute la journée mais le tir est irrégulier, les points de chute sont éparpillés. On dit que les pièces allemandes, tout en étant plus près de Paris, sont hors de portée de notre artillerie. Ce n'est pas rassurant.

Aucune nouvelle de Madame Démaretz. Qui sait si la frontière ne va pas être fermée ? Et Suzanne ?

Massinon, le professeur de Jehan part à Voltaire. Encore une année perdue pour Jehan. Car avec toutes ces alertes et émotions variées, avec tous ces changements, il est impossible de fournir un travail suivi et il n'est pas fort.

Mercredi 29 - Comme les jours précédents, le canon a recommencé à six heures et demi, sept heures moins le quart, sept heures, puis deux coups à huit heures moins

vingt-cinq, huit heures moins dix, sans compter ceux que je n'ai pas entendu. L'après-midi, je vais à la gare du Nord voir les listes de trains d'évacués. Il y en aura un de Lille demain, le 30, et un de Roubaix-Tourcoing, samedi 1er. Arrivera-t-il des gens de connaissance ? Madame Démaretz ? Suzanne ? L'offensive se déroule, les boches ont avancé jusqu'ici de vingt-cinq kilomètres entre Soissons et Reims. La situation est grave, malgré la note rassurante des critiques militaires. Il est probable que le front ne sera pas rompu mais les boches exploitent encore le succès comme une grande victoire bien qu'ils aient tout mis en œuvre pour obtenir une décision définitive. Et la guerre continuera jusqu'à l'arrivée des américains, c'est-à-dire jusqu'à l'année prochaine.

Vendredi 31 mai - J'ai passé une journée qui me laisse une fois de plus anéanti. Hier, j'avais travaillé avec Jehan dans ma chambre quand le soir, à six heures et demi, pendant le souper, Démaretz arrive me communiquer une dépêche de sa femme et ainsi conçue : *Arrivons demain gare Lyon huit heures*. Le pluriel nous faisait espérer Suzanne et nous voilà tout en émoi faisant des projets. Je me fais remplacer pour ma classe du vendredi matin et sans souci de la canonnade, puis de l'alerte de nuit, je passe mon temps à échafauder des espoirs prématurés et, à sept heures et demi, nous étions à la Gare de Lyon. J'étais sur le quai où j'avais pu rester et je vis Madame Démaretz descendre *seule*. J'eus quelque peine à soutenir un tel choc après un tel espoir.

Jehan et moi revînmes au lycée brisés une fois de plus.

A peine ai-je pu obtenir des renseignements, je reverrais Madame Démaretz ce soir et tâcherai de fixer mes souvenirs. Pour le moment, je suis anéanti.

1er juin - J'ai revu Madame Démaretz hier soir. Elle a causé longuement d'Amante, de ses ennuis, des changements que Prost (?) lui avait fait avoir et qu'elle a pu heureusement faire annuler, de la mort de Faldony, des pourparlers avec les boches, des difficultés du ravitaillement, des ingéniosités d'Amante, de la maladie de papa, de la nourriture, etc., etc. Elle m'apprend qu'il y avait une deuxième lettre dans la ceinture du pantalon de Jehan et, en rentrant le soir, je me hâte de rechercher et je trouve en effet un deuxième billet, écrit sur toile, comme l'autre, que je déchiffre avec la plus grande difficulté car le crayon est effacé par le frottement et trois lignes sont illisibles. Je suis désolé d'avoir méconnu l'existence de ce billet si tendre, si plaintif où je retrouve une évocation d'un passé heureux.

A onze heures, nouvelle alerte suivie d'une seconde. Je dois rester jusqu'à une heure. Cette vie est éreintante.

L'offensive boche gagne. L'ennemi est maintenant à la Marne, Château-Thierry est évacué, Soisson prise, c'est une victoire boche (?) mais aujourd'hui on a l'air de tenir le

coup et la question est de savoir si nous avons des réserves et si elles vont donner. L'ennemi semble décidé à jouer ses dernières cartes. Sommes-nous de taille à soutenir la lutte jusqu'au bout ? Les anglais ont-ils aussi des réserves en état de résister et de tenir. C'est ce que l'avenir nous apprendra. Il n'est fondé à croire que si nous pouvons donner à l'ennemi l'impression que la bataille ne nous a pas brisé. L'issue est proche et peut-être avec elle la fin de ces années infernales.

Le bombardement continue intermittent et éparpillé dans Paris et la banlieue. De temps en temps, une détonation qu'on ne peut situer.

Encore un carnet terminé. Avant de mettre le point final, je jette un coup d'œil sur les souvenirs qu'il rappelle, sur les maigres espoirs qu'il a enregistrés, sur les faits qu'il a signalés et je constate que, d'une façon générale, je suis beaucoup plus inquiet qu'il y a sept mois. L'avenir m'apparaît plus sombre et plus troublant que jamais. Combien de boches faudra-t-il tuer encore pour mater cette race exécrée ? Tout est là.

Brouillon de lettre du 20 janvier (probablement à l'attention de M. Seydoux) :

J'ai vu Madame Taisne hier et elle s'est montrée tellement hésitante entre tous les conseils contradictoires qu'elle reçoit, relativement à l'incorporation de son fils, que sur son insistance et pour la rassurer, j'ai promis de vous soumettre une question qu'elle ne vous a pas posée.

Dans le cas où il ne serait pas ajourné, son fils a-t-il des chances sérieuses d'obtenir par votre intervention auprès du recrutement de la Seine son affectation à un régiment d'artillerie lourde sans être tenu de s'engager avant le 31 janvier.

Je sais ce que ma demande a d'insolite et tout en insistant sur le crédit que vous confère votre situation au Parlement, je n'ai pas manqué de dire à Madame Taisne que vous ne voudriez ni ne pourriez garantir à l'avance la suite qui serait donnée à votre intervention auprès de l'autorité militaire. Mais Madame Taisne a été si éprouvée par le malheur, elle se sent si isolée depuis quelques années, que je n'ai pas cru devoir lui refuser cette dernière démarche auprès de vous. Il est entendu qu'elle vous informera dès qu'elle sera avisée de la date du Conseil de révision de Neuilly.

Je vous prie d'excuser la liberté que j'ai prise de revenir sur une question qui m'avait paru comme à vous même suffisamment éclaircie et vous remerciant sincèrement de votre accueil si bienveillant, je vous prie d'agréer, (...), l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Quelques vers ...

*Où donc sont allés mes jours évanouis ?
Est-il quelqu'un qui me connaisse ?
Ai-je encore quelque chose en mes yeux éblouis,
de la clarté de ma jeunesse ?*

*Tout s'est-il envolé ? Je suis seul, je suis là ;
J'appelle sans qu'on me réponde :
O vents ! O flots ! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas !
Hélas ! ne suis-je aussi qu'une onde ?*

*Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais ?
Au dedans de moi le soir tombe
O terre, dont la brume efface les sommets,
Suis-je le spectre et toi la tombe ?*

*Ai-je donc tout vie, amour, joie, espoir ?
J'attends, je demande, j'implore ;
Je penche tour à tour mes veines pour avoir
De chacune une goutte encore.*

V.H.

carnet VIII

2 juin 1918 - Hier soir, vers onze heures cinquante cinq, nouvelle alerte suivie d'une furieuse canonnade. On va à la cave, comme toujours, jusqu'à deux heures du matin. Aujourd'hui, j'apprends que la station Corvisart, au bout du boulevard Saint-Jacques est fermée et qu'il semble indiquer que des bombes sont tombées par là.

A deux heures, je vais chez Démaretz et je continue mon enquête sur Mouvaux. Madame Démaretz raconte et moi je l'écoute inlassablement : elle me dit la gêne d'Amante, ses difficultés. Puis, nous sortons et venons au lycée où elle visite la chambre qu'Amante voudrait tant voir, dont elles ont tant parlé. Elle me raconte un rêve d'Amante sur ce sujet dans lequel une femme venait me voir, comme pour une visite, puis devait partir, dans les mêmes conditions qu'une visite à un étranger.

Je fais du café puis nous partons tous nous promener un peu jusque six heures et demi où on se quitte. Le soir, on se couche en se demandant si on va encore être obligé de descendre à la cave.

4 juin - Mardi - La nuit de dimanche à lundi s'est passée sans incident mais le lundi, le tir a recommencé et le soir, Monsieur Valette, avec son beau-frère, vient passer une heure dans ma chambre. J'écrivais dans ma chambre après leur départ quand, à onze heures, éclatent les trois coups de canons avertisseurs. Aussitôt les sirènes commencent à siffler. J'éveille Jehan et on part à la cave. A minuit, c'est fini. Il n'y a rien eu en ville.

Renseignements pris sur l'alerte de samedi soir, il y aurait vingt-cinq blessés, quelques tués rue de Tolbiac, aux abords de la place d'Italie. Il est prudent de se taire sur les points de chute des obus, tarif : vingt jours de prison. A ce sujet, les journaux de ce matin annoncent la condamnation de Rappaport à six mois de prison (...) suite du rapport de Monsieur Blin, répétiteur de lycée.

L'offensive se stabilise, l'impression est meilleure. Les boches vont-ils recommencer ailleurs ? On m'annonce que deux cent mille américains vont être utilisés par Pétain. Néanmoins, on n'est pas rassuré. La population aisée quitte Paris. On me dit que les sociétés de crédit envoient leurs titres de valeur dans le midi. Il faut s'attendre à des bombardements, à des raids d'avions et s'estimer heureux si l'on n'a pas les boches plus près.

Si tout cela annonçaient la fin de la guerre ! Mais non, c'est plutôt le contraire. On dit toujours que l'Allemagne joue ses dernières cartes et les offensives qu'elle entreprend en lui procurant des gains indéniables, retrempe (?) chaque fois son énergie. On attend six mois et la guerre recommence sans qu'on puisse voir quand cela finira.

J'ai reçu Madame Démaretz que j'ai accompagnée au ministère des Finances et dans quelques courses qu'elle devait faire. Elle m'a parlé de Suzanne, de son fiancé, de Démaretz, de ses projets toujours nouveaux car actuellement il songe à partir à Tours

où la maison Paix doit installer ses services. Puis quand il sera à Tours, il demandera à aller à Montluçon où sont ses enfants, etc.

Ce soir, je suis allé chez Weill raconter ce que j'avais appris. J'écris ceci vers dix heures et demi et j'attends les gothas. Temps clair, pas de vent, tout fait craindre une nouvelle incursion. La population quitte à nouveau Paris et j'ai encore perdu deux élèves de Quatrième B, deux en Cinquième B, sept en Sixième B. Je m'attends à voir avancer les vacances. Où irai-je ?

5 juin - La nuit dernière n'a pas été trouble et on a pu dormir sans être dérangé. La situation reste grave. On tient mais toutes les précautions et mesures préventives que l'on annonce (expédition des services administratifs en province, des usines, évacuation de la zone à l'arrière du front) sont diversement commentées et causent un malaise considérable. On s'attend à une autre offensive très prochaine, soit de Montdidier, soit vers Reims, Epernay. Espérons que la leçon du 27 mai aura porté et que nous n'aurons plus la même inquiétude.

Je suis allé ce soir chez Démaretz mais il avait de la visite et nous n'avons guère pu parler. Il croit que la maison Paix va transporter ses bureaux à Tours et comme c'est encore un changement il se rattache à cette idée. D'ailleurs, il est plus pessimiste que jamais. Toutefois, la présence de sa femme l'empêche de fulminer et de rechercher une fois de plus les causes politiques et autres de la situation présente.

7 juin - Vendredi - Hier, je suis allé déjeuner chez Madame Taisne, après une alerte de nuit. Son fils va partir probablement à Tarbes. Les bruits les plus étranges circulent sur les évacuations.

L'après-midi, je vais à Clichy voir Paul qui est revenu en permission. Il est toujours à Revigny et sans nouvelles.

Le soir, nouvelle alerte. J'apprends ce matin que des bombes sont tombées vers le quai de la gare. A onze heures et demi, le canon recommence à tirer. Est-ce que cela annoncerait une reprise de l'offensive ? Les communiqués de la journée sont bons et indiquent que l'on tient. Clavier qui a trouvé un préceptorat avantageux, part demain.

Je resterai bientôt à peu près seul au lycée et cela me rend un peu plus triste. Suzanne ne reviendra pas maintenant car il paraîtrait, d'après la Croix Rouge, que le rapatriement des personnes qui ne sont pas encore en Belgique n'est pas prévu. C'est encore un espoir qui s'en va. Les journaux parlent beaucoup d'une offensive allemande pour la paix. Tout cela n'est que de la littérature. La paix ne peut être signée maintenant. Si la guerre était finie dans six mois, je serais le premier surpris mais tant qu'il n'y aura pas une révolution en Allemagne ou bien tant que l'armée allemande ne sera pas battue, on ne pourra parler de paix possible. Or, ni l'une, ni l'autre éventualité ne peut être envisagée présentement et toutes les manœuvres de la presse allemande ne

servent qu'à renforcer l'autorité du haut commandement boche en démontrant que les alliés ne veulent pas la paix. Je commencerai donc dans quatre mois ma cinquième année de séparation et pendant ce temps, les miens achèveront de se consumer de chagrin et de privations.

Qu'importent les causes quand je ne puis y remédier. Il faut subir passivement et plier le dos. Les effets néfastes de ce cataclysme suffisent, hélas! à occuper toutes mes pensées.

Reçu une lettre de Maurice Caron qui va quitter Sommesow (?). Reçu son portrait en aviateur.

8 juin - Samedi - Passé quelques heures chez Démaretz ce soir. Nous avons rédigé une annonce pour *Le Matin*. Une partie préparée par Madame Blondiaux est ridicule et je ne sais pas si le commissaire de police la laissera passer. On y donne des nouvelles de cinquante personnes. Madame Démaretz m'a raconté qu'elle avait pris part un jour à une conversation à la maison avec un officier boche qui était venu donner des nouvelles de Zebie (?) Carraud (?), conversation qui révélait la mentalité bizarre de toute la bande de hobereaux. Puis la visite d'un boche qui venait de Tournai apporter des nouvelles de Zulma Bara à Suzanne.

Madame Démaretz à toujours quelques chose à raconter d'Amante et je ne suis jamais pressé de la quitter car par elle j'ai souvent la pensée d'Amante.

Aujourd'hui, le canon a tiré mais je n'ai aucun renseignement sur les points de chute. C'est d'ailleurs un chapitre sur lequel il n'est pas prudent de se documenter.

Dimanche 9 juin - Quelques coups de canons. Hier c'était vers la place Pigalle et vers le Chapelle. Le communiqué du soir annonce que l'ennemi a attaqué vers Montdidier. La bataille est en cours. Que nous annoncera-t-on demain ? Aura-t-on un nouveau repli de nos troupes ? Une note dans les journaux du matin informe que la distribution des prix est reportée au mois d'octobre. Doit-on y voir une manifestation symptomatique des esprits au ministère.

Dans l'après-midi, je suis allé à Fontenay-aux-Roses avec Jehan chez Léonard. On a causé, très peu du Nord, de photographie, puis je suis rentré à cinq heures et demi. Le soir, je vais prendre un bock avec Leleu et M. Clavier Père. Il commence à pleuvoir. Cela empêchera-t-il les avions ennemis de venir sur Paris ? On en recausera demain.

Mardi 11 juin - Nous sommes en pleine offensive et la pression s'accroît sur nos troupes qui résistent pied à pied mais cèdent un peu de terrain. On combat pour empêcher l'ennemi de s'approcher de Paris, à portée de bombardement et il est évident

que son effort vise Compiègne puis Creil. L'inquiétude se lit sur beaucoup de visages. Je me demande si l'on tiendra jusqu'à la fin de l'année scolaire et si je pourrai, avec Jehan, reprendre encore le chemin de l'exil. Comment quitterai-je encore Paris ? J'ai l'espoir qu'on tiendra mais il faut que j'envisage les pires éventualités.

Les nuits précédents n'ont pas été troublées mais le canon tire tous les jours. Ce matin, il a commencé à cinq heures et quart. Après midi, je suis allé avec Madame Démaretz chez Madame Vignol et l'on a beaucoup parlé d'Amante, des privations là-bas.

Hier, j'ai encore eu une des pires déceptions que j'ai éprouvées depuis quatre ans. J'avais, il y a deux mois et demi, écrit par l'intermédiaire de Weill une lettre à un de ses cousins prisonnier interné en Suisse. Lettre que ce prisonnier se chargeait de faire parvenir à Amante. Les jours passaient, et j'espérais. Mais j'avais tort. Hier, Weill m'a renvoyé lettre et photo. *La censure française* interdit de correspondre avec les régions envahies autrement que par le ministère de l'Intérieur. Or chacun sait ce que vaut ce mode de correspondance.

Autre déception ; j'avais avec les Démaretz préparé une annonce adressée à Cattoin Roubaix. Elle était visée, timbrée. Hier, une note du gouvernement militaire a interdit de publier des annonces à destination de l'étranger et notre annonce, péniblement élaborée a été refusée par *Le Matin*. C'est à désespérer. Ma pauvre femme, mes pauvres emmurés, vous reverrai-je jamais ?

12 juin - Mercredi - Je suis allé voir Dorolle ce matin. On a l'impression que tout va mal quand on cause de la guerre. Les évacuations et les précautions prises sont interprétées par le plus grand nombre comme les préliminaires d'un bombardement de Paris et je dois réagir pour ne point subir la dépression générale. Que faire ? Je vois tant de pessimistes. J'espère que l'on tiendra. Les derniers communiqués sont assez bons. Démaretz naturellement voit tout en noir, je ne discute même pas.

Ce soir, j'y suis allé et Madame Démaretz m'a raconté la première sensation d'Edmond quand le pauvre enfant fut pris par l'ennemi pour aller travailler (Pâques 1916). Elles me racontent les démarches qu'Amante et elles firent pour qu'il fût relâché, la syncope de papa, les angoisses de tous. Comment résister à des émotions pareilles ? Je suis brisé à la pensée de ce qu'ils ont souffert et rien, depuis quatre mois et demi, que Madame Démaretz a quitté Roubaix. Qui sait s'ils sont encore tous vivants ?

Madame Taisne est venue me voir. Elle veut recommander son fils à Monsieur Seydoux. Je lui prépare sa lettre.

La dernière alerte pour attaque d'avions remonte à sept jours. C'est beaucoup et le temps calme de ce soir ne présage rien de bon, on verra bien. Chaque soir, Jehan fait suivre son « *Bonsoir mon père* » habituel de la recommandation « *Tu m'éveilleras s'il y a une alerte* ».

Vendredi 14 juin - L'offensive marque un temps d'arrêt. On tient, malgré tout les prêches-misères que j'entends autour de moi et qui se figure toujours que Paris va être bombardé et pris. Hier, Mis m'a donné quelques tuyaux intéressants sur les derniers succès que nous avons obtenus et qui seraient dus à un bombardement intensifs par bombes à gaz lancées par une armée d'avions (plus de deux cent). Mis pense que si nous pouvons tenir encore quelques temps, la victoire est certaine car l'ennemi sacrifie ses réserves au moment où les nôtres vont s'accroître démesurément. Les américains arrivent en grand nombre. On parle de deux cent mille par mois. Les journaux boches ne chantent pas victoire, ils sont inquiets, parlent d'une nouvelle stabilisation du front. Leurs pertes sont immenses. La *Wormaert* (?) est pessimiste, le *Lokal Anzeig* suppose les pertes allemandes en Amérique (influences, usines, docks, entrepôts, etc.). Il est encore trop tôt pour espérer mais il devient possible d'envisager la fin de la guerre peut-être dans le courant de l'année. Visiblement, l'Allemagne veut causer à l'Angleterre. En attendant, on amène à Paris de nombreux blessés. Hier, il y en avait deux cent à Janson.

J'ai passé mon après-midi au bois, à Bagatelle où les rosiers sont en fleurs. Démaretz a dû partir aujourd'hui à Montluçon. Je pense qu'il va poser des jalons pour s'installer par là. Mais pourquoi n'est-ce pas sa femme ? Elle voudrait tant revoir ses enfants.

15 juin - Samedi - Les communiqués n'annoncent rien d'intéressant. Il est probable que l'ennemi prépare une nouvelle offensive sur un autre point et regroupe ses forces.

Vu ce soir Madame Démaretz qui me parle de la réquisition des feux à la maison, de la laine. Quand je pense qu'il y a ici des gens terrorisés par la crainte de voir l'ennemi s'approcher, qui ne songent qu'à fuir quand il sont à quatre-vingt kilomètres de l'ennemi, je n'ai pas une très haute idée du courage civil de mon entourage.

On continue les travaux de protection de quelques salles du lycée. C'est ridicule et odieux de gaspiller tant d'argent à réaliser une protection inefficace et illusoire. Monsieur Valette me disait hier qu'on *louait* le stère de bois à raison de deux cent francs par an, et il s'agit de bois usagé (sapin) de mauvaise qualité dont on ne voudrait pas pour la construction la plus rudimentaire.

Expédié une carte-message ainsi conçue : *Jean et moi bonne santé, Philomène arrivée 30 mai. J'envoie argent par Croix Rouge. Attendons nouvelles et Suzanne. Baisers à tous.*

18 juin - Mardi - La nuit de samedi à dimanche, une alerte nous a fait descendre à la cave de minuit à une heure. Un incendie allumé par une bombe s'est déclaré Boulevard Voltaire dans un magasin (*Paris France*). Madame Taisne vient à six heures me demander de l'accompagner à Joigny où elle va chercher un logement car son fils doit y partir faire un stage d'élève aspirant. Je vais chercher des billets d'inscription le lundi

pour le train du mercredi car l'exode des parisiens est toujours considérable et il faut s'inscrire pour pouvoir prendre le train. C'est tout un poème quand il s'agit de faire enregistrer des bagages. Aujourd'hui, je vais à Neuilly m'assurer du jour du voyage qui reste fixé à demain.

Hier soir, je suis allé voir Démaretz, retour de Montluçon. Le voilà content car il va encore changer de situation et naturellement il voit les choses tout autrement. Il est enchanté de quitter Paris où cependant il aurait pu trouver quelque chose pour sa femme, où il avait une bonne situation. Enfin ! Cela ne me regarde pas. Il pense toujours qu'il sera mieux où il n'est pas, et, depuis qu'il est à Paris, il va prendre son cinquième emploi. Je ne lui donne pas trois mois pour qu'il dispute avec son frère et regrette Paris. Il s'est surtout préoccupé de trouver quelque chose pour sa femme qui cependant trouvera toujours.

21 juin - Vendredi - Mercredi, j'ai accompagné Madame Taisne à Joigny. Voyage éreintant. A la gare de Lyon à six heures et demi pour le train de sept heures quarante cinq. Nous restons debout dans un wagon bondé jusqu'au marchepied. Je dois rester dans cette position jusqu'à Joigny où nous arrivons à dix heures et demi. On cherche des logements introuvables, visite à un colonel, à un propriétaire, dans une banque. Après le déjeuner sommaire, nous partons en voiture à Saint Julien en Sault (?) où doit être installé le camp. Nous trouvons heureusement un appartement. Le marché est conclu et nous revenons, toujours en voiture prendre l'express à Joigny où nous trouvons heureusement des places pour rentrer à Paris à l'heure prévue, sept heure et quart. Madame Taisne ne tarit pas d'éloges. Elle trouve que j'ai fait avancer les affaires. Hier, j'ai accompagné Madame Démaretz. Elle est allée voir Madame Piot (?) qui assiste à la vente dans un magasin de parfumerie, rue du Faubourg Montmartre (grandeur et décadence). Elle aussi en a assez de la séparation et voudrait pouvoir retourner, même avec l'occupation. Elle voit Prélart quelques fois. Nous allons ensuite à Lariboisière et à la gare du Nord où nous constatons l'arrivée de trains (le dernier ramène des gens de Mouvaux), mais il s'agit de réfugiés de Belgique et je ne compte pas sur Suzanne.

Aujourd'hui, réunion pour les tableaux d'honneurs et prix d'excellence. Le proviseur me parle de Jehan dont les notes sont faibles puis des potins qui courent à Paris : proposition de paix par le roi d'Espagne, menaces de bombardements plus intensifs (dix-huit canons), tout cela ne repose sur rien.

Les vacances commencent le 12 juillet. Je vais être obligé de partir avec Jehan ! Où ? Je suis en pourparlers avec un collègue de Chambéry qui habite Cannes et je vais probablement partir chez lui. C'est loin, mais je serai plus tranquille et j'espère que la

vie y sera possible, à des prix plus raisonnables car avec l'exode des évacués de la zone des armées et des parisiens, le centre et la province sont inabordables.

Quant à la rentrée, c'est l'inconnu. Je ne sais même pas si je reviendrai à Paris. Qui sait ce que nous réservent les trois mois qui vont suivre ? Qui sais si je ne vais pas reprendre ma vie errante de 1914, avec un enfant par dessus le marché.

24 juin - Dimanche - On vit dans l'attente anxieuse de l'inconnu. Les communiqués sont insignifiants et on s'attend à une reprise de l'offensive. Les américains arrivent à raison de deux cent mille par mois, paraît-il.

Aujourd'hui j'ai passé l'après-midi au Bois de Boulogne avec les Démaretz. Ils se préparent à partir aussitôt que Lucile aura passé ses examens. Démaretz va probablement avoir un emploi dans une coopérative patronale. Il a réussi.

La nourriture au lycée est de plus en plus mauvaise et insuffisante. La cuisine n'est pas surveillée et c'est toujours bon pour des domestiques, pense sans doute l'économiste.

Je me plains, mais que diront les miens qui n'ont même plus le nécessaire depuis longtemps. Le journal disait hier soir que la situation était inquiétante dans les régions envahies. Que faire ? Je passe ma vie à me ronger les poings.

Mardi 26 - Madame Taisne vient me voir. Elle me parle de l'examen de son fils aîné. Elle n'ose pas me demander d'y aller avec elle, je le lui offre. L'après-midi, je vais à Neuilly. Son fils me montre ses épreuves de bac, qui ne sont pas fameuses. Je rentre le soir pour dîner.

Jeudi 28 - Hier, voyage à Saint Julien du Sault (?). Je prends le premier métro à cinq heures et quart car le train est à six heures vingt à la gare de Lyon et, avec les difficultés inouïes que l'on a pour voyager, on n'est jamais trop tôt à la gare avant le train.

Plus d'express. Nous avons cinq heures de chemin de fer par l'omnibus. Là-bas, l'arrivée des soldats a décuplé certains prix. Je copie un (...), nous allons au cantonnement et déjeunons (fort mal) à l'hôtel pour cinq francs quarante chacun, puis après règlement des affaires, nous reprenons le train à cinq heures qui nous ramène à Paris à neuf heures vingt. Je suis vanné et pour achever la journée, nous avons une alerte jusqu'à minuit et demi.

Aujourd'hui, je suis allé voir Madame Vignol. Je passe l'après-midi chez elle avec les enfants, nous parlons un peu de Lille, des collègues, de nos familles.

Le soir, je vais chez Démaretz qui, depuis ses projets d'installation à Montluçon, est

tout transformé et a perdu son pessimisme.

Samedi 29 juin - Les alertes se suivent. Nous sommes dans une mauvaise période, toujours dans l'attente d'une offensive que les incursions d'avions annoncent. Alerte jeudi soir, alerte hier soir, la quarante troisième, toujours vers minuit. On se couche vers une heure et demi et on se lève comme d'ordinaire. Les cours sont remplies d'éclats d'obus que Jehan recherche. Hier soir, je suis allé avec Jehan et Madame Taisne acheter un manteau léger à *Old England* (cadeau offert par Madame Taisne). C'est abominablement cher : quatre cent dix francs. Puis, à huit heures et demi, nous allons dans un ciné où on joue *Monte Cristo* et je revois se dérouler mes premières lectures romanesques. Nous rentrons au lycée, et peu de temps après, les sirènes annoncent l'alerte en banlieue.

A minuit, c'est le canon et l'alerte en ville. Descente à la cave où je joue aux échecs. De la guerre, rien de bien saillant. Des actions locales sur le front où nous avons l'avantage. Les boches ont sans doute des communiqués pareils.

Mardi 2 juillet - Pas d'alerte la nuit de samedi à dimanche. Le dimanche, j'envoie de l'argent à la Croix-Rouge, deux cents francs pour lesquels on me demande quatre-vingt douze francs de change. J'espère qu'on ne tardera pas à l'expédier. L'après-midi, je vais chez Démaretz et nous allons ensemble à la gare du Nord. Le soir, je fais une dernière partie de billard avec Clavier père et Leleu qui va partir comme précepteur chez Émile Degrémont.

Le soir, deux alertes successives qui nous tiennent à la cave jusqu'à deux heures et demi du matin. On se lève fourbu pour partir en classe où il y a de moins en moins d'élèves. Cinq d'un côté, six de l'autre.

Massinon vient me voir le soir. Il me parle des instructions que les chefs d'établissements ont reçu concernant la fin de l'année scolaire : en haut lieu, on voudrait fermer mais à la suite de départs spontanés des élèves, départs qu'on veut faire provoquer par les proviseurs mais de manière discrète. C'est un monument d'hypocrisie.

A minuit, nouvelle alerte mais de peu de durée. J'apprends quelques chutes de bombes samedi à Issy-les-Moulineaux, au pont Saint-Michel (péniche coulée au pied de la préfecture de police), au ministère de la Justice, place Vendôme, rue de l'ancienne Comédie, près du boulevard Saint-Germain.

La vie dans ses conditions est éreintante. On ne dort pas car on songe toujours qu'il va

falloir se lever et descendre à la cave.

Je vais faire des préparatifs de départ et je compte aller m'installer à Cannes, loin de tout. Peut-être la vie y sera-t-elle moins chère que dans le centre.

Sandras m'a écrit une lettre charmante et très spirituelle. Je commence à désespérer d'obtenir une lettre par l'intermédiaire de Picavet. Encore une espérance déçue.

Jeudi 4 juillet - Mardi, on publie les résultats du bachot : Lucile est admissible ainsi que Georges Taisne. Je vais à Neuilly mais une panne de Nord-Sud m'immobilise à la Concorde et je suis obligé de revenir. Le soir, chez Démaretz, on cause de son départ imminent. Hier, il est venu me prévenir qu'il partait vendredi. Il me dit qu'Amante avait emprunté un peu d'argent à sa femme (deux cent soixante francs). Je les rembourse aussitôt. Reçu de Chambéry une lettre me donnant les conditions de location à Cannes (soixante francs par mois). Je vais les communiquer à Massinon qui doit m'accompagner avec sa femme et je passe la soirée chez lui. C'est décidé, nous partirons jeudi prochain et on arrête les détails du voyage. Aujourd'hui tout est à la fête de l'*Independance Day* (4 juillet), il y a une revue aux Champs Élysées, des discours. Les aviateurs américains survolent Paris, font des loopings, des cabrioles à faible hauteur.

Hier, j'ai utilisé ma carte d'alimentation. Je cesse de me nourrir au lycée. Les plats sont immangeables et la cuisine exécration. Je vais manger pendant huit jours au restaurant. Le proviseur n'en est pas surpris.

Les journaux annoncent toujours la grande offensive imminente. Il y a maintenant un million d'américains en France. Espérons que cette offensive pourra être engagée rapidement malgré l'énormité de l'effort que les boches feront certainement. Puis, le front se stabilisera jusqu'au Printemps prochain et la guerre recommencera. Quelle vie sans issue !

Et pendant ce temps les miens se consomment à petit feu dans la misère et les privations. Je reste ici impuissant et malheureux.

Dimanche 7 juillet - Je suis allé jeudi soir faire mes adieux aux Démaretz. Lucile est reçue à la première partie du bac. Ils s'en vont à Montluçon le vendredi matin et Démaretz a une réflexion touchante (?sic) sur l'offensive qui peut se déclencher. Lui, sera en sûreté. Sa mentalité pourra se modifier avec la distance du front, en tout cas il n'a pas un seul mot pessimiste. Il est vrai que tout se présente bien à ses yeux et pour le moment, Madame Démaretz va retrouver ses enfants.

Le changement serait considérable pour moi si je ne quittais point Paris.

Vendredi, je vais chez Madame Taisne. Elle n'est pas là et va faire demain un voyage à Saint Julien. Son fils Georges est reçu également en première partie du Bacc. Je fais quelques emplettes pour Jehan et moi (lingerie). J'ai pris les billets avec Massinon. Je

fais des préparatifs et me demande souvent si je reviendrai à Paris, si j'y retrouverai mon mobilier que je laisserai à Montaigne ? L'avenir est toujours si chargé de nuages, on parle de bombardements possible.

Aujourd'hui cependant, la note est moins noire dans l'information. On signale l'assassinat de Mirbarch, ambassadeur boche à Moscou. Le recul probable de l'offensive, maladies dans l'armée ennemie, effectifs diminués, etc. Mais que valent tous ces potins ?

Mardi 9 juillet - Dimanche après-midi, je vais avec Jehan chez Massinon pour causer du voyage. Sa femme n'est pas bien portante et se demande si elle pourra partir. Le soir, je conduis Jehan au cinéma. Hier et aujourd'hui, j'ai fait mes dernières classes aux élèves peu intéressants qui me restent. Je suis allé faire mes adieux à ma tante Marie et à Louis Baudouin et j'ai acheté des vêtements de toile (qu'on ne donne pas).

Ce soir, Jehan a la migraine. Pourvu qu'il n'attrape point la maladie du jour (grippe espagnole).

Un vague pressentiment me dit qu'il est temps de quitter Paris. Je souhaite qu'il soit rétabli demain et puisse partir au jour fixé car nos billets sont pris et nos places retenues.

21 juillet - Nous voici installés à Cannes après un voyage assez mouvementé qui a duré cinq jours. J'ai d'abord eu quelques ennuis à Montaigne où la lingère, qui n'a cependant point beaucoup de travail, a trouvé le moyen de ne me remettre rien en fait de linge propre. J'ai dû, au dernier moment, courir les magasins et compléter. Nous avons quitté Paris jeudi 11 à dix-sept heures quarante cinq et sommes arrivés à Arles le soir vers minuit. Nous visitâmes la ville le vendredi et, à six heures, nous partions pour Marseille où nous restâmes deux jours, 13 et 14 juillet. Les remarques faites antérieurement sont toujours d'actualité. Il faut faire un effort pour se rappeler la guerre. J'ai enfin vu en feuilles les magnifiques platanes du parc Borély, du Prado, des allées de Meillan.

Le lundi 15 à cinq heures du matin, nous quitions Marseille. Train archi bondé dans lequel nous sommes obligés de voyager debout dans le couloir, serrés comme des harengs jusqu'à Toulon où les permissionnaires nous laissent un peu de place. Il fait une chaleur torride entre Toulon et Saint-Raphaël et l'on peut à peine apprécier le paysage. A deux heures, nous arrivons à Cannes et nous installons chez Barincou sans trop de difficultés.

Il fait très chaud de dix heures à quatre heures du soir, mais sur le bord de la mer et sous les allées, il fait bon et les soirées sont délicieuses.

On s'adapte tout doucement.

Les boches ont déclenché l'offensive le 14 au soir et elle n'a pas donné grand chose. Nous avons attaqué à notre tour et aujourd'hui même, on annonce vingt mille prisonniers et quatre cent canons. J'ai toujours l'espoir que cette offensive qui sera probablement assez longue sera la dernière car les allemands verront qu'ils ne peuvent atteindre aucun des objectifs visés.

Les gros canons ont recommencés le tir sur Paris, les journaux l'annoncent mais ne précisent rien. Il y a eu un raid de Gothar qui ne semble avoir rien donné. Je reçois un certain nombre d'adhésions au groupement des professeurs évacués ou repliés.

Depuis notre arrivée, nous avons fait trois promenades. Jeudi, le Cannel et le canal de la Sagne sur le phare de Pezou (?). Promenade que j'ai faite fin 1916 avec Colson. (...) de fleurs, de mimosa mais plus de lumière (?), nous descendons par la route de la Californie.

Vendredi, promenade de l'autre côté de Cannes à la Croix des Gardes, d'où l'on a un panorama merveilleux sur le Suquet et sur Cannes.

Samedi, promenade à Antibes et au Golfe Juan. Dans une ferme du cap, près du phare de la Garoupe, je trouve un mutilé de Denain qui, dépaysé et triste, est malheureux de dire quelques mots du pays. Il apprend un métier dans une école pour mutilés installée dans une villa du cap.

22 juillet - Hier dimanche, nous sommes allés à l'observatoire de la Californie. C'est bien de là que l'on peut avoir la plus magnifique vue des golfes Juan et La Napoule. Il fait une chaleur torride et on a beaucoup de mal à grimper. La descente est plus rapide dans les somptueuses villas.

La victoire que nos soldats viennent de remporter s'accroît, Château Thierry est repris. Il n'y a plus de boche sur la rive gauche de la Marne. Les journaux sont intéressants par les coupures qu'ils renferment de la presse étrangère.

25 juillet - Jeudi - J'ai envoyé mon adresse à quelques personnes. D'une façon générale, je reçois peu de correspondance et ici plus qu'à Paris, j'ai conscience de mon isolement et de mon éloignement de tout.

Nous faisons les dépenses en commun avec Monsieur et Madame Massinon. La vie est chère et on joint les deux bouts grâce à l'économie. Remarques sur la vie en commun, conversations variées. Tous les jours, nous faisons une promenade. Lundi 22 au ravin

du Riou, gorge sauvage près de Cannes, dans la direction de Grasse où l'on est assourdi par les cigales. Visite du cimetière anglais, tombeau de Prosper Mérimée.

Mardi, promenade au Suquet et visite d'une poterie d'art au mont Chevalier (?).

Mercredi, promenade à Mandelieu et à La Napoule, retour par le boulevard de la mer (sept kilomètres et demi).

Le soir, nous allons fréquemment nous asseoir sur la plage à l'entrée de la croisette où l'on savoure la douceur des soirées.

Les succès militaires s'accroissent et j'ai le vague espoir que les boches nous feront des propositions de paix discutables dès qu'ils verront que l'initiative des opérations leur échappera. On confirme que le tsar Nicolas a été fusillé, son fils serait mort également. Châtiment mérité, mais qui ne met fin à rien. L'avertissement sera-t-il suffisant pour Guillaume ?

J'ai écrit à Evian pour Suzanne mais je doute qu'elle revienne. Aucune nouvelle des derniers rapatriements.

27 juillet - Rien de particulièrement intéressant. Je suis tellement isolé du monde ami et connu. Le travail de Jehan, la lecture des journaux, les promenades absorbent mon temps et mon activité.

Jeudi, promenade au Cannet et à la Colle, dans les orangers où nous trouvons quelques fleurs parfumées. Hier, vendredi, promenade à Vallauris, petite agglomération dans un cirque de montagnes qui l'abritent, où quelques potiers font flotter une fumée noire qui tache dans ce paysage lumineux. Nous retournons à pied à Cannes et, en franchissant le col, nous jetons un dernier coup d'œil sur la région de Nice et les Alpes. En nous retournant vers l'Estérel, nous voyons une fumée épaisse qui s'élève dans la direction de Fréjus. C'est la forêt qui est en feu probablement. Nous rentrons par la Californie et la région que l'on appelle si justement Cannes-Eden.

Les journaux de ce matin confirment l'incendie d'une forêt de l'Estérel vers Saint Raphaël. On continue les succès sur le front entre la Marne et l'Aisne. On va restreindre la quantité de pain (deux cent vingt-cinq grammes) à partir du 28 juillet. Cette mesure ne serait que momentanée, mais toutes les autres denrées sont si chères.

J'étais allé prendre un bain à onze heures mais il fait un temps tel que j'ai dû l'abrégé, le mistral souffle avec violence, le sable et les petits cailloux vous fouettent la figure. Les vagues très hautes sont dangereuses. La forêt brûle toujours et je crois bien que la région de Mal Iponet est détruite. On voit les flammes et la fumée est toujours aussi dense. Elle s'étend sur la mer jusqu'à Nice. J'écris à Lucien Démaretz, hier j'ai écrit à Barker.

29 juillet - Samedi soir, le feu a pris plus d'extension et de la jetée de Cannes on voyait les flammes gagner de proche en proche. C'est un spectacle grandiose et lugubre de voir les silhouettes des montagnes se profiler par une ligne de feu. Que restera-t-il quand j'irai m'y promener. Hier dimanche, le vent était complètement tombé, la mer avait repris sa placidité et nous sommes allés à Mandelieu La Napoule et jusqu'à l'entrée de Théoule. L'incendie est calmé, le paysage n'a rien perdu de sa grandeur et notre promenade sur la corniche d'or fut très belle.

Aujourd'hui je reçois une carte-message d'Amante ainsi conçu : *Heureux des nouvelles pour anniversaire de naissance. Tous en bonne santé. Suzanne se prépare pour départ. Je préviendrai André. Nous embrassons Jehan et toi. Amante. Mouvaux 26 février 18.* Je suppose qu'Amante préviendra, informera de la mort d'André. Que devient Suzanne ? Est-elle partie maintenant ? Est-elle en Belgique ? J'en doute. Je voudrais cependant la voir arriver mais comme il n'y a pas eu d'évacuations, je ne puis guère y compter. Cette carte me bouleverse et toutes les hypothèses possibles se présentent à mon esprit. Amante ne me dit rien de la mort de Faldony, ce qui montre qu'elle ne dirait rien si d'autres deuils survenaient.

31 juillet - Lundi 29, Jehan a travaillé une partie de la journée. L'après-midi, courte promenade au square Brougham. Hier nous sommes allés au cap d'Antibes où nous n'avons pu voir qu'une faible partie de ce que nous espérions voir. Cependant nous avons visité les roches qui sont près de la Tour du Graillon, de là nous contourons la villa Ellen Roc et, après bien des détours, nous arrivons aux roches qui sont à l'extrémité du cap, au site que je visitais il y a dix-neuf mois avec Colson. Dans une propriété nous voyons des citronniers dont les fruits sont comme des noix.

En certains endroits, la vue sur les deux golfes de Juan et de Nice est merveilleuse et l'on n'est jamais fatigués tant la promenade est variée et pittoresque. Nous reviendrons prochainement pour visiter les plantations exotiques de Vilmorin, la villa Thuret (?) et le phare d'où l'on a une des plus belles vues panoramiques de France.

Pour rentrer nous prenons le train à la gare de Juan les Pins, belle petite construction qui se cache dans les palmiers, les lauriers roses en fleurs, les pins et les eucalyptus. Quand je vois toutes ces belles choses, ces magnifiques paysages et que la pensée me vient que je suis seul à en jouir, j'ai le cœur serré et je me déssole.

De la guerre, il n'y a pas grand chose à dire. Les boches doivent être arrivés à leur ligne de repli au-delà de Fère en Tardenois et le et le front va se stabiliser - à moins qu'il n'y ait des attaques sur le front anglais. La situation est toujours aussi obscure en Russie. Le Japon est d'accord avec les États-Unis sur les formes de l'intervention. Le moral

baisse rapidement en Allemagne. Baissera-t-il au point de démoraliser l'armée ? C'est peu probable mais j'espère toujours que l'on nous fera des conditions de paix discutables.

Madame Taisne m'a écrit. Elle est inquiète. On va recenser la classe 20 dont fait partie son second fils Georges. L'aîné Hector est toujours immobilisé des suites de sa blessure.

Reçu une carte du jeune Deroo, actuellement à Nice dans une colonie scolaire.

2 août - Vendredi - Mercredi soir, promenade au Suquet où je visite l'église (quelconque). Avec Jehan, je monte au clocher où le sacristain va carillonner. Je prends une vue panoramique. Hier nous sommes partis à huit heures pour Agay avec Massinon et Jehan. But de la promenade : la corniche d'or d'Agay au Trayas. La belle forêt de l'Estérel est incendiée et on ne trouve plus que quelques grands arbres. Les broussailles, les buissons, les fontaines sont incendiées et calcinées. C'est un spectacle de désolation d'une tristesse infinie. De temps en temps un quastier (?) sauvé. La promenade est malgré cela merveilleuse. Tout ce qui est du côté de la mer (rochers, points de vue) reste grandiose.

Itinéraire : rade d'Agay, Pointe de la Baumette, Pointe des Vieilles et île, Pointe d'Anthéor, Pointe du petit Caneiret, pont camouflé, Calanque Saint-Barthélémy, Grottes, cap Roux avec sa batterie, Pointe de l'Observatoire au pied des massifs de Mouvrefrey (?) du pic d'Aurette (?). Nous cassons la croûte devant la calanque du Maupas et à deux heures nous prenons le train au Trayas. Cette promenade n'a pas moins de treize kilomètres que nous avons parcouru sous un soleil ardent. Jehan traîne un peu la jambe.

J'ai reçu ce matin une lettre de Démaretz et une de Madame Vignol. A Paris, comme à Montluçon, on se plaint de la disparition des légumes. Ici, on fait la grève des fruits mais c'est sans vigueur. Les hôteliers achètent quand même et à tout prix. On paie le kilo de pêches quatre francs cinquante.

Demandé deux cartes de correspondance. Les aurait lundi.

Guerre : le communiqué de ce matin annonce que depuis le 15 juillet, nous avons fait trente trois mille quatre cent prisonniers.

Il y a aujourd'hui quatre ans que la mobilisation a été décrétée. Quatre années au bout desquelles la fin de guerre apparaît plus éloignée qu'elle n'apparaissant quand elle fut déclarée. Tout le monde croyait à une guerre courte et quatre ans ont passé sans que nous puissions entrevoir la fin de nos souffrances, le terme d'une séparation cruelle.

Je voudrais tant revoir les miens. Si seulement je pouvais passer avec eux ce jour anniversaire. Il y a quatre ans !!

4 août - Dimanche - J'expédie aujourd'hui deux cartes-message que je suis allé demander à la Mairie : l'une à Amante, l'autre à François. En voilà pour six ou huit mois. Je lis beaucoup et de temps en temps je trouve une pensée à noter. En voici une de Taine à propos d'un séjour à Venise qu'il voudrait prolonger pour oublier :

Le seul moyen de supporter la vie, c'est d'oublier la vie.

Parfois, j'y songe et je voyage un peu avec ce secret espoir mais partout où j'ai porté mes pensées, je les ai retrouvées et aussitôt que je suis seul, serait-ce dans le plus beau pays du monde, j'éprouve une peine d'autant plus grande que je ressens plus fortement l'absence des miens et que je me reproche d'être seul à jouir de belles choses.

Mon rêve a toujours été d'associer ma femme à mes joies et quand cela n'est pas possible, ce ne m'est plus une joie. J'essaie une fois de plus de transmettre une lettre à Amante par l'intermédiaire de la poste des alliés. Réussirai-je ?

Hier, je ne suis pas sorti. Le mistral soufflait, je m'ennuyais et j'ai lu.

Madame Vignol m'envoie deux numéros du *Journal des Réfugiés*. Je n'y trouve aucun détail intéressant sur les rapatriements et je ferais bien de ne pas compter sur Suzanne.

La guerre continue de nous être favorable. Nous avons repris Soissons et la plus grande partie du terrain au sud de la Vesle. On chante victoire. C'est un succès mais aura-t-il une portée réelle et des résultats ? Le terrain perdu en mai (chemin des dames) n'est pas encore regagné. Enfin ce succès est-il de nature à décourager l'Allemagne et l'amener à faire des propositions de paix acceptables ? Tout est là.

6 août - Dimanche après-midi - Tandis que Jehan va pêcher au port, je vais avec Massinon au Canet et de là nous montons au Pezou d'où l'on a une vue splendide sur Vallauris et Nice. Le mistral souffle un peu et a balayé la buée qui couvre la montagne quand le temps est calme et on voit quelques cimes neigeuses dans la masse énorme des montagnes des Alpes. La baie des Anges est d'une netteté parfaite. Le cap Ferrat se dessine et au loin on entrevoit les villes italiennes, Bordighere et San Remo. Plus près, Antibes et le cap dessine le golfe Juan. Je donnerai gros pour qu'Amante puisse admirer ce magnifique paysage. Certes, si plus tard, quand la guerre sera terminée, il m'est possible de refaire ce voyage avec elle, je suis prêt à subir toutes les privations pour qu'il me soit permis de lui procurer des jouissances que j'ai eues pendant qu'elle était

prisonnière.

Le soir, sur la plage, je rencontre Verdier, qui vient d'arriver de Chambéry, Chamonix, Gap et Nice. Hier, j'ai fait travailler Jehan et ne suis sorti que pour prendre un bain.

Le temps reste toujours très beau. Je n'ai pas encore vu une goutte de pluie depuis mon départ de Paris.

Les journaux de ce matin annoncent que le gros canon a tiré hier sur Paris. Depuis quinze jours, l'affaire Malvy devant la Haute Cour, le recul des boches entre l'Aisne et la Marne occupent l'attention. Il y a à ce jour un million cinq cent mille américains chez nous. Le moral baisse chez les ennemis et j'espère que l'on entendra parler de propositions de paix dans un temps prochain.

J'ai écrit hier à Amante par la Hollande mais aura-t-elle jamais ma lettre ?

7 août - Hier promenade à Antibes. Tramway et voiture, nous montons au phare de la Garoupe d'où l'on a le plus joli point de vue de la côte d'Azur. Puis nous allons visiter la villa Thuret où l'on voit deux palmiers énormes, *jubeas spectabilis*, et un colossal *araucaria bidwilli* qui a plus de trente mètres de hauteur. Nous y retournerons pour faire la promenade au bord de mer à l'est du cap.

8 août - Voyage à Grasse et aux gorges du Loup. Nous quittons Cannes à cinq heures quarante sept pour arriver tôt et voir la cueillette du jasmin et le tramway traverse une région embaumée. Jehan, puni, viendra plus tard. A sept heures vingt, nous sommes à Grasse, l'église, la vieille ville, l'église. A huit heures quarante cinq, nous partons par la ligne des chemins de fer du Sud au Loup et passons à Magagnosc, le Bar, et arrivons au Loup vers neuf heures et demi. Puis à pied, nous entrons dans les gorges qui sont de plus en plus étroites. Paysage grandiose, village de Gourdon, visite de l'ermitage et escalade des rochers.

A midi, déjeuner à l'hôtel puis retour à pied, sept kilomètres à Châteauneuf Pré du Lac, où nous retrouvons le tramway qui nous met à Grasse à quatre heures. Madame Massignon et Jehan nous attendent et ensemble nous visitons la parfumerie Bruno Court où l'on se grise littéralement de parfums. On distille du jasmin et des rhizômes d'iris. Puis nous rentrons à Cannes par le dernier tramway. Massignon est de plus en plus enthousiasmé par le midi et parle de demander sa nomination à Nice.

Je ne puis former de projets de ce genre. Une seule chose me préoccupe : La fin de la guerre qui me fera retrouver ma famille et la vue des belles choses qui nous environnent ne fait qu'aviver ma douleur.

J'ai appris à Grasse que les Anglais attaquaient sur l'Ancre avec les troupes françaises sous le commandement de Douglas Haig.

9 août - Vendredi - Les journaux ne parlent que de la condamnation de Malvy. Cinq ans de bannissement. Décision très critiquée, même par des journaux modérés comme *Les Débats* ce qui est de nature à rompre l'union sacrée. Je serais surpris si cela n'amenait pas des difficultés dans un temps très rapproché. S'il y a une logique politique, il faut en effet poursuivre les ministres qui ont couvert Malvy, le dénonciateur qui l'a accusé faussement des crimes de trahison.

10 août - Départ à sept heures à Menton par un temps couvert très menaçant. Le ciel s'éclaircit à mesure que nous avançons. A Nice, le ciel est tout à fait nettoyé et le parcours Villefranche, Beaulieu, Eze, Cap d'Aïl, la Turbie, Monte Carlo, Roquebrune et Menton est un véritable enchantement.

Menton. Nous prenons une voiture et faisons la promenade classique au front Saint-Louis, Garavan, le cimetière et en revenant nous trouvons le père Jansenn au restaurant.

L'après-midi, nous partons à Monte Carlo où pour la seconde fois on me refuse l'entrée au casino parce que je suis mobilisable. Nous visitons Monaco, le musée océanographique où l'on voit des poissons vivants, bizarres : murènes, homards, poulpes, langoustes, etc., la cathédrale (style romano-byzantin). Puis, à six heures et demi, nous retournons à Menton. Monsieur et Madame Massinon sont enthousiasmés par le voyage. Jehan s'arrête aux petites choses. Je crois qu'il n'apprécierait pas comme il conviendrait la beauté d'un voyage que bien peu d'enfants de son âge ont fait.

Dimanche 11 août - Matin, visite du cap Martin où nous refaisons le tour des rochers très rapidement. Avec Monsieur Massinon nous déjeunons dans une auberge italienne de la vieille ville que nous avons visité le matin. Le père Jansenn est intarissable quand il s'agit de dénigrer Menton, qu'il charge de tous les péchés. Le vin lui délie la langue. Il n'a guère de nouvelles et ne m'apprend pas grand chose. Les parents de son gendre sont revenus et je ne comprends pas très bien sa situation présente car sa fille reste avec ses beaux-parents.

Nous repartons à Monte Carlo et prenons la route de la Corniche pour rentrer à Nice. Ce trajet, qui est merveilleux, est fait dans des conditions défavorables, dans un tramway archi bondé. Nous descendons à l'Hôtel des Étrangers, rue du Palais.

12 août - Visite de Nice, promenade à Cimiez, Hôtel Régina, les arènes, le monastère, vue sur la vallée du Paillon, jardins, promenade des Anglais. Au château, cimetière, tombeau de Gambetta, etc.

Le soir à huit heures, nous rentrons à Cannes, fatigués mais les yeux remplis des visions de ce pays féerique.

Je trouve quelques lettres. Colson, Leleu, Louis Baudouin. Par le *Journal des Rapatriés*, j'apprends que les trains d'évacués sont suspendus et qu'ils reprendront peut-être le 18 courant. Comprendront-ils alors des rapatriés arrivés récemment en Belgique ? Me ramèneront-ils Suzanne ?

L'offensive anglaise a donné de bons résultats. On parle de quarante mille prisonniers, mille canons. Il se pourrait que Lassigny, Noyon retombassent bientôt entre nos mains, mais quels dégâts ! Les villages n'existent plus, les villes sont détruites, c'est affreux.

Les américains arrivent toujours.

15 août - Encore une date qui me rappelle de nombreux souvenirs de famille. Il y a dix-neuf ans, j'étais à Dunkerque avec la famille Gosset et l'affaire Dreyfus battait son plein. Labori venait de recevoir un coup de revolver. Nous partions en bateau à Ostende. Amante attrapait le mal de mer. Plus tard, c'était un autre voyage en Angleterre avec Amante et Bruno Guillaume. Jadis, c'était la fête de Cambrai. Que reste-t-il de cette poussière de souvenirs ?

Hier et avant-hier, j'ai passé ma journée à lire, sortie l'après-midi et causeries diverses sans grand intérêt. Madame Massinon rit beaucoup de mes agissements paternels, de toute mon organisation de vie. Que ne faut-il pas faire ? Il me faut penser à tout, à des détails infimes et exclusivement féminins.

16 août - Vendredi -

« Journées arrosées de soleil où l'air est comme une caresse qui donne à la fin *l'illusion* et le *regret du bonheur*. Mensonges charmants de la nature ! »

Je n'ai jamais autant que maintenant ressenti la force de cette phrase.

La guerre marque un temps d'arrêt. On récapitule les prises depuis le 17 juillet : soixante-treize mille prisonniers et mille cinq cent canons. Les journaux, avec citations à l'appui, disent que le découragement gagne les civils boches. Il faudrait une opération

de ce genre en septembre et je crois bien que la paix serait proche.

En Russie, la situation est toujours trouble. Les boches manifestent des inquiétudes très vives. Ils redoutent l'organisation d'un gouvernement régulier dont ils ont tout à craindre. Leur ambassadeur a quitté Moscou. La question qui se pose actuellement est la suivante : Pourra-t-on avant l'hiver soutenir une offensive fructueuse et donner à l'Allemagne la conviction que la victoire est impossible. Tout est là !

17 août - Je vais l'après-midi faire un promenade sur la route d'Antibes et j'entre chez Narbonnard, horticulteur, rosiériste célèbre. Il me reçoit avec aménité et me montre son exploitation. Nombreuses plantes exotiques, agaves, aralias (?) de toutes sortes qu'il a rapportées du Mexique, du Brésil, de Colombie.

Il fait lui-même la fécondation des palmiers et a obtenu des variétés très belles. Il m'apprend qu'on peut féconder des fleurs avec du pollen de trois ans. Je passe chez lui deux heures qui m'ont parues courtes. J'ai pensé beaucoup à papa qui aurait été si heureux de voir tant de choses nouvelles et si intéressantes pour lui.

18 août - Dimanche - Il y a cinq ans, nous fêtions les noces d'or de papa et maman : cinq ans ! Je ne sais pas m'arracher à ce souvenir.

L'après-midi, avec Massinon, je prends le tramway de Grasse jusqu'à Mougins, village très ancien perché sur une montagne escarpée. Nous grimpons par les vieux chemins et arrivons par une terrasse où s'élève le buste du commandant Lamy (de la mission Foureau Lamy).

Le village est très curieux. Du clocher on a une vue immense, gênée un peu par le brouillard. Nous allons ensuite à la chapelle Notre-Dame de Vie où nous demandons des renseignements à un individu habillé en soldat. Il ne peut rien dire et nous apprenons en sortant que c'est un prisonnier bulgare qui travaille avec quelques autres dans une ferme. De là nous prenons le canal de la Sagne et revenons à pied par un chemin magnifique dans les orangers et l'on a toujours une vue superbes.

Reçu une lettre de Démaretz. Il m'annonce qu'on a opéré Lucien le 8 juillet.

20 août - Hier lundi, je suis allé avec Massinon et Jehan à Antibes. Nous n'avions pas encore fait la promenade sur le côté oriental du cap. Promenade très belle, golfe de la Garoupe jusqu'aux rochers extraordinaires que l'on trouve au voisinage de la falaise Ellen Roc.

Ce matin, je reçois un télégramme de Madame Taisne. Elle a l'intention de faire

inscrire son fils au recrutement d'artillerie et me demande si je suis certain de le faire affecter où elle désire. Je veux bien faire toutes les demandes utiles, mais je n'ai aucune certitude.

22 août - Le temps reste beau. Je fais généralement un promenade courte le matin en ville, et, l'après-midi, une plus longue. Hier, nous avons pris le train jusqu'au Trayas (sic) et avons achevé la corniche d'or. La côte est très sinueuse et les rochers toujours magnifiques. Rocher de Notre Dame, plage et Baie de la Figueirette, à la pointe de l'Esquillon. Nous montons à la table d'orientation. Altitude cent deux m., longitude est 4° 36', latitude nord 43° 29'.

La vue sur la côte est merveilleuse. On ne se fatigue jamais. Nous passons successivement à la Calanque et à la Pointe des Deux Frères où se forme l'agglomération des villas qu'on appelle Miramar de l'Estérel, la pointe de la Galère, la pointe de l'Aiguille et nous descendons à Théoule blottie dans un repli de la côte. De là à La Napoule, trois kilomètres. La route fait un long détour et remonte sur les rochers. Toute cette région est déserte, pas une voiture. En tout, nous n'avons pas rencontré vingt personnes sur seize à dix-huit kilomètres et il faut arriver à Mandelieu et La Bocca pour retrouver la vie. Nous avons pu évaluer les ravages causé par l'incendie.

En rentrant, le soir, je trouve une lettre de Barker qui me donne les raisons de son long silence. Puis, nous avons une discussion très vive avec Massinon qui, en pacifiste convaincu, ne veut voir que les fautes des alliés. Il ne se rend pas compte des buts élevés qu'ils veulent atteindre. Leur impérialisme lui paraît aussi coupable que l'impérialisme boche et dans sa façon de se placer au-dessus du conflit, dans sa passion d'impartialité, il ne s'aperçoit qu'il ne dit que des choses favorables à l'Allemagne et pénibles à tous ceux qui souffrent de la guerre. L'Allemagne est logique jusque dans le crime. Nous sommes criminels en continuant la guerre et nous n'avons pas le droit de nous plaindre ni de critiquer l'Allemagne. Je pourrais répondre par des arguments *ad hominem* mais je ne ferai qu'envenimer le débat. A quoi bon ?

24 août - Je ne reçois guère de lettres en ce moment. L'offensive continue. On gagne pied à pied un terrain ravagé. Les anglais attaquent de leur côté et obtiennent eux aussi des avantages. Il semble bien que l'on veut épuiser les réserves boches mais quand le résultat sera obtenu, serons-nous encore en état d'exploiter nos succès tactiques ?

Hier je suis allé me promener vers la Bocca et j'ai visité la distillerie Lubin, où l'on ne travaille en ce moment que le jasmin, la tubéreuse et la myrte que j'ai vu distiller (branches et feuilles).

Une dame est venue hier me demander. C'est une amie de Barincou : une russe. Nous causons et je vais aller lui faire une visite. Nous ferons peut-être une excursion ensemble dans l'Estérel. Elle me dit qu'elle est de Kazan et, comme moi, sans nouvelles de sa famille depuis un an.

Aujourd'hui, promenade en ville. Il fait chaud (vingt-cinq degrés à l'ombre) mais moins qu'à Paris où sévit une vague de chaleur (trente-trois degré à l'ombre). J'ai reçu aujourd'hui un colis de ma tante Marie (Chocolat et tabac) que je l'avais prié de m'expédier. Elle y a joint un paquet de chicorée.

26 août - Reçu hier une lettre de Ronald Barker. Il fait toujours la guerre à Douvres et m'annonce qu'il est *engagé*.

Quelques coups de tonnerre mais pas de pluie. Je passe une partie de l'après-midi à la Croisette.

Le soir, discussion avec Massinon qui parle de la guerre avec le détachement de ceux qui n'en ont pas souffert. La résistance boche s'accroît et cependant les journaux semblent dire que ce n'est pas fini. Les américains sont maintenant un million cinq cent mille en Europe. Il est probable qu'ils vont sous peu frapper un coup à leur tour.

On reparle dans les journaux boches de paix, de conciliation. Les américains font des déclarations qui, si elles sont suivies d'effet, retarderont de plusieurs années la fin de la guerre. Que deviennent les miens pendant qu'on ratiocine par ici ?

28 août - Je suis allé hier rendre visite à Madame de Jassewsky, rue de Fréjus. C'est une jeune veuve russe que la guerre a fixée à Cannes depuis trois ou quatre ans. Elle a un esprit très vif, cause beaucoup, parle couramment quatre ou cinq langues et devait être à la tête d'une grande fortune. Elle me parle musique, langue, littérature et voyage. Sa fille, douze ans, Natacha (Nathalie) est très intelligente et travaille sous la direction de sa mère et mène de front l'étude de cinq langues (russe, anglais, allemand, français, latin) et elle est très avancée. Elle fait trois heures de piano par jour.

Nous convenons de faire une excursion à Gourdon, le village qui domine les gorges du Loup.

Aujourd'hui, promenade dans l'Estérel. Du Trayas, nous montons au col des Lentisques d'où partent quatre ou cinq chemins. L'un vers le col de l'Évêque que nous prîmes l'an dernier pour aller à la sainte Baume, l'autre au pic d'Aurette, à la grotte de l'Ours, au pic de l'Ours, aux Trois Fermes et je refais en grande partie le trajet que j'ai parcouru avec les Colson et les Barincou. Le paysage est très beau, sauvage et morne (?) Nous n'avons rencontré âme qui vive. Au Gratadis, nous mangeons nos provisions et partons à Agay où nous prenons le train pour Saint Raphaël que nous visitons sommairement avant de

repandre l'express qui nous ramène à Cannes à cinq heures.

Il fait plus chaud que jamais et pas la moindre goutte de pluie.

L'offensive anglaise continue avec succès. Les journaux allemands révèlent l'inquiétude. Les bombardements sur les villes du Rhin sont quotidiens. Ce matin, les journaux publient des déclarations américaines affirmant que l'Allemagne offrirait la paix avant d'être battue. Évacuation de la Belgique, des territoires occupés, de l'Alsace Lorraine, mais qu'il fallait qu'elle soit battue l'an prochain pour qu'elle soit mise dans l'impossibilité de nuire. C'est bien ce que je pensais. Quant aux réfugiés, aux familles dispersées, on s'en moque, ils ne comptent pas ou si peu. Pauvre Amante ! Pauvres enfants ! Pauvres parents !

29 août - Jeudi - Hier après-midi, une dame que Madame Massinon a connue à la plage est venue prendre le café à une heure et demi. C'est une parisienne qui habite Cannes depuis un an. Elle occupe le troisième. Le matin, elle est infirmière au Continental. Le soir, elle passe son temps sur la Croisette. Son histoire est assez obscure. On cause, elle chante, voix assez bien timbrée, étendue mais sans culture musicale, répertoire de Caf'conc' et d'opérette. Cela n'a plus d'intérêt pour moi. L'après-midi je lui donne quelques conseils pour lui apprendre à nager, ce qui amuse beaucoup Madame Massinon.

30 août - Vendredi - Saint Fiacre !! Que de souvenirs je ne puis éviter d'évoquer à pareils jours. Depuis ceux de mon enfance, Saint Python, le Cateau, Londres en 1901, en 1902 quand Barker vint au Cateau, etc. Il y a quatre ans, c'était dans la période des jours angoissant qui suivirent la bataille de Charleroi. On se battait à Orchies Templeuve et la canonnade nous étreignait le cœur. Un silence de mort pesait sur les trois villes. On se sentait perdre pied dans la catastrophe. Combat à Cambrai, puis à Péronne, puis les ulhans venaient à Roubaix. Si j'avais su ! Aujourd'hui je ne serais pas isolé, j'aurais tous les miens et Edmond serait avec les autres conscrits. Il ne serait pas dans cette situation équivoque du prisonnier qui n'a pas combattu.

Quelle triste journée pour moi dans le cours de laquelle j'ai envoyé toutefois par la pensée, mes vœux à mon vieux père qui ne peut les recevoir ni y répondre.

1er septembre - Hier promenade et bain au cours duquel je donne une leçon de natation. Le temps est toujours très beau, il n'y a eu jusqu'ici que quelques heures de pluie.

Le 29 au matin, Monsieur Massinon traverse probablement une crise et ne parle pas. Les rapports sont assez difficiles malgré les efforts que Madame Massinon fait pour fonder

la glace. Elle ne réussit d'ailleurs qu'à essuyer de dures rebuffades.

Aujourd'hui je vais chez Madame de Jassewsky. Elle est malade et ne peut me recevoir. En sortant de chez elle, rue de Fréjus, j'entends chanter des cantiques dans un temple protestant et j'entre. J'écoute le prêche fait par un ancien curé catholique qui a l'occasion de parler de sa sortie de l'église romaine.

Après la dîner nous avons la visite de la dame que Madame Massinon a connue à la Croisette et on fait de la musique jusqu'à quatre heures et demi, puis je vais me promener seul au golfe de Juan sur les rochers qui bordent la côte et les chemins de fer.

Lundi 2 septembre - Reçu ce matin une lettre très gentille de Maurice Caron. Il a eu des nouvelles de sa mère par une rapatriée. Il est appelé à l'escadrille F 114, Section 223.

L'offensive continue. Les anglais récapitulent leur butin d'août : cinquante sept mille trois cent dix huit prisonniers dont mille deux cent quatre vingt trois officiers, six cent cinquante sept canons, cinq mille sept cent cinquante mitrailleuses, mille mortiers de tranchées. Les français doivent en avoir autant. Les journaux sont remplis de coupures annonçant que le moral boche est très bas.

En Russie, Lénine a été assassiné, on annonce sa mort (Est-ce vrai ?). Si l'offensive se continue lorsque l'ennemi sera sur la ligne Hindenbourg et si on peut l'en déloger, je crois que la fin approchera à grands pas. Je m'attends à une offensive américaine en Alsace ou en Lorraine pendant laquelle on regroupera nos unités pour recommencer, de manière à ne laisser aucun répit à l'ennemi. Il faut la paix, pas la victoire disent les américains et les anglais. Moi je me demande avec inquiétude combien de temps encore cela durera.

On dit aussi que les allemands emploient à l'arrière du front toute la population civile à des travaux de fortifications et je me demande ce que devient Edmond. Aucune lettre ne passe plus et depuis qu'Amante m'a envoyé sa dernière carte-message, aucune nouvelle ne m'est parvenue.

Je viens de faire une promenade par l'ancien boulevard du Cannet et en passant près de l'Hôtel de France, je vois qu'il est occupé par des réfugiés, têtes blondes, figures familières. J'interroge un enfant, il est de Rieux et m'annonce que Madame Clavon est morte il y a un an. Clavon fait classe avec sa fille, il ne reste qu'une classe pour tout le village, les maîtres et maîtresses se relayent. Je cause encore à deux vieux pères, l'un de Caurois (?), l'autre de Steenwerf (?). Pauvres déracinés qui n'ont que des paroles de mépris pour ce pays où les gens ne savent pas comment on obtient le pain qu'ils mangent, où on ne sait pas ce que c'est qu'un *avéti*. Pauvres gens !

3 septembre - Les journaux d'aujourd'hui donnent le complément des prises depuis l'offensive du 15 juillet.

Cent vingt huit mille trois cent deux prisonniers dont deux mille six cent soixante quatorze officiers, deux mille soixante neuf canons, mille sept cent trente quatre minnenwerfers (?), treize mille sept cent quatre vingt trois mitrailleuses. Il doit y avoir une erreur de chiffre d'officiers prisonniers (corrigée). Les anglais sont aux lisières d'Etaing, à onze kilomètres de Douai. Hier soir un journal écrivait que les boches allumaient des incendies à l'arrière d'Armentières. Où ? Les miens vont-ils prendre le chemin de l'exil et se trouver dans l'obligation d'abandonner tout ce que nous possédons encore ?

4 septembre - Je suis allé hier après-midi à Antibes et de là à Cagnes, ville de cinq mille habitants, construite sur un éperon montagneux. Nous montons péniblement au sommet où se trouve l'église et un château qui a appartenu aux Grimaldi. Il est occupé depuis longtemps par une dame russe. On nous autorise à visiter sur présentation de carte. Château très curieux mi-italien mi-français (genre avignonnais). De la terrasse voisine on a une vue magnifique sur Vence et les montagnes, d'une part, et, d'autre part, sur le cap d'Antibes.

Nous rentrons à huit heures. Lettre de Madame Taisne.

Ce matin, lettre de Weill. Je vais me promener au ravin du Riou dans la solitude sauvage qui avoisine Cannes au pied de la Croix des Gardes où j'écris ses lignes. Hier Jehan a pêché une petite friture que nous avons mangé pour souper.

On confirme que les anglais seraient à Lécluse, dix kilomètres de Douai. Hamblain-les-prés doit être en plein sur la ligne de feu. La ligne va d'Oppy à Dracourt et les journaux pensent que les boches vont évacuer Lens. Mais quelles sottises ne dit-on pas.

Soir, journée pénible. N'est-ce pas à pareille date, il y a quatre ans que pendant la nuit, j'ai quitté la maison pour partir à Armentières. L'exil commençait, coupé par quelques jours de la vie de famille à la fin du mois. Je revois cette journée entière, depuis la longue attente à Armentières jusqu'au voyage dans le wagon à bestiaux et l'arrivée à Calais. Quatre ans ! Quatre années gâchées, prises sur une vie de famille heureuse et paisible.

5 septembre - Une scène hier soir au dîner, a rendu impossible la vie en commun. Monsieur Massinon supporte peu la contradiction et la discussion prend un ton tel qu'il faut répondre par des injures ou se retirer. Les devoirs que j'ai contractés à l'endroit du

professeur de Jehan ne me laissent pas le choix et je vais arranger ma vie autrement. J'ai tout tenté comme moyen, conciliation, silence obstiné devant l'exposé d'opinions émises sur un ton provoquant et délibérément fait pour froisser mes sentiments intimes, geste vague et dubitatif : rien n'y fait.

Quand je persiste à me taire, c'est Madame Massinon qui est injuriée devant Jehan. Il n'est pas convenable que mon fils et moi soyons témoins de scènes de ce genre et mieux vaut se retirer. Ce matin il est venu me relancer et ne m'a pas laissé placer *un mot*. Que faire ?

Clavier m'écrit qu'il est question de réquisitionner Montaigne pour les américains. Le proto cherche à conserver le grand quartier. Que vais-je devenir qu'il n'y réussit pas ?

Après-midi, Jehan va pêcher et trouve un élève de Montaigne que j'avais en Sixième B, Croinand (?). Moi, je vais me promener à la Bocca, le temps est toujours très beau, je pense à *eux*, malgré Massinon qui me fait grief de ne pas savoir m'élever «au-dessus le la mêlée» et de rapetisser la discussion en invoquant des arguments particuliers.

7 septembre - Je suis allé avec Jehan au Cannel. De là, nous sommes montés au col du Frimater et avons gagné l'*oppidum* qui domine Vallauris. La vue s'étend très loin sur les Alpes où l'on distingue, quand les nuages le permettent, quelques cimes neigeuses. De là, nous allons à l'observatoire du Pyon, deux cent soixante seize mètres, et redescendons au col Saint Antoine à la Californie où je montre à Jehan la villa du Kaiser.

J'organise ma vie et fait faire la popote. Cela me coûtera moins. Je paierai la nourriture et la femme de ménage un jour sur deux.

8 septembre - Hier, j'ai visité le musée de la mairie. il est insignifiant : quelques croûtes sans valeur, des collections disparates de minéralogie et d'entomologie.

Le soir, je revenais chercher mon costume de bain quand dans la rue d'Antibes, je rencontre Monsieur Massinon qui vient à moi la main tendue et me propose une explication que je suis heureux de lui fournir. Nous faisons une longue promenade dans la Californie en causant très raisonnablement de ce qui nous divise. Il y aurait matière à épiloguer pour un psychologue. Bref, la paix est faite à la grande joie de Madame Massinon qui écopait sans en être responsable.

Le soir, je conduis Jehan au cinéma où l'on n'apprend rien de bien fameux.

Ce matin, je vais chez Madame de Jassewsky et feuillette quelques uns de ses magnifiques livres. Je sors par l'orage et rentre à la rue Saint Nicolas par la pluie.

Soir, promenade solitaire sur le port. Madame Massinon me demande d'aller à Nice mardi au lieu de mercredi.

Lundi 9 - Grand jour. Nous allons à Vallauris visiter une poterie. Travail très intéressant. Madame Massinon choisit un vase, ce qui n'est pas une petite affaire, puis je vais chez Madame de Jassewsky convenir du jour d'une excursion aux îles et, le soir, je trouve une lettre de Picavet contenant une carte postale d'Amante, une photographie d'Amante, Suzanne et Edmond, une autre de Suzanne seule.

L'émotion est trop forte. Amante a changé sa coiffure. Sa figure triste est toute changée. Il ne faut pas chercher à qui elle pensait quand la photo a été prise. Elle est en deuil de Faldony et tout indique son chagrin. Edmond est tellement changé que je ne reconnais *plus du tout* l'enfant que j'ai quitté il y a quatre ans. Suzanne est embellie, mais amincie. Je ne me lasse pas de les regarder. Pendant la nuit je rallume ma lampe pour les revoir.

Papa et maman se porte bien. J'aurais été bien heureux d'avoir aussi leur photo mais peut-être se refusent-ils à se laisser photographier ??

La carte d'Amante dit peu de choses mais elle est d'une date relativement récente, censurée le 12 août, le jour où j'étais à Menton, à Nice. Elle avait été mise à la poste à Mouvaux le 26 juillet. Suzanne, qui fait classe chez Mademoiselle Dumont au Blanc Seau (?), se prépare à partir quand il y aura des trains. A ce sujet, je viens de voir qu'il y aura des rapatriements à partir du 16 septembre et je vais écrire à Evian pour prévenir de mon retour à paris.

12 septembre - Nous sommes partis pour Eze. Il fait un temps superbe et de la gare nous montons par des sentiers très rudes jusqu'au village qui est à trois cent quatre-vingt-dix mètres. Village extrêmement curieux, le panorama est merveilleux. De la corniche moyenne, nous prenons une route qui rejoint la corniche supérieure, près de la Turbie, toujours entre quatre et cinq cent mètres d'altitude. Nous déjeunons à la Turbie et allons jusqu'à la Tête de Chien où la vue sur Monte Carlo et l'Italie est incomparable. Puis, nous descendons par le funiculaire et prenons le tramway pendant que Massinon part à pied pour nous rejoindre à Menton. Je passe la soirée avec Janssenn et, le lendemain, je retourne à Nice où nous nous retrouvons à quatre heures. Rentrés à Cannes à neuf heures et quart où nous soupions *sans pain*. La femme de ménage n'a guère d'initiative.

13 septembre - Vendredi - Hier nous sommes allés à l'île Saint Marguerite. J'ai passé

une partie de la matinée en course car il faut un laissez-passer délivré par l'administration maritime et, à deux heures et demi, nous partons à cinq. La traversée n'est pas longue mais le mistral souffle et nous sommes fréquemment arrosés. Nous visitons le fort et on nous montre le cachot du Masque de Fer, la prison de Bazaine, le point du rocher où il s'évada. La vue sur les Alpes est merveilleuse. Le temps clair nous permet de revoir le mont Agel, la Turbie, au loin les neiges éternelles. Nous faisons le tour de l'île qui n'est qu'une grande forêt de pins, de myrtes. Impossible d'aller à Saint Honorat, temps trop mauvais. C'est fâcheux car l'île et le monastère sont très intéressants. Sainte Marguerite est bien néanmoins et j'y prends quelques clichés. Nous rentrons le soir à Cannes. J'écris quelques lettres, à Picavet, Madame Taisne, Commissaire d'Evian pour donner ma nouvelle adresse à partir du 20.

Ce matin je suis allé faire renouveler mon sauf conduit et prendre mes billets car je pars vendredi prochain. Je prends les billets jusqu'à Lyon et partirai de là à Montluçon où j'arriverai samedi soir pour en partir soit le dimanche, soit le lundi matin.

14 septembre - J'écris à ma tante Marie, à Démaretz pour lui annoncer mon passage. Rien de nouveau ne m'est parvenu de Montaigne. Que va-t-il se passer là-bas ?

Les américains ont attaqué hier dans la région de Saint Mihiel où le front fait une poche. Ils ont remporté un succès. On annonce aujourd'hui treize mille trois cent prisonniers, une huitaine de village libérés. Les boches parlent de paix. Tout discours d'homme politique allemand ou autrichien, Kaiser en tête, est une invite à causer. On n'y réponds point et c'est bien ce que je pensais. On attend des victoires et la ruine du Nord pour y songer ...

Soir. Après le déjeuner je pars à Mandelieu avec Massinon. De là à La Napoule et sur la corniche où nous nous enfonçons dans l'Estérel pour explorer la région de Maure-Vieille où l'on a en raccourci une idée du Mal Infernal (?). Nous rejoignons la route des Adrets en passant en tremblant dans des gorges sauvages (vipères) et revenons à Cannes par La Bocca.

En rentrant, je trouve une carte de Barincou qui m'écrit de Naples et une lettre de Maupinot qui m'annonce la mort de son gendre, tué à Royé le 17 août. Sa femme reste veuve avec deux enfants dont un de quelques mois. Ces meurtres ne finiront donc jamais.

15 septembre - Dimanche - A l'ouest de Cannes, c'est de là que l'on découvre la plus jolie vue de la ville, des îles et du golfe de La Napoule. Je voudrais emporter cette vision que je ne retrouverai probablement plus jamais et je m'interromps à chaque mot

pour regarder ce paysage si coloré, si varié, si plaisant aux yeux.

Il me faut songer au départ et, après deux mois passés ici, je ne suis jamais fatigué de regarder et d'admirer ce merveilleux paysage. Que fait Amante aujourd'hui dimanche ? Je la vois se promenant tristement avec ses deux enfants dans la campagne en songeant à moi et se demandant combien de temps encore durera son martyre.

17 septembre - Hier, je suis allé faire ma dernière excursion à Vence, à la demande de Massinon. Départ à sept heures onze. Jehan nous accompagne. A Cagnes, nous prenons le tramway de Vence et descendons à Saint Paul, village fortifié qui est resté ce qu'il était il y a quatre cent ans. Perché sur une colline, il défiait les sièges et les attaques. Les fortifications furent réparées sous François Ier. J'en fais le tour sur le chemin de ronde. Les murs vont de soixante centimètres à deux mètres de largeur.

De Saint-Paul, nous partons à pied à Vence. Quatre kilomètres environ par une route qui franchit le Malvan sur un pont de soixante deux mètres de hauteur. C'est vertigineux. A Vence, ville dans le genre de Saint Paul mais plus grande, nous déjeunons et nous montons à une ancienne commanderie des Templiers qui se trouve sur un plateau (Terrain Saint Martin(?)), à mi-hauteur du Baou des Blancs. Montagne de sept cent mètres qui domine Vence. Vue merveilleuse sur la mer, Nice, l'Estérel, ruines photographiées. Puis, à trois heures quarante cinq, nous prenons le chemin de fer du sud pour accomplir le trajet le plus vertigineux qu'on puisse rêver dans la vallée du Loup. Village de Tourette sur le Loup, les gorges du Loup, le Bar, Magagnosc et Grasse où je refais la promenade de la terrasse.

A huit heures nous rentrons à Cannes où je trouve une lettre de Colson, une de Barker, une de Dutret (?) qui m'annonce qu'on va déménager mon mobilier, l'infirmier étant réquisitionnée par les américains. Mes affaires vont être dispersées ou brisées. Que faire ? J'écris pour demander de surseoir jusqu'à mon retour (le 23) mais il sera certainement trop tard. Que vais-je devenir ? Je n'ai pas de logement ... faudra-t-il aller à l'hôtel en attendant ? Je suis désolé et ressent plus que jamais mon isolement. Le proviseur ne m'écrit pas. Vais-je rentrer à Montaigne ?

Les journaux d'hier annoncent que l'Autriche va saisir les belligérants d'une proposition de conférence dans un pays neutre. Qu'est-ce que cela donnera ? Rien puisque nous sommes sur le chemin de la victoire.

Reçu une invitation à prendre une tasse de thé demain chez Madame de Jassewsky.

18 septembre - Je vais le matin avec Jehan au square Brougham assister à une leçon de

gymnastique suédoise à quelques fillettes dont Nathou de Jassewsky. Je cause à sa mère et l'après-midi je vais chez elle avec Jehan. Elle me montre des vestiges de sa grandeur, dentelles de cinq mille francs, photo avec Rentlinger (?). Elle me donne quelques cartes postales, dont une avec dédicace, puis nous allons faire ensemble une dernière promenade à la Croix des Gardes. Conversation intéressante sur la Russie.

Le soir, la dame du (...) veut faire de la musique jusqu'à onze heures.

19 septembre - Le matin, je fais mes malles et l'après-midi, je vais à Antibes où Mademoiselle Vortelle (?) vient d'être nommée Directeur du cours secondaire. Je vais à la mairie puis au collège où je la trouve. Nous nous reconnaissons et nous causons du Nord, de nos peines respectives. Elle vient nous reconduire jusqu'au golfe Juan Vallauris.

Pendant ce temps, Jehan fait sa dernière partie de pêche. Le soir, je vais prendre mon café chez Massinon et nous nous embarquons encore dans une conversation interminable sur la guerre, dans laquelle il affirme encore une fois son point de vue égoïste et sa prétention de se tenir au-dessus de la mêlée, ce qui lui fait bouder la victoire qui vient.

Mon dernier jour ici est passé comme toujours. J'ai le cœur serré car je ne sais où je vais et quand j'en aurai fini de cette existence usante. Aujourd'hui s'ajoute le regret de quitter un magnifique pays où j'ai passé deux mois paisiblement et l'inquiétude que réserve le gris inconnu à Paris où je ne sais ce que je ferai ni ce qui m'attend au lycée.

21 septembre - J'ai quitté hier Cannes sans incident notable. Massinon est venu me conduire à la gare. Je n'ai entrevu Madame de Jassewsky qu'au départ du train : elle était venue me faire ses adieux. Sur le parcours, j'ai vu attentivement l'Estérel et quelque chose me dit que je l'ai vu pour la dernière fois et cependant je voudrais faire, refaire sans fin ce voyage avec Amante. Je suis arrivé à Lyon à une heure du matin et, après bien des pérégrinations, j'ai pu trouver un hôtel pour me coucher (?). Le matin je suis reparti à la gare pour dégager mes bagages, prendre mon billet et chercher une place dans le train de Bordeaux passant à Montluçon. Cela m'a pris toute la matinée et nous quittons Lyon à onze heures. J'écris ceci dans un train bondé de soldats. A Lapeyrouse, entre Gannat (?) et Commentry (?), abruti par deux jours de voyage, le bruit, la cohue, la bousculade reprendre mon carnet, c'est un peu m'isoler.

23 septembre - Arrivé à Paris. A Montluçon, je suis arrivé une heure avant le temps prévu à la gare. Joie de Démaretz.

Le 22, j'ai visité la ville qui est plutôt laide et sale, les antiquités, château occupé par des prisonniers, églises, n'ont aucun caractère. La vieille ville est repoussante, la nouvelle, industrielle, n'a aucun du caractère des villes du Nord. La canal du Berry qui se forme à Montluçon transporte des bateaux de poupées (?).

Je reçois les doléances de Démaretz et de sa femme, séparément bien contente, puis le soir simultanément. Ce que j'avais prévu n'a pas tardé à se réaliser et l'un et l'autre voudraient revenir à Paris. Il s'agit d'en trouver les moyens et les raisons. Je le leur ai promis. Ils sont très heureux de me voir et, le soir, après une longue causerie où nous évoquons les souvenirs de là-bas, je reprends le train à minuit cinquante sept qui me dépose à Paris à sept heures et demi après un voyage mouvementé dans un wagon bondé.

Au lycée, c'est le bouleversement complet. Les américains ont fait place nette et tout sera chambardé. Mille cent lits doivent être installés et on fait partir jusqu'aux domestiques. Heureusement mon mobilier avait été respecté et je trouve tout intact mais, après quelques pourparlers avec les autorités, je suis autorisé à conserver ma chambre, le temps de trouver un autre gîte. Je commence alors avec Jehan les pérégrinations dans les quartiers avoisinant. Ce n'est que le soir à cinq heures et demi, après avoir sonné plus de cinquante concierges que je trouve enfin une chambre propre, 4, impasse Royer Collard, près de la rue Gay-Lussac. Je suis fourbu.

Reçu une lettre de Madame Taisne qui m'annonce l'échec d'Hector. Il aura raté sa question écrite d'algèbre et de géométrie. Cela me contrarie beaucoup.

25 - J'ai passé ces deux journées à faire mon déménagement mais c'est une grosse affaire, mon ménage augmente toujours en livres en vêtements, en bibelots et je dois faire deux voyages avec une poussette pour amener tout.

Hier soir, je suis allé chez Madame Taisne. Son fils Georges a passé le conseil et malgré tous ses certificats de médecins, il a été déclaré bon. Elle est affolée et je ne sais que lui conseiller tant cela dénote une volonté de prendre tous les conscrits (Georges a dix-sept ans et demi).

D'autre part, je suis allé aujourd'hui à cinq heures chez ma tante Marie. Paul est arrivé en permission. Il est allé voir Louis Baudouin et je ne l'ai pas rencontré.

Les journaux des extraits plutôt pessimistes du discours d'Hestling. D'autres journaux disent que les boches vont évacuer Saint-Quentin et font prévoir une offensive

imminente. Qu'est-ce que cela donnera ? Je commence à avoir un peu d'espoir et il me semble que cela ne durera plus longtemps.

On parle aussi d'épidémie, de dyssenterie, la guerre ne suffit donc pas.

7 octobre - Long intervalle rempli par mon déménagement, l'arrivée de Suzanne, mon installation dans l'appartement que j'occupe maintenant. Je voudrais entrer dans le détail de tous ces événements qui ont bouleversé ma vie et je sens que je n'en ai pas le temps. Suzanne et Jehan pourront toujours raconter les faits : dépêche le vendredi 27, démarches à la préfecture le 28, arrivée de Suzanne le 29 à la gare de Lyon, visite à ma tante Marie le 29 après-midi puis installation, rentrée de Jehan à Louis le Grand le 2, mes soucis pour son trousseau, ajournement de notre rentrée au 7 octobre, courses dans les magasins, achats qui font une saignée sensible. Toute la semaine s'est passée en courses, allées et venues pour des commissions dont Suzanne s'est chargée.

Nous sommes allés chez Achille Pachy et avons écrit de nombreuses lettres. Actuellement on attend les réponses. Maurice Caron est revenu en permission et hier je suis allé avec les enfants dîner chez sa belle-mère qui a repris avec Louis Baudouin un dépôt de coopérative à Bagnolet.

Il faudrait que je note ici toutes mes impressions sur les conversations avec Suzanne : il y en a trop.

Des américains, docteurs de l'hôpital, m'ont demandé des leçons. J'en donnerai quelques unes et Suzanne prendra les autres. C'est d'autant plus facile que ses élèves ne savent rien.

Hier, les allemands ont demandé la paix en prenant comme base le discours du président Wilson. Un pas immense est fait mais il ne paraît pas probable qu'on y réponde favorablement de suite. En tous cas, même si l'on refuse, il est probable que l'Allemagne va se retrouver isolée car la Turquie est virtuellement hors de cause, l'Autriche va suivre, et la Bulgarie a déjà commencé à démobiliser.

10 octobre - Jeudi - Toujours surmené par la rentrée et les innombrables courses à faire pour régulariser toute chose. Je vais d'un lycée à l'autre avec des élèves nouveaux de part et d'autre. Aujourd'hui je suis allé avec Suzanne et Jehan à la gare de Lyon où pendant près de trois heures nous avons cherché la malle de Suzanne. Nous l'avons enfin trouvée, cachée derrière un tas énorme de colis. On me fait espérer que je l'aurais demain.

Hier, Maurice Caron est venu avec sa petite femme nous voir vers quatre heures et demi. Suzanne les conduit voir Jehan à Louis le Grand.

La réponse de Wilson a été publiée hier soir. Elle demande tout d'abord l'évacuation des territoires occupés puis, au nom de qui parle le chancelier. Les journaux allemands semblent trouver naturelle cette demande d'évacuation. Serai-je sur le point de revoir les miens ?

D'autre part, Cambrai est repris et l'armée anglaise est à trois kilomètres du Cateau, après une victoire qui lui a donné huit mille prisonniers. Les événements se précipitent et la vie des évacués, des réfugiés est de plus en plus fiévreuse. Nous attendons maintenant la réponse allemande.

Amante sait-elle la tournure des événements. A-t-on évacué Mouvaux ? Se bat-on au nord de Lille ?

11 octobre - Le communiqué annonce que les anglais sont à Solesmes et maîtres du Cateau. Neuville doit être repris. Il reste à attendre confirmation par les journaux du soir. Rien du côté de Lille. On espère que la réponse du gouvernement boche sera conciliante, mais quelles heures vivons-nous ?

Reçu une lettre extrêmement aimable de Madame de Jassewsky, encore qu'inquiétante sur l'état de sa santé.

12 octobre - Les journaux apportent chaque jour des nouvelles, bonnes dans l'ensemble mais on trouve toujours que les événements ne vont pas assez vite et cependant les anglais avancent toujours. Ce matin, on annonçait la prise de Briache (?), un journal disait qu'on était à Forêt Saulzoir (?).

La réponse allemande à Wilson doit être partie. Est-ce la fin ou la prolongation des pourparlers d'armistice ? Ce soir, on annonce que l'Autriche et la Turquie ont mis l'Allemagne en demeure d'accepter, sous la menace de traiter séparément (??).

Je crois que nous marchons à grands pas vers la fin. Moi, je voudrais courir. La grande question est de savoir si les boches ont évacué la population de Lille Roubaix Tourcoing et que l'on va se battre là-bas ...

15 octobre - Je suis très occupé et il faut à chaque moment de liberté courir ça et là. Dimanche nous sommes allés dîner chez Madame Taisne et avons trouvé ses deux fils couchés. L'aîné a la jaunisse, le second a une inflammation du périoste résultant d'un coup de pied de cheval.

Au retour, nous passons par la gare du Nord, où c'est toujours le même brouhaha de réfugiés. On cause de la reprise de nos régions et actuellement, on se bat sur la Selle de Montay (?) à Douchy. Impossible d'avoir des précisions. Que reste-t-il de Neuville ?

D'autre part, des dépêches vagues semblent indiquer que la population de Lille s'en va en Belgique et erre misérable. Je suis très inquiet et n'ose penser à la famille qui me reste là-bas.

L'Allemagne veut ergoter. On attend maintenant la réponse de Wilson. Aujourd'hui, les belges ont attaqué vers Menin (?) et le front se resserre autour de Lille. Que va-t-il se passer ? L'ennemi va-t-il chasser la population pour pouvoir piller et détruire à son aise ? Quelles journées angoissantes !

Je ne vis plus — Une dépêche hollandaise dit qu'on négocie le rapatriement de centaines de mille réfugiés qui sont dans la région d'Anvers. Sont-ce des français de Lille Roubaix Tourcoing ? C'est affolant. Et ici tout le monde est content car c'est la victoire.

17 octobre - Jeudi - Journée très remplie en courses variées. Hier nous avons décidé d'aller entendre *l'Arlésienne* avec deux docteurs américains. Je vais retenir des places à l'Odéon. Avec Suzanne je vais au ministère où un employé chef de bureau me dit qu'on ne peut faire aucune différence entre intérimaire des régions envahies et (...) de ce côté du front et que par conséquent Suzanne ne sera pas payée. Je lui en dit quelque chose.

L'après-midi, nous allons voir Madame Taisne puis Madame Seydoux qui nous reçoit très bien. De là nous allons voir Laure qui est toujours aussi stupide et nous dit les pires énormités.

Au restaurant, j'apprends que Lille est repris. Rien de Roubaix et Tourcoing. Cela me bouleverse et j'ai grand peine à écouter *l'Arlésienne*. Que sont devenus les miens dans la tourmente ?

19 octobre - Hier matin, les journaux confirmaient la reprise de Lille, Douai et Ostende et annoncent que l'armée anglaise était à Manville de Taverny (?), ceux du soir que Roubaix et Tourcoing étaient encerclés et que la reprise était imminente.

Aujourd'hui, c'est un fait accompli. Je n'ai plus qu'à attendre. Les difficultés du ravitaillement rendent tout voyage impossible avant longtemps mais Amante pourra

venir, j'espère. En tout cas j'écris aujourd'hui.

S'est-on battu à Mouvaux ? Tous sont-ils toujours là ? Edmond ? Autant de questions angoissantes auxquelles nul ne peut répondre. Les minutes sont des heures. Quand serai-je fixé ?

20 octobre - Dimanche - Reçu hier la visite de Lefebvre dont le lycée est licencié aujourd'hui. Nous avons dîné ensemble au restaurant et avons causé longuement. On attend avec l'espoir que bientôt on recevra des nouvelles et des visites. Les journaux disent que la région au sud de la Lys (?) est intacte, que la population est là. Ce soir, on annonce que Clémenceau a visité Lille Roubaix Tourcoing où l'enthousiasme est immense. J'espère que l'on va faciliter les correspondances. Quant au retour, il n'y faut pas songer à cause des difficultés du ravitaillement. J'attends des lettres et je compte sur l'ingéniosité d'Amante pour en faire passer, au besoin par les soldats anglais. Quel jour reverrai-je les miens ? Quel jour aurai-je une lettre venant directement d'Amante ?

26 octobre - Huit jours ont passé dans une attente anxieuse qui s'exaspère de plus en plus et je n'ai rien reçu. Quelques personnes ont reçu des lettres apportées par les deux députés et le maire de Lille. Les journaux ont annoncé qu'un service allait être organisé, qu'un train irait chaque jour à Lille, rien n'est venu.

Aujourd'hui, on parle des conditions du voyage : cent personnes par jour, plus les soldats. A ce train, il faudra trois ans pour y arriver. Et toujours pas de lettre. Suis-je donc condamné à être toujours berné ?

Je suis allé au bureau de la rue de Rivoli et on m'a dit nettement que Lille et la région étaient interdits. La guerre ne m'intéresse plus et cependant les communiqués citent chaque jour le nom de localités connues. Valenciennes n'est pas encore pris, on est à Raismes Bruay (?), *La Sentinelle*.

En Allemagne, on va vers la révolution qui est à la veille d'éclater. En Autriche, c'est la grande revanche. Pourquoi faut-il que toute cette fièvre passionnante soit éteinte pour les réfugiés et évacués par la mauvaise volonté des bureaucrates militaires qui prolonge si légèrement et de gaieté de cœur la souffrance de notre séparation ?

29 octobre - Rien encore de Mouvaux. J'écris chaque jour, employant tous les moyens et pas de réponse. Il est inconcevable qu'Amante, si elle a pu le faire, ne m'ait pas encore écrit mais la question angoissante est de savoir si elle a pu le faire. Où est-elle ? Où sont papa et maman ? Virginie doit, elle aussi, avoir hâte de m'écrire et je ne vois

rien venir. Je souffre surtout par comparaison avec les autres réfugiés. Mis, que j'ai vu hier, a reçu cinq ou six lettres de sa femme. Leleu, de Roubaix, en a reçu autant de sa famille. Tant d'autres également. Le chemin de fer va à Lille, deux trains sont déjà arrivés sans compter les coursiers, pourquoi faut-il que je sois ainsi traité ? Ma vie devient insupportable et si cela continue, j'y perdrai la tête.

Je vais aujourd'hui au lycée trois ou quatre fois par jour. Je guette les facteurs, toujours sans missive. Aujourd'hui, Alix Pachy est venue pendant notre absence et a remis un mot. Edmond serait prisonnier en Belgique dans un couvent avec le fils d'Achille. Son billet ne dit pas un mot de Mouvaux. J'ai envoyé immédiatement Suzanne pour tâcher d'avoir un complément d'information. Je l'attends. Si au moins j'avais la certitude que tous trois sont encore à Mouvaux, il semble que j'attendrais avec plus de patience. J'ai peur d'apprendre une mauvaise nouvelle. L'enlèvement d'Edmond a dû être un coup terrible pour tous les trois. Comment l'ont-ils supporté ? Je m'y attendais, certes, mais c'est de mauvais augure. Je n'ai pas assez souffert.

Documents joints

- une photographie de M. Lecomte annotée Sixième A5
- une photographie de Messieurs Clavier Maillard Chalons

prises dans la cours du lycée Montaigne
- un sauf-conduit émanant du Gouvernement militaire de Paris, autorisant Edmond Tondelier à se rendre à Cannes et à en revenir (3 juillet 1918)

Terminé de transcrire le 14 septembre 1998, à Paris 17ème, 47, rue des Apennins.

Jérôme Michaut